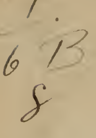
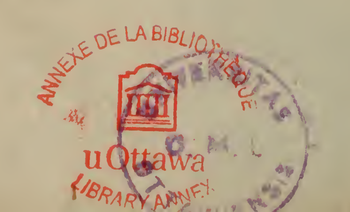


U d'/of OTTAWA
39003001639607






ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

INSTRUCTIONS
FAMILIÈRES.

TOME HUITIÈME.

Lyon, impr. de Louis Lesne

COURS
D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES
Quatrième Dominicale.

INSTRUCTIONS
POUR LES DIMANCHES, LES FÊTES ET AUTRES JOURS REMARQUABLES DE L'ANNÉE.

DEPUIS LA PENTECOTE JUSQU'A L'AVENT.

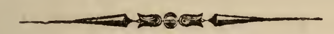
NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE AUGMENTÉE ET MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE.

Veni non in sublimitate sermonis.
I. Cor., 2.

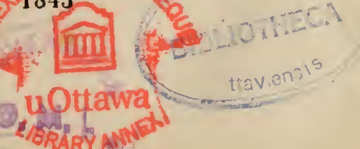
QUATRIÈME ANNÉE.
Dogme et Morale.

TOME HUITIÈME.



LYON
LOUIS LESNE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
Grande rue Mercière, 26.
ANCIENNE MAISON RUSAND

PARIS, POUSSIELGUE-RUSAND, RUE HAUTEFEUILLE, 9.
1843





COURS
D'INSTRUCTIONS
FAMILIÈRES.

QUATRIÈME DOMINICALE.

DEPUIS LA FÊTE DE LA PENTECÔTE JUSQU'A L'AVENT.

POUR LE SAINT JOUR
DE LA PENTECÔTE.

Sur la divinité de la religion chrétienne.

Spiritus Domini replevit orbem terrarum. Le Saint-Esprit a rempli tout l'univers. *Sap.*, 1, 7.

Quel jour pour la terre que celui de la Pentecôte! il nous rappelle le grand œuvre du Saint-Esprit, la conclusion et la publication d'une paix éternelle entre le ciel et la terre, entre Dieu et les hommes; l'heureux accomplissement des mystères qu'avait opérés le Sauveur; l'application et le fruit de sa naissance, de ses prédications, de ses travaux, de ses mérites, de ses souffrances, de son sang, de sa mort, de sa résurrection et de son ascension.

Pourquoi, M. F., le Fils de Dieu les avait-il opérés ces mystères? Pour donner aux hommes une religion divine, par laquelle ils rendissent à Dieu un

culte digne de lui, et dont la pratique les conduisît au bonheur éternel. Mais c'était au Saint-Esprit à la publier par toute la terre, cette religion sainte; c'était au Saint-Esprit à donner l'onction qui la ferait aimer, la grâce qui la ferait pratiquer. Et voilà, M. F., l'objet du grand mystère que nous célébrons aujourd'hui : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* Jetons un coup d'œil sur la religion chrétienne, et nous verrons évidemment qu'elle est l'ouvrage de l'Esprit de Dieu. Examinons son origine, sa propagation merveilleuse, son inébranlable stabilité : rien de plus propre à raffermir notre foi contre l'incrédulité du siècle.

Esprit-Saint, ce sont vos œuvres que j'entreprends de raconter; parlez vous-même par ma bouche; parlez à l'esprit et au cœur de tous ceux qui m'écoutent : de moi-même, je ne suis rien, je ne puis rien; vous pouvez tout : parlez, et vous vaincrez.

Plus on étudie la religion chrétienne, plus on découvre en elle des caractères de grandeur, de sagesse, qui saisissent, enchantent, pénètrent le cœur d'amour, et l'esprit d'admiration. Elle est de temps immémorial : sa naissance a pour date celle du monde. Le premier des hommes est le premier des chrétiens : la foi en un Sauveur qui lui fut promis au moment même de sa chute, s'est toujours conservée sur la terre jusqu'à la venue de Jésus-Christ. L'arrivée de ce Dieu Sauveur n'a pas produit une religion nouvelle, mais elle a mis sur l'ancienne le sceau de la perfection. Est-il une religion qui, semblable à la chrétienne, remonte jusqu'à l'origine du monde?

La terre était souillée de crimes; les hommes,

emportés par leurs passions, avaient perdu jusqu'à l'idée du vrai Dieu; les peuples les plus éclairés adoraient jusqu'aux plus vils animaux, lorsqu'on vit paraître un homme tel qu'on n'en avait jamais vu. Quelle éminente sainteté dans sa vie! quelle pureté dans ses mœurs! quelle bonté dans son caractère! quel détachement des biens de la terre! quel zèle pour la gloire de Dieu! nul défaut dont il ne soit exempt, nulle vertu qu'il ne possède au plus haut degré.

L'antiquité ne vit rien de si grand parmi ses sages, rien de si sublime parmi ses héros. Sa bouche ne s'ouvre que pour apprendre aux hommes leurs devoirs; sa main ne s'étend que pour leur faire du bien; ses regards ne cherchent que les malheureux. S'il paraît, c'est pour répandre des bénédictions; s'il se cache, c'est pour fuir les honneurs de la royauté. La nuit, il la passe dans la prière; le jour, dans les travaux. Il n'y a que le péché qui le remplisse d'indignation; il garde le silence, si on le maltraite. Cet homme extraordinaire se dit le Fils de Dieu. Toutes les preuves qu'on en peut désirer, il les donne. Un Sauveur avait été promis aux hommes depuis quatre mille ans, Jésus-Christ prouve qu'il est ce Sauveur annoncé. Il montre par ses œuvres, dans sa personne, l'accomplissement des prophéties : il exerce un pouvoir absolu sur toutes les créatures ; il commande à la terre et aux vents; la frange de ses habits guérit les malades. A sa voix, les démons tremblent, les pains se multiplient; les aveugles, les muets, les sourds, sont étonnés de se voir, de s'entendre, de se parler; les boiteux marchent, les morts ressuscitent. Cet Homme-Dieu déclare qu'il vient réconcilier le ciel avec la terre, et répandre son sang pour expier les péchés : il meurt et ressuscite!

Nous voilà, M. F., arrivés au berceau du christianisme manifesté aux hommes. Avant que de monter au ciel, Jésus-Christ rassemble ses disciples sur une montagne; c'est là qu'au nombre de plus de cinq cents, ces premiers chrétiens reçoivent les derniers adieux de leur Maître, de leur Fondateur, de leur Chef. Lui seul d'entre les hommes a eu le droit de dire : *Je suis le Fils de Dieu; mon Père et moi nous ne sommes qu'un. J'ai tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

Quel langage, M. F.! quelle histoire eut jamais un pareil dénoûment? Jésus bénit l'assemblée, s'élève au milieu des airs, monte au ciel, et disparaît. Tel est l'établissement de la religion chrétienne. Là se termine la mission du Fils de Dieu. Celle du Saint-Esprit va commencer dans la propagation de cette Religion sainte. Seconde réflexion.

La promptitude inouie avec laquelle la religion chrétienne s'est établie est un des caractères qui prouvent davantage sa divinité. Jésus-Christ avait promis à ses Apôtres que, quand il serait retourné à son Père, il leur enverrait l'Esprit de vérité, de force et d'amour. En effet, dix jours après son ascension, un souffle impétueux se fait entendre, les apôtres voient paraître comme des langues de feu, qui, se partageant, s'arrêtent sur chacun d'eux. A ce moment ils sont tous remplis du Saint-Esprit, et tout-à-coup transformés en d'autres hommes. Pleins de lumière et de courage, ils annoncent aux Juifs, au milieu de Jérusalem, que ce Jésus qu'ils ont crucifié est ressuscité, est monté au ciel, et que

personne ne peut être sauvé que par la foi en son nom.

Le grand-prêtre et tout le conseil de la nation en sont alarmés; on fait défense aux apôtres de parler au nom de Jésus ; on les menace ; on les met en prison ; on les fait battre de verges : et ils se retirent pleins de joie de ce qu'ils ont été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ. Leur ardeur n'est ralentie ni par ce qu'ils ont souffert, ni par ce qu'ils ont à craindre : ils ne cessent point d'enseigner tous les jours, et d'annoncer Jésus-Christ dans le temple et dans les maisons.

Leur prédication, soutenue par les grands miracles qu'ils font au nom de Jésus ressuscité, a des succès prodigieux. Dans le premier jour, trois mille hommes se convertissent, et cinq mille quelques jours après : ils parcourent l'univers; ils prêchent, et à leur voix se rend une multitude de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout état. Ils n'avaient pas encore achevé leurs courses, et saint Paul disait déjà aux Romains que *leur foi était connue dans tout le monde.*

O merveille ! en moins d'un demi-siècle, et par le ministère de douze pauvres pêcheurs, toute la face de l'univers change. La synagogue est dans l'étonnement; les sacrifices des boucs et des taureaux cessent ; le temple de Jérusalem est brûlé, le paganisme s'écroule, ses oracles se taisent, ses mystères impurs sont abolis ; Satan, qui s'était placé dans les astres pour se faire adorer, est précipité et relégué dans les abîmes; ses temples sont fermés ou détruits , ses autels renversés, ses statues mises en poudre. La connaissance du vrai Dieu et des vérités les plus sublimes prend la place de mille erreurs

flatteuses et invétérées. Un nouveau peuple se forme, et le nouveau sacrifice, tant célébré par les prophètes, commence à s'établir par toute la terre.

Enfin, M. F., la religion chrétienne, qui ne donne rien aux sens ni aux passions, qui ne promet pour le présent que des croix et des persécutions, s'établit, s'étendit et se fortifia. Il ne fallut ni éloquence, ni crédit, ni richesse, ni science humaine; on n'usa ni de force, ni de politique, ni d'artifice. On prêcha la vérité, on souffrit pour elle, et ses ennemis furent vaincus.

Le premier avis que reçurent les disciples de Jésus-Christ, ce fut qu'on les envoyait comme des agneaux au milieu des loups : ils le comprirent si bien, que, sans nulle résistance, ils se laissèrent égorger comme d'innocentes victimes. Le mahométisme ne s'est établi que par les conquêtes et les armes; l'hérésie, par la rebellion contre les puissances légitimes; le philosophisme, par les écrits incendiaires, par les mots magiques de *liberté* et d'*égalité*. La loi de Jésus-Christ seule s'est établie par la patience, par les souffrances, par l'humilité.

En vain les empereurs inventaient chaque jour contre les fidèles les supplices les plus affreux, des genres de mort jusque-là inconnus : au milieu de tant d'épreuves, la Foi demeura immobile. Chaque confession coûtait à la religion un martyr; mais chaque martyr lui assurait une troupe de confesseurs. Enfin, le sang de onze millions de chrétiens, répandu dans l'espace de trois siècles, bien loin de détruire l'Eglise, l'accrut merveilleusement, en éclairant les nations qui entrèrent en foule dans son sein. L'empire romain fut obligé de céder à la lumière de l'Esprit-Saint, et les empereurs eux-mêmes se firent chrétiens.

Ainsi le christianisme, la chose du monde la plus difficile à persuader, s'établit partout par la seule voie de la persuasion, malgré tout ce que peuvent lui opposer les puissances, la sagesse humaine, l'intérêt, la politique et la violence la plus outrée. O prodige! cette religion si pure, si contraire aux passions, opère dans ceux qui l'embrassent une conviction si intime et une persuasion si efficace, qu'ils sont prêts et s'estiment heureux de donner leur vie pour rendre témoignage à la vérité de la doctrine dont ils font profession. Dès qu'ils connaissent par la foi ce Jésus crucifié qu'ils n'ont jamais vu, ils sacrifient tout pour lui témoigner leur attachement et leur fidélité. On les voit renoncer avec joie à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde et à la vie même, plutôt que de l'abandonner. Certainement, M. F., il n'y a là rien de naturel. Je m'étendrais inutilement pour le prouver. C'est une vérité de sentiment à laquelle tout homme de bonne foi ne peut se refuser, et sans contredit un miracle de la dernière évidence. Qui a pu l'opérer? vous seul, Esprit tout-puissant; il n'y a que vous qui puissiez ainsi changer les cœurs. Non, non, religion sainte, il n'y a que ceux qui ferment à dessein les yeux pour ne pas voir, et qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre, qui puissent méconnaître votre divinité. Votre stabilité, malgré tous les efforts de l'enfer, en est encore une preuve invincible. Troisième réflexion.

La stabilité de l'Eglise ne peut être que l'ouvrage du Saint-Esprit. Elle voit tout changer autour d'elle, les mœurs, les lois, les empires même : seule elle est immuable comme le Dieu qu'elle adore. Qui

pourrait compter ses combats! Jésus-Christ et les apôtres lui avaient prédit les hérésies, les schismes, les scandales : tout cela paraît et s'arme pour la détruire.

A peine commençait-elle à respirer par la paix de Constantin, le premier empereur qui se fit chrétien, que les anciens ennemis déclarés de Jésus-Christ s'élevèrent et firent dans l'Eglise un ravage effroyable. Dispensez-moi, M. F., de vous faire l'énumération de ces différentes hérésies; elles donnèrent lieu à de violentes persécutions : mais l'Eglise demeura toujours ferme et immobile comme un rocher battu par les flots. Son divin Chef la fit triompher, elle en devint plus brillante; les dogmes attaqués furent expliqués avec plus de lumière et de netteté.

Saint Irénée, dans les Gaules, confond les illusions des gnostiques, qui faisaient un affreux mélange du christianisme et du paganisme. Origène éclaire par la lumière de sa doctrine les églises d'Orient, et renverse tous les blasphèmes des philosophes ; ceux de notre siècle y sont d'avance réduits en poudre. Saint Athanase en Orient, saint Hilaire en Occident, vengent la divinité de Jésus-Christ, combattue par les Ariens. Saint Basile et saint Grégoire achèvent la défaite des ennemis de la Trinité. Saint Augustin défend l'unité de l'Eglise et les droits sacrés de la grâce; lui seul renverse tous les ennemis de la vérité. Une foule de docteurs font triompher la présence de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, contre les sectaires Luther et Calvin. C'est ainsi qu'à mesure que chaque occasion le demande, le Saint-Esprit choisit tels instruments qu'il lui plaît, et les rend propres à ses œuvres.

La religion chrétienne, toujours attaquée et jamais vaincue, est donc un miracle perpétuel. Au milieu des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible. Quelle consolation pour nous, chrétiens! mais quelle conviction pour la vérité, quand nous voyons que du pape qui remplit aujourd'hui si dignement le Saint-Siége, en remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre établi par Jésus-Christ, prince des apôtres, d'où, en prenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron, de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde! Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux!

L'Eglise, selon une belle pensée de saint Augustin, voyage parmi les persécutions de ce monde et les consolations de Dieu. Semblable à l'arche qui sauva le genre humain du déluge, les afflictions, les peines, les persécutions qu'elle a essuyées, ont contribué à la rendre plus majestueuse et plus visible. Plus l'inondation des maux qui tombe sur elle est extraordinaire, plus elle la met en état d'arriver où Dieu la conduit. Il est de la sagesse et du plan de Dieu de lui fournir des combats. Son oppression et les nuages qui la couvrent, sont les préparatifs de son triomphe. Certes, il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, dit un célèbre auteur, lorsqu'on assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui s'élèvent contre l'Eglise sont de cette nature. Ses ennemis, quelque puissants qu'ils soient, ressemblent à ces torrents formés par la fonte des neiges ou par une pluie d'orage. Ils se précipitent avec fureur, ils menacent de tout emporter et de tout détruire; mais, après quelques jours, souvent même après quelques heures, ils laissent à sec le lit dont les bords ne pouvaient les

contenir, et après beaucoup de bruit, ils disparaissent comme s'ils n'avaient jamais été. Ne l'avons-nous pas vu nous-mêmes dans la chute de cet homme extraordinaire, qui, au milieu de ses prodigieux succès, n'aspirait à rien moins qu'à détruire ce saint édifice du Sauveur?

A la vue des scandales qui se multiplient dans l'Eglise, à la vue des combats qu'on livre à la religion, à la vue des humiliations où la vérité se trouve, il ne faut donc pas craindre pour elle, dit saint Grégoire. *Jamais l'enfer ne prévaudra contre elle*, a dit son divin fondateur. Quelle puissance sur la terre pourrait détruire cet oracle? Le Saint-Esprit ne cessera jamais de la protéger : quel bras assez fort pourrait lui résister? Quelle folie de l'attaquer! quel aveuglement de la méconnaître! et cependant que d'incrédules aujourd'hui, que de prétendus gens d'esprit qui s'en moquent! Et que disent-ils contre elle? Rien qui n'ait été mille fois rebattu, et dont on n'ait démontré le faux, le ridicule et l'absurdité. Mais ils ne veulent pas lire ces excellents ouvrages; ils ne se donnent pas même la peine de raisonner. On parle contre la foi, cela suffit, ils croient aveuglément tout ce qu'ils lisent; ils avalent le poison, parce qu'ils le trouvent agréable; ils se prennent par le cœur au piége que l'on tend à leur faiblesse, à leur ignorance, à leur crédulité. Aussi la plupart ignorent parfaitement ce qu'ils blasphèment.

Saint Augustin terrasse les philosophes, les incrédules et les impies de tous les siècles par ce seul raisonnement, et qu'ils y répondent : « La religion chrétienne s'est établie et s'est soutenue malgré tous les efforts de ses ennemis, et toutes les puissances de la terre. Ou les apôtres sont ve-

nus à bout de la faire embrasser par un grand nombre de miracles ; et, en ce cas, notre religion et l'établissement de l'Eglise sont l'œuvre de Dieu : ou ils l'ont fait sans miracles ; et c'est le plus grand des miracles, que douze pêcheurs, grossiers, faibles et sans études, aient pu, sans miracles, changer ainsi la face de la terre ; et, en ce cas, ce ne peut être encore que l'œuvre de Dieu tout-puissant.

Notre religion est donc divine, M. F. ; remercions Dieu de nous l'avoir fait connaître. Conjurons-le de nous y attacher inviolablement, et de nous rendre fidèles à tous les devoirs qu'elle nous impose. Car ce n'est pas assez de croire à sa divinité, il faut encore, il faut surtout la pratiquer.

Esprit-Saint, ce sera encore votre ouvrage ; c'est vous, Esprit de vérité, qui nous avez fait connaître cette religion sainte. Allumez-en aussi l'amour dans nos cœurs, ô Esprit de charité ! Esprit de force, donnez-nous le courage de la professer, donnez-nous la grâce et la fidélité qui nous sont nécessaires pour accomplir tous les commandements qu'elle nous prescrit ; afin qu'après vous avoir adoré en esprit et en vérité dans l'Eglise militante, nous puissions, ô mon Dieu ! vous posséder dans l'Eglise triomphante.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE DE LA TRINITÉ.

Sur les fêtes de la Trinité, du Saint-Sacrement et du sacré Cœur de Jésus.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *S. Matth.*, 28.

N'EST-IL pas étonnant, M. F., que la fête de la très sainte Trinité, qui est la première et la plus grande des solennités, soit néanmoins celle que l'Eglise célèbre avec moins d'éclat? En voici la raison. Cette solennité est bien moins la fête de la terre que celle du ciel; bien moins la fête du temps que celle de l'éternité. Ici-bas, nous croyons, nous adorons le mystère d'un seul Dieu en trois personnes distinctes; mais nous ne pouvons le comprendre, et c'est la vue claire de ce mystère profond qui fait le bonheur des Anges et des Saints dans le ciel. Plongés dans un océan de lumière, ils pénètrent dans le sein de Dieu, ils le voient face à face et tel qu'il est en lui-même; ils voient cette toute-puissance du Père qui commande au néant, cette fécondité intarissable qui ne peut s'épuiser que par la génération d'un Fils qui lui est égal en tout; ils voient ces divines ardeurs de de l'Esprit-Saint, lien mutuel de l'amour du Père et du Fils; ils voient toute la suite, tout l'ordre de l'auguste Trinité, son unité, sa majesté, son essence, sa splendeur: de là ces ravissements d'amour, ces transports de joie, ces chants d'allégresse, ce cantique éternel qu'ils répètent sans cesse: *Saint, saint, saint est le Dieu des armées; le ciel et la terre sont remplis de sa gloire.*

Anéantissons-nous devant cette incompréhensible Trinité, et méritons, par une vie sainte, l'ineffable bonheur de la contempler dans le ciel : c'est là que nous célèbrerons, comme elle mérite de l'être, cette grande fête pendant toute l'éternité.

Portons nos regards sur d'autres mystères, plus proportionnés à la faiblesse de notre esprit et à la nature de notre cœur : l'amour infini de Jésus-Christ pour nous dans le très saint Sacrement, et le don inestimable qu'il nous a fait de son divin Cœur. Ce sera l'objet des deux solennités prochaines. Préparons-nous à les célébrer dignement, et pour cela, faisons quelques réflexions sur ces deux mystères.

Le Jeudi-Saint est proprement la fête du très saint Sacrement, puisque c'est dans ce jour que Jésus-Christ l'institua. Mais l'Eglise étant alors dans le deuil à cause de la mémoire des souffrances et de la mort de son divin Epoux, elle ne peut se livrer à toute la joie que lui inspire le don précieux qu'il lui a fait de son corps et de son sang. C'est pour cela qu'elle a renvoyé la solennité à un autre temps. Elle l'a placée après l'octave de la Pentecôte, afin, dit saint Thomas, que ses enfants étant éclairés par le Saint-Esprit sur ce grand mystère, la célébrassent avec plus de foi et d amour. Pour exciter ces sentiments dans nos cœurs, elle déploie à nos yeux, dans cette solennité, ce qu'elle a de plus pompeux : ses cérémonies sont plus augustes, ses offices plus solennels, ses bénédictions plus multipliées. Elle expose, pendant l'octave, ce divin Sacrement sur ses autels ; elle le porte en procession avec tout l'éclat et toute la pompe possibles.

Que prétend-elle par là ? Elle veut ranimer notre foi en la présence réelle de Jésus-Christ au très saint Sacrement ; lui faire rendre les adorations qui lui sont dues ; exciter notre reconnaissance pour cet inestimable bienfait ; lui faire réparation de tous les outrages qu'il a reçus de notre part pendant le cours de l'année ; et l'engager, en passant dans nos rues et devant nos maisons, à les sanctifier et à y répandre ses bénédictions. Entrons dans ses vues, M. F ; répondons à ses desseins.

Jésus-Christ a deux trônes où il reçoit les adorations des anges et des hommes : l'un, dans le ciel, où il est adoré avec Dieu son Père par les Esprits bienheureux et les Saints dont il fait le bonheur et la félicité ; l'autre, sur la terre, où il est, dans l'Eucharistie, l'objet de notre foi et de notre religion. Les Anges, les Saints, ne cessent point de l'adorer dans le séjour de sa gloire. *A celui qui est assis sur le trône*, s'écrient-ils sans interruption, *et à l'Agneau qui est immolé sur l'autel, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles.*

Il est bien juste que les hommes l'adorent aussi sur la terre, et qu'ils lui rendent leurs hommages dans le très saint Sacrement. Parce que nous ne pouvions nous élever jusqu'à lui, il a bien voulu descendre et s'abaisser jusqu'à nous. O mon Dieu ! quel amour ! ô Roi de gloire, qui est semblable à vous ? Se peut-il bien que vous résidiez en personne dans nos tabernables, vous dont le ciel et la terre ne peuvent renfermer la gloire ? Un Dieu habite avec les hommes : ô prodige de bonté et de tendresse ! Un Dieu, mes Frères, un Dieu habite avec nous !

Ah ! si nous avions une foi vive, un tendre attachement pour Jésus-Christ, que ne ferions-nous

pas pour lui témoigner notre reconnaissance d'une si grande faveur ! Avec quel empressement nous viendrions le visiter dans le saint tabernacle ! Avec quel recueillement nous nous tiendrions en sa présence ! Quel serait notre zèle pour la sainte communion et pour le saint sacrifice de la Messe, où il descend sur nos autels et s'immole de nouveau pour notre salut ! Avec quelle tendre piété nous recevrions sa sainte bénédiction ! Avec quelle modestie nous l'accompagnerions, quand on le porte aux malades ! Avec quel redoublement de ferveur nous le suivrions quand il daigne visiter nos rues, au jour de sa fête !

Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, se réduit, pour l'amour de nous, jusqu'à l'anéantissement, et paraît y oublier sa gloire. Or, l'Eglise cherche à relever à nos yeux cette gloire par le triomphe qu'elle lui prépare en ce saint jour. Magdeleine, prosternée aux pieds du Sauveur, et les arrosant de ses larmes, répandant sur lui le parfum le plus précieux, l'intéressa en sa faveur ; il prit sa défense, et fit l'éloge de ses soins officieux. Puissant motif pour nous engager à imiter cette sainte pénitente dans ses pieux empressements ! Que ne firent pas les habitants de Jérusalem pour marquer leur respectueuse allégresse à l'approche du Sauveur ! Ils couvrirent le chemin de leurs habits, et y répandirent des rameaux : c'est dans la même vue que nous ornons nos rues, et que, pour faire honneur à celui qui les visite, nous lui préparons des reposoirs où nous faisons briller tout ce que nous avons de plus cher et de plus précieux. Parce que Joseph avait pourvu de pain toute l'Egypte dans le temps de la famine, le roi Pharaon le fit monter sur un char brillant, et conduire par toutes les provinces de son royaume,

avec ordre à chacun de se prosterner devant lui. Chrétiens, le Fils de Dieu nous a donné le pain céleste, son corps et son sang pour nourrir notre âme et lui donner la vie éternelle : quel don ! et que fera l'Eglise pour lui en témoigner sa gratitude ! Elle le fait paraître comme sur un trône et sous le dais; et, dans cet état, elle le conduit dans les places publiques, ordonnant à tous les fidèles de fléchir le genou devant lui, et de lui présenter leurs respects et leurs adorations. Elle veut encore, par ce triomphe, lui faire une réparation authentique de tous les opprobres qu'il souffrit dans les rues de Jérusalem, lorsqu'il fut traîné de tribunal en tribunal. Là, par une inhumanité inouïe, il fut couronné d'épines; ici, c'est une dévotion tendre qui le couronne de fleurs. Là, c'étaient des cris confus et insensés qu'une aveugle fureur fit pousser au peuple acharné à sa perte; ici, l'air retentit d'hymnes, de cantiques sacrés en son honneur. Les ris moqueurs et insultants sont remplacés par la piété et la religion peintes sur le visage des vrais fidèles. Ce n'est plus une populace insolente, qui pousse, presse, outrage en mille manières l'innocent opprimé : ce sont les personnages les plus distingués, les vrais fidèles qui s'empressent de faire au Roi de gloire un religieux cortége.

Tels, en effet, devraient être les sentiments de tous les chrétiens, à la procession du Saint-Sacrement. Mais, hélas ! M. F., combien qui ressemblent aux Juifs moqueurs et sacriléges ! Combien qui assistent à cette auguste procession, comme à une cérémonie profane ! qui regardent le pain des anges sans piété et sans respect; dans lesquels on ne voit ni recueillement, ni modestie, mais un air de légèreté et de dissipation qui va quelquefois jusqu'à

l'impiété! Ils grossissent la foule, ô mon Dieu! sans augmenter le nombre de vos adorateurs. Ils vous suivent dans les rues sans penser à vous; et, s'ils fléchissent le genou pour recevoir votre bénédiction, c'est d'une manière à faire voir qu'ils en sont bien indignes.

Hélas! combien d'autres qui osent marcher à la suite de Jésus-Christ avec une conscience toute couverte d'iniquités, sans penser à l'état affreux de leur âme, sans désirer d'en sortir, sans aucun dessein de changer de vie! On nettoie, on pare les rues: et leur âme croupit indignement dans les ordures du péché. Quel cortége pour le Dieu de sainteté! Ah! puissent-ils, dans cette sainte procession, rentrer en leurs cœurs, et, sincèrement touchés du malheureux état où ils sont, soupirer après leur conversion, s'écriant, comme les lépreux de l'Evangile: *Seigneur, ayez pitié de nous;* Jésus, faites-nous miséricorde!

M. F., ranimons donc notre foi et notre piété dans ce saint jour, et pendant toute l'octave assistons avec plus de ferveur à la messe, à la bénédiction, aux processions. Répondons à l'amour immense que Jésus-Christ nous témoigne dans cet auguste sacrement, par une communion sainte et fervente. C'est notre devoir, voilà ce que l'Eglise attend de nous. Faisons maintenant quelques réflexions sur la fête du sacré Cœur de Jésus, par laquelle se termine cette octave si solennelle.

Il nous faut, dans nos devotions, quelque objet sensible qui, en frappant nos sens, élève notre âme. Or, le cœur a toujours été le simbole de l'amour. Et quoi de plus sensible, de plus capable de nous tou-

cher, de nous attendrir, que la vue du Cœur de Jésus-Christ, de ce Cœur divin, dont toutes les palpitations, dont tous les sentiments ont été pour nous; de ce Cœur qui a été percé par nos crimes, et qui reste toujours ouvert pour nous servir d'asile dans tous nos maux?

Mais, remarquez-le bien, la dévotion au Cœur de Jésus ne consiste pas seulement à aimer et à honorer d'un culte particulier ce cœur de chair semblable au nôtre: l'objet et le motif principal de cette dévotion, c'est cet amour incompréhensible du Fils de Dieu, qui l'a porté à souffrir la mort pour nous, à se donner tout à nous dans le saint Sacrement de l'autel: amour si prodigieux, que, malgré toutes les ingratitudes, les mépris, les injures et les outrages qu'il devait souffrir dans cet état de victime, il s'y est exposé, et il s'y expose tous les jours pour l'amour de nous.

C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a révélé à cette âme choisie qu'il chargea d'établir ette dévotion. Lui montrant son Cœur sur un trône de flammes, couronné d'épines et surmonté d'une croix: «Voilà, « lui dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes, « et qui n'a rien épargné pour eux; il en est venu « au point de se consumer d'amour pour eux. Mais, « au lieu de reconnaissance, je ne reçois qu'ingra- « titude de la plupart, par leurs irrévérences, leurs « froideurs, leurs sacriléges, et par tous les outrages « qu'ils me font dans le sacrement de mon amour.»

Ce Dieu Sauveur voyait que ces outrages allaient se multiplier dans notre malheureux siècle, par les blasphèmes de la philosophie moderne et par le dépérissement de la foi, qui devait en être la suite. C'est pour cela qu'il a réservé à établir cette dévotion dans ces derniers temps. Par un dernier effort

de son amour, il a voulu manifester son Cœur aux hommes, afin de réveiller la foi presque éteinte, et de toucher leurs cœurs devenus si insensibles.

Répondons à ses desseins, M. F. : il y a plusieurs années que nous avons établi, dans cette église, par l'autorité de notre saint Père le pape Pie VI, de sainte et glorieuse mémoire, la confrérie du sacré Cœur de Jésus. De notre ville, cette confrérie s'est étendue dans plusieurs provinces de la France : plus de trente mille personnes se sont empressées de s'y agréger. Unis à tant d'âmes ferventes, consacrons-nous sans réserve à ce divin Cœur, et prenons le véritable esprit de cette dévotion. Elle consiste, 1° à reconnaître et à honorer par de fréquentes adorations et par un juste retour d'amour, l'amour infini que Jésus-Christ nous témoigne dans l'adorable Eucharistie, et à imiter les vertus de son divin Cœur. Appliquons-nous donc à les méditer, ces vertus; efforçons-nous de pratiquer cette humilité, cette douceur, cette charité, cette pureté si parfaite, qui sont les vertus chéries de ce divin Cœur. Ce n'est que par là que nous mériterons le titre de dévoués au Cœur de Jésus.

2° Cette dévotion consiste à réparer, par tous les moyens possibles, la monstrueuse ingratitude et les outrages de toute espèce, dont les hommes se rendent coupables envers Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, où il est si peu connu, si peu aimé, et si indignement profané par ses propres enfants.

Pour cela, portons toujours à ses pieds un cœur contrit et profondément humilié ; offrons-lui pendant le saint Sacrifice, un cœur recueilli et vivement pénétré de reconnaissance; présentons-lui à la sainte table un Cœur parfaitement purifié et tout embrasé d'amour. Enfin, à la vue de tous les outrages qu'il

reçoit de la part des hommes, et que nous lui avons faits nous-mêmes, que notre cœur soit brisé de douleur, et lui fasse journellement réparation et amende honorable.

Ce divin Cœur, M. C. P., a protégé visiblement notre paroisse, depuis que nous la lui avons consacrée. Renouvelons cette consécration; nous avons besoin de son secours plus que jamais. Ah! faisons-lui une sainte violence pour qu'il reste toujours au milieu de nous. Disons-lui, comme les disciples d'Emmaüs: *Seigneur, demeurez avec nous, car il se fait tard, et le jour commence à baisser;* hélas! la foi est sur le point de nous quitter, elle s'éteint visiblement parmi nous, vos ennemis prévalent, et nous sommes près de succomber. O divin Cœur de Jésus! la lance vous a ouvert pour être notre asile dans nos plus grands maux: nous nous cacherons dans cette ouverture sacrée. Là, qu'aurons-nous à craindre?

Oui, M. F., le Cœur de Jésus, dans ces malheureux temps, doit être notre refuge. Allons-y avec confiance. Rien n'est capable d'épuiser son amour, ni de résister à sa puissance. Mettons ce divin Cœur entre Dieu irrité et nos crimes, opposons à la justice du Père le Cœur bien-aimé du Fils. A cette vue, la colère de Dieu s'apaisera, et fera place à sa miséricorde. Mais, pour cela, il faut que les pécheurs se convertissent. Eh! qui pourra triompher de la dureté de leur cœur? le Cœur sacré de Jésus, ce Cœur immolé pour le salut des pécheurs. O divin Cœur du Sauveur! touchez-les, ces cœurs endurcis; réformez-les, purifiez-les; qu'ils ne vivent plus que pour vous aimer. O Cœur adorable! que nous vivions tous en vous; que nous ne vivions que pour vous ici-bas, afin que nous puissions vivre éternellement avec vous dans le ciel!

POUR LE SECOND DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur les outrages faits à Jésus-Christ dans le très saint Sacrement.

Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi. Voilà que je suis avec vous en tous les temps, jusqu'à la consommation des siècles. *S. Matth.*, 28.

La majesté du Père éternel s'est montrée sensiblement aux hommes dans les premiers âges du monde. Le Saint-Esprit n'est descendu sur la terre avec éclat, que dans la naissance de l'Eglise. Mais le Fils de Dieu, le Verbe incarné demeure toujours avec nous dans l'Eucharistie; et le trône de sa gloire est sur la terre aussi bien que dans le ciel. Il a aimé les hommes jusqu'au point d'avoir voulu se faire homme comme eux, et demeurer pour toujours avec eux dans le sacrement de nos autels.

Mais par quel étrange contraste ce sacrement vénérable, qui est un mystère d'amour de la part de notre Dieu, est-il devenu de la part des hommes un objet d'ingratitude, en butte aux sacriléges, aux attentats des Juifs et des païens, aux blasphèmes et aux fureurs des hérétiques, aux irrévérences et à l'impiété des catholiques mêmes?

Or, voilà, M. F., un des grands motifs qu'a eus l'Eglise d'instituer la solennité de la Fête-Dieu, et de la célébrer avec beaucoup de pompe, pour réparer avec plus d'éclat les injures faites à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Entrons

donc dans les vues de l'Eglise, et préparons-nous à ce beau spectacle de religion qu'elle va donner à l'univers. Que son exemple nous enflamme d'une sainte ardeur pour la gloire de notre Dieu, par la considération touchante de outrages auxquels il a bien voulu être exposé à cause de nous. Esprit-Saint, faites sortir de mes lèvres des traits de feu et de lumière, qui portent la persuasion, l'amour, la reconnaissance, la ferveur et le zèle dans tous les cœurs.

Je vous ai déjà parlé ailleurs de l'excellence du Saint-Sacrement et de la sainte messe, de l'amour ineffable que Jésus-Christ nous y témoigne, des grâces et des faveurs inestimables qu'il nous y fait. Mais comprenez-vous encore, M. F., quelle est l'étendue d'un si grand bienfait, et quelle en sera la durée? Son étendue est l'univers entier; sa durée, tous les siècles. Mais par un horrible renversement de l'ordre et de la raison, plus notre Dieu est bon et libéral envers nous dans ce mystère, plus nous sommes injustes et ingrats envers lui. A cette perpétuité d'amour, à cette continuité de faveurs et de bienfaits, nous opposons une ingratitude continuelle, et nous la portons par gradation jusqu'au mépris, jusqu'à l'impiété, jusqu'à l'abomination. Car, il faut l'avouer, à notre honte, on ne voit presque plus, parmi les gens du monde, que de l'indifférence et de la froideur pour ce sacrement adorable: voilà d'abord le mépris de notre ingratitude. Sans cesse on ajoute encore l'insulte et l'outrage au mépris: voilà, en second lieu, l'impiété de notre ingratitude. Souvent on joint à l'un et à l'autre le sacrilége même et la profanation: voilà enfin l'abo-

mination et le comble de notre ingratitude. Je reprends, et je m'explique.

J'ai dit d'abord le mépris de notre ingratitude, effet monstrueux de notre indifférence et de nos froideurs pour un Dieu qui nous a tant aimés. Vous le savez, M. F., après tous les prodiges qu'il a voulu faire, et qu'il renouvelle sans cesse pour habiter au milieu de son temple, ce grand Dieu, assez souvent dans l'abandon, voit à peine un petit nombre d'adorateurs exacts à venir soir et matin dans son temple, lui offrir l'hommage de leur cœur. La multitude occupée, possédée, enivrée des choses du siècle, pense-t-elle souvent à lui? et la vérité ne pourrait-elle pas encore aujourd'hui graver sur la porte de nos églises cette inscription que saint Paul trouva autrefois sur l'un des autels d'Athènes: Au Dieu inconnu, ou du moins oublié et méconnu: *Ignoto Deo?*

Mais, qu'ai-je dit? hélas! j'ai à vous faire ici un raisonnement bien différent de celui de cet Apôtre. Je viens, disait-il aux Athéniens, vous annoncer un Dieu que vous adorez sans le connaître. Et moi, M. F., par une opposition bien surprenante, j'ai à vous reprocher l'oubli d'un Dieu que vous connaissez, et que vous n'adorez pas. Oui, ce n'est plus au Dieu ignoré, au Dieu inconnu que ces autels sont consacrés; mais au Dieu abandonné, au Dieu méprisé, au Dieu reconnu dans la spéculation, et pourtant inconnu dans la pratique : *Ignoto Deo.* Sans cesse on voit des chrétiens oisifs, et, pour ainsi dire, embarrassés de leurs loisirs; des chrétiens actifs pour leurs intérêts, ardents pour leurs plaisirs, passer et repasser rapidement devant l'église, sans y entrer un instant pour y adorer le Dieu qui y réside pour leur amour. Oh! quelle

honte! Arrive-t-il la moindre curiosité dans une ville : tout le monde court, s'empresse d'aller la voir. Le Roi du ciel est le seul pour qui l'on témoigne peu d'empressement. Souvent son trône est sans courtisans, son sacrifice sans adorateurs, et sa table sans convives!

Anciennement, les fidèles qui assistaient au saint sacrifice, communiaient tous avec le prêtre célébrant. Mais aujourd'hui dans le monde, on croit en faire bien assez d'assister, aux jours de précepte, à une messe basse assez mal entendue. Si nos églises sont alors plus fréquentées, c'est qu'on y est entraîné par la loi, par le respect humain, par la coutume. Aussi, bientôt on s'y ennuie, on murmure de la lenteur des ministres; et le prêtre est encore à l'autel, qu'on fuit déjà avec indécence et précipitation. On dirait que c'est un devoir gênant et onéreux, qu'on ne remplit qu'avec peine, et qu'on voudrait pouvoir secouer. Souvent même une légère indisposition paraît, à la mollesse des mondains, un prétexte suffisant pour s'en dispenser tout-à-fait. Et, bien loin d'avoir, comme autrefois, le désir, la ferveur d'y assister tous les jours, et d'y communier fréquemment, à peine le fait-on une fois l'année, au temps pascal, parce qu'on y est contraint par le commandement de l'Eglise. Et combien cette loi redoutable ne trouve-t-elle pas encore de rebelles et d'infracteurs! On n'ose le dire, pour l'honneur de la religion : ah! la table du Seigneur est méprisée : *Mensa Domini despecta est.* Renouvelez votre attention.

Notre ingratitude envers Jésus-Christ immolé pour nous dans l'Eucharistie ne se borne point à

l'indifférence et au mépris ; en voici encore l'insolence et l'impiété. Si l'on vient quelquefois dans son temple et à son sacrifice; si l'on paraît au pied de ses autels, c'est pour ajouter l'outrage au mépris, c'est pour l'insulter jusque sur le trône de son amour, en s'y jouant en sa présence : *Deum ludimus*. Etrange désordre dont nous sommes, hélas! trop souvent témoins! combien d'irrévérences et d'impiétés! Tandis que les séraphins tremblants s'anéantissent de respect devant la sainte et redoutable majesté de Dieu, ces mortels audacieux ne craignent point de se livrer, en sa présence, aux égarements de leur imagination ; ou ils promènent des regards errants partout où le caprice, la curiosité et la passion les guident. On ne rougit point de prendre, à la face des autels, des postures libres et indécentes, des airs mous, nonchalants ou enjoués qui sentent le théâtre. Quel esprit de légèreté et de dissipation dans la plupart! Est-ce donc une place publique, pour s'y entretenir, comme on le fait, pour s'y permettre des ris immodestes, pour y étaler un appareil de parures et de vanité.

En vérité, M. F., il est affreux de comparer sur ce point nôtre conduite avec notre croyance. On croit fermement, dit-on, à la présence réelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement; et l'on s'y occupe souvent, de quoi? Oserai-je le dire? de l'objet infâme de sa passion, des pensées, des désirs les plus criminels! Oh! que de sentiments passionnés! que de regards adultères! que de mystères d'iniquité! Ne dirait-on pas qu'on est dans un temple d'idoles? Que dis-je? les païens eux-mêmes ne font-ils pas honte aux chrétiens en ce point? et ne sont-ils pas réellement plus circonspects, plus réservés que nous dans leurs temples, plus respec

tueux devant leurs idoles, plus modestes, plus attentifs, plus religieux que nous dans leurs mystères profanes?

Ici, M. F., permettez que je vous fasse part d'une réflexion qui m'a frappé. Nous ne saurions voir encenser des dieux de pierre ou de métal, sans en être choqués ou indignés; mais, dites-moi, quel est, au fond, le plus injurieux au vrai Dieu, ou de ne pas l'honorer, parce qu'on ne le connaît point, comme ces idolâtres, ou de ne le connaître, comme nous, que pour l'outrager et déshonorer sa religion? Lequel montre en soi plus d'audace et de malice, ou d'insulter au Tout-Puissant lui-même sur ses autels, comme nous faisons si souvent, ou de redouter, comme eux, jusqu'à des idoles impuissantes? Sincères adorateurs des dieux qu'ils croient, ils agissent du moins conséquemment, et la vraie différence qui se trouve entre eux et nous, c'est que, dans le sein même de l'erreur, ils sont religieux jusqu'à la superstition; et que nous, dans le sein de la vraie religion, nous sommes impies jusqu'à l'impudence, jusqu'à la profanation et au sacrilége. Troisième réflexion.

J'ai dit, M. F., que nous sommes impies envers le Saint-Sacrement, jusqu'au sacrilége; et c'est ce que j'appelle le comble et l'abomination de notre ingratitude. Oui, ce ne sont plus seulement, comme autrefois, les vases sacrés du temple; c'est le corps et le sang même d'un Dieu qu'on profane et qu'on livre à l'impiété, si j'ose m'exprimer ainsi. Combien de faux disciples s'approchent de lui, comme le traître Judas, avec une apparence hypocrite et respectueuse, pour l'outrager, en effet, par un

baiser perfide et un cœur infidèle ! Combien d'âmes souillées et criminelles le reçoivent indignement, unissant peut-être ce qu'il y a de plus infâme dans le libertinage, avec ce qu'il y a de plus redoutable et de plus sacré dans la religion ! Hélas ! M. F., si tout-à-coup une main frénétique venait renverser, à vos yeux, le sang précieux de Jésus-Christ ; si vous voyiez son corps adorable foulé aux pieds dans l'ordure, vous en seriez saisis d'horreur et tout hors de vous-mêmes. Mais, quoi! vous dit saint Chrysostôme, est-ce un moindre attentat de le recevoir sur des lèvres impures, avec une conscience souillée et noircie de crimes ?

Vous peindrai-je enfin les derniers excès de l'impiété, l'abomination, la désolation dans le lieu saint ? Mais, où trouver des termes assez forts pour vous retracer toutes les affreuses profanations des incrédules et des impies, les déplorables attentats des païens, les fureurs incendiaires des hérétiques, la rage sanguinaire des Juifs, les mystères diaboliques de l'enfer ? Tirons le voile sur ces horreurs. Gémissons au pied du tabernacle, et ayons à cœur de venger le Sauveur, aux yeux de l'univers, par la pompe et l'éclat de son triomphe.

C'est en effet, M. F., une solennelle amende honorable que toute l'Eglise catholique va lui faire pour cette nation endurcie qui l'a renié et crucifié ; pour tant d'hérétiques et d'infidèles qui ont blasphémé contre lui ; pour tant de mauvais catholiques qui l'outragent si souvent, et pour chacun de nous en particulier, pour nos propres irrévérences et nos infidélités. Unissons-nous donc tous à elle pour en effacer l'injure, autant qu'il est en nous, par une réparation authentique, et par l'ardeur d'un saint zèle pour sa gloire.

O vous, filles de Sion, âmes vraiment chrétiennes, votre cœur sensible et reconnaissant pourra-t-il envisager dans ce mystère l'amour immense d'un Dieu pour nous, et l'ingratitude énorme des mortels, sans en être vivement blessé et pénétré d'une religieuse indignation? Pourra-t-il ne pas s'efforcer de l'en dédommager par les sentiments affectueux et les tendres empressements d'une piété fervente? Dites donc, comme la fidèle Epouse des Cantiques: *Ah! j'irai, j'irai chercher mon Bien-Aimé par les rues et les places de la ville*, dans le beau jour de son triomphe. J'accourrai au-devant de lui, et je marcherai à sa suite, embrasée d'amour. Pendant cette octave solennelle, j'irai chaque jour dans son temple, au pied de son trône, et là je déplorerai devant lui l'aveuglement de l'hérésie, l'irréligion du siècle, l'audace et les outrages de l'impiété. Là, je lui parlerai aussi de moi-même, et des dispositions intérieures de mon âme, de son amour et de ses désirs. Là, je jouirai de mon Bien-Aimé : il sera véritablement à moi, et je serai toute à lui. Là, je dirai, dans ma ferveur, aux puissances de mon esprit et à tous les mouvements de mon cœur : *Témoignez-lui que je languis d'amour*. Là, je me tiendrai à ses pieds, comme Magdeleine, pour y goûter l'onction de sa parole et la suavité de sa présence. Là, je me consolerai auprès de lui; je lui dirai, comme à un confident et à un ami, tous les secrets de mon cœur, ses besoins et ses misères, ses inquiétudes et ses peines. Je me désaltérerai dans cette source d'eau vive, et je m'y enivrerai de son divin amour: *Quæram quem diligit anima mea.*

C'est à vous aussi que j'adresse singulièrement ces exhortations pastorales, ô vous qui faites profession d'un dévoûment particulier au sacrement

adorable de nos autels, zélateurs de son culte, attachés à son service par engagement de confrérie; vous que cette sainte association doit spécialement réunir sous l'étendard, sous la bannière de l'Agneau immolé! Vous êtes, pour ainsi dire, la garde du Monarque des cieux; vous êtes comme les anges de lumière qui doivent environner son trône et escorter son char de triomphe. C'est donc aussi spécialement à vous d'y faire éclater votre zèle pour sa gloire, de vous y comporter avec édification, avec décence, avec ordre, avec modestie, avec religion.

Et vous, bons citoyens, qui lui préparez des tabernacles, des reposoirs ornés avec grâce par les mains de la piété, recevez avec honneur et avec joie, non plus seulement l'arche du Seigneur, mais le Seigneur lui-même, qui va porter dans vos maisons les bénédictions et les prospérités, comme autrefois dans celle d'Obédédom. Partageons tous aussi, M. F., ces religieux sentiments, et soyons pareillement animés d'une dévotion empressée, affectueuse, remplie de zèle et d'amour pour un Dieu qui nous a si fort aimés lui-même. Qu'il nous voie souvent au pied de son trône pendant cette sainte octave, qui doit exciter notre ferveur, ranimer notre religion, honorer notre foi, et faire éclater notre juste reconnaissance pour notre divin Sauveur.

Qu'il soit donc exalté et glorifié par toute la terre: qu'il règne, vainque et triomphe à jamais! Qu'il règne sur son peuple fidèle, du couchant à l'aurore, sur les monarques et les empires! Qu'il vainque la malice des puissances des ténèbres, la rébellion de l'hérésie, l'orgueil des mondains et des esprits forts! Qu'il triomphe de tous ses ennemis et des nôtres, de l'incrédulité, de l'erreur, de l'impiété! Qu'il soit honoré, béni, adoré des anges et des

hommes sur le trône de son amour, en attendant qu'il se dévoile à nous dans le grand jour de l'éternité, et que la lumière du ciel nous fasse contempler à découvert son auguste visage dans les splendeurs de sa gloire, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit! Ainsi soit-il.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'amour du sacré Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement.

Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. *S. Jean*, 13.

Toutes les actions de Jésus-Christ, lorsqu'il était sur la terre, ont eu pour principe, après la gloire de son Père, l'amour que son cœur nous portait. Quand on lit l'Evangile, on ne peut que s'écrier: Eh! comment un Dieu a-t-il pu se résoudre à cet état où l'Evangile nous le représente? Pourquoi cette indigence extrême, cette vie obscure, tant de sueurs et de fatigues, tant de contradictions et de persécutions? Pourquoi enfin cette croix sur laquelle Jésus expire? A ces demandes, une seule réponse: *Parce qu'il nous aimait.* Il fallait tout cela pour notre salut; et, pour l'opérer, rien de tout cela ne lui a coûté. Pour nous rendre éternellement heureux, son cœur a donné sur une croix jusqu'à la dernière goutte de son sang. Son amour a été encore plus loin : il nous a laissé son cœur dans l'Eucharistie, pour être avec nous jusqu'à la consommation des

siècles : *In finem dilexit eos.* C'est de cet excès d'amour que je viens vous parler, M. F. : pourriez-vous m'écouter avec indifférence ?

Dans ses décrets éternels, le Fils de Dieu avait résolu de descendre sur la terre, de naître d'une vierge, de vivre soumis à toutes les misères attachées à notre humanité, de souffrir, de mourir enfin sur la croix, pour consommer l'ouvrage de notre redemption. La terre devait le posséder pendant trente-trois années ; mais, après avoir rempli ses desseins adorables, il devait ressusciter et retourner dans les cieux. O Jésus ! nous laisserez-vous orphelins ? N'y aurait-il dans tout le troupeau que vous vous êtes choisi, qu'un petit nombre de privilégiés ? Eux seuls auront joui de votre présence ; eux seuls vous auront contemplé face à face ? N'avez-vous qu'une seule bénédiction ? Aimable Jésus, nous sommes aussi vos enfants ; vous nous avez adoptés, comme nos pères : pourquoi ne vous posséderions-nous pas, comme eux ?

M. F., l'immense charité de Jésus a prévu nos alarmes. L'obéissance aux ordres de son Père le force, il est vrai, à rentrer dans les cieux ; mais il obéira aussi à la tendre sollicitude de son Cœur pour les générations futures. Il retournera à son Père, et il restera parmi nous ! Quel mystère ! Quoi ! Jésus sera avec les hommes jusqu'à la consommation des siècles ! O possession ineffable ! O abîme de miséricorde ! J'ouvre le testament de mon Dieu ; j'y trouve la portion qui nous est échue dans son héritage. Oh ! que mon Dieu m'a aimé ! quelle reconnaissance il m'inspire !

Le Prophète, bien des siècles auparavant, l'avait

annoncé, ce prodige d'amour. *Le Seigneur*, disait-il, *a véritablement fait un mémorial de ses merveilles; il a donné un aliment céleste à ceux qui le craignent.* Avant de l'opérer, ce prodige, ce divin Sauveur y prépara son peuple. « Moïse, leur dit-il, ne vous a pas donné le pain du ciel; mais mon Père vous donnera le vrai pain descendu des cieux. Je suis le pain de vie: vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Je suis le pain descendu des cieux; quiconque en mangera, ne mourra point, mais il vivra éternellement. Le pain que je donnerai est ma chair. »

Les Juifs étonnés se demandent les uns aux autres: Comment peut-il nous donner sa chair à manger? J. C. confirme avec serment cette promesse: « En vérité, en vérité je vous le dis: Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle; car ma chair est vraiment nourriture, mon sang est véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui. Voilà le pain qui descend du ciel: ce n'est pas celui qu'ont mangé vos pères, qui sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » O M. F, quelles expressions! quelles sources de foi, d'amour, de reconnaissance! O mon cœur! comment se peut-il que tu ne sois pas consumé d'amour?

Ce que vous venez d'entendre, M. F., n'est cependant que la prédiction, que la promesse: passons à la réalité.

Jésus, dit l'Evangéliste, connaissant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, rassemble ses Apôtres pour faire avec eux la der-

nière cène. Avant de mourir, il voulait leur proposer un nouveau dogme de foi, donner une nouvelle loi à son Église, faire une alliance avec ses Disciples; en un mot, il voulait faire son testament. Son testament! les paroles doivent donc être claires, nettes, précises, sans figure. *L'heure est venue*, leur disait-il, *que je ne vous parlerai plus en proverbes et en paraboles.* Celui qui est la parole éternelle et la vérité même, pouvait-il ne pas s'expliquer intelligiblement, dans une telle circonstance? Or, M. F., écoutez : « Pendant que les douze Apôtres mangeaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le leur donna, en disant : Prenez et mangez : ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. De même ayant pris le calice et ayant rendu grâces : Buvez-en tous, leur dit-il, car ceci est mon sang, le sang du nouveau testament, qui sera répandu pour la remission des péchés : faites ceci en mémoire de moi. »

O mystère de foi! Adorables paroles! depuis dix-huit siècles l'univers les a crues, les a adorées, s'est soumis avec une respectueuse reconnaissance: et de nouveaux venus voudront les contredire! ils blasphèmeront l'auguste Eucharistie! Cieux, vous souffrez ces ingrats! terre, vous ne les engloutissez-pas dans vos abîmes! ou plutôt, ô cieux! et vous, terre! demandez unanimement que le flambeau de la foi brille à tous les yeux; enflammez les cœurs de nos Frères errants et aveuglés. Ah! puissent-ils un jour, de concert, vous reconnaître, tendre Jésus! vous aimer, vous adorer, Dieu et homme tout ensemble, dans le plus auguste de vos Sacrements!

Jésus-Christ en a fait encore le sacrifice de la nouvelle loi. Dieu l'avait prédit par son Prophète: « Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon

« nom est grand parmi les nations, et l'on me sa-
« crifiera en tout lieu, et l'on offrira en mon nom
« une oblation toute pure. »

Ce sacrifice figuré et prédit dans l'ancien Testament, et qui devait être pour toutes les nations, jusqu'à la fin du monde, le seul sacrifice de la loi nouvelle, Jésus-Christ l'a institué la veille de sa mort. Quel gage précieux de l'amour d'un Dieu pour nous, M. F.! dans un point si respectable, je ne dois pas non plus parler moi-même. Ce sont les Apôtres, c'est la sainte Eglise qui doit seule enseigner. Or, voici ses propres expressions tirées du saint concile de Trente: « Quoique J. C. Notre-Seineur dût s'offrir lui-même à Dieu son Père, en mourant sur l'autel de la croix, pour y opérer une rédemption éternelle, néanmoins, parce que son sacerdoce ne devait point être éteint par sa mort, pour laisser à l'Eglise, sa chère épouse, un sacrifice visible, tel que la nature des hommes le demande, sacrifice qui représentât le sacrifice sanglant qui devait s'accomplir une fois sur la croix, qui en renouvelât la mémoire jusqu'à la fin du monde, et qui en appliquât la vertu salutaire pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours; dans la dernière cène, la nuit même qu'il fut livré, montrant qu'il était Prêtre pour toute l'éternité, il offrit à Dieu le Père son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin; et sous les mêmes symboles, il les donna à ses Apôtres, qu'il établissait alors prêtres du nouveau Testament; et par ces paroles: Faites ceci en mémoire de moi, il leur ordonna à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce, de les offrir comme l'Eglise catholique l'a toujours entendu et enseigné. »

O vénérable dignité des Prêtres! Comme autrefois

dans le sein virginal de Marie, le Sauveur renouvelle entre leurs mains le mystère auguste de son incarnation. Comme, aux noces de Cana, la substance de l'eau fut changée en celle du vin, sur nos autels la substance du pain et du vin est changée au corps et au sang de Jésus-Christ. Mais ici transsubstantiation ineffable! les apparences extérieures sont les mêmes qu'avant la consécration; cependant le pain et le vain ne sont plus. Ce que je vois des yeux du corps n'est qu'apparent. C'est Jésus, c'est mon Dieu que la foi montre à mon amour. O mon âme! pénétrée de respect, d'amour, de reconnaissance, adorez cet auguste mystère, soumettez-vous à attendre le moment heureux auquel, dégagée de ce corps mortel, vous le verrez, vous le contemplerez face à face et sans voile.

Heureux, ô mille fois heureux, peuple chrétien! vous pouvez rendre à Dieu, dans le saint sacrifice de la Messe, l'adoration la plus parfaite. Unissez-vous à celle que Jésus-Christ rend à son Père dans son auguste sacrement: votre hommage est devenu digne de lui, puisque vous le présentez en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Votre cœur est trop faible pour pouvoir exprimer seul votre reconnaissance: le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu, et vous pouvez, par lui, rendre à son Père des actions de grâces dignes de toutes ses miséricordes. Demandez: vos besoins sont infinis; vous ne pourriez suffisamment les exprimer vous-mêmes, mais Jésus les connaît, et ses supplications suppléeront à la faiblesse de vos prières; elles obtiendront tout. O hommes! vous êtes pécheurs: pleurez, gémissez, mortifiez-vous, la pénitence vous est nécessaire. Ces sentiments doivent remplir votre âme d'une componction sincère; mais ils seraient insuffisants,

si Jésus ne consentait à renouveler pour vous, et d'une manière, non sanglante dans nos divins mystères, le sacrifice sanglant qu'il a offert une fois sur le Calvaire : par Jésus-Christ nous obtiendrons notre pardon, nous rentrerons en grâce avec Dieu. Dorénavant, ô Chrétien ! tout par Jésus-Christ, rien sans Jésus-Christ. Voilà la divine Victime qui adore, qui rend grâces, qui demande et obtient, qui expie et satisfait. Dieu pourrait-il être insensible aux supplications de son Fils humilié pour vous et avec vous? Renouvelez votre attention.

Les Prêtres ont seuls le pouvoir de consacrer : eux seuls sont les ministres de cet auguste Sacrement. Mais tous les fidèles peuvent y avoir part, et doivent faire leurs efforts pour mériter de se nourrir du corps, du sang, de l'âme et de la divinité de Jésus-Christ. Hélas ! pour recevoir dignement un Dieu, il faudrait être Dieu soi-même. Nos cœurs sont bien étroits pour contenir celui que le ciel et la terre ne peuvent comprendre. Mais ayez confiance, faible mortel; votre Dieu s'est, pour ainsi dire, dépouillé de sa majesté, pour se plier à notre faiblesse. Comme autrefois le Prophète, il veut bien s'abaisser jusqu'à nous, mesurer son corps sacré avec les nôtres, coller sa bouche sur nos bouches, son cœur sur nos cœurs, pour nous rendre vivants à notre Père céleste. Je ne suis plus surpris de voir tant de force, tant de générosité, tant d'héroïsme dans ce grand nombre de chrétiens dont je lis les vies édifiantes. Ils étaient enivrés de ce vin précieux qui fait germer les Martyrs et les Vierges. L'ardeur de leur amour les ramenait tous les jours à la table du Sauveur, toujours plus brûlants, plus enflammés, et ils en

sortaient forts comme des lions, devenus terribles et redoutables aux puissances mêmes de l'enfer.

Mais avec quelles dispositions ces saintes âmes approchaient-elles du Saint des saints! Quelle foi vive! quelle confiance! quel amour! quelle pureté d'âme! elles avaient horreur de l'apparence même du péché. Quelle reconnaissance! rien ne leur coûtait, quand il s'agissait de plaire à Dieu. Quelle profonde humilité! elles s'anéantissaient aux pieds du Sauveur. Voilà, M. F., voilà les sentiments que vous devez ambitionner, et qui doivent embraser votre âme, toutes les fois que vous avez le bonheur d'approcher de la sainte communion!

Enfin, par la divine Eucharistie, Jésus-Christ réside toujours dans nos tabernacles, pour nous donner un souvenir plus vif de ses merveilles, de sa doctrine, de ses bienfaits, de sa personne divine. Oui, M. F., c'est là que, sous des signes mystérieux, nous venons le voir naissant à Bethléem, élevé à Nazareth, conversant avec les hommes, et parcourant les villes de la Judée; faisant des prodiges que nul autre avant lui n'avait faits; appelant à sa suite des disciples grossiers, pour en faire les maîtres du monde; annonçant le salut aux hommes, laissant partout des traces de sa puissance et de sa bonté; entrant en triomphe à Jérusalem; conduit sur le Calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort et de l'enfer; menant avec lui dans le ciel, comme les trophées de sa victoire, ceux qui étaient captifs dans les limbes, et formant ensuite son Eglise par l'effusion de son Esprit et l'abondance de ses dons; en un mot, nous l'y retrouverons dans tous ses mystères.

Vous enviez, dit saint Chrysostôme, le sort d'une hémorroïsse qui touche ses vêtements, d'une péche-

resse qui arrose ses pieds de ses larmes, de ses disciples avec qui il conversait familièrement, des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grâce et de salut qui sortaient de sa bouche ; vous appelez heureux ceux qui le virent ; bien des Prophètes et des rois l'ont souhaité en vain. Mais vous, M. F., venez à l'autel ; vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes, et vos entrailles mêmes le porteront, comme celles de Marie. Hélas ! nos pères allaient dans une terre sainte, y adorer les traces de ses pieds et les lieux qu'il avait consacrés par sa présence. Ici, leur disait-on, il consolait une pécheresse ; ici, il bénissait les petits enfants ; ici, il multipliait des pains pour rassasier un peuple affamé. Voici le cénacle où il instituait le Saint-Sacrement. Voici ce jardin qu'il a arrosé d'une sueur de sang. Voici ce Calvaire où il a expiré pour notre salut. Voici ce rocher d'où il s'est élevé dans le ciel.... A ces paroles, nos pères se sentaient saisis d'une sainte joie : ils versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion. Ce spectacle, ces images leur rappelaient le temps, les actions, les mystères de J. C., rallumaient leur ardeur, consolaient leur foi. Les pécheurs y trouvaient une douce confiance, les faibles une nouvelle force, les justes de nouveaux désirs.

Ah ! Chrétiens, non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers ; le salut est proche de vous. Ouvrez les yeux de la foi, regardez sur ces autels : ce ne sont pas seulement des lieux consacrés autrefois par sa présence ; c'est J. C. lui-même. Approchez-en en mémoire de lui ; venez-y allumer dans votre âme l'amour, la confiance, la reconnaissance envers votre divin Sauveur. Il est là : son divin Cœur y ré-

side; ce Cœur qui vous a tant aimés; ce Cœur qui ne respire que votre amour. Serait-il possible que vous fussiez insensibles à tant d'amour, et que vos cœurs résistassent à la tendresse de son Cœur, qui, après s'être épuisé pour l'amour de vous, est toujours au milieu de vous pour vous combler chaque jour de nouveaux bienfaits, et qui, pour toute reconnaissance, ne vous demande que votre cœur et le sacrifice de vos passions?

O divin Sauveur! qui vous consumez d'amour sur cet autel, environné des Anges qui tremblent et adorent! pénétrés de reconnaissance et de douleur à la vue de vos bienfaits et de nos ingratitudes, nous ne voulons plus vivre que pour vous aimer et pour vous servir. Nous voulons expier nos ingratitudes, à force de pénitence et de ferveur, afin de consoler votre amour et de réparer votre gloire. N'est-il pas temps de vous donner notre cœur, tout notre cœur, et pour toujours? Oui, mon Dieu, c'en est fait, nous voulons vous aimer, et c'est dans votre Cœur que nous irons puiser ce divin amour. Source abondante, fournaise embrasée, ouvrez-vous aux désirs, aux transports de votre Cœur: c'est pour vous seul, c'est dans vous seul qu'il vivra, qu'il respirera désormais. Toute autre vie, tout autre bien, tout autre bonheur lui sera indifférent. Il est assez riche, il est assez heureux, s'il sait vous aimer et vous rendre à jamais amour pour amour.

ஃஃஃஃ

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'Eglise et ses marques.

Ecclesia ædificabitur ambulans in timore Domini, et consolatione Spiritûs Sancti replebatur. L'Eglise s'établissait marchant dans la crainte du Seigneur, et elle était remplie du Saint-Esprit. *Act.*, 9.

Les Apôtres, après avoir reçu le Saint-Esprit, allèrent par toute la terre prêcher l'Evangile, annonçant la bonne nouvelle de la rédemption des hommes par Jésus-Christ; et les peuples se convertirent en foule. De cette multitude de peuples se forma, en très peu de temps, un peuple nouveau, une société d'hommes unis tous ensemble par la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements, par la communication des mêmes biens spirituels; ayant tous un même chef invisible, qui est Jésus-Christ, et un même chef visible, qui est notre saint Père le Pape. Cette société s'appelle l'Eglise catholique.

Cette Eglise s'est établie sans aucun moyen humain, et malgré les plus grands obstacles. Les Juifs résistaient opiniâtrément à l'Evangile et persécutaient avec fureur les disciples de J. C. : d'un autre côté, les païens s'opposaient de toutes leurs forces à son établissement. Non seulement ils mirent à mort les Apôtres, mais encore, pendant trois cents ans, ils ne cessèrent de faire mourir leurs successeurs et les chrétiens. Ces persécutions furent si cruelles, qu'on compte pendant ce temps onze mil-

lions de Martyrs. Mais, malgré tous ces efforts de l'enfer, l'Eglise de J. C., bien loin de s'affaiblir, croissait de plus en plus. La violence des persécutions affermissait la foi; le sang des Martyrs était la semence des fidèles; ce qui devait ruiner l'Eglise ne servait qu'à l'étendre encore davantage. O Dieu! qui ne sentirait ici votre doigt? à ces traits, qui ne reconnaîtrait pas votre ouvrage? Comment, au milieu de tous ces maux affreux, l'Eglise aurait-elle pu jouir de la consolation de voir les Martyrs aller avec joie aux supplices, si votre Esprit n'eût été avec elle?

Oui, M. F., l'Eglise catholique est l'ouvrage du Saint-Esprit. Quel sujet de consolation pour nous, qui avons le bonheur de lui appartenir! Pour connaître ce bonheur, examinons aujourd'hui ce que c'est que l'Eglise catholique. Après quoi, je vous prouverai qu'on ne peut se sauver que dans son sein. Enfin, je vous démontrerai que l'Eglise romaine, à laquelle nous appartenons, est cette véritable Eglise de Jésus-Christ, hors de laquelle on ne peut se sauver. Plus le sujet est important, plus j'ai droit de vous prier de m'honorer de votre attention.

Par le mot *Eglise*, il ne faut pas entendre le lieu où nous nous assemblons pour célébrer les offices divins. Ici, ce mot signifie *assemblée, société:* et par *Eglise catholique*, on entend la société des fidèles réunis par la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements, sous l'autorité des pasteurs légitimes, dont le chef visible est notre saint Père le Pape, successeur de saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ sur la terre; je m'explique.

Je dis que l'Eglise catholique est la société des fidèles, c'est-à-dire la société de ceux qui croient en Jésus-Christ.

Réunis par la profession d'une même foi : parce que l'Eglise ne reconnaît pas pour ses enfants ceux qui ne croient pas tout ce qu'elle enseigne.

Par la participation aux mêmes sacrements : c'est par les sacrements que les fidèles sont incorporés à Jésus-Christ, qu'ils sont réunis entre eux, et qu'ils font un corps sensible de religion.

Sous l'autorité des Pasteurs légitimes : car, ne pas reconnaître les pasteurs que Jésus-Christ a établis pour gouverner son Eglise, ou suivre des pasteurs qu'il n'a pas établis, ce n'est pas être de son Eglise.

Dont le chef visible est notre saint Père le Pape : ainsi, tout pasteur qui n'est pas en communion avec le Pape, est un faux pasteur, qu'on est obligé de fuir, pour ne pas cesser d'être membre de l'Eglise de Jésus-Christ.

Voilà ce qu'on entend par Eglise catholique.

Or, cette Eglise est une, dit le Symbole. Il n'y a qu'une seule Eglise de Jésus-Christ; c'est une vérité de foi qu'il est facile de prouver. Ecoutons d'abord le langage de la raison, ensuite le Fils de Dieu, la vérité même, et enfin la tradition.

Il y a un Dieu, il y a donc une religion : mais il n'y a qu'un seul vrai Dieu, il n'y a donc qu'une seule vraie religion, ou, ce qui est la même chose, une seule véritable Eglise. Deux vérités qui sont contraires ne sont plus deux vérités ; de même, deux religions opposées ne sont pas deux vraies religions. Dieu est partout le même ; partout il approuve la vérité et condamne le mensonge. Il ne peut être vrai que le Pape soit à Rome le vicaire

de Jésus-Christ, et qu'il soit l'Antechrist à Genève.

De là, M. F., jugez combien se trompent ceux qui disent qu'on peut se sauver dans toutes les religions. Quoi! il serait permis d'adorer Jésus-Christ parmi les Chrétiens, de le renier parmi les Turcs, de le blasphémer parmi les Juifs! Quelle monstrueuse contradiction! qu'on est aveugle, quand on ne veut écouter que le langage de la passion! Dieu peut-il être également honoré par l'erreur et la vérité, par la vertu et la débauche? Non, M. F., c'est un Dieu saint, un Dieu jaloux : il n'y a donc dans le monde qu'une religion qui l'honore, qui soit véritable. Voilà ce que dit la raison; écoutez ce que dit Jésus-Christ.

Ce Dieu fait homme se compare à un berger; il appelle ses disciples des brebis, et il ajoute qu'*il n'y a qu'un seul berger et un seul bercail.* L'apôtre saint Paul dit aussi qu'*il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême*, et par conséquent qu'une seule Eglise.

De cette vérité il en résulte une autre, savoir : qu'on ne peut se sauver que dans cette véritable Eglise : c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a déclaré : *Celui qui ne croira pas*, dit ce divin Sauveur, *sera condamné;* et encore : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, il sera regardé comme un païen et un publicain.* Un païen est celui qui ne croit pas au vrai Dieu : un publicain est un grand pécheur. Or, M. F., vous le savez, ni ceux qui ne croient pas en Dieu, ni ceux qui meurent dans sa disgrâce, ne verront sa face adorable; ils seront précipités dans les abîmes éternels. Celui qui n'écoute pas l'Eglise sera traité comme eux, dit Jésus-Christ : il ne sera donc pas sauvé.

Les saints Pères disent la même chose. « Quel

« que régulière que soit la vie d'un chrétien, dit « saint Augustin, s'il est séparé de l'Eglise catholi- « que, dès là même il ne peut avoir part à la vie « éternelle, il n'a qu'à s'attendre à toutes les ri- « gueurs de la colère divine. » Et saint Cyprien ajoute : « Celui-là ne peut avoir Dieu pour père, « qui ne veut pas reconnaître l'Eglise pour mère. »

Un trait de l'histoire sainte nous rend cette vérité bien sensible. Dans le temps du déluge, il n'y eut de sauvés que ceux qui étaient dans l'arche de Noé. De même, disent les saints Pères, on ne pourra être sauvé, si, pendant le déluge de cette vie, l'on n'est pas dans le sein de l'Eglise catholique.

Ainsi, ni les païens, ni les juifs, ni les hérétiques, ni les apostats, ni les excommuniés, s'ils restent dans leur funeste état, ne peuvent être sauvés. Et ce qu'il y a de certain encore, c'est que tous ces malheureux, oui, tous ceux qui sont hors de l'Eglise, ne peuvent faire aucune œuvre digne d'être récompensée dans le ciel; parce que, selon saint Paul, *sans la foi il est impossible de plaire à Dieu.* Jésus-Christ lui-même dit : *Je suis le cep de la vigne; si vous séparez la branche du cep, elle ne pourra plus porter de fruit.* Qu'ils sont donc infortunés, ceux qui sont séparés de l'Eglise! Mon Dieu! daignez les éclairer et les faire rentrer dans son sein. Ne permettez pas que nous nous en séparions jamais nous-mêmes : car, nous le croyons, hors de l'Eglise il n'y a point de salut.

Puisque la véritable Eglise est la seule dans laquelle on puisse se sauver, il est donc de la dernière importance de la distinguer parmi les fausses églises, qui toutes assurent qu'elles sont la véritable. Et cela est-il facile? O mon Dieu! mille actions de grâces vous soient rendues! vous nous avez donné

des marques si évidentes pour reconnaître votre Eglise, qu'il est impossible de s'y tromper, quand on veut être de bonne foi.

Ces marques, ces signes distincts, sont fixés par le symbole de Nicée, que nous disons tous les dimanches à la Messe. Il y est dit que l'Eglise est une, sainte, catholique et apostolique. Voilà, en effet, les quatre signes qui, de l'aveu de toutes les sectes, distinguent la véritable Eglise. Prouvons que ces quatre caractères appartiennent à l'Eglise romaine. Par là, nous aurons prouvé que l'Eglise romaine est l'Eglise de Jésus-Christ; et que, par conséquent, toutes les autres sont fausses, puisque, comme nous l'avons démontré, il n'y a qu'une seule véritable Eglise.

Oui, M. F., l'Eglise romaine est une, sainte, catholique et apostolique.

I. Elle est *une*, 1. *dans sa foi.* En effet, les catholiques romains, en quelque lieu du monde qu'ils habitent, professent tous une même foi. Ce que l'Eglise romaine croit aujourd'hui, elle l'a toujours cru, et elle le croira toujours. La foi qui vous est annoncée, M. F., on l'annonce de même en Asie, en Afrique, en Amérique; c'est partout un même accord, partout on fait profession de croire toutes les vérités que Dieu a révélées, et qu'il nous propose par la voie des pasteurs légitimes; c'est un fait constant, de notoriété publique, et que le commerce des nations rend incontestable.

2. *Elle est une dans ses sacrements.* Dans toutes les contrées du monde, les fidèles participent aux mêmes sacrements. Partout on leur administre le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence

et les autres sacrements. Partout ces sacrements sont reçus comme autant de moyens établis par Notre-Seigneur pour nous sanctifier.

3. *Elle est une dans ses membres.* Tous les catholiques romains répandus dans l'univers ont entre eux une société et une communauté de prières et de biens spirituels. Chaque fidèle a part aux prières et aux bonnes œuvres de tous les autres. C'est pour cela qu'en récitant l'Oraison dominicale, vous ne dites pas : Mon père... donnez-moi mon pain ; mais *Notre père, donnez-nous notre pain,* pour faire entendre que ce que vous demandez, vous ne le demandez pas pour vous seulement, mais pour tous les fidèles.

4. Enfin, *elle est une dans son Chef.* Les catholiques romains n'ont tous qu'un même chef invisible, qui est Jésus-Christ, et un même chef visible, qui est le pape, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et successeur de saint Pierre, premier évêque de Rome: voilà pourquoi l'on donne à l'Eglise le nom d'*Eglise romaine.* Les fidèles ne se contentent pas de reconnaître notre saint Père le Pape pour leur chef, ils obéissent à ses ordres, et respectent ses anathèmes.

II. L'Eglise romaine est *sainte.* Elle l'est, premièrement, parce que Jésus-Christ son chef est saint, et la source de toute sainteté ; secondement, parce que sa doctrine, c'est-à-dire ce qu'elle enseigne, son culte et ses sacrements, sont saints ; troisièmement, parce qu'il n'y a des saints que dans sa communion. Les Paul, les Antoine, les Augustin, les Chrysostôme, les Ambroise, les Bernard, les François de Sales, les Thérèse, les Vincent de Paul, ne sont-ils pas de l'Eglise romaine ?

Mais tous ceux qui sont de l'Eglise ne sont pas

tous des saints. L'Eglise de la terre est une aire où la paille est mêlée avec le bon grain ; c'est l'arche de Noé qui renferme des animaux purs et immondes ; c'est un filet qui rassemble des poissons bons ou mauvais. Hélas ! l'Eglise a sans cesse à pleurer sur les désordres et les scandales de ses enfants. Elle n'en est pas moins sainte dans ses membres, parce qu'ils sont tous appelés à la sainteté, et qu'il ne peut y en avoir de saints que dans sa communion. Ah ! prenons garde de n'être pas de ces membres pourris qui la font gémir et qui la déshonorent ; mais soyons de ces membres saints qui l'honorent et la consolent par la pureté de leur vie.

III. L'Eglise romaine est catholique ou universelle. Cette catholicité ou universalité consiste en ce qu'elle n'est bornée ni par les temps ni par les lieux ; avantage qui ne convient à aucune des sectes qui se sont séparées d'elle.

Premièrement, elle n'est pas bornée par les temps. Depuis les apôtres, elle n'a pas cessé d'exister. Le monde entier a fait ses efforts pour la détruire : il n'a pu réussir. Elle peut bien être persécutée : elle l'a été dans tous les temps, tantôt plus, tantôt moins : mais elle ne peut être renversée ; elle peut bien changer de place, passer d'une contrée à une autre ; on peut forcer le pape à sortir de la ville de Rome : mais jamais on n'empêchera qu'il y ait un évêque de Rome, successeur légitime de saint Pierre. Non, jamais l'Eglise romaine ne périra ; elle subsistera jusqu'à la fin du monde. Jésus-Christ l'a assuré : il a dit que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise*, c'est-à-dire que rien ne pourra jamais la détruire, ni les persécutions, ni les hérésies, ni les désordres de ses enfants. Cette

prophétie, vérifiée depuis plus de dix-huit cents ans, nous prouve qu'elle le sera jusqu'à la fin.

Secondement, elle n'est point bornée par les lieux, ni renfermée dans un certain pays. Les fidèles qui la composent sont répandus dans les différentes régions du monde : partout on trouve des catholiques romains. Il n'en est pas de même des sectes hérétiques et schismatiques. Elles ne remontent qu'à quelques années, quelques siècles : on connaît leur origine et les variations de leur doctrine. Autant de pays, autant de nuances différentes dans leurs systèmes religieux.

Enfin, les ennemis mêmes de l'Eglise romaine l'appellent toujours l'Eglise catholique, tant elle mérite le respect et la distinction.

IV. L'église romaine est apostolique, c'est-à-dire qu'elle a été fondée par les apôtres, et qu'elle est gouvernée par les successeurs des apôtres ; de manière qu'il n'y a aucun évêque, aucun prêtre catholique qui ne tienne son autorité et sa mission des apôtres, ou de ceux que les apôtres ont établis par une succession qui n'a jamais été interrompue. Cela est sensible dans l'Eglise de Rome. Grégoire XVI, actuellement pape, remonte, sans aucune interruption, par une suite de deux cent cinquante-cinq papes, auxquels il a succédé, jusqu'à saint Pierre, le chef des apôtres.

O sainte Eglise romaine, que vous êtes belle! Vous êtes une, sainte, catholique et apostolique. Vous êtes donc l'épouse de Jésus-Christ, l'arche sainte hors de laquelle il n'y a point de salut. Vous êtes la mère des Eglises ; l'Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi, dans la même charité, et pour les conduire au ciel. Ah! que ma main demeure immobile et ma langue muette,

si vous n'êtes, jusqu'au dernier de mes soupirs, l'objet de ma joie et de mes cantiques ! Multipliez tous les jours vos conquêtes, et que, du couchant à l'aurore, tous les peuples écoutent votre voix ; que tous les empires respectent votre autorité ; que toutes les langues publient vos victoires ; que moi-même je sois toujours soumis à vos décisions, toujours uni à votre sein. Ah ! plutôt mourir mille fois que de jamais faire schisme avec vous, puisque vous êtes seule l'épouse de Jésus-Christ; puisque, séparé de vous, je ne pourrais attendre que la réprobation éternelle.

Mes Frères, quelles actions de grâces devons-nous rendre à notre Dieu, de nous avoir appelés à son Eglise, et de nous y avoir conservés malgré les divisions qui l'ont fait gémir dans ces derniers temps ! Restons-lui constamment attachés, quoi qu'il puisse nous en coûter ; soyons disposés à tout perdre, les biens, la liberté, la vie même, plutôt que de rompre notre union avec l'église romaine. Eh ! M. F., à quoi vous serviraient les biens de ce monde, les honneurs, et même la vie, si vous veniez à perdre votre religion ? A quoi vous serviraient les soins et les peines que vous prenez pour nourrir et élever vos enfants, si tout cela n'aboutissait qu'à les précipiter en enfer ? Quels reproches vos enfants et les enfants de vos enfants ne vous feraient-ils pas pendant toute l'éternité, si vous les laissiez se séparer de l'Eglise par ignorance ou par faiblesse ! Instruisez-les donc de l'importante vérité que je viens de vous annoncer, et veillez exactement sur leur conduite, de peur qu'ils ne se laissent séduire ou égarer par les propos et les exemples des incrédules et des libertins.

Hélas ! M. F., que nous devons craindre que la

religion ne nous soit ôtée ! Combien de peuples seraient catholiques et auraient fourni des millions de saints, s'ils avaient eu les grâces dont vous abusez ! Ah ! demandez tous les jours à Dieu qu'il vous préserve d'un si grand malheur. Remerciez-le chaque jour de ce qu'il vous a fait naître dans la véritable Eglise. Il n'a pas accordé la même grâce à bien d'autres ; que vous devez être reconnaissants d'un si grand bienfait !

Mais souvenez-vous qu'il ne suffit pas, pour être sauvé, d'être membres de l'Eglise ; il faut encore en être des membres vivants, des membres saints. Malheur à vous si, étant au milieu de la sainteté, vous ne viviez pas saintement ! vous feriez blasphémer le saint nom de Dieu par ses ennemis, et au jour du jugement vous seriez punis plus rigoureusement que les hérétiques, les schismatiques, les Turcs et les idolâtres mêmes.

Au contraire, par une conduite sainte et édifiante, vous prouverez à tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être catholiques, qu'il faut donc que l'Eglise à laquelle vous appartenez soit la véritable Eglise, puisqu'elle a des membres véritablement saints. Ainsi, après avoir fait la consolation de l'Eglise votre mère sur la terre, vous serez sa couronne dans le ciel. Ainsi soit-il.



POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la charité fraternelle.

Omnes unanimes, compatientes, fraternitatis amatores. Mes Frères, vivez tous dans un même esprit, ayez un cœur compatissant, soyez portés à l'union fraternelle. *Saint Pierre*, 3. *De l'Epître de ce jour.*

VOILA, M. F., le sujet le plus important de la morale chrétienne, et celui néanmoins sur lequel il n'y a presque personne qui n'ait quelque reproche à se faire : je veux dire l'indulgence et la charité dont nous devons user à l'égard de notre prochain.

Oh ! que cette vertu est aimable, mais qu'elle est rare ! Oui, qu'ils sont rares les chrétiens qui pensent toujours favorablement sur le compte du prochain, qui parlent toujours à son avantage ; qui le traitent, dans toutes les occasions, avec cette indulgence, cette bonté que Jésus-Christ, notre maître et notre modèle, nous recommande par-dessus tout, et dont il nous a donné des exemples si sensibles !

Puissé-je, par les détails familiers dans lesquels je vais entrer là-dessus, vous rendre plus réservés, plus indulgents, plus charitables dans votre façon de penser, de parler et d'agir les uns à l'égard des autres !

IL n'y a pas grand mérite à bien penser de quel-

qu'un dont la conduite extérieure n'a rien que de bon et de louable. Lorsque voyant votre frère pratiquer les œuvres de piété ; lorsque le voyant distribuer l'aumône et rendre des services au prochain, vous pensez qu'il a le cœur bon, qu'il est charitable et bienfaisant, vous ne faites que lui rendre justice. Quand même intérieurement et devant Dieu il ne serait pas tel qu'il paraît être, la bonne opinion que vous en auriez ne serait pas moins la chose du monde la plus raisonnable et la plus juste. Penser autrement, prêter des vues criminelles à quelqu'un qui a toutes les apparences de la vertu et de la piété, c'est là, M. F., la plus criante de toutes les injustices; et je ne vois pas qu'on puisse porter plus loin la bassesse, la malignité et la noirceur.

Mais, direz-vous, l'on a vu souvent le vice caché sous les dehors et le voile de la vertu. Cela est vrai. Mais, sur quoi fondé, pensez-vous que cette mauvaise intention se trouve dans telle personne nommément, et nommément dans la bonne œuvre que vous lui voyez faire ?

Pour juger que l'intention de votre frère est mauvaise pendant que ses actions paraissent bonnes, il faut avoir lu dans son cœur, il faut avoir fouillé dans sa conscience, il faut avoir pesé ses pensées et ses désirs. Or, qui est-ce qui vous a ouvert ce livre? D'où avez-vous reçu le don de connaître ce qui se passe dans le cœur d'autrui ? Quoi ! nous savons à peine ce qui se passe dans le nôtre, et vous voulez juger de celui des autres ! Y a-t-il là, je ne dis pas de la justice, mais de la raison et du sens commun ?

Ne lui donnez pas, à la bonne heure, une entière confiance, quand il s'agit de vos intérêts ou de ceux d'autrui ; ne vous fiez pas tout de suite à un

domestique dont vous n'avez pas assez éprouvé la fidélité. Ne faites pas de confidence à une personne avec qui vous êtes lié depuis peu : c'est prudence, c'est sagesse. Mais donner des tournures malignes à ce que le prochain fait de bon et de louable en soi; juger, condamner l'intention que l'on ne voit pas, et qu'on ne peut voir, ah! M. F., je le répète, c'est une injustice criante, une malice diabolique; et j'aime à croire que personne d'entre vous ne s'en rend coupable.

Mais êtes-vous assez charitables pour excuser les défauts du prochain, et pour ne pas le condamner sur les apparences? Prenez garde, dit saint Bernard, d'examiner curieusement la conduite de votre prochain, à moins que vous n'en soyez responsables; et ne jugez témérairement qui que ce soit. Veiller sur la conduite de ceux qui sont à votre charge, vous y êtes obligés; mais examiner la conduite du prochain, pour y trouver à redire, c'est une curiosité criminelle, c'est s'arroger les droits de Dieu, à qui seul il appartient de faire ce discernement.

Si vous aviez vu Susanne publiquement accusée d'avoir été surprise dans le crime, et accusée par deux vieillards dont le témoignage devait paraître d'autant moins suspect qu'ils étaient eux-mêmes juges en Israel, qu'auriez-vous pensé? Cependant Suzanne était chaste, elle avait mieux aimé s'exposer à être diffamée et lapidée, que de consentir au péché. C'est ainsi que l'on juge, que l'on condamne tous les jours des innocents, sur de simples apparences. De là il suit, M. F., remarquez-le en passant, qu'il faut éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait donner la moindre occasion à ces jugements téméraires. Je ne doute point, jeune

personne, que vous n'ayez le vice en horreur, et que vous ne soyez sage; mais vous avez des manières trop libres. Vous allez dans certaines compagnies que vous devriez éviter : je veux croire que vous n'ayez pas de mauvaises intentions; mais vous vous exposez à passer pour ce que vous n'êtes pas, et vous donnez lieu à des soupçons désavantageux, et à des jugements téméraires.

Ce ne serait point assez de ne pas penser le mal, à moins qu'on ne le voie; il faut encore éviter de le voir : il faut le dissimuler, si on le voit; et, quand on ne peut pas le dissimuler, l'excuser du moins. Le chrétien vraiment charitable pense toujours que son frère a péché ou par ignorance ou par surprise, ou comme par hasard, dit S. Bernard. Eh! nous sommes si ingénieux quand il s'agit d'excuser nos propres fautes! J'ai fait telle chose, il est vrai; mais ç'a été par ignorance. Si j'avais su, cela ne serait pas arrivé. Je ne savais pas, je ne croyais pas, je ne pensais pas.... Voilà ce qu'on dit; et, quand on ne trouve pas d'excuse, on en revient à la faiblesse humaine : Que voulez-vous? je suis homme; je suis faible; chacun est sujet à faire des fautes.... Eh! pourquoi ne pas raisonner de même, quand il est question des fautes de votre prochain?

Que si la faute de votre frère est telle qu'il ne soit pas possible de l'excuser, ah! c'est alors que vous devez imiter votre Père céleste, devenir miséricordieux comme lui : il se souvient de la poussière et du misérable limon dont nous sommes pétris. Souvenez-vous aussi de cette poussière dont vous avez été formés vous-mêmes; que votre cœur est susceptible de la même corruption et de la même malice; que si vous vous étiez trouvés dans

les mêmes circonstances, que si Dieu ne vous avait pas soutenus, vous en auriez fait autant, et peut-être pis.

Eh ! que savez-vous si, pendant que vous jugez votre frère, il ne s'humilie pas devant Dieu, pour lui demander miséricorde ? Que savez-vous si, dans le moment même où vous le condamnez, Dieu ne le renvoie pas absous ? Peut-être est-il au nombre des élus, et vous au nombre des réprouvés. Cette seule réflexion ne devrait-elle pas vous retenir, toutes les fois que vous êtes tentés de juger votre prochain ? Attendez donc, dit l'Apôtre, attendez l'arrivée de ce grand Juge qui découvrira aux yeux de l'univers le secret des consciences, et rendra pour lors à chacun la confusion ou la louange, la récompense ou le châtiment qu'il mérite.

Jusque-là, M. F., suspendons notre jugement, et respectons cette justice suprême, qui seule a le pouvoir de sonder les cœurs, et ne jugeons qui que ce soit : ayons de tous les hommes une opinion favorable. Avec cette façon de penser, nous ne dirons du mal de personne : second devoir que nous impose la charité.

N'ouvrir la bouche sur le compte du prochain que pour parler à son avantage, prendre hautement sa défense vis-à-vis de ceux qui en disent du mal, y paraître aussi sensible que si l'on était personnellement offensé soi-même, c'est la marque la plus certaine d'une belle âme. Au lieu que la langue maligne, les propos mordants, les railleries piquantes, les paroles injurieuses, sont le signe certain d'un mauvais cœur, d'une âme basse.

Permettez-moi là-dessus, M. C. F., une réflexion bien familière. Que penseriez-vous d'une personne qui aurait la fureur de se promener çà et là dans vos jardins pour le seul plaisir d'y faire du mal, arrachant vos légumes, abattant vos fruits encore verts, brisant les branches de vos arbres, n'épargnant rien, en un mot, de tout ce qui lui tomberait sous la main? Eh bien! les personnes sujettes à médire sont infiniment plus dangereuses: elles font encore plus de mal, parce que la réputation et l'honneur du prochain qu'elles attaquent, sont les plus précieux de tous les biens. Ah! que de jugements faux! que de réputations perdues ou blessées! que de disputes dans les ménages! que de divisions dans les familles! que de brouilleries! que d'inimitiés! que de vengeances n'occasionnent-elles pas!.... Ecoutons-les.

— Cet homme vous paraît vertueux: ah! si vous saviez ce que je sais, vous trouveriez bien à rabattre sur son compte. Vous croyez cet autre de vos amis; mais prenez-y garde, il a tenu tels propos contre vous.

Vous êtes nouveau dans ce pays, je vous mettrai au fait de tout: celui-ci n'a pas toujours été aussi au large que vous le voyez; il est riche aujourd'hui, et Dieu sait comment: cet autre est un avare; celui-ci a mangé son bien; ce jeune homme est un libertin; cette fille a fait mal parler d'elle; ce marchand est un fripon; cet ouvrier ne sait pas travailler. — Que sais-je enfin? J'en connais, de ces langues diaboliques, qui déchirent, qui n'épargnent qui que ce soit.

De là, on porte le trouble dans l'intérieur des ménages; on fait suspecter la fidélité des époux; on décrie un domestique; on divise des enfants; on aigrit

des cœurs que l'on devrait porter à l'esprit de paix et de concorde.

Je me souviens, M. F., de ce qui arrive presque toujours quand on parle de quelque mariage : dès le moment qu'il en est question, on dirait qu'il y a des gens gagés pour décrier les prétendus époux et leur famille. C'est une grêle de propos qui ne finissent point sur les biens et les facultés, sur la personne et le caractère des parties. Or, quel préjudice ne leur porte-t-on pas très souvent! et, dans ce cas-là, qui est-ce qui réparera le tort qu'on leur a fait?

Il y a plus, on répand quelquefois le venin de la plus noire médisance, sous prétexte de rendre service. Mon intention n'est pas, dira-t-on, de vous aigrir contre cette personne, mais seulement de vous la faire connaître. A Dieu ne plaise que je veuille vous brouiller avec votre mari, avec votre femme, avec votre frère, avec votre ami! Ce que je dis n'est que par amitié pour vous, et par l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, c'est-à-dire que l'on médit et que l'on calomnie par charité. Mon Dieu ! quel aveuglement ! quel raffinement de malice!

Je sais que l'on doit donner de bons conseils à ceux qui les demandent, et à ceux dont on est chargé, quoiqu'ils ne les demandent pas : mais, dans ces occasions et dans d'autres semblables, qu'est-il nécessaire de décrier telle et telle maison, telle et telle personne, dans l'esprit de ceux à qui l'on donne des ordres ou des conseils? La charité est prudente, elle est adroite, ingénieuse pour procurer le bien des uns sans nuire à celui des autres: et ce n'est point là ce dont il s'agit.

Je parle de certains esprits inquiets, curieux,

pleins d'indiscrétion, qui aiment à se mêler de tout, qui rapportent ce qu'ils n'ont ni vu ni entendu ; qui donnent lieu à des soupçons injustes, à des jugements faux, et à de fausses démarches. De telles gens font des maux incalculables. Eh ! mon C. F., de quoi vous mêlez-vous ? qui est-ce qui vous a chargé de publier ce que l'on dit sur cette famille, sur la façon de penser de celui-ci, et sur la conduite de celui-là ? Et comment pourrez-vous réparer toutes les suites de tant de médisances ? n'est-ce pas une chose presque aussi impossible, qu'il l'est à un voleur de grand chemin de réparer les dommages qu'il a causés par ses vols, ses assassinats et tous ses brigandages ?

Voyez donc, M. C. F., de quelle circonspection, de quelle réserve nous devons user dans nos discours, quand il est question du prochain. N'en parlons donc jamais que d'une manière avantageuse : il y a toujours, même dans les plus vicieux, quelque bonne qualité, quelque endroit favorable qui donne lieu d'en dire du bien.

Vous vous trouvez dans une compagnie où l'on médit de quelqu'un : prenez hautement sa défense, et plaidez sa cause comme vous seriez bien aise qu'en pareille occasion on plaidât la vôtre. — Il a des défauts. — Cela est vrai, mais il a aussi des qualités estimables. — Un tel aurait dû faire ceci ; il n'aurait pas dû faire cela ; il s'est mal conduit ; il a tort. — Eh ! mon C. F., qu'en savez-vous ? seriez-vous bien aise qu'on vous jetât ainsi la pierre, et que l'on vous fît votre procès sans vous entendre ? Mais enfin, et après tout, n'avez-vous pas vos défauts, comme il a les siens ? êtes-vous moins sujet que lui à faire des fautes ?

C'est à quoi nous devons penser, quand on mé-

dit en notre présence. Mais, hélas ! bien loin de prendre le parti des absents, nous nous joignons à ceux qui les attaquent ; nous allumons le feu, au lieu de l'éteindre : sur quoi je me borne à une réflexion.

Il y a des gens qui, lorsqu'on les a offensés, racontent leurs griefs, et portent leurs plaintes à tout le monde, comme s'ils voulaient que tout le monde prît part à leur ressentiment. Mauvaise et ridicule façon de penser, dans laquelle, outre le manque de charité, il y a de l'injustice, et même de la bassesse. Quand on n'a pas le cœur assez généreux pour pardonner, il faudrait, du moins, avoir assez de bon sens et d'équité pour ne pas étourdir le premier venu, de je ne sais quelles histoires qui ne le regardent point, qui ne l'intéressent en rien, et pour ne pas exiger qu'il entre dans vos sentiments, et qu'il épouse vos querelles.

Mais, ce qui est encore pis, c'est qu'ordinairement les personnes à qui ces gens-là s'adressent, au lieu de les apaiser, ne font que les aigrir davantage. — Quoi ! il vous a fait ceci ? il vous a dit cela? il s'est conduit de cette manière ? Je ne suis pas surpris de vous en voir irrité ! — M. F., ce n'est pas ainsi qu'il faut répondre. Hélas ! devez-vous dire, il y a bien des choses qui échappent dans un moment d'humeur ; il y a des circonstances malheureuses ; il ne faut pas croire tout ce qu'on dit ; il faut savoir dissimuler, souffrir, pardonner, oublier, si nous voulons que Dieu nous pardonne. En répondant de la sorte, qu'arrivera-t-il ? cette personne vous écoutera d'abord avec peine, il est vrai ; vous la fâcherez pour le moment ; mais, réflexion faite, elle goûtera vos avis, elle en profitera. Vous avez adouci sa plaie, elle vous en saura bon gré. C'est ainsi

que nous devons être pleins de charité dans notre façon de parler du prochain. Nous devons l'être encore dans notre manière d'agir avec lui.

Tous ceux avec qui vous avez affaire sont à votre égard, ou supérieurs, ou inférieurs, ou égaux. Respectez sincèrement les premiers ; obéissez-leur, s'ils ont le droit de vous commander, non pas par crainte, ni par des vues d'intérêt, mais par un principe de charité, parce que c'est Dieu qui les a placés au-dessus de vous, qui leur a donné autorité sur vous : voilà le vrai motif du respect et de la soumission que nous devons à nos supérieurs. Avec une telle façon de penser, vous ne porterez jamais envie aux personnes qui, par leur naissance ou par leur fortune, sont placées dans un rang plus élevé que le vôtre ; vous ne manquerez point aux égards qui leur sont dus ; vous ne critiquerez jamais leur conduite ; vous souffrirez avec patience la hauteur, les mépris, la dureté de ceux qui auraient le malheur d'oublier que vous êtes leur frère et leur semblable ; vous ne murmurerez jamais contre vos supérieurs, parce que vous saurez qu'en leur résistant vous résisteriez à Dieu, et qu'en vous soumettant à eux vous vous soumettez à Dieu même.

Quant à vos inférieurs, n'oubliez pas qu'ils ont été tirés, avec vous, du même limon, et que vous rentrerez, avec eux, dans la même poussière. Ah ! que les airs de hauteurs et de dédain sont odieux ! Qu'il est ridicule et bas de chercher à faire sentir à quelqu'un la supériorité qu'on a sur lui ! Qu'il est aimable, au contraire, de traiter toujours avec bonté ses inférieurs ! Qu'il est doux de commander au cœur, d'être respecté par amour !

Quant aux égaux, écoutez ce que dit saint Paul : *Soumettez-vous les uns aux autres, humiliez-vous les uns devant les autres, dans la crainte de Jésus-Christ*, parce que vous êtes tous frères en Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ regarde comme fait à lui-même ce que vous faites au moindre des siens.

Ne perdez donc jamais de vue, qui que vous soyez, les droits que votre prochain a sur vous. Il a droit d'exiger que vous pensiez, que vous parliez, que vous agissiez à son égard comme vous seriez bien aise qu'on pensât, qu'on parlât et qu'on agit au vôtre, si vous vous trouviez dans le même état, dans la même position, dans les mêmes circonstances. Il a droit, par conséquent, d'exiger que vous ne le jugiez point sans l'avoir entendu, que vous ne le condamniez pas sur de simples rapports ; il a droit, par conséquent, d'exiger que vous en disiez du bien devant ceux qui en disent du mal; que vous l'excusiez quand on l'accuse; il a droit, par conséquent, d'exiger que vous lui pardonniez quand il vous offense; que vous lui rendiez tous les services qui sont en votre pouvoir; que vous le traitiez en tout et partout comme un autre vous-même.

Adorable Jésus! inspirez-nous cette divine charité qui, voyant tous les hommes en vous, les embrasse tous dans vos entrailles; inspirez-nous cette charité qui ne pense point le mal, qui excuse, souffre et pardonne tout; qui n'est ni envieuse, ni intéressée; qui ne s'enfle point d'orgueil; qui ne se préfère à personne, ni ne choque, ne rebute, ne mortifie personne; qui se fait tout à tous par sa douceur, sa bonté, sa bienfaisance. C'est alors que nous serons vraiment les disciples de Jésus-Christ, les en-

fants de notre Père céleste, et que nous mériterons d'éprouver, pendant notre vie et après notre mort, les effets de ses éternelles miséricordes.

Ainsi soit-il.

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la Providence.

Misereor super turbam. J'ai compassion de ce peuple. *Saint Marc*, 8.

Les charmes divins de Jésus-Christ qui attirent après lui une foule prodigieuse de peuple; la pieuse avidité de ce peuple, qui oublie en quelque sorte le boire et le manger pour le suivre, qui ne se lasse point de le voir, ni de l'entendre; les entrailles de cette infinie bonté qui s'attendrit sur ses besoins; les richesses de cette puissance qui, avec cinq pains et deux poissons, rassasie environ cinq mille hommes, quel sujet de réflexion pour nous, M. F., qui n'avons ni attachement pour Jésus-Christ, ni goût pour sa sainte parole! Hélas! bien loin d'oublier nos nécessités temporelles pour courir après lui, nous le perdons presque de vue, pour nous occuper de nos nécessités temporelles, et nous l'oublierions tout-à-fait, si de temps en temps il ne nous forçait pas de reconnaître et de sentir le besoin que nous avons de sa providence. Heureux encore si nous la voyions, si nous l'adorions, cette Providence infinie, qui n'ordonne, qui ne permet rien que par des vues pleines de sagesse et de miséricorde, de justice et de vérité; de manière que tout aboutit enfin à sa

gloire, et de manière aussi que tout peut servir à notre salut. Entrons là-dessus dans quelques détails, et voyons quelle doit être la façon de penser et d'agir d'un homme raisonnable et chrétien, à l'égard de la Providence.

S'il y a un Dieu qui a tout fait, il y a un Dieu qui voit tout, qui règle tout et pourvoit à tout; si rien n'a pu être créé sans lui, rien ne peut se conserver, rien ne peut se mouvoir, rien ne peut se faire que par lui. Le mouvement du plus petit des insectes est donc l'effet de sa puissance, aussi bien que le mouvement du soleil, de la lune et de tous ces corps immenses qui paraissent rouler autour de nous. Il n'y a donc point d'exagération dans ces paroles de Notre-Seigneur: *Un passereau ne vole pas sur la terre, un cheveu ne tombe pas de votre tête, sans votre Père qui est dans les cieux*, c'est-à-dire sans son ordre: je dis sans son ordre, parce que les lois de la nature ne sont autre chose que les ordres de la Providence, les ordres que le Créateur a donnés à tous les êtres de se mouvoir ainsi. Comme tous les êtres qui composent ce que nous appelons la nature, n'existent que par la volonté de Dieu, ils ne sauraient exister sous telle forme, dans telle position, de telle manière, que par la volonté de Dieu; car ils ne peuvent pas plus se conserver et se mouvoir sans lui, qu'ils n'ont pu être créés sans lui. Et, comme il n'a pas fallu moins de puissance pour créer nn insecte qu'il n'en a fallu pour créer les astres, il n'en faut pas moins pour conserver les uns que pour conserver les autres.

Prétendre qu'il est indigne de Dieu de s'occuper d'objets de si petite importance, c'est parler sans

savoir ce que l'on dit. S'il est indigne de Dieu de veiller à la conservation d'un insecte, il est donc indigne de lui de le créer. Si Dieu ne veille pas à la conservation de cet insecte, cet insecte se conserve donc par lui-même ? Quelle absurdité ! Se mêler, s'occuper, s'embarrasser : quelles expressions ! quelles extravagances ! Non, mon Dieu, il ne vous en coûte pas plus de veiller à tout, que de créer tout. Il n'est pas plus indigne de vous de veiller sur la moindre de vos créatures, qu'il a été indigne de vous de la former; parce que la moindre de vos créatures annonce aussi bien votre sagesse que votre puissance infinie.

Que si la Providence préside aux plus petits mouvements de la moindre des créatures, comment ne présiderait-elle pas aux actions et aux mouvements des hommes, qui sont le chef-d'œuvre de sa puissance, et pour lesquels elle a visiblement fait tout le reste? Quoi ! dit un Prophète, *celui qui nous a donné des oreilles pour entendre, n'entendra point ! celui qui nous a donné des yeux pour voir, ne verra point!* Celui qui a donné à l'homme cette intelligence, cette sagesse, cette prévoyance qui font l'objet de notre admiration, n'aura lui-même ni sagesse, ni intelligence, ni prévoyance ! Ah ! il voit, il voit du haut du ciel les mouvements que se donnent les enfants des hommes, les passions qui les agitent, les projets qu'ils forment, les crimes dont ils se souillent. Il aperçoit la moindre de leurs pensées, et le mouvement le plus imperceptible de leur âme ne lui est pas caché ; il n'arrive rien, il ne se passe rien dans le monde, que sa providence ne l'ordonne ou ne le permette, et il se propose toujours un but dans ce qu'il ordonne, ou dans ce qu'il permet, pouvant l'empêcher. Il faut donc nécessairement que toutes

les créatures tendent à ce but, et qu'elles y arrivent infailliblement, lors même qu'elles résistent à la volonté de Dieu, et qu'elles s'écartent de la route qu'il leur a marquée.

Si je me sauve, j'arrive à la fin pour laquelle j'ai été créé. Si je me damne, j'arrive à la fin générale que Dieu s'est proposée en créant le monde, qui est de manifester également sa puissance et sa bonté, sa justice et sa miséricorde : sa puissance, dans la création du monde; sa bonté, dans l'incarnation de son Fils; sa miséricorde, dans la prédestination des uns; sa justice, dans la réprobation des autres; sa gloire en tout : c'est à sa gloire que doivent nécessairement aboutir tous ces ouvrages, parce qu'il a tout fait pour lui-même.

Il y a donc une Providence qui veille sur chacune de ses créatures. Il y a donc une Providence qui veille sur moi, avec autant de soin que si j'étais seul dans le monde. Vous m'avez aperçu, vous m'avez connu, ô mon Dieu ! et vous ne m'avez plus perdu de vue, dès l'instant que j'ai été conçu dans le sein de ma mère; vous y avez arrangé vous-même toutes les parties de mon corps; il n'est pas jusqu'au moindre de mes os qui ne soit votre ouvrage. Vous avez formé le tissu de ma vie, vous en démêlez le fil le plus imperceptible; vous avez découvert toutes mes pensées, et les mouvements les plus secrets de mon cœur; vous avez compté tous mes pas; dans quelque endroit que j'aille, et quoi que je fasse, vos yeux et votre main sont continuellement sur moi. Quand je m'envelopperais dans les plus épaisses ténèbres, quand je me cacherais dans les entrailles de la terre, non-seulement vous me suivez partout, mais encore c'est votre main elle-même qui me conduit partout.

Ici, M. F., je suis saisi de frayeur; et quel est l'homme qui puisse s'arrêter sans frémir à cette pensée: Quoi que je fasse, je suis mu et conduit par la main de la Providence, qui obéit, pour ainsi dire, à mes ordres, toutes les fois que je me sers des membres de mon corps, ou des autres créatures qui servent à mon usage? Quelle étrange vérité!

Il n'est point étrange, ô mon Dieu! que vous donniez le mouvement et l'activité, l'adresse ou la force aux différentes parties de ce corps, dans les occasions où je désire accomplir votre sainte volonté, parce que je ne saurais faire le bien sans vous; mais que vous donniez le mouvement à mes membres, lorsque je veux les faire servir au péché, grand Dieu! que cette pensée est effrayante! Ames honnêtes, qui n'aimez que le bien; qui, suivant le conseil de l'Apôtre, *faites servir vos membres à la justice*, au lieu de les faire *servir à l'iniquité*, vous contemplez, vous admirez sans remords les ouvrages de la Providence. Béni soit, dites-vous, béni soit le Seigneur mon Dieu, qui m'a donné un corps propre à exprimer tous les mouvements de mon âme; de mon âme qui l'adore, qui le bénit, qui l'aime, qui soupire après lui comme après son auteur! O ma langue! ô ma bouche! ne vous lassez jamais de le bénir, de publier sa gloire, de chanter ses louanges! Que mes oreilles, attentives à sa voix, la reconnaissent partout; que je la suive, et que toutes les créatures m'attirent, m'élèvent, m'unissent à celui qui les a faites! Que mes yeux voient, dans le moindre de ses ouvrages, les merveilleux effets de sa puissance, les traces aimables de sa bonté! Que mes pieds, que mes mains ne se meuvent que pour pratiquer la vertu; pour obéir aux ordres de celui en qui et par qui j'ai l'être, le mouvement et la vie!

Mais vous qui semblez n'avoir un corps que pour en faire l'instrument de toutes les passions et de tous les vices, qui n'usez des créatures que pour violer les lois les plus saintes du Créateur, comment pouvez-vous, et de quel front oseriez-vous bénir les ouvrages de sa providence? Vos bénédictions seraient des blasphèmes ; ce serait dire : Béni soit Dieu, qui m'a donné de quoi satisfaire mon orgueil, mon avarice, ma cupidité! Béni soit Dieu, qui m'a donné des pieds pour courir au mal, des mains pour commettre l'injustice, une langue, une bouche, pour exercer ma malignité, pour vomir des imprécations et des ordures! Béni soit Dieu, qui m'a donné la force de commettre des adultères, des fornications, des maléfices, toutes sortes de saletés et d'abominations! Quelles horreurs! et cependant il est de fait que tous les mouvements de votre corps, jusqu'à un soupir, jusqu'à un clin d'œil, sont autant d'actes de cette puissance qui vous a créés et qui vous conserve, qui vous meut, qui se plaint que vous la faites servir à vos désordres : *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.*

A Dieu ne plaise, M. F., que nous concluions de là que la Providence soit elle-même coupable de tout le mal que nous commettons! Loin de nous un tel blasphème ! Tout ce que la Providence a fait est bien, puisque tout peut servir au bien, à notre sanctification et à sa gloire : c'est la malice et la perversité de notre cœur, qui tournent et appliquent au mal ce que la Providence n'a fait que pour le bien. Notre cœur est son ouvrage; mais la malice et la perversité de ce cœur sont le nôtre. Misérable ivrogne, infâme impudique, la Providence a fait ce vin dont tu t'enivres, cette créature dont tu abuses : mais l'usage détestable que tu fais de ce vin, de ces

membres, de ces bienfaits ; ton ivrognerie, tes désordres, sont-ils l'ouvrage de la Providence ? Elle t'a créé libre. C'est le bon usage de ta liberté qui l'honore, comme le mauvais usage que tu en fais est le plus grand outrage que tu puisses lui faire.

De tout cela, M. F., concluez qu'il y a nécessairement une Providence, comme il y a nécessairement un Dieu; que cette Providence voit tout, parce quelle a tout fait; qu'elle conserve son ouvrage; qu'elle préside à tous les mouvements de ses moindres créatures ; que rien n'arrive dans ce monde sans son ordre et sa permission ; que rien ne se fait, rien ne se meut, rien n'existe que par sa puissance; qu'elle n'ordonne et ne souffre rien sans raison, et que ses vues sont toutes remplies de sagesse. De là, que s'ensuit-il ? vous le verrez dans ce qui me reste à vous dire.

Adorer les secrets de la Providence, étudier ses desseins, entrer dans ses vues, se confier en elle, la bénir dans tous les lieux et dans tous les temps : voilà, M. C. P., quelle doit être la façon de penser et d'agir de tout homme sage ; voilà le moyen le plus sûr de conserver l'égalité de notre âme dans tous les événements de la vie, soit qu'ils nous regardent personnellement, soit que nous en soyons seulement les spectateurs. C'est la Providence qui les ordonne, qui les permet, et qui a ses raisons pour les ordonner ou pour les permettre. Il faut les adorer, ces raisons, soit que vous les connaissiez, soit que vous ne les connaissiez pas, soit qu'elles s'accordent ou ne s'accordent pas avec vos faibles lumières.

Il y a dans les œuvres de la Providence des se-

crets impénétrables. Nous ne les découvrirons qu'au jour de la manifestation générale, où le ciel, la terre et les enfers seront forcés de s'écrier : *Vous êtes juste, Seigneur, et toutes vos œuvres sont remplies de sagesse.*

Saint François Xavier, dont le zèle, les travaux et les immenses succès renouvelèrent les merveilles des temps apostoliques, porta le flambeau de l'Evangile dans les Indes et le Japon. Dix mille temples renversés, quarante mille idoles brisées, trente rois instruits dans la Foi, douze cent mille infidèles baptisés : voilà les conquêtes et les trophées de cet Apôtre. Il meurt : les persécutions s'élèvent; les mêmes terres qu'il avait arrosées de ses sueurs sont arrosées du sang des martyrs ; et le Japon entier rejette la foi chrétienne avec horreur, moins d'un siècle après l'avoir embrassée. Vous ne fîtes que paraître dans ce royaume, ô mon Dieu! et, après y avoir moissonné précipitamment, si je puis ainsi le dire, un certain nombre d'âmes choisies, vous permîtes qu'il se replongeât subitement dans ses premières ténèbres.

C'est là, M. F., ce que j'appelle un secret de la Providence. Les historiens, les politiques, pourront nous apprendre les causes d'un tel événement; mais qui est-ce qui nous dira quelles ont été en cela les vues de la Providence? Nous avons beau raisonner, il faut nécessairement nous écrier : *O altitudo!* non-seulement sur ce que je viens de rapporter et que j'ai cité pour exemple, mais sur beaucoup d'autres événements qui paraissent tout aussi extraordinaires.

J'entends quelquefois dire : Dieu ne pouvait-il pas faire ceci ? ne pouvait-il pas empêcher cela ? Pauvres humains, que vous êtes dignes de compassion !

vous voyez, dans le gouvernement de la Providence, des choses qui ne s'accordent point avec les idées que vous vous êtes faites sur ce qui est bien, sur ce qui est mal, sur ce qui serait mieux. Mais ces choses-là tiennent à d'autres que vous ne voyez point et qui sont connues de Dieu seul ; vous voyez seulement quelques parties de ce grand tout, qui ne paraîtra en son entier qu'à la fin du monde. Attendez donc cette fin pour juger ; parce que vous ne sauriez comprendre la liaison que peuvent avoir les choses que vous voyez maintenant avec celles que vous ne voyez point encore.

Savez-vous, M. C. F., sur quoi il vous est permis de raisonner? sur les desseins que la Providence peut avoir sur ce qui vous concerne personnellement. Vous avez passé d'un âge à l'autre, d'une situation à une autre, tantôt bien, tantôt mal ; tantôt sains, tantôt malades ; tantôt dans la joie, tantôt dans la tristesse. Il ne vous est rien arrivé, il ne vous arrive rien que par l'ordre et la permission de la Providence. Examinez et refléchissez quels peuvent être ses desseins, afin d'entrer dans les vues qu'elle a sur vous, et de marcher fidèlement dans la voie par où elle juge à propos de vous conduire.

Malheur à l'homme qui, jetant les yeux sur les divers événements de sa vie, les regarde comme l'effet du hasard, ou de ce qu'il appelle sa bonne ou mauvaise fortune! Le hasard n'est rien, et la fortune est un mot qui, dans le fond, ne signifie rien. C'est la Providence qui règle tout ; les créatures ne sont que des instruments dont elle se sert pour l'accomplissement de ses desseins. Qui est-ce qui s'arrête à cette reflexion? Presque personne. De là viennent nos regrets sur le passé, nos inquiétudes sur l'avenir, ou sur notre position présente.

Regrets sur le passé. Que n'ai-je fait ceci! Pourquoi n'ai-je pas fait cela! Que ne m'y suis-je pris de cette manière! Je pouvais gagner beaucoup, et j'ai perdu considérablement: je me suis mis dans un mauvais cas, et j'aurais pu l'éviter.

A la bonne heure, M. C. F.; mais outre que vos regrets ne servent qu'à vous tourmenter, pensez-vous que la Providence n'ait été pour rien dans ce qui vous est arrivé? Ne revenez donc sur le passé que pour examiner devant Dieu quels peuvent avoir été les desseins de sa providence, afin d'entrer dans ses vues, et de retirer, soit du passé, soit de votre position actuelle, les avantages qu'elle a voulu vous procurer quand elle a permis que vous ayez pris tel parti, que vous vous soyez conduit de telle manière. Que savez-vous d'ailleurs ce qui serait arrivé si vous vous fussiez conduit tout autrement? Une foule de maux, que vous ne pouviez pas prévoir, étaient peut-être à la suite de cette démarche, que vous vous repentez si fort de n'avoir pas faite. Il y a dans les événements de la vie un certain enchaînement de causes et d'effets qui n'est connu que de Dieu seul. S'il nous était permis de le voir cet enchaînement, il est une infinité d'occasions où nos regrets sur le passé se changeraient en actions de grâces, et où nous bénirions la Providence de ce que les choses n'auraient pas tourné selon nos désirs.

La vue même de nos péchés (le seul mal que nous devions pleurer dans le monde), bien loin de nous porter au désespoir, lorsque nous les détestons amèrement, doit nous consoler en quelque sorte, par la raison que Dieu ne les a permis que pour les faire servir à notre salut et à sa gloire: à notre salut, en ce qu'ils sont pour nous un sujet continuel d'humiliation, un motif puissant de nous appliquer

avec ferveur aux exercices de la pénitence et à la pratique des bonnes œuvres; à la gloire de Dieu, parce que le souvenir de nos péchés, joint à la pensée de la miséricorde infinie qui les efface, nous pénètre de reconnaissance et nous embrase d'amour pour lui. Ne revenons donc sur le passé que pour devenir plus sages; sans cela, tous nos regrets seront inutiles. Nos inquiétudes sur l'avenir ne le sont pas moins.

Prévoir l'avenir, et prendre des mesures en conséquence, rien de si juste; cette prévoyance est une vertu, elle doit être une des règles de notre conduite. Ce n'est qu'en prévoyant l'avenir que vous vous acquitterez comme il faut de ce que vous avez à faire pour le présent. Mais cette prévoyance, bien loin de troubler notre âme, la tranquillise; et, bien loin d'être injurieuse à Dieu, elle s'accorde parfaitement avec l'idée que nous devons avoir de sa providence, laquelle ne fait rien sans nous, comme nous ne pouvons rien faire sans elle. Prévoyez donc l'avenir, et usez à cet égard de toutes les précautions que peut suggérer une prudence chrétienne. Mais, après cela, reposez-vous dans le sein de la Providence, cette bonne mère qui a continuellement les yeux sur vous. Abandonnez-vous à sa volonté, résignez-vous à ses ordres; dormez, pour ainsi dire, entre ses bras, avec cette douce confiance que vous lui devez à tant de titres.

Oh! que cette confiance est précieuse et douce! Mon Dieu, vous êtes mon père, et de quoi pourrais-je m'inquiéter avec un père tel que vous? Eh! que peut-il m'arriver de plus douloureux dans cette vie? La perte de mes proches, de mes amis, de mes biens, de ma santé, de ma réputation, l'indigence, la maladie? Ah! si vous jugiez à propos de me dépouiller

de tout ce que possède, et de m'enlever ce que j'ai de plus cher au monde, ce ne serait pas sans raison que vous en agiriez ainsi ; vous auriez en vue mon plus grand bien et votre plus grande gloire. Ce n'est donc pas là mon inquiétude. Seigneur, mon unique souci est de ne pas vous aimer autant que vous méritez de l'être; ma seule crainte est de perdre votre grâce; ma seule douleur est de vous avoir offensé, de vous avoir tant offensé. Disposez donc de moi selon votre bon plaisir ; je m'abandonne aveuglément aux ordres de votre divine providence.

Avec cette façon de penser (et il faut nécessairement ou nier la providence, ou penser ainsi), avec cette façon de penser, on ne précipite pas son jugement, on ne s'afflige pas avant le temps, on ne perd jamais espérance lors même que tout paraît désespéré; on attend patiemment que les desseins de Dieu s'accomplissent. *Telle est la foi, telle est la patience des saints.* Is. 28.

Que la volonté de Dieu soit faite, et que son saint nom soit béni! Voilà, mon C. P., quel doit être votre langage, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les événements de la vie. Que cette main toute-puissante vous afflige, ou qu'elle vous console; qu'elle vous enrichisse, ou vous réduise à la misère; qu'elle bénisse vos desseins, ou qu'elle renverse vos projets; qu'elle vous comble de douleur, ou qu'elle vous remplisse de joie, n'ayez jamais que des bénédictions à lui donner, comme vous n'aurez jamais que des grâces à lui rendre: toujours content, toujours tranquille dans cette pensée : Dieu l'a voulu, Dieu l'a permis ainsi pour des raisons qui lui sont connues, mais par des vues pleines de sagesse, parce que toutes ses voies sont la justice et la vérité.

Car enfin, et après tout, à quoi peuvent aboutir vos inquiétudes, vos plaintes, vos alarmes ou vos regrets ? *Quel est l'homme*, dit Notre-Seigneur, *qui, à force de penser et de réfléchir, puisse ajouter une coudée à sa taille?* Ne vous inquiétez donc jamais ni sur le passé, parce qu'il n'est plus en votre pouvoir; ni sur l'avenir, parce que vous ne le connaissez point; ni sur le présent, parce que la Providence a les yeux et les mains sur vous, et dites en tout temps : Divine providence, je m'abandonne tout à vous.

POUR LE SEPTIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur les fruits du Christianisme et de l'incrédulité.

Omnis arbor bona fructus bonos facit; mala autem arbor malos fructus facit. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. *S. Matth.*, 7.

Comme l'on juge d'un arbre par ses fruits, ainsi on juge des hommes par leurs œuvres. Le plus méchant peut dire du bien de lui-même, comme le plus juste peut en dire du mal; mais ni l'un ni l'autre n'est cru sur sa parole. Lorsque saint Jean-Baptiste envoya deux de ses disciples à Jésus-Christ pour savoir de lui s'il était véritablement le Messie, toute la réponse que Notre-Seigneur fit à cette question fut d'opérer en leur présence beaucoup de guérisons miraculeuses, et de leur dire : *Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu.* Ce fut par leurs œuvres que les apôtres persuadèrent aux nations la doc-

trine de l'Evangile. Tout prévenus qu'étaient les païens contre le christianisme, ils furent forcés de convenir, en voyant les œuvres des chrétiens, que cette nouvelle religion n'était pas l'ouvrage des hommes, et qu'un arbre qui produisait des fruits de cette espèce, ne pouvait avoir sa racine que dans le ciel. Réflexion solide, et la plus propre, sans contredit, à détruire les vains raisonnements des incrédules.

Si les effets que la Religion chrétienne produit parmi ceux qui la pratiquent, sont bons, elle est nécessairement bonne. Si les fruits de l'incrédulité sont mauvais et pernicieux au genre humain, nous ne saurions nous élever avec trop de force contre elle. Apprenons donc aujourd'hui, M. F., à juger de l'arbre par ses fruits. Ce n'est pas que j'aie rien à vous dire de nouveau sur cette matière importante ; mais on ne peut revenir trop souvent ni trop fortement sur les preuves de notre foi, dans ce siècle malheureux où l'on n'entend de toutes parts que des blasphèmes.

Tout ce que la religion chrétienne propose à la piété des fidèles est saint. Elle ne souffre rien de superstitieux dans son culte ; elle travaille, au contraire, à détruire les superstitions qui sont le fruit de l'ignorance. Une des principales fonctions de ses ministres est de prêcher l'Evangile sur les toits, d'expliquer continuellement et dans le détail les mystères du royaume des cieux. Ils ne cessent d'exhorter les fidèles à s'instruire ; et le vœu de l'Eglise est que chacun de ses enfants soit en état de rendre compte de sa foi. Si, parmi les articles de sa croyance, il y en a qui soient au-dessus de la rai-

son, ce n'est que par le bon usage de la raison que le chrétien se détermine à les croire. Il ne dit pas : Je ne saurais croire, parce que je ne conçois point; mais il dit : Quoique je ne conçoive pas, je ne saurais m'empêcher de croire, parce que je conçois encore moins que les choses puissent être autrement que je ne les crois. Il est entraîné par la force et l'évidence des faits : plus il examine la nature, les principes, les fondements de sa Religion, plus il découvre combien elle est vraie, combien elle est sage, combien elle est sainte et digne de tout l'attachement qu'il a pour elle. Et s'il agit suivant les principes de cette Religion, voyez, M. F., combien sa conduite est sage et admirable !

Placez ce chrétien dans tous les états, dans toutes les positions où l'homme peut se trouver sur la terre : supposez qu'il pense, qu'il agisse en tout et partout, en conséquence de ce qu'il croit. Si les fruits de sa croyance sont la justice, la vertu, la sainteté, il est tout aussi impossible que sa croyance soit fausse, qu'il est impossible de cueillir du raisin sur des épines, ou des figues sur des chardons.

Supposez, par exemple, qu'étant père de famille, il regarde sa femme, ses enfants, ses domestiques avec les yeux de la foi. Non-seulement cette foi lui apprend que sa femme est *la chair de sa chair, les os de ses os ;* mais il voit dans les liens qui l'unissent à elle, l'image de l'union mystérieuse du Verbe avec la nature humaine, et de l'Homme-Dieu avec l'Eglise, son épouse. Dans cette pensée, avec quelle douceur, avec quelle patience ne supporte-t-il pas ses défauts et ses infirmités ! Avec combien de retenue, de modestie, de pudeur ne se comporte-t-il pas dans le mariage ! Quelle horreur n'a-t-il pas

pour l'adultère, la fornication, pour tout ce qui blesse la fidélité coujugale, pour tout ce qui souille la sainteté du lit nuptial! Tout est saint dans le mariage des chrétiens : leur amour n'est pas l'effet d'une passion charnelle et brutale; leur union est sans tache: ils regardent les enfants qui en sont le fruit comme les héritiers d'un trône éternel, et ils les élèvent en conséquence.

Avec quelle bonté un maître chrétien ne traite-t-il pas ses domestiques, lorsque la foi lui découvre, dans leurs personnes, les serviteurs, les membres de Jésus-Christ! Et quels doivent être le respect, la fidélité, l'attachement d'un domestique à qui cette même foi découvre, dans la personne de son maître, la personne de Jésus-Christ, et qui le sert comme s'il servait Jésus-Christ lui-même! N'en disons pas davantage; et je demande quels vices trouvera-t-on, quelles vertus ne trouvera-t-on pas dans une famille où le mari, la femme, les enfants, les domestiques, se conduisent les uns à l'égard des autres suivant les principes du christianisme?

Répandez l'esprit du christianisme dans toutes les conditions, depuis le bas peuple jusqu'au roi qui est monté sur le trône. Portez l'esprit du christianisme chez le laboureur, dans l'atelier de l'artisan, chez les commerçants, dans les bureaux de finance, dans le sanctuaire de la justice, dans le camp, sous les tentes des gens de guerre, dans le cabinet des ministres, dans la salle du conseil, et dites-moi ce que l'on aurait à désirer pour la vraie gloire et le vrai bonheur de l'Etat, si chacun dans sa place se conduisait suivant les principes du christianisme?

Le laboureur chrétien, imitant par une vie simple, frugale, laborieuse et innocente, la vie des an-

ciens patriarches, dévore sans amertume les épines que la terre lui produit; et pourquoi? parce que la foi lui enseigne qu'il est l'enfant d'un père pécheur; que cette terre a été maudite dès le commencement; qu'elle a été arrosée ensuite par les sueurs et le sang de Jésus-Christ, avec lequel il espère se reposer éternellement dans le ciel.

L'esprit du christianisme étant un esprit de droiture et d'équité, un esprit de tempérance et de sobriété en tout, un marchand qui en est animé bannit de son commerce, non-seulement l'usure, les fraudes, la mauvaise foi, et jusqu'à l'ombre de l'injustice, mais encore l'avarice et cette soif malheureuse de l'or et de l'argent qui tourmente la plupart des hommes. Le vrai chrétien méprise les richesses lors même qu'il les amasse; elles sont le fruit du travail auquel il est condamné, le fruit de son exactitude à remplir les devoirs de son état, mais non pas le fruit de sa cupidité, ni l'objet de son affection. Les marchands, les ouvriers, qui travaillent, qui vendent, qui achètent, qui exercent leur profession au nom et en vue de Jésus-Christ, sont nécessairement fidèles, laborieux et désintéressés. Etendez cette réflexion, M. F., à tous ceux qui occupent les grandes places, et faites-en l'application. Heureux le prince dont le trône est environné de vrais chrétiens! Heureuse la nation chez qui l'esprit du christianisme est le vrai motif du respect, de la fidélité, de la soumission qu'elle doit avoir pour la personne et l'autorité de ceux qui la gouvernent! Disons tout en un mot : Quiconque, étant animé d'une foi vive en Jésus-Christ, règle sa façon de penser et d'agir suivant l'esprit et les principes du christianisme, celui-là est irrépréhensible, et il contribue nécessairement au bien public, soit qu'il commande ou qu'il obéisse.

Placez ensuite le vrai chrétien dans les différentes positions où l'homme peut se trouver pendant cette vie, partout il vous paraîtra digne d'admiration. S'il est pauvre, il regarde sa pauvreté comme un trésor, parce qu'il adore un Dieu fait homme, qui a vécu dans les travaux et dans la pauvreté depuis sa tendre jeunesse. S'il est riche, il partage ses biens avec les pauvres, dans lesquels il voit l'image et les membres de son Dieu. Plus il est élevé, plus il est humble, parce qu'il adore un Dieu qui *s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la forme d'un esclave.* S'il est dans les humiliations ou dans la douleur, il embrasse l'image de son Dieu rassasié de douleur et d'opprobre, et il s'estime bienheureux de lui ressembler, persuadé qu'il aura d'autant plus de part à sa gloire, qu'il en aura eu davantage à ses humiliations. S'il a des ennemis, il les aime, il les bénit, il leur fait du bien, il prie le ciel de leur en faire, parce que le Dieu qu'il adore et qu'il s'efforce d'imiter, a donné sa vie pour le salut de ceux qui l'ont fait mourir. Il aime sincèrement tous les hommes, parce qu'il les voit tous couverts du sang de Jésus-Christ.

Il regarde ses bonnes qualités, ses vertus, ses bonnes œuvres, tout le bien qui est en lui, non pas comme son ouvrage, mais comme des dons de Dieu, qui lui sont accordées par les mérites de Jésus-Christ, sur la grâce duquel il compte, et non sur ses propres forces ; de manière que ses vertus et ses bonnes œuvres sont le fruit de sa foi. Quel arbre, qui produit de tels fruits ! Qui est-ce qui l'a planté ? A-t-il sa racine dans le ciel ou dans les enfers ? Misérables incrédules, qui voudriez le déraciner, cet arbre de vie, que vous a fait le genre humain, pour que vous cherchiez à lui enlever une

religion dont le but est d'extirper tous les vices et de faire régner toutes les vertus? Ecoutons néanmoins leurs raisons, mes Frères, et voyons où conduisent leurs principes : ce sera la seconde réflexion.

Il y a, disent les philosophes, dans la doctrine de l'Evangile, des mystères inconcevables.—Soit; mais si la croyance de ces mystères qui vous choquent, sert de fondement et d'appui à la morale que vous trouvez si belle; si la foi de tous ces mystères est, pour tous ceux qui en sont animés, un motif puissant de pratiquer la vertu et de s'élever à la perfection; la foi chrétienne, ne fût-ce que pour cette raison, ne mérite-t-elle pas d'être conservée, et ne serait-il pas à souhaiter qu'elle fût embrassée par tous les peuples de la terre?

Or, il est évident que la croyance de nos plus hauts mystères est le motif le plus fort et le plus efficace que l'on puisse imaginer pour porter les hommes à la pratique des vertus morales. Et il est de fait que toutes les parties du culte fondé sur la croyance de ces mystères, je veux dire tous les exercices de la religion chrétienne, conduisent réellement à la vertu et à la perfection. Prenez les uns après les autres nos sacrements, nos cérémonies, et toutes les pratiques extérieures de notre culte; examinez et voyez s'il y a rien dans ce culte et dans notre croyance qui ne porte les hommes à la vertu, et qui ne rende réellement meilleurs ou moins imparfaits ceux qui en usent avec des dispositions vraiment chrétiennes. Voyez si, parmi les chrétiens, ceux-là ne sont pas les plus vertueux et les plus parfaits, qui ont une foi plus vive en Jésus-Christ, et qui usent plus souvent des moyens de

sanctification qu'on ne trouve point hors le sein de l'Eglise chrétienne. Il faut donc conserver cette foi, ce culte, cette Eglise, cette Religion. Il serait donc à désirer que le christianisme fût la religion de tout l'univers. Si nos incrédules qui, en admirant la morale de l'Evangile, rejettent nos mystères et notre culte par conséquent, trouvent à cela une réplique raisonnable, nous consentons à passer pour les plus insensés de tous les hommes.

—La religion naturelle suffit, ajoutent les philosophes.—Est-ce que le christianisme détruit la religion naturelle? Est-ce que la religion chrétienne, quant à la morale, est autre chose que la perfection de la loi naturelle? Est-ce qu'il y a quelque chose dans le christianisme qui ne rappelle les hommes à l'observation de cette loi intérieure que le Créateur a gravée dans nos âmes, et qui ne les aide efficacement à la pratiquer? Certes, si ceux qui vantent la religion naturelle étaient de bonne foi, ils seraient les plus grands admirateurs et les disciples les plus fervents du christianisme. Eh bien! mes Frères, substituons pour un instant au christianisme ce qu'ils entendent par leur religion naturelle: voyons ce qui en résultera, et jugeons encore une fois de l'arbre par ses fruits.

Nous venons de voir que le vrai chrétien est un homme raisonnable, qui croit avec connaissance de cause; un homme de bonne foi, qui agit, autant qu'il peut, conformément à sa croyance, et chez qui cette foi est d'autant plus ferme, qu'elle est plus éclairée. Il n'est donc ni crédule, ni superstitieux, ni fanatique. Pourrait-on dire la même chose de nos incrédules? Ne pourrait-on pas dire, au contraire, que les uns poussent la mauvaise foi jusqu'à l'imposture, et que les autres sont crédules jusqu'à

l'imbécillité? Ne pourrait-on pas dire que la plupart ignorent parfaitement ce qu'ils blasphèment? que la vaine et ridicule affectation avec laquelle ils se récrient sur les prétendus abus du christianisme, les louanges outrées qu'ils donnent aux ennemis de la foi sont chez eux l'effet d'un fanatisme plein d'impiété?

Les preuves de leur ignorance et de leur mauvaise foi ne sont-elles pas consignées, avec leurs erreurs, dans une infinité d'ouvrages où brille l'esprit, à la vérité, mais pleins de mensonges et d'invectives, qui annoncent le faiblesse de la misérable cause qu'ils défendent? Quelle est la science de ces jeunes étourdis, de ces vieux libertins qui préfèrent à Jésus-Christ les maîtres de l'incrédulité? On ne regarde point leurs œuvres ni leurs mœurs; ils parlent contre la foi, cela suffit: on croit aveuglément tout ce qu'ils disent. Et que disent-ils? Rien qui n'ait été mille et mille fois rebattu, et dont on n'ait démontré le faux, le ridicule et l'absurdité.

Supposons maintenant que leur façon de penser soit celle de tout le royaume, et substituons pour un instant au christianisme cet esprit philosophique, cette religion naturelle, comme ils l'entendent, et qu'ils ne cessent de réclamer. Supposons qu'il n'y ait plus de prêtres, plus de sacrifices, plus de temples, plus de cérémonies religieuses, plus de culte extérieur, plus de foi, plus de sacrements, plus d'Eglise : qu'en résultera-t-il? Cette seule pensée fait horreur.

De quelque calomnie qu'on puisse noircir les Pasteurs, on ne peut disconvenir que le ministère ecclésiastique ne soit infiniment avantageux à la société. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à voir quelles sont les fonctions des Evêques dans leurs diocèses, et de chaque Curé dans sa paroisse. Voyez-les dans

la chaire, à l'autel, au confessionnal, chez les malades, chez les affligés, chez les pauvres : ce sont là nos fonctions principales. Quel en est le but? Voulez-vous savoir quel en est le fruit? Interrogez les fidèles, lorsqu'ils ont assisté avec piété au saint sacrifice de la Messe; quand ils ont écouté avec respect la parole de Dieu; quand ils sortent du confessionnal et de la sainte table; quand ils ont reçu avec foi les sacrements de l'Eglise. Nous savons que tous n'en profitent pas également; mais nous savons aussi que le plus grand nombre en retire toujours quelque fruit. Nous savons par expérience que si les exercices, les pratiques du christianisme ne rendent pas nos paroissiens aussi parfaits que nous le voudrions, ils les empêchent tout au moins de devenir plus méchants.

Supprimez le ministère ecclésiastique, abolissez le culte extérieur : vous supprimez d'abord des citoyens qui travaillent à la perfection de leurs frères et pour le bien de la société; qui travaillent à instruire les ignorants, à corriger les abus, à déraciner les vices, à faire observer les lois par un principe de conscience, à réformer les mœurs, à faire régner l'innocence, la justice, la paix dans chaque famille. Vous supprimez ensuite et par conséquent une infinité de bonnes œuvres, qui sont le fruit des sacrements que nous administrons et de la parole que nous prêchons. Le bien d'autrui restitué, des ennemis réconciliés, de mauvais commerces rompus, des passions domptées, des libertins convertis, des aumônes distribuées, que sais-je? entrez vous-mêmes dans le détail; voyez tout le bien qui se fait, et qui ne se ferait plus, si les différentes fonctions du sacerdoce étaient supprimées, si le culte extérieur du christianisme était aboli.

Mais une des principales fonctions du ministère n'est-elle pas d'écarter continuellement tout ce qui donne la moindre atteinte à la pureté de la morale? Quoi! les incrédules ne cessent de vanter cette morale; et ils ne veulent pas souffrir une religion qui est établie pour la conserver inviolable sur la terre, et pour la faire pratiquer à tous les hommes! Quelle contradiction! La morale, qu'ils font semblant de respecter, leur est donc aussi à charge que la foi, qu'ils veulent détruire. Et n'est-il pas de fait que la dépravation a fait des progrès étonnants depuis que nos prétendus philosophes ont osé tout dire et tout écrire? Voyez le fruit, et jugez de l'arbre: *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Comment cela ne serait-il pas? Les maximes des incrédules favorisant toutes les passions, ouvrant la porte à tous les vices, produisant chez les peuples le mépris des lois divines et humaines, leur faisant regarder comme des fables tout ce qu'on dit d'une vie à venir, bornant à celle-ci leurs craintes et leurs espérances, les réduisant au rang des bêtes, et ôtant ainsi au cœur humain un véhicule tout-puissant qui le porte sans cesse à la pratique de toute vertu, est-il étonnant que ceux qui les écoutent tombent dans les plus grands désordres? Les maximes des philosophes sont donc la perte de la société humaine. Elles doivent donc être en horreur à tout honnête homme, et bannies de tous les pays.

Tenez-vous donc inviolablement attachés, mes Frères, à cet arbre de vie, que Dieu seul peut avoir planté; je veux dire l'Eglise chrétienne. Il porte jusque dans le ciel sa tête majestueuse; ses rameaux fertiles invitent tous les peuples à se reposer sous son ombre, et à se rassasier des fruits vraiment divins dont il est chargé. C'est en vain que le père du

mensonge, l'esprit de malice et d'erreur, excite continuellement, depuis dix-huit siècles, mille et mille tempêtes contre lui; il ne le renversera jamais. Retirons-nous donc à l'ombre de cet arbre divin; mettons notre gloire dans la pratique de l'Evangile, et notre science, dans la soumission de l'Eglise. Oui, mon Dieu, je ne m'appuierai que sur vous et sur les vérités saintes que vous avez révélées à votre Eglise : elles seront ma lumière, mon espérance, ma force, ma consolation dans ce séjour ténébreux, dans cette vallée de larmes; elles seront ensuite dans le ciel l'objet de mon éternelle félicité. Ainsi soit-il.

POUR LE HUITIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le bon usage des biens de ce monde et de la grâce. Explication de la parabole.

Redde rationem villicationis tuæ. Rendez compte de votre administration. *S. Luc. c.* 16, *v.* 2.

LORSQUE je fais réflexion sur l'embarras de cet économe infidèle qui, étant accusé de malversation auprès de son maître, se voit forcé de rendre ses comptes dans le moment où il ne s'y attend pas, je me représente la surprise et l'embarras d'un mauvais chrétien qui, uniquement occupé des choses de ce monde, se conduisant à l'égard de Dieu à peu près comme s'il n'avait pas un compte à lui rendre, est tout-à-coup appelé à son jugement. Qu'aura-t-il à répondre? que deviendra-t-il? il ne lui

reste plus de temps; son sort va être décidé pour l'éternité!

Pour nous, mes Frères, ne nous exposons pas à cette surprise; prévenons, par notre vigilance et par nos bonnes œuvres, ce jour redoutable; vivons comme si chaque jour devait être les dernier de nos jours. C'est la conséquence que Jésus-Christ nous laisse à tirer de cet évangile. Suivons exactement les différentes instructions qu'il nous y donne, et demandons-lui la grâce d'en profiter.

Notre Evangile nous offre un sens littéral et un sens allégorique. Je vais commencer par le premier, qui est renfermé dans le portrait de l'économe infidèle.

Cet homme ayant été accusé de dissiper les biens qu'on lui avait confiés, et son maître lui en ayant ôté l'administration, ne chercha pas, comme il aurait dû, à réparer l'injustice qu'il avait commise: ne pouvant se résoudre ni à travailler, ni à mendier, il mit le comble à son injustice, en se faisant des amis aux dépens de son maître, dont il sacrifia les intérêts aux siens.

Hélas! M. F., cet abus de confiance, cette infidélité dans l'administration dont on est chargé, cette injuste usurpation du bien d'autrui, ne sont ni rares, ni extraordinaires. De tous temps les hommes se sont laissé dominer par la cupidité, et ont cherché à s'enrichir par la fraude et la rapine, quand ils n'ont pu le faire par le travail et l'industrie. Mais depuis que, pour faire servir le peuple à leur ambition, des hommes audacieux l'ont flatté du vain fantôme de l'égalité des fortunes, il semble que l'usurpation du bien d'autrui ne soit plus une injustice, et

que le vol soit devenu légitime. En vain la Religion, qui est la meilleure sauvegarde des propriétés, nous défend-elle de prendre et de retenir ce qui n'est pas à nous ; la voix de l'intérêt, plus forte que celle de la Religion, fait oublier cette défense, sans laquelle cependant il n'y aurait plus, comme l'expérience nous l'a montré, ni tranquillité, ni bon ordre, ni société parmi les hommes. On n'entend parler que de larcins, d'usures, de fraudes, d'infidélités de tous les genres. Il n'y a plus rien en sûreté dans les campagnes, ni même dans les villes. Le propriétaire est trompé par ses fermiers, le maître par ses domestiques, les acheteurs par les vendeurs. En un mot, les injustices sont devenues si fréquentes, qu'on dit tous les jours qu'il n'y a plus de bonne foi ni de probité dans le monde.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que l'on ne songe pas seulement à réparer les injustices que l'on a commises. Pour les réparer, il faudrait rendre ce que l'on a pris, restituer les intérêts qu'on a perçus au-delà du taux fixé par la loi, et sans titre légitime ; se dépouiller des richesses qu'on s'est injustement appropriées. Mais ces sacrifices sont trop pénibles, pour qu'on ait le courage de s'y condamner. Semblable à l'économe de notre Evangile, on ne peut se résoudre ni à travailler, ni à mendier ; on veut continuer à goûter les douceurs du repos et de l'aisance dont on jouit. Et pour cela, que fait-on ? Bien loin de réparer ses injustices, on continue à percevoir des intérêts illégitimes ou excessifs. Ainsi passe-t-on toute sa vie à commettre de nouvelles injustices. De là vient que, quoiqu'il se fasse une infinité de vols dans le monde, il ne s'y fait presque aucune restitution : cependant, M. F., la restitution est un devoir indispensable pour tous ceux qui ont

du bien mal acquis; et s'ils ne rendent pas aux hommes ce qu'ils leur ont ravi, ils n'ont point de pardon à attendre de la part de Dieu.

Rentrez donc en votre conscience, vous qui avez quelque reproche à vous faire sur les moyens que vous avez employés pour avoir le bien dont vous jouissez; et si vous voulez assurer votre salut, restituez tout ce que vous ne possédez pas légitimement. Sans cela, toutes les confessions, toutes les pénitences que vous pourriez faire, ne vous serviront de rien; car c'est une vérité certaine, que, pour un homme qui a le bien d'autrui, il ne peut y avoir de pardon, s'il ne fait pas restitution. Ce sacrifice est pénible, surtout pour un cœur avare et intéressé, mais il est indispensable; il faut nécessairement se résoudre à restituer, ou consentir à être damné. Or, M. F., y a-t-il à délibérer entre ces deux partis? Eh! que vous servirait d'avoir acquis du bien, *que vous servirait même d'avoir gagné l'univers entier*, dit Jésus-Christ, *si vous veniez à perdre votre âme?* Votre grand intérêt est de sauver cette âme: qu'avez-vous de plus précieux? Sauvez-la donc, M. F., et ne soyez pas assez ennemis de vous-mêmes, pour sacrifier son bonheur éternel au frivole avantage d'avoir quelque bien que la mort vous enlèvera bientôt, et dont il ne vous restera qu'un misérable suaire.

Pour vous, qui avez les mains pures de toute fraude, de toute usure, gardez-vous de les souiller jamais par la moindre injustice. Ne recommandez rien tant à vos enfants, que d'éviter scrupuleusement tout ce qui est contraire à la justice et à la probité. Si vous vous apercevez qu'ils fassent quelque vol, pour léger qu'il soit, punissez-les avec rigueur. Répétez-leur souvent ce que Tobie disait à son fils: *Mon enfant, nous serons assez riches, si nous*

craignons le Seigneur. Inculquez bien dans leur esprit que la crainte de Dieu est le plus précieux de tous les trésors. La pauvreté jointe à la vertu est préférable à l'opulence qui est le fruit du crime. Un mauvais riche, dit saint Jean-Chrysostôme, est plus malheureux qu'un bon pauvre : celui-ci n'offense point Dieu, celui-là offense également Dieu et les hommes. Si le pauvre vertueux a plus à souffrir que le riche injuste, il n'a du moins rien à se reprocher, il a la conscience tranquille ; et c'est cette tranquillité de conscience qui fait le vrai bonheur. Préférez donc toujours une pauvreté honorable à une opulence, et même à une aisance honteuse. Ne craignez rien tant que ces fraudes, ces injustices où pourrait vous entraîner la cupidité ; parce que c'est cette funeste cupidité qui perd la plupart des hommes.

Voilà, M. F., la première instruction que nous fait l'Evangile de ce jour. Mais en nous apprenant à respecter le bien d'autrui, il nous apprend encore à faire un bon usage de ceux que nous avons reçus de Dieu, ainsi que des dons de la grâce ; et c'est dans ce sens que je vais maintenant vous l'expliquer.

Un homme riche, dit Jésus-Christ, avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé ses biens. Il le fit venir, et lui dit : *Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration ; car désormais vous ne pourrez plus la continuer.* Cet homme riche, c'est Dieu, qui possède tous les biens, et qui en est la source ; cet économe, c'est nous, qui tenons tout de la main bienfaisante de Dieu. C'est à lui que nous sommes

redevables de notre corps et de notre âme, de nos forces et de notre santé, de nos talents et de notre fortune, de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes. C'est lui qui, ajoutant les dons de la grâce à ceux de la nature, nous a fait naître dans le sein de son Eglise, nous a reçus au nombre de ses enfants, et nous a prodigué tous les secours intérieurs et extérieurs qui pouvaient nous rendre dignes d'un si beau titre. Il nous a instruits par sa parole, il nous a admis à la participation de ses sacrements, il nous a éclairés par ses inspirations, et fortifiés par ses grâces. Mais en nous comblant de tant de bienfaits, il a prétendu que nous en fissions un saint usage. Un jour viendra où, nous citant à son tribunal redoutable, il nous dira, comme l'homme riche de l'Evangile dit à son économe : Rendez compte de votre administration : *Redde rationem villicationis tuæ.*

Jeunes gens qui m'écoutez, je suis autorisé à vous le demander de sa part, ce compte redoutable. Quel usage avez-vous fait des soins que nous avons pris pour vous instruire de la loi de Dieu, pour la graver dans vos cœurs, pour vous détourner des folies du monde, pour vous rendre maîtres de vos passions ? Voilà l'objet du compte que vous avez à rendre: *Redde rationem.*

Dieu vous le demande, ce compte, pères et mères. Il vous a donné des enfants : les avez-vous élevés dans sa crainte et dans son amour ? vous êtes-vous appliqués à former Jésus-Christ dans leur cœur ? Hélas ! au contraire, par une lâche complaisance, ne les laissez-vous pas suivre les vanités du monde, courir après les plaisirs corrupteurs du monde, se perdre avec le monde ? Bien loin de les édifier et de les porter à la vertu par vos sages avis et par vos

bons exemples, ne trouvent-ils pas, dans votre conduite et dans vos discours, un sujet de scandale? Voilà la matière de votre jugement, et ce jugement sera d'autant plus terrible, que nous ne cessons de vous rappeler vos obligations à l'égard de vos enfants : *Redde rationem.*

Ne le perdez pas de vue, ce compte, filles chrétiennes. Examinez si vous avez conservé votre cœur pur de toute affection terrestre; si votre innocence, ce trésor si précieux, vous l'avez garanti en écartant soigneusement tout ce qui pourrait le flétrir. Hélas! ne l'avez-vous pas témérairement exposé? Que dis-je? ne l'avez-vous pas perdu par le luxe et l'immodestie de vos habits, par vos dangereuses fréquentations, par ces danses mondaines que nous ne cessons de vous défendre au nom de Jésus-Christ? Vous y avez renoncé dans votre baptême; vous y avez renoncé de nouveau au jour de votre première communion; vous avez renouvelé ce renoncement, en recevant dernièrement le sacrement de confirmation. Vous avez promis alors de travailler chaque jour à votre sanctification, à vous conserver pures et chastes, afin de conserver en vous l'esprit de pureté et de sainteté, par la fuite des occasions qui pourraient vous exposer à le perdre. Avez-vous été fidèles à vos promesses, et l'Esprit-Saint habite-t-il encore dans vos cœurs? *Redde rationem.*

Malheureux, qui, malgré les anathèmes que nous avions prononcés de la part de Jésus-Christ contre ceux qui donneraient le scandale, avez prêté vos maisons pour ces désordres! Malheureux cabaretiers, qui attirez chez vous une jeunesse légère et inconsidérée, qui les recélez pendant les offices et aux heures indues, à quel terrible jugement devez-

vous vous attendre! Hélas! comparaissant à ce redoutable tribunal, où il n'y aura plus de mauvaises raisons à donner, vous entendrez de la bouche du souverain juge ce coup de tonnerre: Rendez compte du mépris que vous avez fait de mes ordres et de mes défenses, de vos péchés et de ceux dont vous avez été la cause : *Redde rationem.*

Pour vous, M. F., qui, avancés en âge, avez tout lieu de craindre que le Seigneur ne tarde pas de vous appeler à lui, c'est à vous que s'adressent, d'une manière plus pressante, ces effrayantes paroles : Rendez compte d'une longue, et peut-être trop longue administration. Quel usage avez-vous fait de ce grand nombre de jours, d'années, que je vous avais donnés pour travailler à ma gloire et à votre salut, et que vous n'avez employés qu'à m'offenser et à vous perdre? *Redde rationem.* Ah! rendez grâces à ce Dieu de bonté de ce qu'il n'est pas encore entré en jugement avec vous. Profitez du temps qu'il veut bien vous accorder encore pour réparer le mal que vous avez fait; et n'imitez pas la conduite de l'économe infidèle de notre Evangile.

Comme son maître l'avait menacé de lui ôter l'administration des biens qu'il lui avait confiés, il dit en lui-même : Je ne puis labourer, j'ai honte de mendier; je sais ce que je ferai : *Scio quid faciam.* Alors il imagina une injustice peut-être plus criante que celle qu'il avait commise en usurpant les biens de son maître. Pour se faire des amis qui le reçoivent dans sa disgrâce, il fait venir les débiteurs de son maître, il falsifie leurs obligations, et acquitte une partie de leurs dettes avec des fonds qu'il devait rendre. L'Evangile ajoute que le maître loua cet économe inique de ce qu'il avait agi avec esprit.

Remarquez bien, M. F., que si le maître loua cet

économe, ce ne fut pas de ce qu'il commettait une nouvelle injustice, car il l'appelle inique, il le met au rang des enfants de ténèbres : il le loue uniquement de ce qu'il avait eu assez d'adresse et d'habileté pour se ménager une ressource dans son malheur; c'est ce qui fait dire à Jésus-Christ que *les enfants du siècle sont plus habiles dans leurs affaires, que les enfants de lumière.*

Quelle différence, en effet, entre la conduite des uns et celle des autres ! Les enfants du siècle s'occupent continuellement des affaires de la terre qui les intéressent, et les enfants de lumière négligent presque entièrement l'affaire qui devrait le plus les intéresser, la grande affaire de leur salut. Les enfants du siècle mettent tout en œuvre pour s'enrichir ou pour s'élever dans le monde; et les enfants de lumière ne font presque rien pour se sanctifier et pour se sauver. Les premiers évitent avec soin tout ce qui pourrait nuire au bonheur dont ils cherchent à jouir sur la terre, et les seconds s'exposent sans cesse au danger de perdre l'éternelle félicité qui leur est réservée après cette vie. Les mondains sacrifient tout pour plaire au monde et goûter ses plaisirs, et les chrétiens ne veulent faire aucun sacrifice pour parvenir à la gloire et au bonheur du ciel.

N'est-ce pas là, M. F., l'aveuglement le plus déplorable? Ah! reconnaissez enfin votre erreur; et, de même que l'économe de l'Evangile chercha à se faire des amis qui le reçussent dans leurs maisons lorsqu'il serait renvoyé par son maître, employez, vous dit Jésus-Christ, *employez vos richesses d'iniquité à vous faire des protecteurs dans le ciel, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.*

Par les richesses d'iniquité, Jésus-Christ n'entend pas les biens qu'on a volés, ou acquis par des voies injustes. Quand on a de pareils biens, on est obligé de les restituer à ceux à qui on les a pris : si on ne les connaît pas, il faut les distribuer aux pauvres. Jésus-Christ entend les richesses pour lesquelles on a trop d'attachement, ou dont on a fait un mauvais usage; et c'est de ces richesses qu'il nous ordonne de nous servir pour nous faire des amis qui, lorsque nous manquerons, nous reçoivent dans les tabernacles éternels.

Mais quels seront ces amis qui pourront nous ouvrir les portes du ciel, lorsque nous disparaîtrons de dessus la terre? Ces amis sont les pauvres que nous aurons soulagés par nos aumônes; ce sont les âmes souffrantes que nous aurons retirées du purgatoire par nos bonnes œuvres.

Employons donc, M. F., tous les moyens qui sont en notre pouvoir, pour leur procurer les secours dont ils ont besoin. Si nous nous intéressons pour eux, ils s'intéresseront pour nous. Si nous leur donnons des marques de notre charité, ils nous en donneront de leur reconnaissance ; et, empressés de nous rendre les bienfaits que nous leur aurons procurés, ils nous obtiendront, par leur intercession et leurs prières, la grâce d'aller partager dans les tabernacles éternels le bonheur ineffable dont ils nous seront, en quelque sorte, redevables, et que nous leur aurons procuré. Je vous le souhaite au nom du Père, etc.

POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'abus des grâces, et la crainte de perdre la religion.

Flevit super illam. Jésus pleura sur Jérusalem. *S. Luc*, 19.

Que cette circonstance de la vie de Jésus-Christ est touchante, M. F. ! aurions-nous le cœur assez insensible pour en écouter le récit, sans joindre nos gémissements à ceux de l'Homme-Dieu ? C'est sur Jérusalem qu'il pleure, il est vrai, et, à en juger par les événements qui suivirent de près la circonstance dont parle ici l'Evangile, il paraît que Jérusalem s'était rendue indigne des larmes du Sauveur. Mais n'est-il pas au-dedans de vous une autre Jérusalem qui arrache les larmes de Jésus-Christ? Si, comme cette ville ingrate et criminelle, vous avez jusqu'à présent méconnu la voix de votre Dieu qui vous invitait à vous convertir; si votre âme, au lieu de se rendre à ses tendres invitations, s'obstine dans son crime ; si vous renouvelez, autant qu'il est en vous, les plaies d'un Dieu qui n'est venu sur la terre que pour vous sauver : ah ! ne détournez pas sur Jérusalem l'application des paroles que vous allez entendre. C'est sur votre âme que Jésus-Christ a pleuré: *Flevit super illam.*

Ecoutez donc, M. F., les différents motifs qui touchent le cœur de Jésus, et considérez combien cet événement doit vous toucher vous-mêmes. Puissiez-vous, mon Dieu, former aujourd'hui des cœurs

plus sensibles que ceux sur lesquels vous pleurâtes autrefois! Pour vous, M. F., donnez-moi votre attention.

Jésus-Christ avait comblé les juifs de ses grâces et de ses bienfaits; il était né parmi eux, il avait vécu au milieu d'eux, il les avait éclairés des lumières de sa sagesse, il les avait rendus témoins des prodiges de sa puissance: il semble, après cela, qu'ils ne doivent avoir pour lui que des sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour. Il voyait cependant que ce peuple si favorisé n'avait pour lui que de l'indifférence ou de l'aversion. Il était parfaitement instruit des complots qu'ils formaient pour le perdre et le faire mourir, et qu'ils ne tarderaient pas à le crucifier.

Plein de ces pensées, il s'approche de Jérusalem. A peine aperçoit-il les édifices de cette ville superbe, qu'il se sent ému d'une secrète douleur; et, se laissant aller à toute l'amertume de son cœur, il verse des larmes sur cette ville ingrate, et dit: *Oh! du moins si, dans ce jour qui t'est donné, tu connaissais ce qui peut te procurer la paix! Mais ton endurcissement te ferme les yeux, et sur les grâces qui te sont offertes, et sur les dangers qui te menacent.*

Quelle bonté de la part de ce Dieu Sauveur! Il ne voit rien dans cette ville coupable qui ne dût l'irriter et l'indigner contre elle, et il ne peut la voir sans s'attendrir et sans pleurer sur son sort! Ce ne sont pas les outrages et les supplices qu'elle lui prépare qui le font gémir; ce sont les maux et les calamités qu'ils doivent attirer sur elle. Il se plaint de son insensibilité; il déplore avec amertume son aveuglement. Ah! ville infortunée, s'écrie-t-il, si



du moins tu connaissais ce que j'ai fait pour ton bonheur, tu pourrais en profiter! Mais, hélas! tu n veux pas le voir; ton aveuglement attirera sur to les malheurs les plus effroyables.

Ne nous arrêtons pas, M. F., à plaindre inutilement Jérusalem; instruisons-nous plutôt par son exemple, et appliquons-nous à nous-mêmes ces paroles de Jésus-Christ. Nous avons été, comme les Juifs, l'objet de la bonté de ce Dieu Sauveur; il n'a rien oublié pour nous faire jouir de la paix qu'il est venu apporter sur la terre : il nous a fait naître dans le sein de son Eglise, il nous a laissé dans son Evangile les leçons les plus propres à éclairer nos esprits, et les exemples les plus capables de toucher nos cœurs; il a institué en notre faveur des sacrements qui sont uniquement destinés à nous purifier et à nous fortifier; il a porté la générosité jusqu'à vouloir lui-même servir de nourriture à nos âmes; il nous a prodigué, en un mot, tous les secours qui nous étaient nécessaires pour nous sanctifier; et si nous eussions connu tout le prix de ses bienfaits, ils seraient devenus pour nous la source du vrai bonheur. Mais la plupart des hommes semblent ignorer ce qu'il a fait pour eux; et, aussi aveugles que les Juifs, ils ne répondent à ces dons que par des outrages. Ah! c'est donc aussi sur vous, pécheurs, que Jésus-Christ a pleuré; c'est donc à vous qu'il adresse ces paroles : *Si du moins en ce jour qui t'est donné.* Oui, M. F., si, dans cet instant où je vous parle, vous vouliez rentrer dans votre cœur, faire attention aux ressources qui vous sont offertes pour sortir de l'état du péché; si vous vouliez vous dire à vous-mêmes que ce jour vous est encore donné, qu'il est vraiment à vous; que celui qui le suivra sera peut-

être le jour du Seigneur, c'est-à-dire celui de sa justice et de ses vengeances, celui dont vous ne pourrez profiter ni pour le fléchir, ni pour vous sauver; certainement vous seriez touchés de l'ineffable patience de votre Dieu, et vous profiteriez enfin du jour de sa miséricorde. Mais si vous n'êtes point sensibles à son infinie bonté, tremblez du moins au souvenir de sa justice et de ses terribles vengeances. Seconde réflexion.

Jésus-Christ ne se contente pas de reprocher à Jérusalem son insensibilité; il joint à ces reproches les menaces les plus effrayantes : *Il viendra,* lui dit-il, *des jours désastreux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts; ils te raseront et te détruiront entièrement, toi et tes enfants*, *et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre.*

Cette terrible prédiction ne manqua pas de s'accomplir. Quelque temps après que les Juifs eurent trempé leurs mains criminelles dans le sang de leur Dieu, de leur Sauveur, le Seigneur suscita contre eux les ennemis qu'il avait choisis pour les punir de cet horrible déicide. Les Romains vinrent faire le siége de Jérusalem; ils l'environnèrent de tranchées; ils formèrent un double mur autour de son enceinte; ils lui ôtèrent tous les moyens de subsistance; ils la réduisirent à une telle famine, que des mères furent assez dénaturées pour se nourrir de la chair de leurs propres enfants; ils lui livrèrent enfin un assaut général; ils brûlèrent le temple; ils renversèrent la ville, ils y mirent tout à feu et à sang; et ceux des habitants qui ne périrent pas par le glaive ou par la famine, furent dispersés dans tout l'uni-

vers, où ils ont vécu depuis, et où ils vivent encore sans gouvernement, sans temple, sans autel, et où ils sont l'objet du mépris et de l'horreur de tous les autres peuples.

Mais, dites-moi donc, M. F., qui a pu attirer sur ce peuple infidèle de si rigoureux châtiments? sur ce peuple surtout autrefois l'objet des miséricordes du Seigneur? Jésus-Christ nous le dit expressément : c'est qu'ils ont négligé le temps de sa visite, c'est qu'ils ont fermé les yeux à la lumière dont il voulait les éclairer, et endurci leur cœur aux grâces qu'il leur offrait.

Oh! qu'il est donc terrible d'abuser des grâces et des dons de Dieu! Oui, M. F., fussions-nous encore plus chers à Dieu qu'Israel, rien ne nous garantira du poids de sa colère et de ses vengeances, si nous le méconnaissons lorsqu'il nous visite, si nous ne profitons pas du temps propice qu'il nous accorde.

Cet heureux temps, c'est celui d'une première communion, où les cérémonies les plus touchantes doivent frapper les cœurs les plus insensibles. Vous venez d'en être témoins, pécheurs : quelles impressions ont-elles faites sur vous ?

Cet heureux temps est celui du Carême, qui est plus particulièrement destiné à nous faire expier nos péchés par la pénitence. Quel fruit en avez-vous retiré? et voit-on beaucoup de conversions parmi vous? Cet heureux temps est celui des pâques, où, pour nous engager plus efficacement à nous unir à lui, Jésus-Christ se donne lui-même à nous. Mais, hélas! plusieurs ne font point de pâques; et parmi ceux qui les font, combien qui en abusent et les profanent par le sacrilége! Cet heureux temps, ce sont toutes les fêtes solennelles, qui,



en nous rappelant ce que Dieu a fait pour nous, nous apprennent en même temps qu'il n'est rien que nous ne devions faire pour lui. Mais ces saintes solennités passent, et les pécheurs restent toujours les mêmes.

Cet heureux temps, c'est celui de l'affliction qui, en nous enlevant ce qui flattait nos désirs, nous fait sentir que nous ne devons nous attacher qu'à Dieu, que rien ne saurait nous ravir : et l'affliction ne nous porte qu'aux plaintes et aux murmures ! Cet heureux temps enfin, c'est celui de la maladie, qui, en nous faisant craindre d'être cités au tribunal du souverain juge, nous fait comprendre qu'il n'y a rien de plus important pour nous que de nous préparer un jugement favorable, en menant une vie chrétienne ; et, revenu à la santé, on mène la même vie qu'auparavant ! Que dis-je? les morts subites elles-mêmes, dont nous sommes si souvent les témoins, laissent les pécheurs dans la même insensibilité !

Malheur à nous, M. F., malheur à nous, si nous ne connaissons pas le temps de la visite du Seigneur, et si nous en abusons! Car Dieu a fixé la mesure des grâces qu'il nous destine ; et lorsque cette mesure est remplie, nous n'avons plus de grâces à attendre. Si donc nous nous obstinons à abuser des grâces par lesquelles il voulait nous sauver, sa miséricorde se lassera envers nous, comme elle se lassa envers les habitants de Jérusalem ; ses châtiments succéderont à ses bienfaits, et nous deviendrons aussi malheureux qu'il désirait nous rendre heureux.

Ne l'avons-nous pas déjà éprouvé, M. F., et l'auriez-vous déjà oublié ? Hélas ! si dans ces derniers temps vous avez été en butte à tant de révoltes, à

tant de maux, à tant de calamités, c'est qu'au lieu de profiter des dons de Dieu pour vous attacher à lui, vous ne vous en étiez servis que pour l'offenser. Il a bien voulu, dans sa miséricorde, suspendre le cours des fléaux qu'il vous avait envoyés. Il a bien voulu vous rendre la paix et les secours de la religion, dont vous étiez privés, et dont la privation vous était si funeste. Mais si, au lieu d'en faire un saint usage, vous étiez assez ingrats pour en abuser ; si vous ne répondiez à sa bonté que par de nouvelles offenses ; si vous continuiez à avoir la même indifférence et le même mépris pour cette religion qui vous est si nécessaire : ah ! M. F., il vous l'enlèverait enfin ; il permettrait que le flambeau de la foi s'éteignît entièrement parmi vous ; vous n'auriez plus de pasteurs pour instruire vos enfants, pour vous administrer les sacrements, pour vous assister à la mort. Eh ! que deviendriez-vous, si vous viviez sans Dieu et sans religion ? L'expérience vous l'a assez fait sentir pendant le temps où vous étiez réduits à ce triste état. Alors les passions, qui n'auraient plus de frein, se réuniraient contre vous, elles vous assiégeraient comme les Romains assiégèrent Jérusalem ; elles détruiraient en vous tout sentiment de pudeur, de justice, d'humanité ; elles vous subjugueraient, elles vous tyranniseraient, elles vous feraient gémir sous le joug du plus dur esclavage, et vous rendraient plus malheureux que ne le furent les Juifs sous l'esclavage des Romains, puisqu'il n'y a rien de plus funeste pour l'homme, que d'être l'esclave de ses passions. Oh ! l'affreux, oh ! l'horrible état !

Comprenez-le donc enfin vous qui vous déchaînez contre les prêtres, qui voudriez qu'il n'y eût point de religion : que deviendriez-vous, que deviendraient

enfants, si ce que vous désirez arrivait? Quelle sûreté auriez-vous pour vos propriétés, pour votre vie même? Je ne vous parle pas du salut de votre âme; vous ignorez si vous en avez une, ou vous vous flattez qu'elle finira avec votre corps, comme celle des bêtes.

Ne parlons donc que de la terre pour vous, puisque vous ne pensez qu'à la terre et à la vie présente. Quelle sûreté y auriez-vous, si la religion nous était enlevée? Au moins en trouveriez-vous parmi les païens. Leur religion est fausse, il est vrai; mais du moins ils croient; et la crainte de leurs fausses divinités les retient du crime. Mais parmi des gens qui n'ont point de religion, ou qui n'y croient pas, personne n'est en sûreté. S'ils redoutent la justice des hommes, ils feront tout ce qu'ils voudront, lorsqu'ils ne seront pas, ou qu'ils se flatteront de n'être pas aperçus.

Mais où m'emporte mon zèle? Ah! M. F., pardonnez-moi; c'est la crainte trop fondée de votre malheureux avenir qui m'alarme et m'arrache des paroles si dures. Eh! comment ne pas m'alarmer à la vue du mépris que quelques-uns d'entre vous font de la parole de Dieu, des plaisanteries qu'ils se permettent sur le zèle de leurs pasteurs et sur les choses saintes? Comment ne pas m'alarmer à la vue des scandales publics, et tels qu'on n'en avait jamais vu de pareils dans la paroisse; scandales qui provoquent sur elle, comme autrefois sur la ville de Jérusalem, les dernières vengeances du Seigneur?

Pour vous, véritables chrétiens, pleurez avec Jésus-Christ, et versez comme lui des larmes de religion, des larmes de douleur, en voyant Dieu si grièvement offensé, sa religion si outragée, sa sainte

parole si méprisée. Versez des larmes de zèle pour tant d'âmes qui se perdent, qui ne veulent ni comprendre le prix de la vie présente, dont elles pourraient si utilement profiter, ni méditer les maux et les biens infinis de la vie future.

M. F., les larmes de Jésus-Christ faisaient partie de son sacrifice. Il pleura l'abus que nous faisons des visites du Seigneur, et des grâces dont il nous favorise; il pleura les transgressions que nous faisons contre la loi de Dieu, par lesquels nous renouvelons ses ignominies et sa mort; il pleura les outrages que nos péchés font à son Père; il pleura les maux temporels que nous attirent nos prévarications, et les supplices éternels qu'elles nous attireront infailliblement, si nous ne les expions par de dignes fruits de pénitence. Unissons-nous donc à lui, et versons avec lui des larmes de pénitence et de componction. Ses larmes sanctifieront les nôtres, et les rendront capables de laver nos péchés, de purifier notre âme, d'apaiser la justice divine.

Ah! Seigneur, que j'ai bien sujet de pleurer sur moi-même! Si je repassais dans l'amertume de mon cœur toutes les années de ma vie, hélas! qu'y verrais-je, sinon des sujets de larmes? Pleurez, mes yeux, pleurez tant d'années perdues et criminelles. Ah! quelle perte! quel malheur! que d'abus! que d'offenses! Et qui ai-je offensé? de quoi ai-je abusé? à quoi me suis-je exposé? Ah! que ce souvenir fasse couler de mes yeux des ruisseaux de larmes! O Jésus! par les larmes que vous avez versées sur mon âme, en pleurant sur Jérusalem, purifiez-moi, sanctifiez-moi, sauvez-moi pour l'éternité.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIXIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la prière. Les dispositions qu'on doit y apporter.

Deus, propitius esto mihi peccatori. Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. *S. Luc*, 18.

CETTE prière est courte, mais elle part du cœur ; elle est humble, elle est fervente, elle fut exaucée. Nous prions souvent, nous disons beaucoup de paroles : mais ce ne sont ordinairement que des paroles qui signifient le contraire de ce que nous avons dans le cœur. On prie par habitude et par routine, sans penser ni à ce que l'on fait, ni à ce que l'on dit. De là vient qu'on est si rarement exaucé. *Vous demandez, et vous ne recevez point,* dit l'apôtre saint Jacques, *parce que vous demandez mal.*

Il y a trois défauts qui rendent nos prières inutiles et même criminelles devant Dieu : prier sans préparation ; ne pas désirer ce que l'on demande ; parler à Dieu d'une façon et agir d'une autre. Mes chers Paroissiens, prenons-y garde, et apprenons aujourd'hui quels doivent être nos sentiments et nos dispositions avant la prière, pendant et après la prière. Ecoutez-moi avec toute l'attention dont vous êtes capables.

Tous les pénitents s'accusent d'avoir eu beaucoup de distractions dans leurs prières ; mais il en est peu qui s'accusent d'avoir prié sans préparation. Cepen

dant les distractions et les sécheresses dont tout le monde se plaint, viennent presque toujours de ce que l'on commence ses prières sans s'y être préparé. Le laboureur ne sème du grain dans son champ, qu'après avoir préparé la terre auparavant. On ne se présente point devant une personne de considération à qui l'on veut demander quelque grâce, sans avoir pensé à ce qu'on doit lui dire. A plus forte raison, ne devons-nous pas nous présenter devant Dieu pour le prier, sans nous y être disposés, suivant cette parole du Saint-Esprit : *Préparez votre âme avant la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu.*

Toutes les fois que je prie, dites-vous, mon esprit est assailli de mille idées qui le dissipent, sur mon ménage, sur mon négoce, sur les occupations de mon état, sur ce que j'ai fait, sur ce que j'ai à faire. Il me vient alors toutes sortes de pensées mauvaises ou inutiles, qui ne me viendraient point dans un autre temps. Il semble que cela soit fait exprès, et que le malin esprit s'en mêle, pour troubler mon imagination et me distraire par mille fantômes.

Que le démon s'en mêle, n'en doutez pas, mon C. F., et soyez persuadé qu'il fera ses efforts pour vous empêcher de prier avec attention, parce qu'il sait que la prière bien faite est la source de toutes les grâces et de toutes les bénédictions du ciel. De là vient que les plus justes ont quelquefois beaucoup de peine à rejeter les distractions, Dieu le permettant ainsi pour exercer leur patience. Et certes, il en faut une bien grande pour ne pas se rebuter au milieu de ces distractions et de ces sécheresses. Ce n'est pas un petit mérite de passer tout le temps de la prière à les combattre, surtout lorsqu'elles

ne viennent point par notre faute, et que nous avons pris les précautions nécessaires pour les prévenir.

Mais est-il bien vrai, mon C. F., que vous n'êtes point distrait par votre faute ? Et, de bonne foi, comment est-il possible que vous ne soyez pas distrait et dissipé dans vos prières, lorsque vous les commencez sans avoir fait aucune réflexion, ni sur la présence de Dieu, à qui vous allez parler, ni sur le besoin que vous avez de sa grâce, ni sur ce que vous voulez lui demander, ni sur ce que vous allez lui dire ? Au sortir de vos occupations, peut-être de vos plaisirs dont vous avez l'imagination toute remplie; au sortir d'une conversation inutile, peut-être criminelle, dont vous avez l'esprit occupé, vous récitez à la hâte, sans nulle préparation, ce que vous appelez vos prières : est-il étonnant que vous soyez distrait ? Vouloir, avec cela, prier dévotement et sans distraction, c'est vouloir l'impossible, c'est tenter Dieu. Comment donc faire ? Le voici : la chose est toute simple; les plus ignorants et les plus grossiers peuvent la pratiquer comme les autres.

Lorsque vous voulez faire votre prière, retirez-vous à l'écart, éloignez-vous du bruit; prenez de l'eau bénite, mettez-vous à genoux; et, après avoir fait doucement et avec respect le signe de la croix, fermez les yeux, ayez les mains jointes ou les bras croisés; et, dans cette posture, avant de commencer votre prière, recueillez-vous un moment, et dites en vous-même : Qui suis-je ?.... où suis-je ?... et que vais-je faire ?.... Je suis une pauvre créature qui par elle-même n'a rien, qui par elle-même ne peut rien, qui par elle-même n'est rien. Je suis un homme faible, sujet à toutes sortes de misères et d'infirmités, sujet à beaucoup de passions, exposé à mille

tentations, à mille dangers. Je suis un malheureux pécheur, coupable d'une infinité de péchés ; je suis un criminel condamné à l'enfer, et l'enfer sera mon partage, si Dieu ne prend pitié de moi, et ne me fait miséricorde.

Où suis-je? en la présence de mon Créateur et de mon Maître ; en la présence de celui devant qui les anges tremblent, et qui, d'un seul mot, peut me faire rentrer à l'instant dans la poussière d'où je suis sorti. C'est lui qui a créé mon esprit, et qui connaît mieux que moi toutes mes pensées. Il a formé mon cœur, il connaît tous mes désirs, et il aperçoit jusqu'aux mouvements les plus imperceptibles de mon âme. Ses yeux, auxquels rien n'est caché, sont ouverts sur moi ; ses oreilles sont attentives à mes paroles. Je ne saurais ni le voir, ni l'entendre, ni le toucher, parce que, étant un pur esprit, il n'a rien qui tombe sous les sens. Mais il me voit, il m'entend, et c'est en lui que j'ai l'être, le mouvement et la vie. Me voici donc prosterné en sa présence, et pourquoi?

Pour reconnaître et confesser qu'il a tout, que je n'ai rien que par lui ; qu'il peut tout, et que je ne puis rien sans lui ; qu'à lui seul appartient l'honneur, la louange, la puissance, la gloire. Je viens l'adorer, lui rendre les hommages qu'une créature doit à son créateur, un enfant à son père, un serviteur à son maître. Je viens lui rendre mes actions de grâces pour tous les biens dont il n'a cessé de me combler ; le remercier de m'avoir fait naître dans la véritable religion ; de m'avoir conservé jusqu'à ce moment ; d'avoir pourvu aux besoins de mon corps et de mon âme ; de ne m'avoir pas précipité dans les enfers, comme je l'ai mérité tant de fois depuis que je suis au monde. Je viens lui demander pardon de

tous les péchés que j'ai commis, de ceux que je ne cesse, hélas! de commettre chaque jour. Je viens le conjurer, par le sang de Jésus-Christ mon Sauveur, de ne pas me traiter suivant mes mérites, mais d'avoir compassion de moi dans toute l'étendue de sa miséricorde.

Je viens lui offrir mon esprit et toutes mes pensées, mon cœur et tous mes désirs, mon âme et mon corps, mes biens, ma santé, ma vie; tout cela lui appartient, je viens le lui offrir, et lui en faire le sacrifice. Je viens protester à ses pieds que je veux l'aimer par-dessus tout; que je ne veux rien aimer qu'en lui et par rapport à lui; ou plutôt, je viens lui demander qu'il me remplisse de sa crainte, qu'il m'embrase de son amour, parce que de moi-même je ne suis pas capable d'avoir aucun bon sentiment, aucune bonne pensée, pas même de prononcer son saint Nom d'une manière qui lui soit agréable.

Voilà donc ce que je vais faire : parler à mon Dieu, converser avec lui, moi qui ne suis que cendre et poussière! Moi, vile et indigne créature, je vais parler à mon Dieu: tout grand, tout puissant qu'il est, il veut bien le souffrir et se rendre attentif à ma prière.

Et pourquoi veut-il bien m'écouter? Parce que ce n'est point en mon nom que je lui parle et que je le prie, mais au nom de Jésus-Christ, son Fils. Mes adorations, mes offrandes, mes actions de grâces, toutes mes prières ne peuvent être agréables à Dieu, qu'autant qu'elles sont faites au nom de Jésus-Christ. C'est donc Jésus-Christ qui va prier par ma bouche, ou plutôt, Jésus-Christ est la bouche par laquelle je parle à Dieu et lui adresse mes prières, suivant la belle pensée de saint Ambroise.

Mais si je prie au nom de Jésus-Christ, je prie donc aussi au nom de tous les fidèles qui composent le corps mystique de Jésus-Christ. Je ne prie donc pas pour moi seul, mais pour tout le corps des fidèles, qui sont, ainsi que moi, les membres de Jésus-Christ notre chef. Oh! M. F., que la prière d'un chrétien est donc quelque chose de grand et d'admirable! Lorsqu'un chrétien prie comme il doit prier, c'est Jésus-Christ qui prie, c'est un membre de l'Eglise qui prie au nom et par la bouche de Jésus-Christ, qui est le chef de l'Eglise.

Enfin, si je prie au nom de Jésus-Christ, je ne dois donc demander que des choses qui puissent être utiles à mon salut, parce que Jésus-Christ n'a prié et ne prie que pour mon salut. Je pourrais bien demander quelque grâce temporelle; mais je ne dois la désirer que par rapport à mon salut, et prier Dieu qu'il me la refuse, s'il prévoit qu'elle puisse être nuisible à mon salut. Autrement je ne prierais plus au nom de Jésus-Christ, et dès-lors ma prière se tournerait en péché, dit S. Augustin.

Telles sont, M. F., les pensées qui doivent occuper notre esprit, et les dispositions où nous devons être, lorsque nous nous mettons en devoir de prier. Voyons maintenant comment nous devons faire nos prières.

Après la préparation dont je viens de vous parler, M. C. F., commencez vos prières; et soit que vous les récitiez par cœur, soit que vous lisiez dans un livre, prenez garde à ce que vous dites; voyez si vos sentiments s'accordent avec vos paroles; et souvenez-vous que c'est insulter à Dieu, et non le prier, que de lui dire une chose, et en penser une autre.

Si votre cœur ne désire point ce que votre bouche demande, vous parlez et vous mentez, mais vous ne priez point.

La plus belle de toutes les prières, est celle que Jésus-Christ nous a lui-même enseignée, que nous appelons pour cette raison, *l'Oraison Dominicale*, ou *la Prière du Seigneur*. Elle renferme, en abrégé, toutes les demandes que nous pouvons raisonnablement faire à Dieu, soit pour ce monde-ci, soit pour l'autre. Vous la récitez tous les jours, cette belle prière ; vous la récitez soir et matin, et très souvent plusieurs fois de suite; vous demandez de grandes choses : mais les demandez-vous sérieusement ?

Désirez-vous de tout votre cœur que le nom de Dieu soit sanctifié ; que tous les hommes le connaissent, l'honorent, le bénissent ; que son royaume arrive, c'est-à-dire que le règne de la vérité, de la piété s'étende et s'établisse de plus en plus par toute la terre; que Jésus-Christ règne sur tous les cœurs par sa grâce; qu'il soit adoré, servi, aimé partout, et en particulier dans votre paroisse, dans votre maison et dans votre famille ? Y contribuez-vous en tout ce qui est de votre pouvoir? Cherchez-vous les occasions de procurer la gloire de Dieu, ou, du moins, en profitez-vous avec joie lorsqu'elles se présentent ? Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous entrepris, qu'avez-vous désiré faire pour la gloire de Dieu, depuis vingt et trente ans que vous dites soir et matin : Seigneur, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ?

En demandant que sa volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel, n'avez-vous pas vous-même une volonté contraire à la sienne? Sa volonté est que vous travailliez à la sanctification de votre

âme; que la sanctification de votre âme vous occupe plus que toute autre chose, et que tout ce que vous pouvez faire d'ailleurs se rapporte à la sanctification de votre âme. Sa volonté est que vous soyez pauvre, que vous soyez malade, affligé ou humilié : est-ce de bon cœur que vous dites dans ces occasions : Seigneur, que votre volonté soit faite? Ne voudriez-vous pas, au contraire, qu'elle ne se fît point toutes les fois qu'elle ne s'accorde pas avec vos inclinations et vos désirs?

Lorsque vous demandez votre pain quotidien, ne bornez-vous pas vos vues aux besoins de votre corps sans penser aux besoins de votre âme, qui est la portion la plus précieuse de vous-même; de votre âme, que vous devez nourrir avec plus de soin que votre corps; de votre âme, que vous devez nourrir avec le pain de la grâce, avec le pain de la parole de Dieu, avec le pain vivant descendu du ciel, Jésus-Christ dans le sacrement adorable de l'eucharistie? Est-ce là le pain que vous demandez, que vous désirez, que vous cherchez, lorsque vous dites : Seigneur, donnez-nous notre pain quotidien?

Parlez-vous sérieusement, et seriez-vous bien aise que Dieu vous prît au mot, lorsque vous le priez de pardonner vos offenses comme vous pardonnez vous-même à ceux qui vous ont offensé? Seriez-vous bien aise qu'il vous pardonne à condition qu'il n'oubliera pas vos péchés, à condition qu'il s'en vengera tôt ou tard, et qu'il ne voudra jamais vous voir? Car c'est ainsi que la plupart des hommes se pardonnent les uns aux autres.

Lorsque vous demandez à Dieu qu'il vous préserve de la tentation, n'êtes-vous pas dans le dessein de vous y exposer vous-même, et ne conservez-vous pas une attache secrète pour le mal, lors-

que vous priez Dieu de vous délivrer du mal? Mon C. F., interrogez votre conscience; examinez-vous bien sur tous ces points, et voyez si votre cœur ne dément point vos paroles, quand vous récitez votre *Pater*. Car alors ce ne serait plus une prière, ce serait une dérision et une insulte.

Mais si vous désirez sincèrement obtenir les grâces que vous demandez à Dieu dans vos prières, comment se fait-il que vous les demandiez si froidement? Si vous avez la dévotion dans le cœur, comment se fait-il que l'indévotion, la dissipation, le dégoût, l'ennui, soient peints sur votre visage et dans tout votre extérieur? Regarder çà et là, bâiller d'une manière indécente, s'appuyer nonchalamment, chercher des postures commodes, interrompre quelquefois sa prière pour un rien, parler avec précipitation, sans s'écouter, sans faire attention à ce que l'on dit; courir à la fin, où l'on voudrait être dès que l'on a commencé, regarder la prière comme une tâche incommode, à laquelle on ne veut pas manquer, mais qu'on remplit de mauvaise grâce, comme si l'on n'y avait aucun intérêt ; de bonne foi, mes Frères, est-ce ainsi que l'on prie, quand le cœur désire véritablement ce que la bouche demande?

Lorsque nous prions, dit saint Augustin, nous sommes comme de pauvres mendiants devant la porte d'un grand père de famille. Voyez un pauvre qui demande l'aumône; son regard, ses gestes, le ton de sa voix, la manière pathétique et touchante avec laquelle il expose ses besoins, ses infirmités, sa misère; tout cela exprime le désir qu'il a d'obtenir ce qu'il demande : vous-même, lorsque vous allez trouver une personne pour lui demander quelque service, dans une occasion pressante, n'ê-

tes-vous pas tout occupé de ce que vous avez à lui dire, et de ce qu'elle vous répondra? Vous parlez posément et honnêtement; vous ne pensez à autre chose. Si l'on vous refuse, vous insistez; et plus votre besoin est pressant, plus vous êtes pressant vous-même. Ah! que vous seriez dévot, si vous priiez Dieu comme vous priez les hommes, lorsque vous avez besoin de leur secours!

Mais il faut vous rendre justice. Il y a certaines occasions où vous priez avec ferveur. Lorsque vous vous trouvez exposé à quelque grand danger de perdre vos biens ou votre vie; lorsque, n'ayant d'autres ressources que la Providence, vous vous adressez à elle, dans quelque malheur qui vous arrive, vous priez alors dévotement et de bon cœur; vous levez les yeux au ciel, vous avez les mains jointes, vous poussez de grands soupirs. Mon Dieu! dites-vous, mon Dieu, ayez pitié de moi! venez à mon secours; Seigneur, je n'ai d'espérance qu'en vous.

Pourquoi, dans ces occasions, votre prière est-elle si fervente? C'est qu'elle part du cœur; c'est que le cœur désire ardemment ce que la bouche demande. De là vient que vous prenez, de votre côté, toutes les mesures qui sont en votre pouvoir, soit pour prévenir le malheur qui vous menace, soit pour vous tirer du danger et de l'embarras où vous êtes, et pour vous procurer les secours que vous demandez à Dieu. Votre conduite alors s'accorde avec votre prière: au lieu que, quand il s'agit des choses du ciel et des besoins de votre âme, vous priez d'une façon, et vous agissez d'une autre. Par où il est aisé de voir que vos prières ne sont le plus souvent qu'une pure routine, et que vous ne vous souciez guère d'obtenir les grâces que vous deman-

dez seulement du bout des lèvres, et même sans y penser. Faut-il s'étonner si Dieu ne les exauce pas, et si vous restez toujours le même, sans vous corriger d'un seul défaut, sans acquérir aucune vertu ?

Mes C. F., je vous en conjure par le salut de votre âme, prenez donc garde aux prières que vous adressez à Dieu ; faites attention à ce qu'elles signifient. Elles renferment ce que nous croyons, ce que nous espérons, ce que nous devons désirer, ce que nous devons faire pour gagner le ciel, elles sont la règle de notre vie ; et lorsque vous les réciterez avec toute l'attention qu'elles méritent, vous y apprendrez et le bien que vous devez faire, et le mal que vous devez fuir ; vous y trouverez les grâces les plus abondantes ; vous y puiserez les plus douces consolations, et les secours qui vous sont nécessaires pour parvenir au ciel, où nous conduisent le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit !

Ainsi soit-il.

POUR LE ONZIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur ceux qui cachent leurs péchés en confession.

Adducunt ei surdum et mutum. On lui présente un sourd et muet. *S. Marc*, 7.

Ce sourd-muet est la triste image de beaucoup de chrétiens, lorsqu'ils sont au tribunal de la pénitence : sourds à la voix de leur conscience qui les presse de déclarer leurs péchés, muets quand il faut les accuser, ils se taisent et profanent le sacre-

ment. Cacher à dessein, par honte ou par crainte, un péché mortel ou que l'on croit mortel, ou le déguiser de manière que le confesseur ne peut connaître qu'on s'en est rendu coupable, c'est mentir au Saint-Esprit, c'est changer en poison mortel le remède sacré que la miséricorde de Dieu offre à notre faiblesse, c'est se rendre coupable du plus grand des crimes, le sacrilége.

Puissé-je, M. F., vous détourner d'un si grand crime! Puissé-je déterminer aujourd'hui tous ceux qui ont caché quelque péché, à venir en faire l'aveu sincère au ministre à qui Jésus-Christ a donné le pouvoir de remettre tous les péchés, même les plus énormes, les plus honteux! Mais il n'y a que vous, ô mon Sauveur! qui puissiez opérer cette guérison. Approchez-vous donc de ces sourds-muets. Ouvrez leurs oreilles aux vérités salutaires que je vais leur annoncer de votre part, et déliez leur langue, pour qu'ils accusent sincèrement tous leurs péchés, et qu'ils en obtiennent le pardon.

Le démon emploie toutes sortes de ruses pour nous perdre. Voici un de ses piéges les plus dangereux. Avant de nous faire commettre le péché, il en diminue la malice à nos yeux; il nous le présente ou comme un plaisir naturel et permis, ou du moins comme n'étant qu'une légère faiblesse. Avons-nous commis le péché, il nous le dépeint alors avec les couleurs les plus hideuses; il excite en nous des sentiments de crainte et de confusion, pour nous empêcher de le confesser. Il sait qu'une bonne confession nous ferait rentrer en grâce avec Dieu, et nous garantirait de la damnation éternelle. Acharné à notre perte, il met tout en œuvre pour

nous éloigner de ce sacrement, ou pour nous le faire profaner. Oh! qu'ils sont aveugles et insensés, ceux qui écoutent ses perfides suggestions!

Lorsqu'on prend le parti de cacher son péché, c'est ou parce qu'on veut continuer à le commettre en cachant sa passion, ou parce que l'on craint des reproches de la part du confesseur, ou parce qu'on est retenu par la honte d'être humilié.

Si c'est la volonté de continuer à vivre dans le crime qui vous ferme la bouche, mon C. F., vous êtes donc disposé à rester l'ennemi de Dieu, et à renoncer à votre salut? vous voulez donc périr à jamais? Eh! ne vaudrait-il pas mieux vous éloigner du saint tribunal, que d'en approcher en profanateur sacrilége? Mais que dis-je? si vous vous en éloignez, vous rejetez l'unique moyen que la bonté de Dieu vous offre pour rentrer en grâce avec lui; vous vous damnerez donc également. Oui, la damnation éternelle sera la punition, non-seulement de ceux qui profanent le sacrement de pénitence, mais encore de ceux qui ne veulent pas y recourir, lorsqu'ils sont dans le malheureux état du péché mortel.

Si c'est la crainte ou la honte qui vous retient, ah! voyez combien ces motifs sont frivoles et mal fondés.

—Que dira mon confesseur? quelle idée aura-t-il de moi? Il me fera des reproches qui me couvriront de confusion. — Ce que dira votre confesseur? sans doute il s'affligera à la vue de votre péché; mais il se réjouira de la disposition où vous êtes de le rejeter de votre cœur, et de vous en délivrer. Il bénira le Dieu des miséricordes, qui vous a inspiré un saint courage pour en faire un aveu sincère. Il vous recevra comme le père du Prodi-

gue reçut son fils, c'est-à-dire avec bonté, et dira, dans les sentiments d'un cœur attendri : Cette âme s'était égarée, et elle revient : elle était l'ennemie de Dieu, et elle veut se réconcilier avec lui ; elle était l'esclave du démon, qui la retenait captive, et elle veut lui échapper et briser ses fers. Voilà ce que dira votre confesseur, voilà l'idée qu'il aura de vous. Bien loin de vous faire des reproches, il vous encouragera, il vous fournira les moyens de rentrer en grâce avec Dieu. N'oubliez jamais qu'il est votre père, et que plus il verra en vous de bonne foi, plus il vous estimera et aura de tendresse pour vous ; il sera flatté de la confiance que vous lui témoignez, il louera votre sincérité et votre candeur. Oh ! si vous saviez la consolation qu'éprouve un confesseur lorsqu'il peut retirer une âme de l'abîme et réconcilier un pécheur avec Dieu ! bien loin de le redouter, vous vous empresseriez de venir vous jeter à ses pieds, et de lui ouvrir votre cœur.

— Mais, ajoutez-vous, ce péché est si énorme, si abominable ! je ne pourrai jamais me décider à le déclarer. —Plus le péché que vous avez commis est horrible, plus il est nécessaire pour vous d'en faire l'aveu. Car vous devez convenir avec moi que, plus il est énorme, plus il vous tourmente la conscience, plus il vous donne de remords, de crainte et d'alarmes. Et ne vous semble-t-il pas nuit et jour que la main de Dieu, levée sur votre tête, va vous frapper, et que l'enfer est prêt à vous engloutir dans ses abîmes dévorants ? Pourquoi donc ne pas calmer les troubles et les angoisses de votre conscience ? C'est un ver rongeur qui est en vous, et qui vous déchirera les entrailles, jusqu'à ce que vous en soyez délivré. Or, pour vous en délivrer, il ne faut qu'une parole de votre bouche, il ne faut qu'un aveu

sincère. Ah! que vous êtes ennemi de vous-même de ne pas vous y résoudre!

Voyez maintenant, voyez les suites de cette maudite honte. Vous cachez votre péché en confession; vous voilà coupable d'un sacrilége. Dans cet état, vous osez approcher de la sainte table : voilà un autre sacrilége. Vous retournez ensuite aux sacrements ; toujours de nouveaux sacriléges. On s'y accoutume insensiblement, on s'en fait une habitude; et quel état, mon Dieu, quel horrible état!

Le démon profite de cet état pour porter une âme au découragement ; et, pour la tromper, il lui persuade qu'il n'y a plus de ressource pour elle. Dans ces troubles et ces agitations, on perd la confiance, on se livre, on s'abandonne de plus en plus à sa passion. Que si l'on fait quelques réflexions, si l'on envisage la mort, les jugements de Dieu, l'éternité, on se sent saisi d'horreur. Oh! quel état que celui d'une âme ainsi tourmentée! quel repos peut avoir une âme qui porte ainsi, par sa malice, son supplice et son enfer dans son cœur?

— Je ne resterai pas toujours dans ce triste état; un jour viendra où je déclarerai ce péché; maintenant je n'en ai pas le courage. — Ah! mon Frère, y pensez-vous? Qui vous a assuré que Dieu vous donnera le temps sur lequel vous comptez? Ne vous en rendez-vous pas indigne par votre coupable délai? D'ailleurs, plus vous différerez de déclarer votre péché, plus vous vous rendrez criminel, accumulant sacrilége sur sacrilége ; plus vous retarderez, plus votre passion se fortifiera, et par conséquent moins vous aurez de force pour la vaincre. Eh! ne devez-vous pas craindre de devenir endurci? Peut-être, hélas! peut-être en êtes-vous déjà venu à cet état d'endurcissement; peut-être votre âme ne sent-

elle plus rien. Or, voilà le comble du malheur, et la marque la plus certaine de la réprobation.

— Mais, enfin, votre dessein est de vous confesser de ce péché à l'heure de la mort. — Ne vous y trompez pas, mon Frère ; à l'heure de la mort, la honte vous retiendra également, vous ne vous en confesserez pas plus qu'aujourd'hui. L'abus que vous aurez fait des grâces de Dieu, et la profanation que vous faites des sacrements, vous feront mourir dans votre péché ; c'est Jésus-Christ lui-même qui vous le dit : *In peccato vestro moriemini.* Saint Antonin rapporte à ce sujet un trait qui fait frémir. Ecoutez-le.

Une jeune personne qui avait été élevée dans les principes de la modestie, étant un jour violemment tentée, tomba dans un péché honteux sur elle-même. A peine l'eut-elle commis, qu'elle fut couverte de confusion et déchirée de remords cuisants. Comment, disait-elle, pourrai-je révéler une telle turpitude à mon confesseur ? La malheureuse ! la honte la fit tomber dans un péché plus affreux encore : quand elle fut au confessionnal, elle n'osa point déclarer son péché. Ce sacrilége augmenta ses remords. Croyant pouvoir les apaiser par les austérités de la pénitence, elle entra dans un monastère, espérant faire l'aveu de son crime dans la confession générale qui est d'usage avant les vœux. Elle fit, en effet, quelque effort pour ouvrir son cœur ; mais elle enveloppa tellement son péché, que son confesseur ne put connaître qu'elle en fût coupable. Cependant la supérieure du monastère mourut ; cette jeune personne menait une vie si édifiante, que, trompé par les apparences, on la choisit pour la remplacer. Peu de temps après, elle tomba dans une maladie mortelle. Toujours

elle s'était promis de déclarer son péché à l'article de la mort ; mais la honte lui ferma encore la bouche ; elle reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de piété en apparence : hélas ! elle les profana ! Se sentant aux prises de la mort, elle pensait à s'expliquer enfin ; mais, ô terrible jugement de Dieu ! le délire survint ; elle mourut dans son péché. Les grandes austérités qu'elle avait pratiquées, et sa régularité exemplaire, ne laissaient pas lieu de douter qu'elle ne fût sauvée. Mais pendant qu'on priait pour elle, Dieu permit que cette infortunée parût au chœur dans l'état de la plus terrible consternation, et dit : « Cessez, cessez de prier pour moi, j'ai été condamnée aux flammes éternelles. Je suis damnée pour avoir caché en confession un péché impur que j'avais commis dans ma jeunesse. »

O vous ! qui avez eu le malheur de faire de mauvaises confessions, et vous qui ne pouvez vous résoudre à confesser votre péché, profitez de cet exemple, et faites ces réflexions :

Je suis mal avec Dieu, je n'en puis douter ; c'est contre moi que la foudre gronde ; c'est moi que la mort subite menace ; tous les sacrements que je reçois sont autant de sacriléges ; toutes mes prières, toutes mes pénitences, toutes mes bonnes œuvres sont perdues.... Tromper un homme comme un homme, c'est toujours offenser Dieu ; mais tromper un homme qui représente Dieu, le tromper au saint tribunal, c'est vouloir tromper Dieu même ; c'est mentir au Saint-Esprit, c'est fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ, qui coule dans ce sacrement pour purifier le pécheur pénitent. Autres réflexions :

Il faudra enfin me résoudre à me confesser, ou à être damné. Alors, outre l'embarras d'une revue

de plusieurs années, qu'aurai-je gagné, qu'une plus grande honte? car, et ce péché-là que j'avais caché, et tous ceux que j'avais eu l'humiliation de dire, il faudra tout de nouveau les accuser, puisqu'ils ne m'ont pas été remis, l'absolution que j'en ai reçue étant un sacrilége, et nulle par conséquent. Il ne m'en coûterait maintenant que la confusion d'un moment devant un homme plein de charité, obligé au secret le plus inviolable; en sorte qu'en lui déclarant mon péché, je suis assuré qu'il restera toujours inconnu. Mais si je ne lui fais pas cet aveu, le souverain Juge manifestera mon péché à tout l'univers assemblé : ma confusion alors serait donc générale et éternelle, et ne servirait qu'à augmenter mes tourments. Le sang de Jésus-Christ effacera actuellement tous mes péchés, si j'en fais une confession sincère; mais ce sang adorable, si je ne fais pas l'aveu de mes péchés, ne fera qu'allumer plus fort pour moi les feux de l'enfer... Si je fais une bonne confession, mes péchés ne seront plus; Jésus-Christ me l'a promis; je serai sauvé. Si je les cache, ou si je les déguise, je serai réprouvé, éternellement dévoré par les feux de l'enfer.

Y a-t-il à hésiter, M. F.? Non, non, ah! plutôt entrez dans les sentiments du saint Roi pénitent. Dites à Dieu : Seigneur, j'accuserai tous mes péchés sans déguisement : *Confitebor adversùm me injustitiam meam;* et, touché de mon humiliation, vous me pardonnerez, vous oublierez mes offenses : *et tu remisisti impietatem peccati mei.* Accordez-moi cette grâce, ô mon Dieu! afin qu'ayant satisfait à votre justice dans ce monde, j'éprouve les effets de votre miséricorde dans l'autre.

Ainsi soit-il.

POUR LE DOUZIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la Confession fréquente.

Videns eum, misericordiâ motus est. En le voyant, il fut touché de compassion. *S. Luc, c.* 10. *v.* 33.

Qu'il est attendrissant, M. F., le récit que Jésus-Christ fait au peuple dans l'Evangile de ce jour! En l'écoutant, ne sent-on pas naître dans son cœur les sentiments de la compassion la plus tendre pour ce passant que des voleurs ont réduit à l'état le plus triste, et n'est-on pas pénétré de l'admiration la plus sincère pour ce Samaritain charitable qui vient à son secours?

Dans ce pauvre blessé, reconnaissons l'état malheureux où le péché nous a réduits; et dans ce charitable Samaritain, adorons Jésus-Christ notre bon Sauveur, qui guérit nos plaies dans le sacrement de Pénitence. Mais parce que le péché fait sans cesse de nouvelles blessures à notre âme, recourons sans cesse au remède efficace que nous offre notre divin Médecin. Vous le savez, M. F., le pécheur qui s'en approche avec un cœur vraiment contrit et humilié, y trouve le pardon de ses péchés, et en sort parfaitement purifié. Et le chrétien qui en approche souvent, y trouve un des moyens les plus infaillibles pour rompre ses mauvaises habitudes, pour corriger ses défauts, pour persévérer dans la grâce, et pour s'assurer une place dans le ciel. C'est là un article de notre foi.

N'est-il donc pas bien étonnant qu'il y ait un si

grand nombre de chrétiens qui négligent un remède si efficace et si consolant? N'est-il pas étonnant que, parmi ceux qui en usent fréquemment, il y en ait si peu qui en retirent tout le fruit qu'il devait produire?

Ecoutez-moi, M. F., et vous conviendrez que le fréquent usage de la confession est, non-seulement utile, mais nécessaire, au point qu'il est presque impossible de se sauver quand on se borne à la confession pascale. Dimanche prochain, je vous parlerai des moyens de vous rendre utile la fréquente confession.

Je tremble, M. F., toutes les fois que je pense à la confession de ceux qui ne s'approchent des sacrements qu'une fois l'année, quand le commandement de l'Eglise les presse et les traîne, pour ainsi dire, au pied de ce tribunal. Je ne répéterai point ici ce que je vous ai dit si souvent sur cet article. Mettez la main sur la conscience, M. C. P., et voyez donc quel est foncièrement le motif qui vous détermine à vous confesser dans la quinzaine de Pâques. Est-ce l'amour de Dieu? Non: celui qui vous aime, ô mon Dieu! ne demeure pas une année entière dans un état que vous avez souverainement en horreur. Est-ce la haine et la détestation du péché? Non: celui qui hait et déteste le péché, ne demeure pas dans le péché une année entière. Quel est donc le motif qui vous engage à vous confesser à Pâques? L'usage, la bienséance, peut-être le respect humain, et, tout au plus, une certaine routine de religion, à laquelle vous êtes accoutumé dès l'enfance. La haine du péché, l'amour de Dieu, n'entrent vraisemblablement pour rien dans cette confession an-

nuelle. Je ne dis rien non plus de la manière dont vous la faites, ni de la difficulté qu'il y a de la bien faire, ni de la négligence, de la sécheresse et de la froideur qui l'accompagnent. Je suppose, au contraire, que vous n'oubliez rien pour vous confesser de votre mieux, et, dans cette supposition, voici, mon C. P., comme je raisonne.

Au commencement, ou, tout au moins, vers le milieu du Carême, vous repassez dans votre esprit les principales circonstances de votre vie, vous réfléchissez sur les fautes auxquelles vous êtes le plus sujet, sur vos péchés d'habitude, sur ceux qui vous pèsent et vous inquiètent davantage. Vous commencez dès-lors à être plus circonspect, plus attentif sur vous-même; vous priez avec plus de recueillement et de piété; vous assistez plus souvent à la Messe; vous jeûnez plus exactement; vous faites l'aumône et d'autres bonnes œuvres, dans la vue de vous préparer à la réception des sacrements. Telle est du moins la conduite d'un chrétien qui se dispose sérieusement à faire ses Pâques. Car, s'il n'y pensait qu'un ou deux jours auparavant, nous le regarderions non pas comme un pénitent, mais comme un moqueur; et vous sentez qu'il ne ferait vraisemblablement pas de bonnes Pâques.

Vous êtes donc, quelques semaines avant de vous confesser, plus régulier, plus exact, plus chrétien qu'à l'ordinaire.

Vous l'êtes encore davantage après vous être confessé. Les résolutions que vous avez prises, les promesses que vous avez faites à Jésus-Christ, la reconnaissance dont vous êtes pénétré pour la grâce que vous venez de recevoir, le bien-être intérieur que vous éprouvez après avoir déchargé et purifié votre conscience, tout cela vous entretient

encore quelque temps dans une espèce de régularité; car si dès le lendemain de vos Pâques vous êtes le même qu'auparavant, il est presque sûr que cette confession annuelle est un sacrilége annuel.

Vous vivez donc ainsi environ un mois ou six semaines dans la crainte de Dieu, soit pour vous préparer à faire vos Pâques, soit pour en conserver le fruit après les avoir faites. Qu'arrive-t-il ensuite? Vous le savez, mon C. P., on se refroidit, on se relâche, on retombe dans ses habitudes et ses péchés ordinaires. Mais si vous reveniez à la source où vous avez puisé la grâce, la piété, la ferveur, aussitôt que vous les sentez diminuer, retomberiez-vous ainsi dans votre premier état? Non, sans doute : et cela suffit pour vous convaincre du besoin indispensable que vous avez de fréquenter les sacrements pour mener une vie chrétienne. Et parce que ce moyen de salut est si efficace, dès que vous le négligez, c'est une preuve que vous ne désirez pas bien vivre, une preuve, par conséquent, que la confession n'est, de votre part, qu'une routine toute pure.

— J'approche des sacrements lorsque l'Eglise me le commande. — Prenez garde, M. C. P. : si l'Eglise a fait à tous ses enfants le commandement de se confesser une fois l'an, elle n'a pas prétendu que cette confession leur suffît dans toute l'année : elle a seulement voulu arrêter l'affreuse négligence de ceux qui auraient croupi dans le péché des années entières, et auraient fini par ne plus se confesser ; car l'expérience prouve que plus on s'éloigne du saint Tribunal, plus on a de peine à se résoudre à y venir : elle vous le fait bien entendre par ces expressions dont elle se sert : *A tout le moins;* et le besoin de votre âme doit vous faire sentir que cette confession annuelle n'est pas suffisante pour assurer votre salut.

Je dis donc qu'il n'y a nulle apparence que, vous bornant à cette confession annuelle, vous renonciez véritablement au péché ; qu'il est infiniment à craindre, par conséquent, que vous ne fassiez tous les ans un sacrilége. Eh ! quelle apparence y a-t-il qu'en vous confessant seulement à Pâques, vous renonciez tout de bon au péché, si vous ne voulez point d'un moyen que vous savez être si nécessaire et si sûr pour persévérer dans la grâce ?

Un malade qui veut se rétablir, réparer ses forces, et jouir d'une bonne santé, veut aussi, et par conséquent, user des remèdes qu'on lui présente, et suivre le régime de vie qu'on lui prescrit, sans quoi l'on ne peut pas dire qu'il veuille sincèrement être guéri; ou bien il veut être guéri sans remède et comme par miracle; ce qui n'est pas d'un homme sensé.

Mais peut-être qu'en vous bornant à la confession pascale, vous n'êtes pas moins exact à remplir tous les devoirs de la Religion, vous n'avez pas moins le péché en horreur, votre conscience n'en est pas moins pure, et vous n'êtes pas moins prêt à mourir, quand même la mort viendrait vous surprendre.

Cela est-il bien vrai ? Soyez de bonne foi, mon C. P., et répondez comme devant Dieu. N'est-il pas vrai, au contraire, que si vous approchiez des sacrements cinq ou six fois dans l'année, vous auriez rompu il y a longtemps, ou du moins bien affaibli cette misérable habitude qui fait tous les ans la matière honteuse de votre confession ? N'est-il pas vrai que, si vous vous confessiez tous les mois, vous ne seriez ni si emporté, ni si vif, ni si sensible aux biens et aux maux de cette vie ? ne seriez-vous pas plus assidu au service divin, plus empressé à écouter la parole de Dieu, plus disposé à la pratiquer, plus régulier, plus exact, plus chrétien en tout ? Et

pourquoi ? Pour mille raisons que vous sentiriez aussi bien que moi, si vous vouliez vous donner la peine de réfléchir et de vous rendre justice. Ecoutez-les ; c'est ma seconde réflexion.

Celui qui a pour principe de se confesser, par exemple, régulièrement une fois le mois, se met par là dans l'heureuse nécessité de ne jamais perdre son âme de vue, d'examiner toutes ses actions, tous ses désirs, et jusqu'à la moindre de ses pensées. Notre grand mal est de ne pas compter nos péchés ; et parmi les chrétiens qui se bornent à la confession pascale, il n'en est peut-être pas un seul qui en déclare le nombre et toutes les circonstances essentielles, à moins qu'il ne soit question de ces crimes énormes qui ne cessent de déchirer la conscience.

Les pensées et les désirs impurs, les pensées et les désirs de vengeance, les pensées et les désirs d'ambition et de jalousie, sont des péchés griefs toutes les fois qu'on s'y arrête, qu'on y consent, qu'on s'y plaît. Qui est-ce qui les compte ? Les médisances, les paroles injurieuses, les jugements téméraires, les saillies de l'orgueil, les vaines complaisances de l'amour-propre, les dépenses inutiles, le temps perdu, les grâces négligées, tous ces péchés, et une infinité d'autres semblables, sont très souvent mortels. Qui est-ce qui les compte ? Personne. De là vient qu'on ne se corrige jamais, et que ces confessions d'un an sont toujours à peu près les mêmes.

Il n'en est pas ainsi d'un chrétien qui fréquente les sacrements. Il ne compte pas ses péchés en gros, mais en détail et par le menu, si j'ose me servir de

ce terme. Il compare les fautes dont il se sent coupable aujourd'hui, avec celles dont il s'est confessé il y a un mois ; et il comparera celles dont il s'accusera dans un mois, avec celles dont il s'accuse aujourd'hui. Le nombre de ses péchés diminue d'une confession à l'autre, parce que les saintes résolutions qu'il forme dans le Tribunal n'ont pas le temps de s'affaiblir. Il ne donne pas aux mauvaises habitudes le temps de se fortifier ; il arrache les mauvaises herbes de son champ, à mesure qu'elles y croissent ; elles n'ont pas le temps de croître et de s'y enraciner. Voici une autre raison :

Un chrétien doit avoir au moins autant de soin de son âme que de son corps. Mais, aveugles que nous sommes ! nous voulons que notre corps soit propre, et nous laissons croupir notre âme dans l'ordure de mille péchés ! *Hypocrites, qui nettoyez avec tant de soin les dehors du vase, nettoyez donc aussi le dedans*, qui est tout rempli de corruption. Lavez, purifiez cette âme que le Saint-Esprit a eue principalement en vue quand il a prescrit à Moïse ce grand nombre d'aspersions, d'ablutions, de purifications que vous observez avec une si scrupuleuse régularité. Tel est le reproche sanglant que faisait Notre-Seigneur aux Pharisiens ; et c'est à nous, aussi bien qu'à eux, que ce reproche s'adresse.

Il s'adresse à vous qui êtes idolâtre de votre chair, qui ne pouvez pas souffrir la moindre tache, ni la plus petite mauvaise odeur ; vous voulez de la propreté dans votre personne et dans tout ce qui vous environne : à la bonne heure ; mais comptez-vous votre âme pour rien ? et n'avez-vous pas honte de la laisser croupir, comme vous faites, dans la poussière de mille iniquités ?

Vous feriez horreur, on ne pourrait pas vous sup-

porter, vous ne pourriez pas vous supporter vous-même, si votre corps était aussi négligé, aussi sale, aussi infect qu'une âme souillée par le péché. Hélas! vous soignez votre corps, vous le parez avec tant d'art, tant de complaisance; et vous ne jetez pas seulement un coup d'œil sur cette âme, dont toutes les affections sont dans un désorde affreux! Ah! si vous vouliez la considérer un instant dans la croix de J. C. (c'est le vrai miroir des femmes sincèrement chrétiennes), vous la verriez couverte de mille taches qui la défigurent; vous sentiriez, pour ainsi dire, l'odeur du péché qui vous environne, et de toutes les passions qui vous tourmentent. Que de vices! quelle laideur, mon C. P.! Et où en seriez-vous, si celui qui a créé votre âme à son image, qui l'a lavée dans son sang, venait vous la redemander tout à l'heure?

Ah! M. F., quelle réforme dans nos mœurs, si nous veillions sur notre âme et à l'affaire de notre salut, comme nous veillons sur notre corps et à nos affaires temporelles! Quel heureux changement, mon C. P., dans votre façon de penser et de vivre, si vous preniez l'habitude de faire tous les mois la revue de votre conscience, de la déployer aux yeux d'un confesseur éclairé, d'en examiner avec lui toutes les taches, et de vous purifier ensuite dans le sang de Jésus-Christ! Croyez-moi, vous deviendriez bientôt un bon chrétien.

— Je fais mon examen tous les jours, je demande pardon à Dieu de mes péchés, et je lui promets de les éviter moyennant sa grâce. — Fort bien : mais outre qu'il n'est guère vraisemblable qu'un chrétien qui est assez religieux pour examiner sa conscience tous les jours, ne se confesse qu'une fois l'an, ou qu'un chrétien qui ne se confesse qu'une fois l'an

fasse régulièrement tous les jours, et comme il faut, l'examen de sa conscience, qu'est-ce que cet examen? qu'est-ce que la contrition qui en résulte? quel est le fruit des bonnes résolutions que vous prenez en conséquence? Si cet examen était sérieux, s'il était bien approfondi, si le péché vous déplaisait véritablement, comme vous le dites; si vous étiez jaloux de tenir votre âme pure devant Dieu, n'useriez-vous pas plus souvent du remède que l'on vous offre, soit pour vous purifier des péchés que vous avez commis, soit pour vous préserver de ceux que vous pouvez encore commettre?

Quelle différence n'y a-t-il pas d'ailleurs entre cet examen journalier, et celui que fait un vrai pénitent avant de se présenter au Prêtre! Quelle différence entre les promesses vagues que l'on fait à Dieu hors du Tribunal, et les résolutions que l'on forme dans le Tribunal sur chacune des fautes dont on s'accuse! Ici, la seule crainte de commettre un sacrilége fait qu'on développe, tout autrement qu'ailleurs, les replis de sa conscience; la confession que l'on y fait est plus expresse; elle est plus humble, et la sainte confusion dont elle est accompagnée produit nécessairement une douleur plus vive, un repentir plus amer. Les promesses que l'on y fait à Dieu et à son Ministre sont plus sincères; elles ont infiniment plus de force, plus de solidité, et par conséquent plus d'effet. La confession fréquente est donc le moyen le plus sûr pour opérer son salut et pour ne pas se damner, pour se corriger de ses vices et pour avancer dans la vertu.

Jeunes gens, l'année de votre première communion vous vous confessiez régulièrement tous les mois; cela vous était nécessaire pour en conserver les fruits et pour vous fortifier dans la grâce. Mais à

présent, n'avez-vous pas un plus grand besoin de ce sacrement ? Les passions sont plus vives chez vous, les occasions plus dangereuses, les compagnies plus séduisantes; cependant vous renvoyez la confession à trois mois. Qu'arrivera-t-il ? bientôt vous attendrez un an; peut-être en viendrez-vous à ne plus vous présenter au saint Tribunal. N'est-ce pas courir à une perte certaine ? Croyez-moi, vous trouverez dans la fréquentation des sacrements, et vous ne trouverez que là, un préservatif infaillible contre vos passions et contre la corruption du siècle au milieu duquel vous êtes obligés de vivre. Plus ce siècle est pervers, plus vous avez de mesures à garder et de précautions à prendre. Or, tout ce que vous pourriez faire d'ailleurs, pour vous garantir de la contagion, serait à peu près inutile si vous abandonniez l'usage des sacrements.

—Mais il y a des personnes qui se confessent souvent, et qui n'en valent pas mieux.

— Premièrement, cela n'est pas vrai, à moins que ce ne soit quelqu'un de ces hypocrites qui, sous le voile de leur prétendue dévotion, cachent la scélératesse d'une âme vendue à l'iniquité, ce qui est rare. Un chrétien qui se confesse souvent, de bonne foi et par un principe de religion, n'est pas sans péché, il est vrai, parce que la confession ne vous rend pas impeccable; mais il ne tombe guère dans ces fautes énormes dont nous avons les oreilles salies tous les ans, par la confession de ceux que nous ne voyons jamais hors le temps de Pâques.

Un chrétien qui se confesse souvent, et dans de bonnes dispositions, n'est point un ivrogne, ni un impudique, ni un vindicatif avec lequel il faille disputer des heures entières pour le déterminer à quel-

ques démarches, à quelques avances de réconciliation. Un chrétien qui se confesse souvent et dans de bonnes dispositions, ne cause ni scandale, ni trouble dans la paroisse.

En second lieu, si la fréquentation des sacrements ne le rend pas aussi bon qu'il pourrait et qu'il devrait être, elle empêche tout au moins qu'il ne devienne plus méchant. Il est vif: s'il ne fréquentait pas les sacrements, il serait brutal et insupportable. Il paraît trop attaché à ses intérêts : s'il ne fréquentait pas les sacrements, il serait d'une avarice sordide. Il succombe quelquefois à certaines tentations: s'il ne fréquentait pas les sacrements, il croupirait dans les plus honteuses habitudes. On l'entend quelquefois médire: s'il ne fréquentait pas les sacrements, il serait une langue détestable.

La racine des plus grands vices est dans son cœur, comme dans celui de tous les hommes ; elle vit, elle pousse ; mais il en coupe les rejetons, il les empêche de grandir. C'est un voyageur qui secoue sans cesse la poussière de ses pieds. C'est un homme sage qui, voulant prévenir les maladies occasionnées par les humeurs qui, séjournant dans l'estomac, se mêlent dans le sang, et donnent la fièvre, se purge de temps à autre, plus ou moins souvent, selon que ses humeurs sont plus abondantes ou plus vicieuses. Enfin, l'utilité de la confession fréquente est démontrée dans le fait, par l'expérience de ceux qui en ont contracté la sainte habitude, et qui en usent comme on doit en user pour se la rendre salutaire.

Bon Jésus ! qui, par un effet de votre infinie miséricorde, nous avez laissé, dans le sacrement de Pénitence, un remède infaillible contre les infirmités de notre âme qui tombe à chaque instant, pous-

serai-je l'ingratitude au point de mépriser un si grand bienfait, ou de me le rendre inutile ? Non, Seigneur, non : ce divin sacrement sera ma ressource et ma consolation, toutes les fois que j'aurai eu le malheur de vous offenser. Je me laverai sans cesse dans ce bain sacré, afin que vous servant, ô mon Dieu! avec une conscience pure, vous offrant un cœur pur, et levant vers le ciel des mains pures, je sois toujours prêt à mourir et à paraître devant vous, pour recevoir de votre infinie bonté la couronne de justice que vous avez préparée à vos élus dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, M. C. P., au nom du Père, etc.

POUR LE TREIZIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur les qualités de la fréquente Confession.

Occurrerunt ei decem viri leprosi. Dix lépreux coururent au-devant de Jésus. *S. Luc*, 17,

Qu'ils étaient bien informés de la puissance et de la bonté de Jésus-Christ ces hommes qui s'empressaient de se présenter à son passage pour obtenir le soulagement de leurs infirmités ! Si les pécheurs étaient aussi jaloux de recouvrer la grâce que ces hommes le sont de recouvrer la santé ; s'ils recouraient à Jésus-Christ, à ses sacrements, à ses ministres, avec autant d'ardeur que les dix lépreux de notre évangile courent à leur guérison, nous n'aurions pas besoin d'employer les exhortations pour les ébranler, les menaces pour les effrayer, et la rigueur de la pénitence pour les réduire. Mais, hé-

las ! non-seulement ils ne pensent pas à chercher Jésus-Christ, ils l'évitent ; et si ce bon Sauveur daigne les prévenir par ses avances , on les méprise, on les oublie, et souvent on en abuse pour l'outrager.

Ah ! du moins , M. F. , laissez-vous toucher , et par le désir que Jésus-Christ vous témoigne pour votre guérison , et par les facilités qu'il vous présente pour l'obtenir. Soumettez-vous aux règles qu'il a établies pour la guérison de votre âme, et aux précautions qu'il exige pour la rendre solide.

Après vous avoir parlé, dimanche dernier, de l'utilité de la confession fréquente, je dois vous parler aujourd'hui des qualités que doit avoir la confession fréquente, et des fruits que nous devons en retirer. Ne perdez pas un mot de ce que je vais vous dire.

Rien de plus précieux qu'un bon confesseur. Vous devez, M. C. F., le demander à Dieu avec instance, comme Tobie lui demanda un guide fidèle. Le bon médecin n'est pas celui qui permet à son malade tout ce qu'il veut; mais celui qui s'applique à connaître le mal, qui donne les remèdes efficaces, qui guérit et prévient la rechute. De même, le bon confesseur est celui qui tâche de connaître les habitudes et les attaches d'un pénitent, qui lui donne des avis salutaires, qui le convertit et le préserve de la rechute. Un confesseur trop facile , qui absout lorsqu'on est dans l'occasion prochaine du péché mortel et dans l'habitude du vice, est un guide aveugle, un meurtrier des âmes , un profanateur du sang de Jésus-Christ, un dissipateur des saints mystères. Il

lui faut de la douceur et de la charité, cela est vrai; mais il lui faut aussi de la fermeté et du zèle pour délier quand il faut, pour lier aussi quand il est nécessaire.

Un bon confesseur ne se contentera pas de vous écouter et de vous répondre; il vous interrogera lui-même sur une infinité de choses auxquelles la plupart des pénitents ne font pas assez d'attention; comme, par exemple, sur les devoirs de votre état, sur l'emploi de votre temps, sur les dépenses inutiles, sur les grâces négligées, sur le bon usage des biens et des maux que Dieu vous envoie. Il ne s'arrêtera pas précisément à votre conduite extérieure, il fouillera jusqu'au fond de ce misérable cœur, d'où naisssent les mauvaises pensées, les mauvais désirs, les actions criminelles. Il vous représentera, sans flatterie, ce que vos infirmités ont de plus dangereux. La pénitence qu'il vous imposera ne se réduira pas seulement à quelques prières, à quelques jeûnes, à quelques aumônes; il vous ordonnera certaines pratiques, lesquelles seront comme autant de remèdes que vous appliquerez sur le mal, autant de préservatifs contre vos rechutes.

Par exemple, vous êtes sujet à l'impureté, à la colère : votre pénitence sera de garder le silence, lorsque vous vous sentirez ému; de faire quelque acte de mortification, toutes les fois que vous aurez eu le malheur de vous arrêter volontairement à quelque mauvaise pensée. Si vous êtes enclin à l'avarice, il vous prescrira des aumônes. Si vous êtes lâche dans le service de Dieu, il vous prescrira la confession à quelque époque, l'assistance aux saints offices, des lectures de piété, des réflexions sur votre salut, des élévations fréquentes à Dieu. Mère négligente à vos devoirs, votre pénitence sera

de mettre de l'ordre dans vos occupations, de faire faire vous-même la prière à vos enfants, de leur apprendre le catéchisme, et de retrancher peu à peu quelque chose de vos ajustements. En un mot, ces pénitences seront choisies tout exprès pour vous punir par l'endroit où vous aurez péché, pour vous purifier peu à peu de l'affection au péché. Enfin, un bon directeur, plein de zèle pour le salut de votre âme, prendra toutes sortes de mesures pour vous éloigner du danger, pour vous prémunir contre les tentations et contre votre propre faiblesse; et par ses soins, par les prières fréquentes qu'il adressera au Seigneur, vous deviendrez un vrai disciple de Jésus-Christ, pourvu cependant que vous remplissiez, à l'égard de ce confesseur, tout les devoirs d'un vrai pénitent, qui cherche de bonne foi le royaume de Dieu et sa justice. Seconde réflexion.

Le premier devoir d'un pénitent, est de ne rien cacher à son confesseur de tout ce qui peut le mettre à portée de connaître son cœur. Qu'il sache, non-seulement la vie que vous menez aujourd'hui, mais celle que vous avez menée autrefois. Car, si votre confesseur ignore ce que vous avez été, il ne saura jamais parfaitement ce que vous êtes. Exposez donc à ses yeux vos infirmités passées, aussi bien que celles auxquelles vous êtes sujet: les habitudes anciennes ne sont jamais tellement détruites, qu'il n'y en ait toujours quelques restes. Ne cessez donc pas d'en gémir, et qu'elles fassent au moins en général la matière de toutes vos confessions. — L'amour-propre en souffre? — Tant mieux; ce n'est qu'à force de le mortifier, qu'on peut venir à bout

de le vaincre. — Cela renouvelle votre honte et vous couvre toujours d'une nouvelle confusion ? — Tant mieux encore; cette honte et cette confusion font revivre votre douleur et renouvellent votre pénitence.

Mais cette ouverture de cœur serait inutile , si vous n'y joigniez pas une parfaite docilité à suivre les avis qu'on vous donne, en usant des remèdes qu'on vous prescrit. Il est rare qu'un chrétien qui fréquente les sacrements, dispute avec son directeur sur les remèdes qu'il juge à propos de lui prescrire. Cela n'arrive qu'à ceux qui ne se confessent qu'une fois l'an. Apprivoisés avec le péché, ils s'imaginent qu'il leur est aussi facile de le réparer , qu'ils ont eu de facilité à le commettre. Ils trouvent sévère tout confesseur qui est exact. Si on leur refuse l'absolution , ils se fâchent. Si on la leur diffère, ils murmurent. Pour peu que la pénitence qu'on leur impose les gêne , ils cherchent des prétextes pour s'en dispenser ; ils demandent, ils veulent qu'on la change ou qu'on l'adoucisse.

Parmi les chrétiens qui se confessent souvent, on en trouve quelquefois qui donnent dans l'extrémité opposée ; ils ne sont jamais tranquilles, ils reviennent sans cesse sur le passé, ils s'imaginent ne jamais bien se confesser. En quoi il y a presque toujours moins d'humilité que d'amour-propre.

Etre persuadé que l'on ne fait jamais ce que l'on doit; craindre toujours de ne pas faire assez bien ce que l'on fait ; trembler sans cesse , et pour les péchés que l'on a commis, et pour ceux que l'on commet journellement, et pour ceux que l'on peut commettre ; avoir en horreur les petites fautes comme les grandes , et les éviter avec le même soin : jusque-là, M. C. F. , votre crainte est raison-

nable, elle est nécessaire ; et avec cette crainte, il n'est pas possible que vous ne fassiez des progrès dans la vertu. Mais vous inquiéter, vous tourmenter, pour savoir si telle confession est bien faite, si votre âme est bien avec Dieu, vouloir être certain de votre justification, cela ne se peut. Le seul moyen de faire cesser vos scrupules et de mettre votre âme en paix, c'est une docilité parfaite, une humble soumission aux avis de celui qui est chargé de votre conduite, vous reposant d'ailleurs avec une pleine confiance, non sur vos efforts et sur vos œuvres, mais sur la miséricorde de Dieu, sans laquelle celui qui paraît le plus juste n'a rien à espérer, et avec laquelle les plus grands pécheurs ne doivent jamais perdre courage.

Regardez donc votre confesseur comme un ange visible que Dieu lui-même vous a choisi, et suivez avec simplicité la route qu'il vous aura tracée, lorsque, avant de lui donner votre confiance, vous aurez pris toutes les précautions qui sont en votre pouvoir.

Nous trouvons d'ailleurs un grand nombre de pénitents qui paraissent très dociles dans la forme, et qui, au fond, ne le sont pas du tout. Ils acceptent avec soumission la pénitence qu'on leur impose ; ils écoutent avec humilité les avis qu'on leur donne ; ils promettent, et semblent promettre de bonne foi de faire tout ce qu'on leur dit : mais ils le négligent ensuite ; ils n'y pensent plus, et de là vient qu'ils sont toujours à peu près les mêmes.

Je suis très édifié, mon C. P., de vous voir approcher des sacrements une fois le mois, et aux principales fêtes de l'année ; vous devriez, ce semblent, moyennant une si sainte pratique, faire beau-

coup de progrès dans la vertu; et je m'aperçois que vous êtes toujours sujet à peu près aux mêmes imperfections. Si vous négligiez l'usage des sacrements, vous seriez plus imparfait encore : c'est donc un très grand bien de les fréquenter; mais, d'un autre côté, vous n'en devenez guère meilleur, et c'est un grand mal.

Vos confessions et vos communions sont réglées, ainsi que tous vos exercices de piété : cette exactitude est assurément très louable ; mais je crains que dans tout cela il n'y ait beaucoup de routine. Je crains que vous ne soyez plus attentif à suivre une certaine marche que vous vous êtes prescrite, qu'à bien faire chacune de vos actions en particulier. Je crains que vous ne soyez pas aussi appliqué à recueillir le fruit que vous devriez retirer de vos pieux exercices, que vous êtes soigneux de ne point les manquer au jour dit et à l'heure dite. Je crains enfin qu'il n'y ait pas, à beaucoup près, autant d'ordre dans votre intérieur, qu'il y en a dans vos pratiques extérieures. Est-ce que je blâme la règle ? Bien loin de là : elle est bonne, elle est nécessaire en tout. Mais je voudrais qu'il y eût dans votre intérieur, c'est-à-dire dans vos pensées, dans vos désirs, dans tous les mouvements de votre âme, autant de règle qu'il y en a dans votre dévotion extérieure. Vous ne veillez point assez sur vous-même; vous vous dissipez trop aisément; vous attendez, pour vous recueillir, que le temps de vos prières soit venu, et il faudrait vous recueillir avant de commencer votre ouvrage et pendant que vous travaillez ; avant de vous mettre à table et au jeu, et pendant que vous y êtes ; il faudrait vous recueillir avant de faire la correction à cet enfant, à ce domestique ; avant de répondre à ce propos qui mortifie

ou qui flatte votre amour-propre; avant de dire votre avis sur certaines choses ou sur certaines personnes. Il faudrait vous recueillir, en un mot, dans tous les lieux, dans tous les temps, dans toutes les circonstances qui sont pour vous une occasion ordinaire de péché.

Vous avez un grand regret de vos fautes; vous vous en accusez avec beaucoup d'humilité; mais vous n'êtes point assez attentif à les prévenir. Vous perdez de vue, trop souvent et trop longtemps, la présence de Dieu. Vous ne jetez guère les yeux sur votre conscience, que dans le temps fixé pour votre examen: vous faites des lectures de piété, vous entendez la parole de Dieu avec plaisir; mais cette divine parole ne fait sur vous que des impressions passagères, le moment d'après vous n'y pensez plus; vous n'approfondissez point assez les grandes vérités de la religion; ou enfin, vous ne faites point d'assez grands efforts pour réprimer les mouvements de la nature, et pour suivre les saintes inspirations de la grâce. Prenez garde, M. C. F., que vous ne fréquentiez les sacrements par habitude, par routine, autant et plus que par les motifs d'une vraie et solide piété.

Je finis par une réflexion que j'ai faite plus d'une fois, et sur laquelle on ne saurait trop insister. Encore un moment d'attention.

Un chrétien qui fréquente les sacrements doit singulièrement s'observer, non-seulement par rapport à lui, mais encore pour ne pas donner occasion à certains esprits de tourner la dévotion en ridicule. On remarque, on censure, dans celui qui se confesse et communie souvent, des choses dont on ne

se formalise point, et que l'on n'aperçoit même pas dans un autre qui n'approche des sacrements qu'une fois l'année. On exige, et cela est juste, que ceux-là soient moins imparfaits, qui usent plus fréquemment des remèdes que la Religion nous fournit pour corriger nos imperfections. Et lorsqu'ils ne paraissent pas tels qu'ils doivent être, on conclut, ou que les remèdes ne valent rien, ce qui est un blasphème; ou qu'ils en usent mal, et qu'ils en abusent par conséquent, ce qui est un sujet de scandale.

Lorsque nous exhortons certaines personnes à fréquenter les sacrements, elles nous répondent que tels et telles qui les fréquentent n'en valent pas mieux. C'est une mauvaise raison, mais c'en est une; c'est un faux prétexte, mais les mauvais chrétiens s'en servent, et c'est vous, mon C. F., qui le leur fournissez. Ils ne prétendent point que la fréquentation des sacrements vous rende impeccable; ils ne déraisonnent point jusqu'à prétendre que vous soyez parfait; mais quand ils vous voient sujet à certaines passions que l'usage des sacrements devrait, ce semble, réprimer, si vous en usiez comme il faut, ils vous soupçonnent de les profaner, ou ils regardent cette pratique, toute sainte qu'elle est, comme une chose à peu près indifférente.

Ce chrétien, dit-on, se confesse et communie plusieurs fois l'année; cependant il paraît aussi médisant et aussi vindicatif qu'un autre; il n'est ni plus patient, ni plus mortifié qu'un autre; il est aussi sensuel; il aime ses commodités et ses aises tout comme un autre, et ainsi du reste. D'où je conclus que votre façon de penser, de parler et d'agir en toutes choses, étant examinée de plus près par les personnes qui vous connaissent, vous

devez éviter les moindres fautes avec le plus grand soin, non-seulement par un principe de conscience, pour tenir votre âme pure devant Dieu, mais encore pour ne pas donner occasion aux esprits mal faits de blasphémer ou de mépriser les choses saintes.

Telles sont, M. C. P., les observations que j'avais à faire pour l'instruction de ceux qui fréquentent les sacrements. Choisissez d'abord un confesseur éclairé, pieux, plein de zèle pour le salut des âmes; ne lui cachez rien, et qu'il connaisse votre âme. Joignez à cette confiance une parfaite docilité, et laissez-vous conduire. Ne soyez jamais sans crainte pour les péchés dont vous avez reçu l'absolution; mais reposez-vous sur la miséricorde de Dieu et sur les mérites de Jésus-Christ.

Prenez garde que la fréquentation des sacrements ne devienne chez vous une routine. Confessez-vous toujours comme si vous étiez au lit de la mort, parce que vous ignorez en effet si cette confession ne sera pas la dernière de votre vie. Souvenez-vous enfin que si, malgré le fréquent usage de ce sacrement, vous ne vous sentez pas de jour en jour plus détaché du monde et de vous-même, il est infiniment à craindre qu'il n'y ait quelque vice essentiel dans vos confessions, et que vous n'y apportiez pas les dispositions convenables.

Il n'est pas de pratique plus salutaire, sans contredit, que la confession fréquente; c'est par elle, mon C. F., que vous persévérerez dans la grâce, que vous contracterez l'heureuse habitude de veiller sur vous-même, de compter vos fautes, et de vous précautionner contre les rechutes. C'est par la confession fréquente que vous tiendrez votre âme dans l'état où vous voudriez qu'elle fût quand elle paraîtra devant Dieu; que vous vous préparerez, et que vous

serez, pour ainsi dire, toujours prêt à lui rendre compte de votre vie. Il est difficile qu'un chrétien qui se confesse souvent, ne se sauve point, quand il le fait avec les dispositions requises; comme il est difficile qu'un autre qui ne se confesse qu'une fois l'an, ne se damne point.

O mon Dieu! quelle bonté d'avoir accordé à des hommes le pouvoir de remettre nos péchés, et de me les remettre toutes les fois que j'y serai tombé et que j'en aurai un vrai repentir! Faites que je profite avec humilité de cette grâce, et que j'y recoure avec foi et empressement. Mais que je n'oublie jamais que cette absolution, qui m'est toujours accordée avec tant d'indulgence et sous une peine si légère, a coûté à mon Sauveur tout son sang et sa vie. Montrez, ô Jésus! montrez sans cesse à votre Père vos adorables plaies, pour lui demander grâce en ma faveur; pour moi, je ne les perdrai jamais de vue, afin de comprendre à quel prix je puis être pardonné, et à quel prix je dois être couronné. Ainsi soit-il.

POUR LE QUATORZIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la liberté chrétienne.

Si vos Filius liberaverit, verè liberi eritis. Vous serez vraiment libres, lorsque le Fils de Dieu vous aura délivrés. *S. Jean*, 8.

Depuis plusieurs années, M. F., la philosophie se vante de connaître et de donner la liberté et l'indépendance au monde, et accuse la religion de ne faire que des malheureux et des esclaves. Pour

apprécier à leur juste valeur ces prétentions de notre siècle, et le vain reproche qu'il a fait à la Religion de prêcher l'oppression et la servitude, je dirai, d'après l'Evangile, que comme il y a deux maîtres, Dieu et Satan, et deux empires, la Religion et le monde, le devoir et les passions, il y a aussi deux libertés, comme deux dépendances, selon qu'on sert Dieu ou son rival, la Religion ou le monde, le devoir ou les passions. Il y a indépendance de l'honnête homme, et indépendance de celui qui ne l'est pas ; il y a liberté du chrétien, et liberté de l'impie ; liberté de bien faire, et liberté de mal faire ; liberté véritable, et liberté fausse ; liberté honorable, et liberté honteuse : comme il y a service de Dieu, et servitude du démon ; soumission à la Religion, et esclavage du monde ; fidélité à son devoir, et asservissement à ses passions. Et j'ajouterai avec l'Evangile, que nous ne serons vraiment libres de tout mal, que quand le Fils de Dieu nous aura délivrés par sa grâce : *Si Filius liberaverit vos, verè liberi eritis.*

Cette instruction est bien nécessaire dans ce malheureux siècle, où l'esprit d'indépendance et de fausse liberté a tellement prévalu, que les enfants et les jeunes gens ne veulent plus dépendre de leurs parents, où beaucoup de chrétiens s'affranchissent des devoirs de la Religion, et repoussent nos représentations en répondant qu'ils sont libres, que chacun à son opinion. Oui, M. F., Dieu vous a créés libres, parce qu'il veut être servi par amour et non par contrainte. Mais malheur à celui qui abuse de cette liberté ! Vous venez d'entendre l'oracle éternel : il est impossible de servir deux maîtres, Dieu et les passions.

Divin Sauveur, faites-nous bien comprendre cette

vérité si essentielle à notre salut et à la tranquillité des états ; et vous, mes Frères, donnez-moi votre attention.

L'HOMME est né libre, dit-on bien souvent, sans trop savoir ce que l'on veut dire. Car, de quoi l'homme est-il né libre? Est-ce de la faim, de la soif, du froid, de la chaleur, des maladies, de la mort? Personne de sensé n'osera le prétendre. Bon gré, mal gré, le monarque le plus puissant, l'athée le plus libertin, sentiront toujours, par mille endroits, qu'ils ont un souverain Maître qui tient en sa main leur santé et leur vie, leurs succès et leurs revers.

L'homme est né libre: mais de quoi? Libre de tout besoin, indépendant de tout secours d'autrui? Non: l'enfant a besoin du secours de sa mère; le vieillard, de celui des jeunes ; le serviteur a besoin du maître ; le maître, du serviteur; les familles et les peuples ont besoin d'être gouvernés par des chefs : sans cela il n'y aurait ni peuples ni familles. En un mot, les hommes ne sauraient vivre, s'ils ne se rendent, par la société, serviteurs les uns des autres.

L'homme est né libre et indépendant: mais de quoi? de toute erreur, de toute passion, de tout vice? Ah ! plût à Dieu que cela fût ainsi! C'est alors que l'homme serait vraiment, saintement et heureusement libre. Alors il n'y aurait plus de disputes, plus de procès, plus de guerres, plus de péchés, plus de crimes. Le monde entier serait un paradis terrestre. Mais, hélas! M. F., qui ne sait que depuis le jour où, dans le désir insensé de se rendre indépendant de Dieu même, il s'est fait rebelle, l'homme

est devenu le jouet de mille erreurs qui l'égarent, l'esclave de mille passions qui le tyrannisent? Le mensonge le séduit; l'envie le ronge; la cupidité, l'intérêt, l'entraînent; la colère l'emporte; l'impureté le dégrade; l'ambition le tourmente. Toutes les passions s'en font, tour à tour, leur jouet et leur victime; et la Religion seule peut le délivrer de cette humiliante servitude, de ce honteux esclavage, et lui rendre cet empire sur ses penchants, cette liberté originelle qu'il a perdue par sa rébellion.

L'homme est né libre et indépendant, mais de quoi? de tout devoir et de toute conscience? Oui, disent au fond de leur cœur le libertin, l'impie, le voleur, l'assassin, qui ne connaissent et ne convoitent que la liberté de mal faire. Et voilà, M. F., la liberté que vante, qu'affectionne, que réclame cette multitude confuse d'hommes corrompus et corrupteurs qu'on appelle le monde; car, *se laisser corrompre, et corrompre les autres à son tour, voilà ce qui s'appelle le siècle*, a dit, il y a longtemps, non un Père de l'Eglise, mais un auteur païen.

En effet, en quoi un siècle pareil peut-il faire consister sa liberté et son indépendance? N'est-ce point à être libre et indépendant de tout devoir, à n'être esclave que des passions, à ne suivre que ses convoitises? c'est-à-dire à être libre, non pas comme un homme digne de ce nom, mais comme un homme dégradé et abruti à l'état de sauvage; ou plutôt comme les animaux sans raison, auxquels Dieu n'a pas daigné donner des lois comme à l'homme, mais qu'il abandonne à l'instinct de leur brutalité? N'est-ce pas à être libre et indépendant de tout honneur, de toute bonne foi, de toute probité? à n'être esclave que de l'argent ou de l'intérêt? à n'adorer que la fortune? à vendre, pour une place,

et même pour un écu, son serment et sa conscience? N'est-ce pas à s'affranchir des devoirs de la religion? à ne se croire obligé ni à la confession, ni à la messe, ni à aucun précepte de l'Eglise? c'est-à-dire à être libre, non pas comme un honnête homme, mais comme des gens qui n'ont ni foi, ni loi, ni Dieu?

N'est-ce point à être libre et indépendant de toute subordination légitime, de l'autorité paternelle dans la famille, de l'autorité des souverains dans la société, et à ne reconnaître de souverain véritable que soi? c'est-à-dire à être libre, non pas comme l'homme sage qui respecte l'autorité des souverains et celle des pères et mères, comme nécessaires toutes deux au repos des familles et des empires, et par là même établies de Dieu; mais comme des enfants et des sujets rebelles, pour se rendre indépendants de leur autorité et de leur surveillance, pour devenir les tyrans et les bourreaux des peuples?

N'est-ce point à être libre et indépendant de toute crainte de Dieu et des hommes, de tout respect pour les mœurs? pour suborner à son aise et corrompre l'innocence, pour débaucher la femme de son voisin? N'est-ce point à haïr, à insulter la religion, ses ministres et ses fidèles, à les exterminer, s'il était possible? Ah! le chef des apôtres les avait bien dépeints, ces libéraux, lorsqu'il écrivait aux fidèles de son temps, qu'il y aurait des docteurs du mensonge, des hommes audacieux et amoureux d'eux-mêmes, des hommes insatiables d'argent et de crimes, qui blasphémeraient contre la saine doctrine, mépriseraient les puissances, amorceraient, par les plus viles passions, les âmes basses ou légères, leur promettant la liberté, tandis qu'ils sont eux-mêmes esclaves de la corruption : *Liber-*

tatem illis promittentes, cùm ipsi servi sint corruptionis. Ah! qui ne voit que si une telle liberté prévalait dans le monde, on verrait les rois égorgés par leurs sujets indépendants et sans lois; les pères, par leurs enfants; l'époux empoisonné par son épouse; l'ami trahi par son ami; le voisin persécuté par son voisin; en un mot, on verrait, comme en enfer, la moitié des habitants de la terre occupée à torturer l'autre moitié. Mon Dieu! préservez-nous d'une si horrible liberté, et daignez nous apprendre en quoi consiste cette sainte liberté que vous assurez à vos enfants.

En quoi consistent la liberté et l'indépendance du chrétien? L'Apôtre nous l'apprend en deux mots. Le vrai chrétien, dit-il, est esclave de son devoir, et libre de toute passion : *Liberati à peccato, servi facti estis justitiæ.* Soumis à Dieu, et indépendant de tout le reste, attaché inséparablement à Dieu seul comme à son père, il s'élève au-dessus du monde entier, et règne sur lui-même.

Que les hommes, jouets de mille erreurs, de mille opinions, de mille systèmes, flottent sans cesse comme des enfants, çà et là, dans l'incertitude et l'ignorance de la vérité, et se laissent emporter à tout vent de doctrine par la tromperie de leurs semblables, comme de frêles esquifs sur une mer orageuse; le chrétien, éclairé par la foi, soutenu par l'espérance, animé par la charité, et monté sur le vaisseau de l'Eglise dont Dieu lui-même est le pilote; le chrétien, dis-je, est libre et calme au milieu des tempêtes; il en voit mille faire naufrage à gauche, dix mille s'abîmer à sa droite, tandis que, guidé par la foi, il avance, à travers les écueils et les ora-

ges, au port de l'éternité bienheureuse. Que les hommes, esclaves de la coutume, de la mode, de l'esprit de leur siècle, n'aient pas la force de résister au torrent, et se laissent entraîner comme les autres dans le gouffre de la dépravation générale ; le chrétien, libre et indépendant de la coutume, de la mode, et de l'opinion du monde ; le chrétien, plus fort que les hommes ; le chrétien, appuyé sur Dieu comme sur un rocher immuable, se rit de la violence de ce torrent funeste qui ne peut pas même l'atteindre. Que les hommes, esclaves de l'argent et de la fortune, s'occupent, s'inquiètent, se tourmentent nuit et jour pour en acquérir, se déshonorent pour cela par mille bassesses, mille iniquités, mille parjures ; le vrai chrétien, riche de Dieu, est libre et indépendant de toute avarice, de toute ambition, de toute jalousie : content de ce que Dieu lui donne, il n'aspire qu'à être riche en probité, en vertus et en bonnes œuvres. Que les hommes, esclaves de la plus honteuse et de la plus tyrannique de toutes les passions, au lieu de libres se fassent libertins, et s'abrutissent le corps et l'âme par la débauche ; le chrétien, armé de vigilance, de sobriété, de jeûnes, de mortifications, et de la grâce d'en haut, sait réduire en servitude cette passion funeste, et se rendre libre et indépendant de lui-même.

Que des hommes, esclaves, comme Satan, de leur orgueil et de leur ambition, se soulèvent, comme ce premier rebelle, contre l'autorité légitime, nécessaire à la paix du monde ; qu'ils entraînent dans leur rébellion les méchants et les hommes faibles, pour les opprimer ensuite, par la terreur, sous le joug de leur tyrannie ; le chrétien, libre et indépendant en présence des factions, restera ferme à son devoir, répondant à toutes les menaces comme ce

magistrat célèbre : « Mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roi, et mon corps est entre les mains des méchants : qu'on en fasse ce qu'on voudra. » Que les hommes, ayant peur les uns des autres, et vils esclaves du *qu'en dira-t-on,* n'osent suivre leur devoir et leur conscience, ni être tout-à-fait chrétiens et catholiques ; le vrai chrétien, vraiment libre et indépendant, *fait bien, et laisse dire.* Et quand d'une simple raillerie on passerait à la calomnie, aux insultes, aux malédictions, le chrétien, supérieur à tous ces outrages, y répondra par des bénédictions et des prières. Et quand on en viendrait à le jeter dans les cachots, ou devant les bêtes féroces, à le brûler tout vif sur le gril ou sur les bûchers des martyrs, le chrétien, supérieur à la nature même, par sa soumission à Dieu ; le chrétien, libre et indépendant dans les fers et au milieu des supplices, livrera sans regret ce corps de boue aux flammes, aux dents des bêtes, au glaive du bourreau, pour aller jouir plus tôt de la liberté parfaite des enfants de Dieu, affranchi de toutes les misères corporelles et spirituelles, de la faim, de la soif, des maladies, de la mort, de toute erreur, de toute passion, de tout vice, de toute possibilité de mal faire.

Voilà, M. F., comme le chrétien aspire à être libre et indépendant de toute erreur, de tout péché, de toute inclination mauvaise, indépendant de tout ce qui porte à mal faire. Et la religion seule lui donne cette liberté et cette indépendance désirable ; car la religion seule lui annonce, au nom de Dieu, toute vérité nécessaire et utile, et le rend par là libre de toute erreur. La religion seule lui apprend à mépriser le monde, et à se rendre libre du honteux esclavage qu'il impose aux siens. La

religion seule lui apprend à détacher son cœur de tous les biens de la terre, et à se rendre libre de toute avarice, de toute ambition, de toute bassesse, de toute iniquité. La religion seule lui apprend à se renoncer et à se vaincre lui-même, à se rendre indépendant des séductions de l'orgueil et des convoitises de la chair, à être libre de la liberté de Dieu même. Tout ce qu'elle lui prescrit, même de plus pénible, la prière, les jeûnes, les mortifications, la confession de ses fautes, ne sont que des moyens nécessaires pour l'affranchir de toute servitude, et le rendre vraiment libre.

Non-seulement la religion donne au chrétien la vraie liberté, celle qui nous délivre de tout vice ; mais elle donne encore aux hommes cette liberté sociale, cette douceur de gouvernement, qui fait que parmi les nations chrétiennes on ne voit plus d'esclaves, et que les rois sont plus les pères que les maîtres de leurs peuples, et les peuples moins les sujets que les enfants de leurs souverains. Avant le christianisme, il n'en était pas de même. Dans le pays le plus renommé pour la liberté de son gouvernement, dans la république d'Athènes, on comptait pour chaque homme libre deux esclaves qui, pour la vie et la mort, étaient à la disposition de leurs maîtres. Ce qu'on appelle la république romaine, c'était le monde entier asservi à une seule ville, dans laquelle, sur plus d'un million d'habitants, il y en avait à peine deux mille qui possédassent quelque chose en propre, au rapport du plus célèbre orateur de Rome : tout le reste était mercenaire, mendiant ou esclave. Et comment esclave? En voici un exemple. Des maîtres qui en avaient souvent des milliers à leur service, en faisaient jeter quelquefois tout vivants dans leurs vi-

viers, pour y servir de pâture à d'énormes poissons et rendre leur chair plus délicate. Et aucun philosophe, aucune loi d'alors ne blâmait cet usage.

Voilà, M. F., ce qu'étaient la liberté, l'égalité, la fraternité sous la république romaine, lorsque les apôtres sont venus apprendre au monde que Dieu était le père et le seigneur des esclaves comme des maîtres, que Jésus-Christ les avait rachetés au prix de son sang, et qu'ils étaient appelés au royaume du ciel comme les autres. Dès lors les maîtres, devenant chrétiens, commencèrent à regarder leurs esclaves, non plus comme des bêtes de somme qu'ils pouvaient assommer à leur fantaisie, mais comme des hommes qui, quoique leurs serviteurs et leurs domestiques par leur condition, étaient néanmoins leurs frères en Jésus-Christ, leurs égaux, et peut-être leurs supérieurs en mérite devant Dieu. L'esclavage adouci par la foi ne devint plus qu'un service honorable, qui était souvent récompensé d'une liberté entière. Les empereurs et les rois même des peuples barbares, voyant que leurs sujets, devenus chrétiens, devenaient aussi moins turbulents et plus fidèles, s'adoucirent à leur tour, et rendirent leur autorité plus paternelle. Un pape, dans la vue d'augmenter cette douceur évangélique, déclara solennellement dans un concile, que les chrétiens devaient être exempts de la servitude. En conséquence, on vit le nombre des esclaves, qui était innombrable sous le paganisme, diminuer sensiblement partout, mais surtout en France, où les rois, devenus chrétiens plus tôt, affranchirent d'abord ceux de leur domaine, et finirent par établir, comme une loi générale, que tout esclave qui mettrait le pied sur le sol de la France, deviendrait libre par là même.

Hélas ! M. F., cet esclavage honteux et cruel, si général avant le christianisme, l'est encore dans les pays que n'éclaire point cette religion sainte. Et où sont les hommes généreux qui, renonçant à leur patrie, leur famille, leur repos, s'en aillent, au péril de leur vie, apprivoiser la férocité des sauvages, et adoucir chez les Turcs le malheur des esclaves ? Est-ce chez les philosophes du siècle, libéraux, indépendants, comme ils s'appellent ? Non, M. F. : ceux-là s'occupent à pervertir, et non pas à convertir. Oh ! ce sont les prêtres et les missionnaires de cette même religion, qui seule a converti et civilisé nos ancêtres, et qui donne à l'Europe plus de raison, de lumière, de sagesse et de douceur de gouvernement, qu'on n'en voit aux autres peuples de la terre.

Oui, c'est la religion, et la religion seule qui a reçu de Dieu toutes les promesses de la vie présente et de la vie future. C'est la religion, et la religion seule qui peut procurer à l'homme et aux nations tout le bonheur possible en ce monde et en l'autre, la paix, le contentement, la concorde, la vraie liberté spirituelle et temporelle.

Cessons donc enfin de nous laisser, comme des enfants, mener par des mots; cessons de nous imaginer que la liberté d'un honnête homme consiste dans la révolte, dans le mépris de ses devoirs, dans l'oubli de la religion et de ses exercices, dans l'asservissement à ses passions, ou qu'elle se trouve dans quelque signe ignoble. Non, M. F., non : la liberté et l'indépendance de l'homme de bien consistent dans la piété envers Dieu, la justice et la charité envers ses semblables, la tempérance et la modération dans ses propres désirs. Elle se trouve dans la religion, qui apprend à l'homme à être supérieur à lui-même

et au monde entier, pour ne suivre que son devoir ; dans la religion, qui apprend aux souverains à exercer leur autorité d'une manière juste et paternelle, et aux sujets à leur rendre une obéissance filiale. Elle se trouve au pied de la croix, qui est le vrai arbre de la liberté, de l'égalité, de la fraternité véritables. C'est au pied de la croix que nous sommes vraiment tous égaux, rois et sujets, maîtres et serviteurs, grands et petits, riches et pauvres; parce que là nous sommes tous pécheurs, pleins de misères, ayant tous besoin d'être rachetés par la même miséricorde. C'est au pied de la croix que nous sommes tous frères, parce que c'est la croix qui nous donne à tous le même Dieu pour père, la même Eglise pour mère, le même ciel pour héritage. C'est au pied de la croix que nous devenons vraiment libres, parce que c'est sur la croix que le Fils de Dieu fait homme nous délivre, au prix de sa vie, de l'esclavage du démon, du monde et de nos passions, pour nous faire jouir en Dieu d'une liberté parfaite, d'une paix inaltérable, d'un bonheur sans fin et sans mesure, que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.



POUR LE QUINZIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la mort corporelle et spirituelle.

Ecce mortuus efferebatur. On portait un mort à la sépulture. *S. Luc*, 7.

La plus pathétique, la plus touchante, comme la plus solide de toutes les exhortations, est, sans contredit, mes chers Paroissiens, la vue d'un cadavre que l'on emporte, et que l'on va cacher dans la terre. Nous y trouvons tout à la fois l'image de ce que nous serons nous-mêmes un jour, et l'image de l'état affreux dans lequel est réduite une âme que le péché a fait mourir en la privant de la grâce sanctifiante.

Il y a donc deux sortes de mort : l'une qui sépare l'âme d'avec le corps ; l'autre qui sépare l'âme d'avec Dieu. La première est la chose du monde la plus naturelle, la plus inévitable, la plus juste, et elle n'est réellement à craindre qu'à cause de la seconde mort. Celle-ci est le plus grand de tous les malheurs, le seul même qui soit à craindre. Heureux qui ne perd jamais de vue ces deux morts, qui les médite sans cesse, et qui règle sa vie en conséquence ! Faisons là-dessus quelques réflexions.

Craindre la mort à cause du jugement dont elle est suivie, rien de plus raisonnable que cette crainte. Elle a pour objet une autre mort, après laquelle il

n'y a plus d'espérance. Il n'est personne sans doute qui ne craigne de mourir ainsi éternellement. Mais craindre la mort indépendamment de ses suites; craindre de rendre à la terre ce corps qu'elle nous a prêté pour un peu de temps; ne vouloir pas même y penser, quel aveuglement! La mort n'est-elle pas, malgré nous, continuellement présente à nos yeux, à nos oreilles, à notre esprit, à notre imagination? Il n'est guère de jour que nous n'en parlions, ou que nous n'en entendions parler; nous trouvons partout des tombeaux et des cimetières. Les maisons que nous habitons, les lits où nous couchons, les biens dont nous jouissons, ne nous rappellent-ils pas la mémoire de ceux qui y ont habité avant nous, qui y ont couché avant nous, qui ont possédé ces biens avant nous? Et notre imagination ne se transporte-t-elle pas dans leurs tombeaux, où il nous semble voir ce tas d'ossements, de pourriture, de poussière, à quoi ils sont maintenant réduits?

Je dis plus: nous faisons chaque nuit, dans les bras du sommeil, la figure que nous ferons en rendant l'âme, en tombant dans les bras de la mort. Nous fermons les yeux, nous perdons connaissance, nous n'avons plus l'usage de nos sens, et notre esprit se trouve tout-à-coup comme transporté au loin, dans un nouveau pays, dans un nouveau monde, et quelquefois avec des personnes que nous n'avons jamais connues. Ne semble-t-il pas, M. F., que la providence ne nous ait rendu le sommeil absolument nécessaire, qu'afin qu'étant forcés d'exprimer tous les jours dans notre personne l'image de la mort, nous ne puissions jamais la perdre de vue?

D'où vient donc que certaines personnes ne peuvent souffrir qu'on parle de la mort devant elles? D'où peut venir cette faiblesse, mon cher Frère?

De deux choses l'une : ou vous menez une vie chrétienne, ou non. Si vous menez une vie chrétienne, vous devez être enchanté qu'on vous parle souvent de la mort, par laquelle vous recevrez la récompense de vos bonnes œuvres : en avançant vers la mort, vous avancez vers votre bonheur ; et la pensée de ce bonheur n'a certainement rien qui puisse vous affliger ou vous déplaire. Que si vous menez une mauvaise vie, il est plus nécessaire encore de vous rappeler souvent votre fin dernière, afin que vous vous y prépariez en sortant de l'état du péché ; car le Saint-Esprit nous dit qu'il n'y a rien de plus capable de nous faire éviter le péché, que la pensée de la mort. Eh ! dites-moi : est-ce que la mort s'éloigne quand on l'oublie? ou bien vient-elle plus vite quand on y pense et qu'on en parle? Cela n'est point agréable, je le sais ; mais faut-il se faire illusion sur celle de toutes les vérités qu'il nous importe le plus d'approfondir, et qui devrait nous être toujours présente ?

De toutes les réflexions que nous offre la mort, la plus sérieuse et la plus solide c'est la justice que Dieu fait éclater contre nous, en permettant que toutes les parties de notre corps tombent en pourriture et en cendres, comme le cadavre des animaux. Ce corps qui fut animé par votre souffle, ô mon Dieu ! ce corps qui fut uni à une âme faite à votre image ; ce corps qui fut sanctifié, consacré, divinisé, pour ainsi dire, par les mystères les plus saints ; ce corps qui doit ressusciter un jour et reprendre sa forme première, pourquoi le confondez-vous donc ainsi avec les plus vils animaux ? Ah ! je le vois, je le sens, il faut que l'instrument du péché soit détruit. Vous êtes juste, Seigneur, vous êtes juste, et tous vos jugements sont l'équité même.

Tous les sens, tous les membres de ce corps sont les instruments de tous mes désordres. Il est juste, il est trop juste, Seigneur, que vous m'arrachiez tous ces instruments d'iniquité; il est juste que vous les brisiez, et qu'ils soient réduits en poussière.

Arrêtez-vous ici un moment, mes chers Frères, et considérez la fureur que la mort exerce sur cette chair, et comment elle est traitée pour avoir été conçue dans le péché, pour avoir été l'instrument du péché, pour avoir été souillée par le péché. Elle la met en pièces, elle la mêle et la pétrit, pour ainsi dire, avec le limon dont elle avait été formée. Cette pensée vous fait horreur, vous frémissez; et cette pensée, néanmoins, est une des plus douces consolations de l'homme juste. Ah! maudite chair, dit-il, tu es maintenant un piége tendu pour perdre mon âme, la cause de toutes mes misères, le plus dangereux de mes ennemis. Patience! viendra un temps où tous ces piéges seront rompus, où la mort me vengera. Elle vengera le Maître suprême contre lequel tu ne cesses de te révolter. Tu seras réduite en poussière, et de cette poussière s'élèvera une voix qui criera jusqu'à la fin du monde : Vous êtes juste, grand Dieu! vous êtes juste.

Insensés que nous sommes! cette chair est à nos yeux comme une espèce d'idole, autour de laquelle nous cherchons à rassembler tout ce qui lui plaît, tout ce qui la flatte davantage. Il semble qu'elle soit immortelle; et nous ne voulons pas voir que nous engraissons, que nous couronnons de fleurs une victime sur laquelle la mort a le bras levé, qui peut à chaque instant tomber sous ses coups, et qui, dès cette nuit même, sera peut-être égorgée.

Moïse, voulant faire sentir au peuple de Dieu com-

bien était vaine et méprisable l'idole qu'il s'était fabriquée, prend le veau d'or, le fond, le réduit en poudre, jette cette poudre dans l'eau, et la leur fait boire. C'est ainsi, mon C. F., que la mort mettra votre corps en poudre. Imaginez-vous le voir dans cet état, regardez cette idole fondue, considérez cette poignée de cendre à laquelle elle est enfin réduite. Avalez cette cendre, c'est-à-dire, pensez à votre fin; pensez-y sérieusement.

Vous ne pouvez vous étourdir sur cette vérité. Lorsque nous faisons la peinture de vos mœurs, lorsque nous entrons dans le détail de vos devoirs, lorsque nous remettons sous vos yeux vos infidélités et vos désordres, vous nous accusez presque toujours d'exagération, vous trouvez des réponses à tout, des prétextes, des excuses à tout; et, après nous être épuisés pour vous convaincre, nous n'en sommes guère plus avancés. Mais quand on vous parle de la mort, quand on vous dit : Usuriers, avares, vindicatifs, ivrognes, impudiques, libertins, impies, vous mourrez, et vous pouvez mourir à toute heure; il n'y a point à disputer contre; c'est une vérité sans réplique, et vous êtes forcés de dire : Cela est vrai. Il est aussi sûr que je mourrai, qu'il est certain que je respire; j'ai beau me faire illusion en me promettant une longue vie. Et quand même je vivrais un siècle, après avoir vécu plus d'un siècle, je ne serais pas plus avancé qu'un autre qui meurt à vingt ans : un siècle à venir paraît quelque chose : un siècle passé n'est rien du tout. Il faut donc me résoudre a la mort; il faut que dès à présent je me familiarise avec cette pensée : Je mourrai. A quoi bon éloigner de mon esprit l'idée d'un malheur inévitable? Pourquoi ne pas m'occuper d'un événement qui doit infailliblement arriver,

que je vois venir, que j'attends, et qui peut arriver à toute heure? S'il est permis à un homme raisonnable de craindre la mort, ce ne peut être qu'à cause d'une autre mort, qui est celle de notre âme. C'est donc celle-là, et non la première, qui doit m'effrayer. Ah! M. F., que cette seconde mort est terrible! Seconde réflexion.

Lorsque nous mourons, *la terre retourne à la terre d'où elle a été tirée, et l'esprit retourne à Dieu d'où il est sorti.* Cela est dans l'ordre : l'un et l'autre vont se reposer dans leur centre. Mais lorsque le péché nous sépare d'avec Dieu, qui est l'âme de notre âme, outre que cette séparation est contre nature, les malheureux effets qu'elle produit sont, aux yeux de la foi, la chose du monde la plus effrayante.

Voyez, M. F., ce cadavre que l'on porte en terre : il a des yeux, mais il ne voit point; il a des oreilles; mais il n'entend point; il a une bouche et une langue, mais il ne parle point; il a des pieds et des mains, mais il ne marche point, il n'agit point, il est sans mouvement et sans vie. Les ténèbres, la corruption, les vers : voilà désormais son partage. Et tel est aussi, dans un sens spirituel, mais très-vrai, le partage d'une âme que le péché a fait mourir. L'aveuglement de l'esprit, la corruption du cœur, les remords, les vers rongeurs qui la déchirent, ah! pécheurs qui vous abandonnez à votre passion, et dont l'âme est morte devant Dieu, voilà les suites de votre péché; voilà l'état déplorable où il vous a réduits.

Vous pouvez encore conserver la forme, les œuvres extérieures de la religion, la figure d'un en-

fant de Dieu ; mais au fond vous ne sauriez rien faire ni rien dire qui soit digne de la vie éternelle. Cela fait trembler; et ce en quoi vous êtes plus à plaindre, c'est que le péché vous aveugle, vous endurcit, au point que vous ne voyez ni ne sentez l'état affreux où vous êtes. Que la grâce sanctifiante soit l'âme de votre âme, que le péché vous prive de cette grâce; que votre âme, étant privée de cette vie, soit dans une espèce de mort mille fois plus à craindre que cette autre mort dont la seule pensée vous fait frémir; ce sont là autant d'articles de votre foi, autant de vérités qui devraient vous faire trembler de tous vos membres : et néanmoins vous m'écoutez comme si je vous racontais un songe!

Si un Ange paraissait tout-à-coup ici à ma place pour vous dire, de la part de Dieu, que vous allez tout à l'heure, et avant la fin de ce cette Instruction, rendre le dernier soupir, quel coup de foudre! Je vous prêche une vérité bien plus effrayante; je vous annonce une mort en comparaison de laquelle l'autre n'est rien ; je vous l'annonce, non pas comme un malheur à venir dont vous êtes menacés, mais comme un malheur présent qui vous accable; et vous m'entendez de sang-froid! Ah! je ne suis pas étonné que le pécheur soit appelé, dans l'Ecriture, un insensé, un homme dépourvu de sens et d'intelligence. Réfléchissez donc, je vous en prie.

Brûler éternellement, cela est terrible; mais être éternellement séparé de Dieu, cela est infiniment plus terrible encore. Pécheurs, vous ne sauriez l'imaginer. Ah! si vous pouviez interroger une âme damnée, elle vous dirait que ce feu infernal, dont le nôtre n'est qu'une très faible image, n'est cependant rien lui-même, en comparaison du tourment que cause aux réprouvés leur séparation d'avec Dieu. Séparation

éternelle, privation éternelle du souverain bien, pour lequel on était fait, et que l'âme a perdu par sa faute : voilà, M. F., voilà cette seconde mort, cette mort épouvantable que le péché produit, et qui marche pour ainsi dire, à sa suite.

La mort de notre âme est donc une espèce d'enfer ; elle en est au moins le commencement ; et nous trouvons, dans un cadavre que l'on porte au tombeau, la vraie image d'une âme que le péché a fait mourir, et que les démons emportent dans les enfers. Elle avance à grands pas vers cette région ténébreuse; il faut qu'elle y arrive enfin, qu'elle y tombe, qu'elle y soit ensevelie, à moins que J. C. ne la ressuscite.

Mais pourquoi le dissimuler davantage? C'est l'espérance de cette résurrection qui rassure le pécheur. Sans cette espérance, quel est l'homme croyant un avenir, qui ne craignît infiniment plus le péché que toutes les morts ensemble?

Vous espérez donc, pécheur, que Jésus-Christ, par sa miséricorde, rendra la vie à votre âme? Cette miséricorde vous est offerte : il ne tient qu'à vous d'en profiter. Mais prenez garde ; il y a bien de la différence entre la résurrection d'un homme mort, et la résurrection spirituelle d'une âme morte par le péché. Voyez ce qui arrive à l'égard du jeune homme dont il est parlé dans l'Evangile. Jésus-Christ s'approche, et il étend sa main sur le cercueil ; il fait arrêter ceux qui le portent; il dit au jeune homme de se lever, et il se lève à l'instant. La mort reconnaît la voix de son Maître ; elle lui obéit sans résistance.

Il n'en est pas de même, à beaucoup près, de la résurrection d'une âme que le péché a fait mourir ; vous fournissez vous-même, pécheur, toutes les

preuves de cette différence. Jésus-Christ a fait, et il fait tous les jours à votre égard, soit par lui-même, soit par le ministère de ses Pasteurs, ce qu'il fit à l'égard de ce jeune homme. Il s'approche de vous par les secrètes inspirations de sa grâce; il étend, pour ainsi dire, la main sur le cercueil dans lequel votre âme est ensevelie, il crie aux porteurs de s'arrêter; et qui sont-ils, ces porteurs? Ah! misérable, ce sont les différentes passions qui vous dominent, qui vous entraînent, qui portent votre âme au tombeau, c'est-à-dire dans les enfers. Jésus-Christ a beau crier, nous avons beau crier par son ordre : Arrêtez! ivrogne, lève-toi! impudique, lève-toi! Les bonnes pensées, les remords n'y font rien. Les exhortations les plus touchantes, les prières, les menaces, toutes les grâces intérieures et extérieures sont également inutiles. Cette mort, qui est le fruit du péché, ne vous obéit pas comme l'autre, grand Dieu! elle vous résiste opiniâtrément; et les passions, sans vous écouter, emportent cette âme malheureuse : *Efferebatur*.

Mais enfin vous revenez à Dieu, vous vous repentez de votre péché, vous en recevez l'absolution, vous en faites pénitence. Eh! M. F., qui vous a assuré que Dieu agrée votre pénitence? Il y a des pénitences fausses que Dieu rejette, témoin le fameux Antiochus; et que savez-vous si votre pénitence n'est pas semblable à la sienne? Ah! mon Dieu, que nous sommes aveugles et peu conséquents! la mort, dont la seule idée nous fait frémir, n'est véritablement à craindre, de notre propre aveu, qu'à cause de la seconde mort qui précipite les pécheurs dans les abîmes éternels de l'enfer; et nous courons à cette mort, nous nous jetons aveuglément dans ses bras, pendant que nous fuyons la première

de toutes nos forces. Notre âme est immortelle, et nous la faisons mourir ; notre corps est mortel, et nous mettons tout en œuvre pour le faire vivre.

Eh bien ! M. F., fuyez la mort, combattez avec elle de toutes vos forces, à la bonne heure ; mais fuyez donc aussi le péché qui donne la mort à votre âme. Veillez donc, ah ! veillez du moins sur la vie de votre âme avec autant de soin et de précaution, que vous veillez sur la vie de votre corps. Craignez, ah ! craignez du moins de pécher, autant que vous craignez de mourir. Craignez cette seconde mort, cette mort terrible, en comparaison de laquelle l'autre n'est rien, et sans laquelle tout homme sage craindrait moins de mourir que de vivre. Et si votre âme est ensevelie dans ce tombeau, recourez donc sans délai au sacrement de Pénitence, pour la rappeler à la vie par la grâce de J. C. votre Sauveur.

O mon Dieu ! quelle étonnante contradiction ! nous craignons la mort ; et nous ne craignons pas le péché, par lequel seul la mort est à craindre ! Nous craignons la mort ; et nous ne faisons rien de ce qu'il faudrait pour nous rassurer contre elle ! O folie ! ô aveuglement inconcevable ! Dieu juste et terrible dans vos jugements, inspirez-moi donc à cet égard une crainte raisonnable et chrétienne. Que je craigne de mourir, à cause du compte que je dois rendre, afin que cette crainte conserve mon âme pure et toujours prête à vous être présentée, et qu'en se séparant de mon corps, elle s'envole avec une tendre confiance dans le sein de vos infinies miséricordes

Ainsi soit-il.

POUR LE SEIZIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la mort à soi-même et au monde.

Quotidiè morior. Chaque jour je meurs. *I. Cor*, 15.

Voulons-nous, M. F., mener ici-bas une vie véritablement heureuse, et nous assurer, dans l'éternité, cette vie bienheureuse qui nous est promise? A l'exemple de l'apôtre saint Paul, mourons à nous-mêmes chaque jour, c'est-à-dire travaillons à détacher notre cœur de ce malheureux monde où nous ne faisons que passer, afin de nous attacher uniquement au Créateur d'où notre âme est sortie, et vers lequel il faut nécessairement qu'elle retourne, soit pour se reposer éternellement dans son sein, soit pour être éternellement la malheureuse victime de sa justice.

Je vous parlai, dimanche dernier, de deux sortes de mort, l'une qui sépare l'âme d'avec le corps, l'autre qui sépare l'âme d'avec Dieu. Il en est une troisième qui détache et sépare le cœur de l'homme d'avec tout ce qui n'est pas Dieu : elle est le moyen le plus infaillible que nous puissions avoir pour éviter la seconde, et pour ne pas craindre la première. Oui, M. F., mourons au monde et à nous-mêmes, et nous ne craindrons pas la mort. C'est à quoi je viens vous exhorter.

Ce troisième genre de mort dont je veux vous parler, consiste à être parfaitement détaché de toutes

les choses du monde; et ne vous imaginez pas, M. C. P., que ce détachement ne convienne qu'aux personnes religieuses. J. C. parlait de tous les hommes sans exception, quand il disait : *Celui qui ne renonce pas à tout, ne saurait être mon disciple.*

Est-ce que Jésus-Christ exige que le mari abandonne sa femme, et la femme, son mari? que le père abandonne ses enfants, et ceux-ci, leur père? exige-t-il que vous abandonniez vos biens, vos emplois, vos charges, votre état, et que vous vous dépouilliez réellement de tout ce que vous avez au monde? Non, puisqu'il a fait toutes choses pour votre usage. Non, puisqu'il a créé tous les états et distingué lui-même les conditions différentes. Non, puisqu'il y a des grâces pour tous les états et pour toutes les conditions de la vie. Le renoncement qu'il demande est donc un renoncement de cœur. La mort naturelle, comme nous l'avons dit, sépare l'âme d'avec le corps; la mort du péché sépare notre âme d'avec Dieu; la mort au monde et à nous-mêmes sépare notre cœur d'avec toutes les créatures. C'est de cette dernière mort que parle l'Apôtre, quand il dit que nous devons user de ce monde comme n'en usant pas, c'est-à-dire en user extérieurement, suivant les règles de la Providence; mais de manière que notre cœur ne s'y attache point, et que toutes ses affections soient dans le ciel où est notre trésor, et où sont nos espérances.

Ce renoncement de cœur est comme l'abrégé de l'Evangile, et sans cela nous ne sommes chrétiens que de nom. Que faut-il faire pour être sauvé? Mourir au monde et à soi-même. En effet, pour être sauvé, il faut s'attacher à Dieu : or, il est impossible d'être en même temps attaché à Dieu et au monde, ou à soi-même. Nous n'avons pas deux cœurs,

comme nous n'avons pas deux âmes ; nous n'avons qu'un cœur, et il est indivisible. Quand bien même il pourrait se diviser, Dieu ne souffre point et ne peut souffrir de partage, parce que, tout venant de lui, tout doit nécessairement se rapporter à lui.

Celui-là ne vous aime donc pas, ô mon Dieu ! qui aime quelque chose hors de vous, et autrement que par rapport à vous. Quiconque vous aime sincèrement, est mort à l'égard de tout le reste ; et quiconque n'est pas ainsi mort à tout, ne vous aime point.

— Cette mort est difficile ; cette morale est dure, elle est effrayante. — Dites plutôt, M. F., que cette mort est douce, que cette morale est le vrai, le seul secret de vivre heureux dans ce monde-ci, et d'être éternellement heureux dans l'autre. D'où viennent nos peines ? quelle est la source de nos inquiétudes ? Nos désirs, nos affections, nos attaches pour les créatures : voilà quelle est la cause de tous les maux que nous souffrons ici-bas. Donnez-moi un homme dont le cœur soit absolument dégagé de tout, et qui n'aime rien, excepté Dieu : le voilà heureux. Pourquoi ? Parce qu'il ne tient à rien, et que, ne tenant à rien, il est toujours prêt à se dépouiller, sans peine, de tout ; parce qu'il est mort, et que les morts ne crient point ; ils ne s'effraient pas, ils ne se troublent jamais ; ils sont muets et insensibles, quoi qu'on leur fasse.

Nos biens, notre famille, nos amis, notre santé, notre réputation, c'est de là que viennent tous nos plaisirs ; mais c'est de là que viennent aussi toutes nos peines. Si notre cœur était véritablement détaché de toutes ces choses, nous vivrions sans douleur, nous serions heureux. Voyez-vous ce parfait chrétien, qui est dans l'abondance de toutes choses, qui jouit d'une brillante santé, que la gloire et les

plaisirs environnent, mais qui est intérieurement détaché de tout? Que fera-t-il, que dira-t-il, si la Providence le dépouille subitement de tout? Il n'ouvrira pas la bouche pour se plaindre ; il bénira le saint nom de Dieu ; il souffrira patiemment et sans dire mot cette privation universelle. Et pourquoi ? parce que son cœur ne tient à rien. Celui qui n'est attaché à rien de ce qu'il possède, ne ressent pas plus de douleur quand on l'en dépouille, que si on lui ôtait ses habits. Au lieu qu'un autre dont le cœur est fortement attaché aux créatures, jette les hauts cris quand on le dépouille de ce qu'il aime; il est accablé de tristesse; il est dévoré de chagrin; il s'abandonne au désespoir, comme si on le dépouillait de sa peau, comme si on lui arrachait ses entrailles.

Nous voyons tous les jours des personnes inconsolables, parce qu'elles ont perdu, celle-là son fils, celle-ci son époux, d'autres leurs amis et leurs protecteurs ; d'autres leurs biens, leur état, leur existence. Partout il y a des gens qui se plaignent, qui murmurent, qui souffrent, les uns d'une manière, les autres d'une autre. D'où viennent leurs plaintes ? de leur sensibilité. D'où vient cette sensibilité? de leur attache pour les choses dont ils souffrent la privation. Quiconque n'est attaché à rien, souffre la privation de tout sans se plaindre. Détachez-vous de tout, mourez à tout, et vous ne serez affligés de rien. Celui qui en est venu là, ne craint point la mort; il la voit venir tranquillement ; et quel mal peut-elle lui faire ? Elle le dépouillera de tout, cela est vrai ; mais ce dépouillement n'aura rien de douloureux pour lui, parce qu'il est mort au monde et à lui-même.

Voulez-vous, mon C. P., que la mort, dans quelque temps qu'elle vienne, vous trouve intrépide et

invulnérable? faites dès à présent ce qu'elle fera un jour. Elle vous dépouillera de vos biens et de votre propre chair, elle vous séparera de vos parents et de vos amis : détachez-en votre cœur, quittez tout cela, renoncez-y d'avance; ne le voyez, n'en usez que comme un voyageur use, en passant, de ce qu'il rencontre sur sa route.

Que la mort est cruelle! qu'elle est terrible pour quelqu'un dont le cœur est, pour ainsi dire, collé à la terre! quels déchirements! quelles douleurs! quelles angoisses, quand on est forcé d'abandonner tout ce qu'on aime le plus! Je ne suis pas étonné, femme mondaine, qu'attachée, comme vous l'êtes, au monde et à votre personne, l'image de la mort et de l'état où elle doit vous réduire n'ait rien que d'effrayant et d'insupportable à vos yeux. Cette idole de chair que vous ornez avec tant de complaisance, sera tout-à-coup renversée; elle fourmillera de vers. La pourriture et les vers succéderont à vos parures et à vos vanités. Votre miroir ne vous dit rien de tout cela : je me trompe; il n'est pas de jour qu'il ne vous en parle. Les efforts que vous faites pour retenir cette figure qui passe, ne vous disent-ils pas qu'elle passe?

Heureux donc celui qui, parfaitement convaincu du néant des choses humaines, n'est foncièrement attaché à quoi que ce soit! Il est à l'abri des chagrins, des inquiétudes, des soucis dévorants dont la plupart des hommes sont les victimes. Il est toujours prêt à faire, et il fait sans peine, quand il le faut, le sacrifice même de sa vie, et il meurt avec d'autant plus de tranquillité qu'il a conservé son âme pure, en la tenant dégagée de tous les objets qui l'auraient souillée, qui l'auraient perdue, si elle avait eu l'imprudence de s'y arrêter et d'y mettre ses affections.

√ au contraire

Ce sort ne vous paraît-il pas digne d'envie, M. F. ? Eh bien ! travaillez donc tous les jours à le mériter. Pour vous y engager, faisons encore quelques réflexions.

Vous le voyez, M. F., vous le sentez ; toutes nos misères, toutes nos inquiétudes, tous nos désordres ne viennent que de notre attachement aux créatures. Nous péchons plus ou moins, suivant que nous aimons plus ou moins le monde et ce qui est dans le monde. Si nous n'aimions rien de ce qui n'est pas Dieu, si nous n'aimions rien que par rapport à Dieu, nous ne pécherions jamais. Que chacun de nous jette un coup d'œil sur toutes les années de sa vie ; qu'il repasse dans sa mémoire ses égarements, ses erreurs, les travers dans lesquels il a donné, les fautes qu'il a commises, les péchés dont il s'est rendu coupable depuis sa jeunesse : que de faiblesses ! quel aveuglement ! que de malice ! que de corruption ! Mais quelle est la racine d'où sont sorties, et d'où sortent encore tous les jours tant d'iniquités ? Notre attachement pour le monde et pour nous-mêmes. Otez cet attachement, et vous verrez disparaître tous vos défauts, et vous aurez toutes les vertus. Mourez au monde, mourez à vous-même, et vous serez parfait : *Si vis perfectus esse, abnega temetipsum.*

Mais il en est à peu près de cette mort, comme de la mort naturelle : on n'y arrive pas tout-à-coup. Nous vieillissons insensiblement et presque sans nous en apercevoir, d'un jour à l'autre, d'une année à l'autre. Il faut du temps aussi pour mourir au monde et à soi-même : l'on n'arrive pas tout d'un coup à la perfection. Aujourd'hui un

sacrifice, demain un autre ; on renonce à certaines choses dans un temps, et à d'autres dans un autre.

C'est faute de raisonner, mon C. P., que vous ne vous lassez pas de chercher le bonheur sur la terre et dans les créatures. Vous avez été, et vous serez jusqu'à la fin la dupe de vos désirs, de vos efforts, de vos espérances. Que ne prenez-vous donc le parti de vous attacher à Dieu seul, et de mourir par conséquent à tout le reste ? Rien ne vous ébranlerait, rien ne vous affligerait ; parce que vous ne tiendriez à rien, étant mort à tout le reste. Oh ! la précieuse mort ! Heureux celui qui travaille chaque jour à mourir ainsi ! Son âme, libre et dégagée de toutes les affections terrestres par lesquelles nous tenons à notre prison, comme par autant de liens, envisagera sans émotion le moment où elle doit être séparée du monde et de tout ce qui est dans le monde.

Concluez donc de là, M. C. F.. que le seul moyen de ne pas craindre la mort, c'est de mourir à nous-mêmes et au monde. De même que, pour prévenir le jugement de Dieu, il faut s'humilier soi-même ; ainsi, l'on ne saurait mieux se préparer à la mort qu'en la prévenant, je veux dire en faisant d'avance ce qu'elle fera nécessairement un jour. Elle nous forcera, bon gré, mal gré, de faire le sacrifice universel de tout ce que nous aimons sur la terre : il faut donc le faire dès aujourd'hui, ce sacrifice, en détachant notre cœur de tout ce que nous avons de plus cher. La mort brisera tous les liens qui nous attachent à ce misérable corps ; elle exercera sur tous nos membres une justice épouvantable ; pas un cheveu de notre tête ne sera épargné ; cet instrument d'iniquité sera donné aux vers, la terre le

dévorera, il se changera en sa propre substance, il sera terre lui-même : voilà la fin. Et puisque cette fin est inévitable, il faut donc, non-seulement se résoudre à ce sacrifice, mais s'y préparer.

Or, est-ce donc en s'attachant passionnément à tout, qu'on se dispose à tout quitter? Est-ce en amassant des richesses, qu'on se dispose à rentrer nu dans le sein de cette mère commune d'où l'on est sorti nu? Est-ce en courant après la gloire de ce monde, que l'on se prépare à se cacher, à s'ensevelir dans les entrailles de la terre? Se prépare-t-on à mourir, en vivant comme si l'on ne devait jamais mourir?

Pauvres humains! jusqu'à quand nous cacherons-nous à nous-mêmes un objet que nous devrions avoir sans cesse devant les yeux? Jusqu'à quand détournerons-nous la tête pour ne pas voir cette mort qui vient à nous? Quelque éloignée qu'elle puisse être encore, elle vient, elle s'avance; nous courons nous-mêmes au-devant d'elle; et nous fermons les yeux pour ne pas la voir! Que dites-vous, M. F., lorsque nous vous en parlons? — Oui, je le sais, il faut que je meure.—Vous le savez, misérable, et à quoi paraît-il que vous le sachiez? Vous dites : Il faut mourir ; et vous ne pensez à rien moins qu'à mourir. Vous dites : Il faut mourir; et vous ne songez qu'à vivre, et vous vivez comme s'il ne fallait pas mourir!

Il faut mourir : ah! combien de choses sont renfermées dans ces deux mots! Il faut mourir ; c'est-à-dire, il faut me séparer à jamais de tout ce que j'aime et à quoi je suis si fort attaché: il faut mourir ; c'est-à-dire, il faut renfermer entre quatre planches cette figure de boue, ce petit corps pour lequel je ne trouve rien d'assez grand, rien d'assez

beau. Un tombeau : quelle maison! Les vers : quelle toilette! quels meubles! quels agréments!

Ce petit corps autour duquel je rassemble, autant que je puis, tout ce qui le met à son aise, tout ce qui le flatte, tout ce qu'il désire, et duquel j'éloigne, avec tant de soin, ce qui le gêne, ce qui l'embarrasse, ce qui lui déplaît; ce corps habitera bientôt avec les vers et la pourriture.

Et de là que s'ensuit-il ? Faut-il nous dépouiller de tout avant que la mort nous dépouille ? Non. Je l'ai dit, et je le répète : Usez de tout ce qui est permis; mais que votre cœur ne tienne et ne s'attache à rien, vous souvenant que le tombeau est la seule chose qui vous appartienne et qui ne puisse pas vous manquer. Visitez vos fonds, usez des biens que la Providence vous a donnés; mais visitez aussi quelquefois la maison de votre éternité, entrez en esprit dans votre tombeau, et dites aussi : Voilà ma chambre, mon lit, mes meubles; voilà comme je serai logé, servi et nourri. Croyez-moi, vous ne visiterez jamais ainsi cette demeure ténébreuse, sans en devenir plus sage; au lieu qu'en vous arrêtant à ce que vous possédez ici-bas, vous ne devenez toujours que plus insensé.

Quand un homme visite les différents appartements de sa maison, il y trouve presque toujours quelque réparation, quelque embellissement, quelque nouvelle dépense à faire. Quand il fait la revue de ses propriétés, il voudrait pouvoir les agrandir; quand il compte son argent, il voudrait en amasser davantage; il forme continuellement de nouveaux projets, c'est-à-dire qu'il devient plus ambitieux, plus vain, plus avare, à mesure qu'il s'amuse à considérer ce qui fait l'objet de son ambition, de son avarice et des autres passions qui le tourmen-

tent. Mais quand il visite son tombeau, c'est tout autre chose. Là, point d'embellissement à faire ; là, il n'est pas possible de s'agrandir ; là, on ne peut ni s'élever, ni s'étendre, ni se distinguer des autres : nous y sommes tous égaux. Quoi de plus propre à rabattre notre orgueil, à réprimer notre ambition, à éteindre la soif des richesses, à émousser, pour ainsi dire, la pointe des passions humaines ?

— A la bonne heure : mais qu'importe que je sois dépouillé de tout, quand je n'aurai besoin de rien ? Qu'importe que mon corps soit livré à la p ourriture, lorsque mon âme n'y sera plus ? — Vous avez raison, votre âme n'y sera plus ; mais où sera-t-elle ?... Eh ! voilà donc enfin ce que cela signifie : il faut mourir, c'est-à-dire il faut paraître devant Dieu, et rendre compte de ma vie. Il faut mourir, c'est-à-dire il faut subir un jugement qui décidera de mon sort pour l'éternité. Mais si c'est là ce que vous entendez, M. C. P., quand vous dites : Il faut mourir, quels arrangements, quelles mesures prenez-vous en conséquence ? Qu'attendons-nous pour sortir de ce monde ? Les ordres de la Providence. Qui est-ce qui nous les signifiera ? La mort. Quand viendra-t-elle ? Peut-être demain, peut-être aujourd'hui, peut-être la nuit prochaine : nous n'en savons rien ; elle peut venir à toute heure. Qui est-ce qui est prêt à partir ? qui est-ce qui ne demandera pas encore du temps, quoiqu'il en ait beaucoup plus qu'il ne devait en attendre ? On nous a donné vingt ans, on nous a donné quarante t soixante ans : nous voyons la mort au pied de de notre lit, et nous demandons du temps ; et nous partons toujours plus tôt que nous ne voudrions, plus tôt que nous ne pensions. Ah ! que nous sommes insensés !

O mon Dieu ! que je revienne de mon aveuglement et de ma folie. Que je me regarde désormais comme une victime sur laquelle la mort a le bras levé. Que je ne perde jamais de vue le tombeau qui m'attend, et dans lequel il faudra bientôt descendre. Que j'y descende tous les jours de ma vie, pour me détacher de tout, pour mourir à tout ; et parce que tous mes péchés viennent de mon attachement pour les créatures et pour moi-même, étouffez, Seigneur, anéantissez en moi toutes les affections, tous les désirs qui ne se rapportent pas à vous. Que mon cœur se dégage dès à présent de tous les objets qui le retiennent, qui l'amollissent, qui le corrompent. Que je vive dans un détachement parfait de toutes les créatures ; que je ne m'attache qu'à vous, ô mon Dieu ! afin que je vous possède éternellement.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le premier commandement.

Diliges Dominum Deum tuum. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. *S. Matth.*, 22.

Il n'y a qu'un seul Dieu, M. F., un seul souverain Maître du ciel et de la terre. Notre premier devoir est de l'adorer et de l'aimer : c'est le devoir le plus essentiel de l'homme. Si nous nous faisons gloire des sentiments de respect et d'amour que nous avons pour nos parents et nos bienfaiteurs, combien, à plus forte raison, devons-nous ces mêmes homma-

ges, ces mêmes sentiments de notre cœur, à Dieu qui est notre Père, qui nous a créés et nous conserve! Aussi un docteur de la loi ayant demandé à notre Seigneur quel était le plus grand commandement, notre divin Sauveur lui repondit: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit : c'est là le plus grand et le premier commandement.*

Il n'en est donc point que nous ayons plus d'intérêt de bien connaître, et dont l'observation soit plus nécessaire. Et cependant ce grand commandement, ce premier de tous les commandements est-il connu, est-il observé? Quelle est la conduite de la plupart des chrétiens envers Dieu? quelle est la vôtre, M. F.? Aimez-vous le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces? Etes-vous vivement pénétrés de sa grandeur infinie, des droits qu'il a sur vous, des bienfaits que vous avez reçus de lui? Est-ce dans l'effusion de votre âme, dans toute la plénitude de votre cœur, que vous lui rendez les hommages qui lui sont dus? Je vous en fais juges. Examinons la conduite du plus grand nombre; réfléchissons sur la manière dont la plupart s'acquittent de leurs devoirs envers Dieu, et voyez vous-mêmes si vous y reconnaîtrez les vrais sentiments de l'adoration et de l'amour. Je vous montrerai ensuite, par l'exemple d'un vrai chrétien, par des exemples que vous avez peut-être tous les jours sous les yeux, comment vous devez remplir ces devoirs.

Le premier acte de religion qui se présente dans le cours ordinaire de la journée, est celui de la prière; et l'on se persuade qu'on est exempt de

tout reproche là-dessus, parce qu'on ne laisse passer aucun jour sans faire, le matin et le soir, les prières qu'on a apprises dans son enfance. Cette exactitude est très louable, sans doute; mais comment fait-on ces prières? N'est-ce pas par routine, par habitude? Souffrez que je vous le dise, M. F., pour l'intérêt de votre salut: n'est-ce point encore comme des enfants que vous récitez ces prières, avec la même légèreté, avec la même dissipation? Votre esprit est-il occupé de Dieu? Pensez-vous que c'est à lui que vous parlez? Vous humiliez-vous, vous abaissez-vous en sa présence, à la vue de sa grandeur et de votre bassesse? Votre cœur est-il à Dieu? Est-il détaché de tout ce qui l'offense, au moins grièvement? Sentez-vous quelques bons désirs, formez-vous quelques bons propos pour sa gloire et pour votre salut? Pouvez-vous dire, comme le saint roi David: *Je regarde votre loi, Seigneur, comme mon héritage le plus précieux : je veux lui être toujours fidèle, parce qu'elle fait la joie de mon cœur!*

Avouez-le, M. F., la plupart connaissent bien peu ces pieux sentiments, et sont bien éloignés de les éprouver dans leurs prières. Vous êtes à genoux dans la posture de suppliants: mais votre esprit est occupé de vos affaires, de votre ménage, de vos plaisirs; votre cœur est plein d'affections terrestres, d'attachements profanes, et peut-être criminels. On parle à Dieu; mais l'esprit et le cœur sont bien loin de lui. On parle à Dieu sans attention, sans réflexion, sans sentiment, comme s'il n'écoutait pas, et ne se mettait pas en peine si l'on s'écoute soi-même; comme s'il se contentait du mouvement des lèvres, sans faire attention à ce qui se passe dans l'esprit et dans le cœur. Est-ce là une vraie prière? Est-ce

là faire de vrais actes d'adoration et d'amour ? Un chrétien qui prie habituellement ainsi, mérite-t-il le nom de chrétien ? Peut-il se flatter que Dieu le mette au nombre de ses serviteurs, de ses enfants ? Et Dieu ne pourrait-il pas lui dire, comme il disait autrefois aux Juifs : *Si je suis votre Père, si je suis votre Dieu, où est donc l'honneur que vous me rendez?*

Mais il est des jours plus particulièrement destinés au culte de Dieu ; et vous savez que c'est principalement en assistant à la sainte messe, qu'on sanctifie les jours consacrés au Seigneur. Il n'est donc point de moment plus précieux que celui du saint sacrifice : il n'en est point où nous puissions rendre à Dieu un hommage plus digne de lui, et obtenir des secours plus abondants. Mais, pour cela, il ne suffit pas d'y assister de corps ; il faut s'occuper de ce redoutable sacrifice, il faut s'unir à Jésus-Christ qui s'offre pour nous ; il faut demander humblement à Dieu, par les mérites de cette Victime sainte, le pardon des offenses qu'on a commises contre lui, le remercier de ses bienfaits, solliciter les grâces dont on a besoin. Sont-ce là vos dispositions, M. F. ? N'assistez-vous pas à la sainte messe comme à une cérémonie d'usage, avec autant de froideur et d'indifférence que s'il ne s'y passait rien qui vous intéressât, et que vous n'eussiez aucun fruit à en attendre ? Vous voyez les autres y aller, vous y allez vous-mêmes, sans vous demander pourquoi vous y allez, sans savoir au vrai ce que vous y allez faire. Vous y fléchissez les genoux de temps en temps ; vous faites quelques signes de croix ; vous récitez quelques formules de prières : mais au fond vous n'êtes occupés ni de Dieu, ni des grands mystères qui s'opèrent sous

vos yeux. Vous ne pensez pas à cet excès d'amour par lequel Dieu s'est livré lui-même à la mort pour nos péchés, à ce sacrifice qu'il a offert sur la croix, et qu'il renouvelle à la sainte Messe. Moïse disait autrefois aux Juifs : *Peuple dépourvu de sagesse et de raison, est-ce ainsi que vous vous acquittez de ce que vous devez au Seigneur ?* Ah ! M. F., ne pourrait-on pas vous dire de même : Est-ce en traitant si légèrement ce que la religion a de plus auguste, que vous prétendez honorer Dieu ? Est-ce en portant jusqu'au pied des autels une si grande insensibilité, que vous lui rendez des hommages qu'il puisse agréer ?

Lorsque vous vous présentez au tribunal de la Pénitence pour vous réconcilier avec lui, est-ce du moins dans ces moments où vous êtes animés des sentiments qu'inspire le respect et l'amour pour Dieu ? Vous venez vous accuser de vos péchés, solliciter votre pardon : vos sentiments devraient être ceux d'une sainte confusion, d'une secrète horreur pour vous-mêmes, du regret le plus vif et le plus amer à la vue de vos ingratitudes. Le souvenir d'un Dieu si bon, si digne d'être aimé, que vous avez outragé, devrait vous pénétrer de douleur ; vous devriez trembler en présence de ce Dieu dont la justice est si redoutable ; vous abaisser, vous anéantir devant lui ; et sa miséricorde qui vous offre le pardon, devrait en même temps vous pénétrer d'amour et de reconnaissance.

Eh bien ! je m'en rapporte encore à vous, sont-ce là vos dispositions ? Est-ce là ce qui vous occupe, lorsque vous vous approchez du sacrement de Pénitence ? Pensez-vous que vous êtes de misérables créatures qui se sont révoltées contre Dieu, des pécheurs indignes du moindre de ses regards ? Re-

connaissez-vous que vous ne méritez que l'enfer, et que vous n'avez de ressources et d'espérances que dans la miséricorde de celui que vous avez outragé? Etes-vous touché du malheur de l'avoir offensé ? En gémissez-vous, en êtes-vous repentants ? Etes-vous résolus de lui être plus fidèles à l'avenir ? Hélas ! M. F., on vient au sacré Tribunal comme par force; on n'y est sans regret des péchés qu'on a commis; on s'en accuse avec froideur; on y écoute ce que dit le confesseur, sans penser sérieusement à en profiter; on s'occupe, en sortant, du plaisir d'être déchargé d'un fardeau qu'on trouvait bien pénible, et on reste après la confession tel qu'on était auparavant: on n'aperçoit aucun changement dans la conduite ; on voit une vie toujours lâche et peu chrétienne, des rechutes promptes et sans résistance, sans efforts généreux pour ne pas retomber dans le mal.

Plût à Dieu que ce tableau que je vous offre ne fût pas aussi naturel et aussi vrai qu'il l'est ! Plût à Dieu qu'on ne vît pas clairement que ces pratiques si saintes et si nécessaires que la religion nous commande, ne sont en quelque sorte, pour un grand nombre de chrétiens, qu'une affaire d'usage, que des démonstrations extérieures auxquelles l'esprit et le cœur n'ont presque point de part !

Et si, dans les temps mêmes où vous remplissez les devoirs de la Religion, vous êtes si peu occupés des sentiments d'adoration et d'amour que vous devez à Dieu, que puis-je penser des autres moments de votre vie? Est-ce dans le cours de vos travaux, dans l'agitation de vos affaires, que vous pensez à lui? Elevez-vous, de temps en temps, votre cœur vers lui? Vous rappelez-vous sa présence? Est-ce pour lui que vous travaillez; et le motif de lui plaire,

de remplir sa sainte volonté, entre-t-il pour quelque chose dans vos occupations? Ne travaillez-vous pas comme des hommes qui ne pensent qu'à la terre, qui n'ont des vues que pour les choses de la terre, comme si vous étiez destinés à être toujours sur la terre? Et si vous interrompez votre travail, hélas! votre repos n'est-il pas plutôt consacré à offenser Dieu qu'à le servir?

Envisageons même ces circonstances qui, en faisant sentir aux hommes les effets de la puissance et de la justice de Dieu, devraient les rappeler à lui. Je parle des revers, des infirmités, des fléaux qui tombent sur nous, sans que nous puissions ni les prévenir, ni en arrêter le cours. Ces coups, souvent subits et inattendus, que produisent-ils en vous? Quels sont, dans ces moments, vos pensées, vos sentiments, vos discours, votre conduite? Adorez-vous la main qui vous frappe? Bénissez-vous cette main paternelle qui ne vous châtie que parce qu'elle vous aime? La baisez-vous comme des enfants soumis et respectueux? Ah! le malheur vous aigrit; vous vous livrez au chagrin, à l'amertume, à des idées désespérantes; vous vous en prenez aux créatures; vous vous en prenez à ceux avec qui vous vivez; peut-être vous laissez-vous aller aux murmures et aux révoltes contre Dieu: je n'ose dire à l'emportement et au blasphème. Au lieu de vous jeter dans le sein de Dieu, pour y trouver votre consolation et votre soulagement, vous ne le cherchez que dans les hommes; vous ne pensez qu'aux moyens humains. Il semble, à voir les chrétiens eux-mêmes dans ces moments d'épreuve, qu'ils ne connaissent point de Dieu; qu'ils ne croient point de Providence; qu'ils s'imaginent que tout est abandonné au hasard, ou au caprice et à la malice des hommes. Il

semble qu'ils ne savent point que Dieu règle tout, et qu'il est toujours sage, toujours juste, toujours bon et miséricordieux; qu'il ne nous éprouve et ne nous châtie dans ce monde, que pour nous épargner dans l'autre; que lorsqu'il nous fait sentir les misères de cette vie, il veut nous détacher de la terre et élever nos pensées et nos désirs vers le ciel, en nous faisant comprendre que ce n'est point sur la terre que nous trouverons un bonheur réel et durable.

Il n'est donc que trop vrai, ô mon Dieu ! que des hommes mêmes qui se disent chrétiens, qui font profession de vous connaître, qui se croient justes parce qu'ils ne sont pas de grands pécheurs, parce qu'ils ne donnent pas dans des excès scandaleux, il n'est que trop vrai qu'ils ne vous rendent pas le tribut d'adoration et d'amour qu'ils vous doivent; qu'ils ne remplissent pas le premier et le plus grand de vos commandements.

Et combien d'autres excès n'aurais-je pas à reprocher à une foule de chrétiens! Des irrévérences dans le lieu saint, jusque sous les yeux de Jésus-Christ, au pied des autels où il repose et où il se sacrifie pour nous; des discours opposés à la piété; des critiques téméraires de ceux qui la pratiquent; des propos qui tentent à détourner du service de Dieu; des railleries qui vont quelquefois jusqu'à l'impiété; le mépris des ministres du Seigneur; la profanation des objets consacrés à son culte; l'emploi des choses saintes à des usages pour lesquels elles n'ont pas été établies, et dont on attend, avec assurance, des effets que Dieu n'y a point attachés; des superstitions, des observances vaines et ridicules: que dirai-je encore, M. F.? la profanation même du Corps et du Sang de Jésus-Christ! Arrêtons-nous, et gémissons de voir que Dieu soit si peu connu, si

peu aimé, si mal servi ; qu'il soit si indignement outragé sur la terre!

D'où vient donc un pareil abus? Comment se fait-il que cette obligation d'aimer Dieu, que la nature même a gravée dans nos cœurs, soit si méconnue? Est-ce donc un devoir pénible, et qui exige des choses au-dessus de nos forces, aidées du secours de la grâce? Non, M. F., et je ne puis mieux vous en convaincre, qu'en vous mettant sous les yeux des hommes qui remplissent fidèlement le grand précepte de l'amour de Dieu. Renouvelez votre attention.

Quelle que soit la corruption de notre siècle, le Seigneur a encore de vrais adorateurs. Il est encore des âmes fidèles qui servent Dieu de tout leur cœur, qui mettent leur bonheur à l'aimer, et pour qui ce devoir n'a rien que de doux et de consolant. Il en est dans votre état même, dans les mêmes situations où vous êtes. Et que font-elles pour cela? Rien d'extraordinaire, rien de difficile, rien que vous ne puissiez faire vous-mêmes, si vous le voulez.

Un vrai chrétien sait que Dieu est son créateur; que c'est à Dieu qu'il doit tout ce qu'il a, et qu'il lui appartient tout entier. Il sait que Dieu est son père, et le meilleur, le plus tendre des pères, toujours prêt à le secourir dans ses besoins, à le consoler dans ses peines, à le défendre contre ses ennemis, à le relever dans ses chutes; toujours disposé à pardonner à ceux qui pèchent, lorsqu'ils reviennent sincèrement à lui. Il sait que Dieu est la source de tout bien; que tout ce que les créatures ont de bien vient de lui, et n'est rien en comparaison de ce qu'il possède lui-même; qu'il réunit toutes les per-

fections dans un degré infini, et qu'il n'y a que lui qui mérite d'être aimé par-dessus tout et pour lui-même. Il sait que rien ne peut ici-bas contenter nos désirs; que Dieu nous a faits pour lui; que notre cœur ne sera jamais tranquille, qu'il sera toujours dans l'agitation et le trouble, tant qu'il cherchera son bonheur hors de Dieu. Il sait que ce Dieu de bonté veut que nous l'aimions, afin que nous méritions qu'il nous aime, et qu'il soit lui-même à jamais la récompense de notre amour.

Telles sont les pensées d'un chrétien fidèle; tels sont ses sentiments à l'égard de Dieu; tels sont les principes qu'il suit dans toute sa conduite. Dès qu'il se réveille, son premier mouvement est pour Dieu: il lui donne son cœur, il le remercie d'avoir veillé sur lui, et de l'avoir conservé pendant la nuit, et lui offre toutes les actions de la journée qu'il va commencer. Il fait ensuite sa prière du matin; mais il ne prie pas seulement de bouche, il prie d'esprit et de cœur, parce qu'il n'ignore pas que ce sont les désirs du cœur que Dieu écoute, et que la vraie prière consiste bien moins dans les paroles de la bouche, que dans les mouvements du cœur, sans lesquels les paroles ne sont rien. Il renouvelle la résolution de vivre pour Dieu, de ne rien faire que pour lui plaire, d'éviter tout ce qui pourrait l'offenser; il lui en demande la grâce; il prévoit les occasions de pécher auxquelles il pourrait être exposé, et prend, autant qu'il est en lui, les moyens de ne pas tomber dans le mal.

Après avoir ainsi rendu ses devoirs à Dieu, il va aux occupations ordinaires de son état, mais il y porte le souvenir de Dieu. Quelles qu'elles soient, il les remplit, parce que c'est l'ordre de la Providence qui l'a placé dans cet état; et il les remplit

avec soin, parce que telle est la volonté de Dieu. Il n'attend que de Dieu le succès de ses travaux. Si le Seigneur daigne les bénir, il l'en remercie; si le succès ne répond pas à ses espérances, il dit avec le saint homme Job : *Que le nom du Seigneur soit béni!* Si Dieu permet qu'il soit éprouvé par des afflictions et des revers, il répète, après le saint roi David : *C'est un bien pour moi que vous m'ayez humilié. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables. Je bénirai le Seigneur en tout temps.* Je me jetterai dans le sein de sa providence : il sait mieux que moi ce qui m'est utile et convenable.

En un mot, M. F., le vrai chrétien porte partout la pensée d'un Dieu juste, bon et miséricordieux. Dans la variété des événements de la vie, il élève son cœur vers Dieu; et c'est dans ces événements mêmes qu'il trouve mille occasions de penser à lui, d'admirer les soins de sa providence, de le bénir, de lui renouveler les témoignages de son amour, de se soumettre à sa volonté. Combien de mérites n'amasse-t-il pas devant Dieu par cette conduite, puisque, suivant la doctrine de saint Paul, nos actions même les plus communes peuvent être offertes à Dieu, et devenir par là une source abondante de mérites et de grâces ! *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez*, dit ce grand Apôtre, *soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.* Et je dois dire, pour l'instruction et la consolation de ceux que la Providence a fait naître dans un état pauvre, qu'il n'est point de condition dont les occupations soient plus simples, plus innocentes, où l'on trouve moins d'objets qui tentent et séduisent le cœur; qu'il n'en est point qui fournisse plus d'occasions de mériter, par la pratique de l'humilité, de la patience, de la résignation, de la soumission à la volonté de Dieu.

Si nous sommes édifiés des sentiments et de la conduite du vrai chrétien dans le cours de ses occupations, nous le serons encore plus en l'envisageant dans la maison de Dieu, au tribunal de la Pénitence, à la sainte table. Il entre dans l'église comme dans un lieu où le Seigneur est véritablement présent. Il s'y tient avec une modestie et un recueillement qui annoncent les sentiments dont il est pénétré. Il veille particulièrement sur ses yeux, pour ne pas se livrer à une vaine curiosité ; et il éloigne, autant qu'il est en lui, de son esprit et de son cœur, tout ce qui pourrait le distraire de Dieu. Son attention et sa ferveur redoublent surtout pendant le saint sacrifice de la messe ; sa foi se ranime alors ; il s'unit plus étroitement à Jésus-Christ qui s'offre pour nous ; il entre dans les dispositions de cette Victime sainte, pour rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû, lui témoigner sa reconnaissance et implorer sa miséricorde. Il approche souvent du tribunal de la Pénitence, et toujours avec un cœur contrit et humilié, avec un sincère désir de se corriger et de devenir meilleur. Il s'accuse avec la même humilité, la même droiture, la même soumission que s'il parlait à Jésus-Christ lui-même : il se prépare ainsi à se nourrir, dans l'Eucharistie, de ce pain céleste qui donne la vie à l'âme, et qui lui est d'autant plus salutaire qu'il est mieux disposé à le recevoir.

Je vous demande maintenant, M. F., pourquoi ce chrétien est-il si différent des autres hommes ? Pourquoi est-il si différent de la plupart d'entre vous, quoiqu'il soit dans le même état, dans la même position, dans les mêmes circonstances ? Pourquoi peut-il se rendre le témoignage qu'il remplit le précepte que Dieu nous a fait de l'adorer et de l'aimer,

tandis que, hélas! vous n'avez que trop à vous reprocher de négliger l'observation de ce grand commandement?

Abandonne-t-il le soin de ses affaires temporelles? Néglige-t-il les devoirs de son état, ses occupations, ses travaux? Fait-il des choses extraordinaires, des choses qui soient au-dessus de ses forces? Non : il fait ce que vous faites; mais il le fait avec les sentiments que la religion inspire; il le fait pour Dieu, parce que c'est la volonté de Dieu qu'il le fasse; il le fait comme un homme qui sait qu'il a d'autres biens à attendre que ceux de la terre. Et vous, M. F., vous le faites sans réflexion, sans penser aux motifs qui doivent vous animer. Vous travaillez comme des hommes qui n'ont point d'autres espérances que celles de cette vie; point d'autre fin à prétendre. En un mot, ce Chrétien vit pour Dieu; et vous, M. F., pour qui vivez-vous? Ce Chrétien sait qu'il est créé ponr la gloire de Dieu, que sa destination sur la terre est de servir Dieu; et vous, pour quoi croyez-vous que vous êtes créés? Pour quoi croyez-vous que vous avez été mis dans le monde? Si c'est pour la gloire de Dieu, si c'est pour le servir, ah! rentrez donc sérieusement en vous-mêmes, et voyez comment vous remplissez cette obligation. Voyez si c'est en oubliant Dieu pour ne penser qu'à la terre, en vous acquittant, à la vérité, de quelques devoirs de religion envers lui, mais sans attention, sans sentiment; que dis-je? voyez si c'est en l'offensant que vous le servez et que vous procurez sa gloire.

Prenez des sentiments plus chrétiens, M. F.; prenez une ferme résolution d'être à Dieu, de le servir de tout votre cœur. Le matin, offrez-vous à lui : renouvelez cette offrande dans le cours de la journée : dans vos travaux, dans les différents événe-

ments de la vie, bons ou mauvais, que votre esprit et votre cœur se portent vers Dieu. Occupez-vous de sa sainte présence, surtout lorsque vous remplissez vos devoirs de religion. Le soir, pensez à ce que vous avez fait pendant la journée: voyez si vous avez été fidèles à vous comporter comme de vrais chrétiens, à imiter celui dont je viens de vous offrir l'exemple. Si la conscience vous fait quelque reproche, prenez la résolution de mieux faire le lendemain. Réfléchissez de temps en temps sur les perfections de Dieu, sur les motifs que vous avez de l'aimer et de le servir : considérez avec attention combien il est bon, combien il est digne d'être aimé, combien il mérite les affections de votre cœur.

En vous conduisant ainsi, vous rendrez à Dieu le tribut d'adoration et d'amour que vous lui devez : l'accomplissement de ce grand précepte vous rendra les autres doux et plus faciles à remplir; et après avoir travaillé ici-bas pour Dieu, après avoir supporté pour son amour les épreuves de cet exil, vous recevrez la couronne de vie qu'il a promise à ceux qui l'aiment.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur les afflictions.

Offerebant ei paralyticum jacentem in lecto. On lui présenta un paralytique couché dans un lit. *S. Matth.*, 9.

Pourquoi, M. F., au milieu de vos maux et de vos afflictions, témoignez-vous tant de répugnance à les supporter? C'est qu'au lieu de recourir, comme ce paralytique, à Jésus-Christ, vous ne pensez point à lever les yeux vers ce Dieu Sauveur; vous perdez de vue les vérités de notre sainte Religion, qui a la vertu d'adoucir ce que la nature trouve de plus amer et de moins supportable. D'où il arrive que les peines de cette vie, au lieu de contribuer à votre sanctification, deviennent la cause de votre perte.

Est-ce que les plaintes, les murmures, le défaut de résignation qui rendent nos souffrances inutiles pour le ciel, en diminuent l'amertume et nous procurent du soulagement? Non, M. F., vous savez vous-mêmes que l'impatience n'est propre qu'à aigrir le mal, et à nous le rendre plus sensible. En quoi nous sommes doublement malheureux: car, d'un côté, nous souffrons sans consolation, sans mérite, sans espérance, par conséquent; d'un autre côté, nos afflictions, au lieu d'effacer nos péchés, produisent de nouvelles offenses qui méritent de nouveaux châtiments.

Divin Jésus, éclairez-nous: montrez-nous la vertu de votre croix, et apprenez-nous à souffrir. Et vous, M. F., écoutez-moi avec attention.

Vous avez des peines, mon C. F. ; ce sont des accidents, des malheurs qui vous ont réduit à de fâcheuses extrémités ; c'est une maladie qui vous accable ; c'est un enfant qui, par son indocilité, par son libertinage, vous cause tous les jours de nouveaux chagrins ; c'est un ennemi qui en veut à vos biens et à votre réputation ; c'est la mort de ce que vous aviez de plus cher ; ce sont des chagrins domestiques qui répandent l'amertume sur tous les instants de votre vie. Je conviens que tout cela est triste ; j'entre dans vos peines, je compatis à vos douleurs. Ecoutez-moi cependant, et, après avoir bien pesé les réflexions que vous allez entendre, vous jugerez vous-même si vous avez raison de vous affliger et de vous désoler comme vous faites dans certains moments.

Je pourrais vous dire, d'abord, qu'il y a dans le monde, dans votre voisinage même, des gens plus malheureux que vous. Ceux mêmes dont vous enviez le sort, ont peut-être des chagrins secrets que vous ne voudriez pas changer pour les vôtres. Je pourrais ajouter que vos plaintes n'aboutissent à rien, et qu'il n'en sera ni plus ni moins. Depuis que vous avez dit du mal de cet ennemi qui cherche à vous nuire, en êtes-vous plus avancé? sa haine s'est-elle apaisée? Non. Depuis que vous ne cessez de crier après ce mari qui vous désole par son ivrognerie, son jeu, ses folles dépenses, ses brutalités, son libertinage, en est-il devenu plus raisonnable? Non. Lorsqu'étant accablé de douleur et de misère, vous vous êtes abandonné au désespoir, jusqu'à vous souhaiter la mort, en êtes-vous devenu plus riche? vos affaires vont-elles mieux? vos embarras-

ont-ils cessé? vos peines ont-elles été moins cuisantes? ou bien, les morts sont-ils ressuscités? Non. Votre impatience n'a donc servi qu'à irriter vos douleurs; votre désespoir n'a donc été qu'un nouveau mal ajouté à tous les autres. Mais un mal ajouté à tous les autres, est-il un remède.

Voilà, mon C. F., ce que je pourrais d'abord vous dire; et vous me répondriez, sans doute, que vous avez entendu cent fois de pareils discours, que vous en dites vous-même tout autant à ceux qui sont dans la peine; que ce sont là des paroles, et non des consolations.

Ouvrez, ouvrez donc les yeux de la foi; regardez en haut, et voyez la main de Dieu qui vous châtie, qui vous éprouve, qui vous sanctifie. Les maladies, la pauvreté, la malice de nos ennemis, ne sont que des verges dont Dieu se sert pour nous frapper. Le saint homme Job la voyait, cette main toute-puissante, et il ne voyait qu'elle au milieu de ses afflictions. Après avoir perdu des biens immenses et une famille nombreuse, il ne s'en prit ni au feu du ciel qui avait consumé une partie de ses troupeaux, ni aux voleurs qui avaient emporté le reste, ni à ce vent impétueux qui, en renversant sa maison, écrasa tous ses enfants; il reconnut que c'était le Seigneur qui le frappait. Et lorsque, couvert d'ulcères, couché sur un fumier, sans ressource, sans consolation, sa femme l'accablait de reproches, se moquait de sa simplicité, l'engageait à demander la mort: *Taisez-vous*, lui répondit-il, *si nous avons reçu les biens du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux dont il nous afflige?* Mais est-il possible que ce soit Dieu qui nous afflige, lui qui est la bonté même, et qui nous aime infiniment? Demandez donc aussi, M. F., s'il est possible qu'un

père châtie ses enfants ; que la justice fasse porter aux coupables la peine qu'ils ont méritée, qu'un médecin donne à son malade des remèdes pleins d'amertume ? Vaudrait-il mieux laisser cet enfant vivre à sa fantaisie, que de le châtier pour qu'il se corrige ? laisser périr ce malade, plutôt que de le sauver par des remèdes amers, ou par des opérations douloureuses ? Ah ! mes chers Frères, si Dieu ne vous châtiait point, vous ne seriez pas du nombre de ses enfants.

J'ai quelquefois entendu dire à certains d'entre vous : Hélas ! quel mal ai-je donc fait, pour que le Seigneur m'afflige de la sorte ? Quel mal vous avez fait ! Ah ! prenez les commandements de Dieu les uns après les autres, et voyez s'il y en a un seul contre lequel vous n'ayez péché. Quel mal vous avez fait ! Parcourez les années de votre jeunesse, repassez dans votre mémoire tous les jours de votre misérable vie : je n'entrerai dans aucun détail ; examinez et voyez. Après cela, demandez-nous quel mal vous avez fait, pour que le Seigneur vous afflige de la sorte.

Vous comptez donc pour rien votre mollesse, ces habitudes honteuses dans lesquelles vous avez croupi si longtemps ? Vous comptez donc pour rien votre orgueil, votre ambition, votre vanité, vos fausses délicatesses, vos vivacités, vos ressentiments, vos jalousies, vos aigreurs, vos vengeances ? Vous comptez donc pour rien votre sensualité, votre intempérance, vos débauches et tous vos excès ? Et cet attachement désordonné pour les biens de la terre, cette dureté à l'égard des pauvres ? Et cette négligence affreuse dans le service de Dieu, cette insensibilité mortelle pour les choses du ciel ?... Vous comptez tout cela pour rien ; vous l'avez ou-

blié, vous n'y pensez plus. En êtes-vous moins coupable devant Dieu : et si vous êtes coupable, mon cher Frère, n'est-il pas juste que vous soyez puni ?

Quelle pénitence avez-vous faite pour expier tant de fautes ? où sont vos jeûnes, vos mortifications, vos aumônes ? où sont vos bonnes œuvres, votre piété, votre ferveur ? Que si, après tant de péchés, tant d'infidélités, vous n'avez pas encore versé une larme sincère ; si, après tant d'avarice, vous vous êtes contenté de donner quelques légères aumônes aux pauvres ; si, après tant d'orgueil, vous ne voulez pas essuyer la moindre humiliation ; si, après tant de révoltes, vous ne châtiez point cette chair coupable, comment osez-vous vous plaindre de l'affliction que le Seigneur a fait tomber sur vous ? Il faut bien que le ciel se fasse justice, puisque vous ne voulez point la lui faire.

Que le pécheur est déraisonnable, ô mon Dieu ! Il voudrait commettre le mal sans que vous l'en punissiez ; c'est-à-dire qu'il voudrait que vous ne fussiez pas juste, que vous ne fussiez pas Dieu. Eh bien ! Seigneur, laissez-le donc vivre tranquille ; n'appesantissez point votre main sur lui ; laissez-le s'engraisser comme une victime destinée à la mort éternelle. Là, dans un feu qui ne s'éteindra jamais, vous aurez le temps de satisfaire votre justice. Epargnez-le dans ce monde, puisqu'il le veut, et vous lui ferez faire éternellement une pénitence inutile dans les enfers. Ah ! que dis-je ? Frappez, grand Dieu ! frappez ; dépouillez-moi de tous mes biens, ruinez ma santé, multipliez mes afflictions, coupez, brûlez, ne m'épargnez point ici-bas, pourvu que mes iniquités soient effacées, et que vous me fassiez miséricorde dans l'autre vie.

—Mais vous avez mené jusqu'ici une vie innocente, vous avez servi Dieu fidèlement, vous avez marché dans la voie de ses commandements; votre conscience ne vous reproche aucun crime par lequel vous ayez mérité les peines que vous souffrez; et vous ne voyez pas pourquoi Dieu vous afflige de la sorte.—Ah! si vous pouvez vous rendre ce consolant témoignage, reconnaissez avec le saint homme Job, mon C. F., que le plus juste et le plus irrépréhensible aux yeux des hommes, est rempli d'une infinité de taches aux yeux de Dieu : *Quand j'aurais été lavé dans l'eau de la neige*, disait-il, *votre lumière, ô mon Dieu! me ferait paraître à moi-même couvert d'ordures; je n'aurais rien à répondre, et je conjurerais mon juge de me pardonner.*

Ajoutez à cela, M. F., que les afflictions ne servent pas seulement à expier les péchés que nous avons commis; elles sont de plus un préservatif contre ceux que nous pourrions commettre. Vous faisiez un bon usage de vos biens, et cependant Dieu vous les enlève : c'est qu'il voyait dans votre cœur une secrète disposition à l'avarice ou à la prodigalité, peut-être à la vaine gloire et à l'orgueil. Ce qui d'abord avait servi à votre salut, serait devenu, par la suite, la cause de votre damnation. Celui qui voit tout l'a prévu, et il vous les a ôtés : ce sont des actions de grâces que vous avez à lui rendre. Il a permis que l'on ait noirci votre réputation par des calomnies : c'est que vous étiez trop prévenu en votre faveur, trop curieux de l'estime des hommes; il était nécessaire de vous humilier; sans cela, cette secrète complaisance dont vous étiez rempli pour vous-même vous aurait perdu. Vous ne l'aperceviez peut-être pas; mais Dieu voyait l'enflure de votre cœur; il a voulu la guérir

D'ailleurs, c'est dans le creuset de l'affliction que la vertu se forme, se fortifie, se perfectionne. Enfin, il faut nécessairement que vous soyez trouvé conforme à Jésus-Christ, pour être du nombre de ses élus. Or, *c'est par les souffrances qu'il a fallu que Jésus-Christ passât pour entrer dans sa gloire*, dit l'Apôtre. Comment pourrions-nous y arriver nous-mêmes par un autre chemin? Non, M. F., non, il faut passer par là, ou renoncer au paradis. Quiconque n'aura pas eu de part au calice de Jésus-Christ, n'aura point de part à sa gloire.

Ces vérités sont dures, je l'avoue ; mais il faut convenir en même temps qu'elles sont un grand sujet de consolation pour les personnes qui souffrent. Il faut convenir que les peines les plus cuisantes perdent leur amertume quand on les envisage avec les yeux de la foi, et qu'on en juge suivant les principes de l'Evangile.... Vous allez le voir.

Représentez-vous, M. F., un homme accablé de tristesse et abîmé dans la douleur, soit qu'il ait essuyé, par exemple, quelque mortification publique qui le déshonore, soit qu'il ait fait quelque perte considérable qui le réduit à la mendicité, soit qu'il ait été frappé d'une maladie incurable qui le retient dans son lit pour le reste de ses jours, soit enfin que la mort lui ait enlevé une personne qui faisait la douceur de sa vie, ou de qui dépendait sa fortune : voilà ce que j'appelle des afflictions.

De quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve, hors de Jésus-Christ, aucune consolation solide. Tantôt il s'accuse lui-même, et il est déchiré par des regrets : — Si j'avais fait telle chose, si j'avais pris telle mesure, ce malheur ne me serait pas ar-

rivé. — Tantôt il accuse les autres, et il est tourmenté par la rancune, le dépit, la haine, l'esprit de vengeance : — C'est cette personne qui est la cause de mes malheurs ; je ne lui pardonnerai jamais. — Plus il réfléchit sur sa position, plus il la trouve cruelle ; ses réflexions ne servent qu'à aigrir sa douleur ; il s'abandonne au chagrin, il se désespère, il se souhaite la mort, il la souhaite aux autres.

Quelquefois, pour réparer ses pertes et pour se tirer d'embarras, il commettra des injustices, il fera des bassesses, il se croira tout permis pour mettre fin à ses maux. Oh ! qu'une âme affligée est à plaindre, lorsqu'elle ne se tourne pas du côté de Jésus-Christ ! sa douleur la suivra partout.

Mais que cette âme ouvre les yeux de la foi : quelles ressources, quelles consolations ne trouvera-t-elle pas dans les vérités précieuses que la foi lui enseigne !

Oui, mon Dieu, c'est vous qui m'avez envoyé le mal que je souffre : comment oserai-je donc m'en plaindre ? Vous êtes la justice, la sagesse, la bonté même ; tout ce que vous faites, Seigneur, vous ne le faites que pour mon plus grand bien. Vous me châtiez ; je l'ai mérité, j'en ai mérité cent fois davantage. Lorsque je compare le mal que j'ai fait avec celui que je souffre, oh ! que mon affliction est légère en comparaison de mes iniquités ! Vous m'affligez un instant sur la terre pour m'épargner des supplices éternels ; quelles actions de grâces n'ai-je pas à vous rendre !

Cette affliction m'était nécessaire pour me faire rentrer en moi-même ; je vous avais oublié, ô mon Dieu ! j'avais perdu de vue mes péchés et votre justice ; j'avais mis ma confiance dans mes biens, dans ma santé, dans ma réputation ; je m'étais re-

posé sur les créatures. Vous m'avez enlevé ces biens fragiles, ou vous les avez mêlés d'amertume; et par là vous m'avez fait connaître que vous étiez le bien unique sur lequel je doive compter, et en qui je puisse mettre ma confiance. Seigneur, que vous êtes bon de m'avoir ainsi arraché à ce qui m'attachait si fort à la terre, à ce qui nourrissait mon orgueil et ma vanité!

Eh! qui suis-je, Seigneur, pour que vous m'ayez trouvé digne d'avoir part à votre calice? N'est-ce pas le partage de vos véritables amis? Frappez-moi donc, ô mon Dieu! châtiez-moi dans le temps, pour me faire miséricorde dans l'éternité. Je reconnais vos desseins, je les adore; je reçois, non-seulement avec soumission, mais avec reconnaissance, cette affliction, comme la marque la plus certaine de votre amour et de vos miséricordes.

J'embrasse de tout mon cœur la croix que vous avez vous-même chargée sur mes épaules. O humiliations! ô douleur! ô amertume! ô croix! que vous m'êtes précieuses, que vous m'êtes chères: *O crux bona!* Adorable Jésus, j'unirai ma croix à la vôtre, mes afflictions à vos douleurs: alors elles me préserveront du péché, elles serviront à expier tous ceux que j'ai commis. Oui, mon Dieu! ma croix, unie à la vôtre, sera mon trésor et mon espérance.

Tel est le langage d'une âme chrétienne qui, au moment de l'affliction, élève ses pensées et fixe ses regards vers Jésus-Christ.

Quel est donc votre aveuglement, mes chers Frères! où est votre foi, lorsque vous vous abandonnez à une tristesse excessive, à l'impatience, au murmure, à des plaintes amères; lorsque vous maudissez, en quelque sorte, la croix que Jésus-

Christ vous présente? Il ne faut pas moins que vous la portiez, cette croix : vous la traînez, elle n'en devient que plus pesante. Vous avez beau vous impatienter, vous n'en souffrirez pas moins : au contraire, vous en souffrirez davantage, vous souffrirez inutilement; et, après avoir été malheureux pendant cette vie, vous serez encore plus malheureux dans l'autre. Voilà ce que vous gagnez, et ce que peut produire votre impatience.

Que faut-il donc faire, lorsqu'il vous arrive quelque peine? Ecoutez-moi, M. C. F. : si vous avez du chagrin, vous trouvez une espèce de soulagement à décharger votre cœur dans celui d'un véritable ami. La confidence que vous lui faites de vos peines, et la part qu'il y prend, semblent les adoucir, et vous donnent une certaine consolation. Eh bien! M. C. F., y a-t-il un meilleur ami que Jésus-Christ? pourrez-vous en trouver qui vous aime davantage, qui soit plus sensible à vos vrais intérêts, qui les connaisse mieux, et qui puisse appliquer sur vos maux un remède plus prompt et plus efficace? Ah! venez donc, venez répandre votre cœur en sa présence, toutes les fois que vous serez affligés. Embrassez sa croix, cachez-vous dans ses plaies, et vous sentirez découler dans votre âme une vertu secrète qui adoucira l'amertume de votre affliction.

Ame chrétienne, vous dira ce bon Sauveur, vous souffrez, et vous vous plaignez; mais ouvrez les yeux, et fixez-les sur moi. Voyez, et considérez si vos douleurs ont quelque chose qui approche des miennes. Après avoir vécu trente-trois ans dans la pauvreté, dans les travaux et les humiliations; après avoir été accablé d'outrages, abreuvé de fiel, rassasié d'opprobres, j'ai expiré sur la croix, où vous me voyez cloué pour l'amour de vous. Com-

parez ma pauvreté avec votre misère ; mes humiliations, mes douleurs, avec les vôtres ; ce que j'ai souffert de la part de mes ennemis, avec ce que vous souffrez de la part de vos ennemis ; et voyez si votre affliction mérite d'être comparée à mes souffrances.

J'ai livré mon corps à ceux qui le frappaient ; j'ai tendu la joue à ceux qui me donnaient des soufflets et me crachaient au visage ; je n'ai ouvert la bouche ni pour me défendre ni pour me plaindre, quoique je fusse innocent; et je me suis laissé conduire à la mort comme un agneau que l'on mène à la boucherie. Pourquoi? Parce que je vous ai aimée jusqu'à prendre toutes vos iniquités sur moi. Serait-il possible que vous, qui êtes coupable, ne voulussiez rien souffrir pour l'amour de celui qui, étant l'innocence même, a tant souffert pour l'amour de vous?

Mon bon Sauveur, vos paroles me couvrent de confusion, me font sentir mon aveuglement, mon ingratitude et toute l'injustice de mes plaintes; mais elles répandent en même temps dans mon âme une onction divine qui me pénètre et qui adoucit mes douleurs. Ah ! c'est donc au pied de votre croix que je viendrai me consoler désormais, et me convaincre de plus en plus que les tribulations sont un effet de votre miséricorde, le gage de votre amour, et le chemin qui conduit à votre gloire et à votre bonheur. Ainsi soit-il.

POUR LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur les dispositions pour la Communion fréquente.

Intravit Rex ut videret discumbentes, et vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali; tunc dixit: Mittite eum in tenebras exteriores. Le Roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et ayant aperçu un homme qui n'avait point de robe nuptiale, il dit: Jetez-le dans les ténèbres extérieures. *S. Matth.*, 22.

Si rien n'est plus consolant pour un cœur embrasé d'amour, que de s'unir souvent à son Dieu dans la sainte communion, rien aussi n'est plus effrayant pour un chrétien lâche, que de recevoir souvent ce Dieu d'amour dans un cœur froid et languissant. Malheur au chrétien insensible qui s'éloigne de la sainte table; qui, invité à ce sacré banquet, refuse, sur des prétextes frivoles, de s'y présenter! il ne doit point prétendre à la vie éternelle. Mais malheur aussi au chrétien téméraire qui, comme ce serviteur de l'Evangile, ose s'en approcher sans avoir la robe nuptiale! il sera jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures.

Approchez-vous donc souvent, M. F., de la sainte communion: elle vous procurera les avantages les plus précieux. Mais portez-y toujours de saintes dispositions, autrement elle vous deviendrait nuisible. Je viens examiner avec vous quel est le motif qui vous conduit à la sainte table. Si ce motif est saint, s'il vous porte à Dieu, rassurez-vous, entrez avec confiance dans la salle du festin, vous y recevrez des bénédictions abondantes. Si ce motif

ne vient pas de Dieu, s'il ne vous conduit pas à Dieu, tremblez; il peut vous être dangereux et funeste. Je viens examiner avec vous les fruits que vous recueillez de la communion fréquente. Cet examen doit ou vous consoler, ou vous affliger: vous consoler, si vous avez profité des grâces attachées à ce sacrement; vous affliger, si vous en avez abusé. Il doit ou vous fortifier dans la pratique de la fréquente communion, ou vous inspirer plus de respect pour la communion.

En deux mots: Quel est le motif de la fréquente communion? Quels doivent en être les fruits? Deux réflexions importantes que je vous prie d'écouter avec attention.

Je ne veux point, M. F., jeter l'alarme dans les consciences pures, ni troubler la paix d'un cœur qui désire s'unir à son Dieu; d'un cœur qui s'y prépare, et par l'amour dont il est pénétré pour Jésus-Christ, et par la crainte qu'il a d'abuser de ses grâces. Je ne veux point non plus affaiblir en vous le goût de la sainte communion: au contraire, je désire le faire naître en vos cœurs; je voudrais voir revivre au milieu de vous ces beaux siècles où tous les fidèles recevaient chaque jour le corps et le sang de Jésus-Christ. Hélas! ne sais-je pas, et l'expérience ne nous l'apprend-elle pas, que les vertus sont devenues rares dans l'Eglise, à mesure que les communions sont devenues moins fréquentes? que la foi ne s'est affaiblie, que les mœurs ne se sont corrompues, qu'à mesure que les chrétiens se sont éloignés de la sainte communion? et qu'on a cessé d'aimer Jésus-Christ, dès qu'on a cessé de le recevoir? Ne sais-je pas que le vrai

moyen de voir la religion pratiquée, les mœurs respectées, le vice banni, c'est de faire renaître l'usage fréquent de la sainte communion?

Mais plus je désire que la communion soit fréquente, plus je désire que vous vous en rendiez dignes et que vous n'en abusiez pas. Or, pour être digne de communier fréquemment, il faut être animé par un motif d'amour et de crainte. Un chrétien conduit par ce double motif, écoute avec docilité la voix de Jésus-Christ qui l'appelle et qui lui dit : *Venez à moi;* mais il écoute aussi la voix du Dieu de sainteté qui lui crie : *Soyez saint, parce que je suis saint.* Il pense à ces paroles du Sauveur : *Si vous ne mangez point ma Chair, vous n'aurez pas la vie;* mais il n'oublie pas ces paroles de l'Apôtre : *Que l'homme s'éprouve avant de manger ce pain sacré; parce que celui qui le reçoit indignement, mange sa condamnation.* Il se réjouit en pensant au trésor de grâces qui va s'ouvrir pour lui; mais il tremble en pensant au jugement terrible dont est menacé le téméraire qui ose profaner le plus saint des sacrements : il s'éprouve donc.

Il médite la grandeur et l'excellence de la sainte communion. Sa foi l'élevant au-dessus de ce qui frappe les sens, il découvre dans la sainte hostie le Fils de Dieu, Jésus-Christ... Pénétré de cette vérité, il juge quelle doit être sa pureté pour oser en approcher. Il entend sortir du sanctuaire ces paroles terribles que le diacre prononçait autrefois avant la communion : *Le sacrement de sainteté n'est que pour les saints.* Il entend S. Grégoire assurer que le crime qui profane le sang de Jésus-Christ à la sainte table, est le même que celui qui le répandit sur le Calvaire. Désirant communier, mais craignant d'abuser de la communion, il fait tous ses efforts pour s'y pré-

parer, et orner son cœur de toutes les vertus du Dieu qu'il désire recevoir.

Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement est un Dieu humilié et anéanti. L'âme fidèle qui veut le recevoir souvent, aimera, chérira les humiliations, et travaillera sans relâche à détruire les sentiments de l'amour-propre.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un Dieu pur, saint, innocent. Elle ne se contentera pas de renoncer à ces péchés grossiers, de s'abstenir de ces fautes énormes qui lui ôtent la vie de la grâce; elle s'appliquera à retrancher les imperfections volontaires qui l'affaiblissent, et à se sanctifier de plus en plus.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un Dieu de paix et de charité. Elle ira jusqu'à sacrifier les affronts, les injures qu'elle peut recevoir. Elle s'occupera à connaître les besoins des indigents; elle s'empressera à les soulager. Si elle aperçoit des défauts dans le prochain, elle les cachera; elle ne se permettra aucun jugement, aucune parole capable de lui nuire ou de l'attrister.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un Dieu caché. Aussi s'accoutumera-t-elle au silence et à la retraite. Retenue dans le monde par les devoirs de son état, elle y sera recueillie. Séparée du monde par piété, elle ne s'y trouvera que par nécessité, elle le quittera par goût.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est le Dieu de pureté. Elle évitera ces regards curieux, ces paroles oiseuses et équivoques. Elle rejettera avec soin ces pensées impures qui naissent en elle, malgré elle; elle concevra la plus grande horreur de tout ce qui pourrait la porter au vice honteux.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un Dieu soumis

et obéissant à la volonté de son Père. Elle n'ira point à la sainte table d'elle-même ; elle s'y laissera conduire par la volonté du ministre de Jésus-Christ.

Voilà, M. F., les vertus que le désir de la communion fréquente doit produire en vous. Ce n'est pas assez : il faut qu'une communion serve de préparation à l'autre communion. Car, prenez garde : si le respect pour l'auguste sacrement de nos autels s'affaiblit en vous ; si vous vous en approchez avec indifférence ; si vous pensez plutôt à communier qu'à vous y disposer, le motif qui vous anime n'est plus de Dieu, il n'est plus saint ; et l'action que vous faites deviendra funeste pour votre salut.

Ah ! M. F., si, au moment où vous vous présentez à la sainte table, cette table sainte devenait le tribunal redoutable où vous devez être jugés un jour, combien de motifs n'y découvrirait-on pas, tout humains, et peut-être criminels !

Motifs de bienséance et de respect humain. On a coutume, à certaines fêtes, à certains jours, de communier : y manquer, ce serait se faire remarquer ; on le craint, et on vient à la sainte table pour le monde, plutôt que pour Dieu.

Motifs de présomption. On se croit vertueux, parce qu'on passe pour tel. On vient à la sainte table, plutôt pour nourrir sa vanité, que pour nourrir sa ferveur : c'est plutôt l'amour de soi-même, que l'amour de Dieu qui y conduit. La preuve en est que si le ministre, fidèle à son devoir, refuse la communion au jour qu'on s'était fixé, on se plaint, on murmure.

Motifs d'habitude. On communie, parce qu'on a coutume de communier. Les jours marqués, on n'y manque point, quoiqu'on ait manqué à ses devoirs

les plus essentiels. Le cœur est froid pour Dieu, on ne vient pas moins le recevoir; et, parce qu'on ne change rien dans le nombre de ses communions, on se flatte d'être toujours fidèle.

Motifs d'imitation. D'autres communient souvent: on veut faire comme eux; hélas! peut-être pour faire parler de sa vertu. Peu inquiet de devenir saint, on veut imiter à l'extérieur ceux qui le sont. Si on les accompagne à la communion, ce n'est pas pour égaler leur ferveur, mais pour partager leur réputation.

Que dirai-je enfin de tous ces motifs qui conduisent à la sainte table? L'homme ne les connaît pas; mais vous les connaissez, ô mon Dieu! vous les jugez; et tel qui vient se mettre au nombre de vos enfants, est quelquefois votre ennemi.

M. F., je le répète, il faut communier souvent, mais il faut que votre motif soit saint; il faut qu'il vous engage à mettre tout en œuvre pour vous préparer à la communion, crainte d'en abuser. Il faut que vos communions honorent Dieu; et, pour cela, plus vous les multiplierez, plus il faut travailler à avancer dans la piété. J'entends cette piété qui consiste, non pas seulement à confesser ses péchés, mais à s'en corriger; non pas à prier beaucoup, mais à bien prier; non pas à critiquer les autres, mais à les édifier. C'est ainsi que vous sanctifierez le motif de la communion fréquente, et que vous en recueillerez les fruits précieux. Quels doivent être ces fruits? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

On juge d'un arbre par ses fruits; il en est de même de la communion fréquente. Pour juger si elle nous

est salutaire, il suffit d'examiner les fruits que nous en retirons. La divine Eucharistie est la source et la plénitude de la grâce. Quand on a reçu dignement ce sacrement, on ne doit plus vivre que de la grâce et de l'esprit de Jésus-Christ.

Hélas ! je le sais, ils ne sont plus ces jours de ferveur où la présence de Jésus-Christ opérait sur les premiers fidèles ces prodiges que nous admirons et que nous ne nous efforçons pas d'imiter. Dès que l'orage de la persécution commençait à gronder, ils couraient à la sainte table, tremblants et timides. Mais à peine avaient-ils goûté le pain des forts, que, transportés d'un saint zèle, et animés du divin amour, ils volaient sur les échafauds, et étonnaient les bourreaux par leur constance. Ils ne craignaient plus ; la mort leur paraissait douce. Ah ! que ces temps sont changés ! Nous recevons le même Dieu : mais nous ne sommes plus à son égard le même peuple. Alors le sang de Jésus-Christ devenait une source féconde de vertus, parce qu'il coulait sur des cœurs bien disposés. Nous le recevons comme eux. Eh ! quelles vertus produit-il en nous ?

Le chrétien qui approche souvent de la sainte communion, doit être intimement uni à Jésus-Christ. Il doit sans cesse descendre dans son cœur pour y adorer ce Dieu Sauveur qui y repose, et en bannir tout ce qui pourrait l'en éloigner. Pénétré du bonheur qu'il y a de posséder son Dieu, il doit soupirer sans cesse après l'heureux moment où il pourra le recevoir encore. Mais pénétré aussi de la sainteté du Dieu qui l'a visité, il ne laisse rien entrer dans son cœur qui puisse lui déplaire.

Convaincu que, pour le fréquent usage de la communion, ce n'est point assez d'être exempt de certains vices grossiers, il s'étudie à détruire jus-

qu'aux imperfections ; il gémit sur les fragilités inséparables de notre nature ; il s'applique à acquérir la ferveur de la piété, et la fidélité aux moindres devoirs.

Voulant communier souvent, mais utilement, il conclut qu'il doit sanctifier sa conduite ; qu'il doit vivre dans la séparation du monde, parce que la fréquente communion ne peut s'accorder avec une vie mondaine et dissipée. Il conclut qu'il doit veiller à la garde de son cœur, en régler les mouvements et combattre ses passions, en déraciner les plus légères habitudes qui déplaisent à Dieu, parce que la fréquente communion ne peut s'accorder avec des imperfections que l'on entretient volontairement, sans faire d'efforts pour les détruire. Il conclut qu'il doit être humble, patient, charitable, mortifié, assidu à la prière, appliqué à toutes les œuvres qui honorent Dieu et sanctifient le prochain, parce que la fréquente communion et le désir de la véritable sainteté ne font qu'un seul et même désir. Voilà, M. F., les fruits de la communion fréquente. Jugez-vous maintenant ; voyez devant Dieu si ce sont ceux que vous en avez recueillis.

Hélas ! nous nous réjouissons de voir les sacrements fréquentés : c'est là, en effet, la plus douce consolation que nous puissions goûter, au milieu des peines de notre ministère. Mais ne devons-nous pas avoir là-dessus de vives inquiétudes ? Nous voyons des communions, mais trop souvent nous ne voyons ni les vertus qui disposent à ce divin sacrement, ni les vertus qu'il doit produire. On sort de la sainte table avec toutes les mêmes faiblesses. Une seule communion bien faite suffirait pour donner toutes les vertus ; et, après tant de

communions, on n'a peut-être pas encore quitté un seul défaut. Ce cœur tant de fois arrosé du sang de Jésus-Christ, est encore insensible à son amour, et attaché aux créatures; il est encore ennemi des humiliations et des croix, trop sensible aux injures, retenu par le respect humain, porté à la médisance; il ne sait encore ni s'abaisser par l'humilité, ni s'attendrir par la charité, ni se mortifier par la pénitence, ni fuir ce qu'il aime, ni souffrir ce qu'il n'aime pas.

Que faire donc pour recueillir les fruits abondants de la sainte communion? Il faut régler nos communions sur notre conduite, et régler notre conduite par nos communions. Je m'explique; ou plutôt écoutons saint François de Sales, ce sage directeur des âmes: « Ce qui n'empêche pas de communier « rarement, dit ce grand Saint, peut empêcher de « communier souvent. Pourquoi? parce que l'union « que nous contractons avec Jésus-Christ par la « communion fréquente, étant plus étroite, plus « intime et plus habituelle, exige de nous une plus « grande pureté. »

Ainsi, M. F., êtes-vous de ces âmes ferventes et fidèles à la grâce: venez, venez souvent à la sainte table; votre Dieu vous ouvrira les trésors de son amour.

— Mais, direz-vous, la fréquente communion ne peut donc être utile, et ne doit donc être permise qu'aux âmes parfaites? — Ce n'est pas ce que je veux dire. Je sais que tout péché léger n'est pas par lui-même un obstacle à la fréquente communion; mais, quels péchés? Des péchés de surprise, des péchés d'occasion imprévue, ou difficile à prévoir; des péchés de fragilité, qui viennent plutôt d'inattention que de malice; des péchés promptement

détestés et sévèrement punis et réparés. Telles sont les imperfections, les fragilités, qui, loin de rendre dangereuse la fréquente communion, la rendent utile ou nécessaire.

Mais des péchés réfléchis, des péchés dont on ne prévient pas, dont on n'évite pas l'occasion; des péchés que l'on ne punit point, ou que l'on punit mal; des péchés qu'on est accoutumé à confesser et à ne point quitter, dans lesquels on tombe sans scrupule, comme on les avoue sans douleur : voilà ce qui doit nous faire craindre pour nos communions. N'en doutez pas, M. F., une âme qui conserve, qui nourrit, qui entretient des affections au péché véniel, volontaires et habituelles, s'expose au péril trop certain de profaner le sacrement, parce que l'affection libre et volontaire au péché véniel blesse la sainteté de Jésus-Christ. J'ai donc eu raison de dire qu'il fallait régler ses communions sur sa conduite. J'ai ajouté qu'il faut régler sa conduite par ses communions.

Oui, M. F., plus nous nous approchons du Dieu des vertus, plus nous devons nous appliquer à lui ressembler. Ce serait se jouer de la piété, que de communier souvent, et de mener une vie aussi dissipée que le commun des fidèles, qui ne communient que rarement. Ce serait manquer de respect pour le plus redoutable des mystères, et outrager indignement Jésus-Christ, qui, s'unissant si intimement à nous par la fréquente communion, a droit d'attendre de nous plus de sainteté et de vertu.

Pour prévenir ces suites funestes, réglons donc notre conduite par nos communions; c'est-à-dire, que toutes nos actions, nos pensées, nos désirs, nos démarches, marquent à Jésus-Christ notre reconnaissance. Allons à lui avec de saintes disposi-

tions ; que le motif qui nous y conduit soit saint : alors nous recueillerons de nos communions des fruits abondants de salut. Souvenons-nous aussi que plus les grâces que nous recevons dans la fréquente communion sont grandes, plus nous devons craindre d'en abuser, plus nous devons nous y disposer, plus nous devons avancer dans la vertu : alors la fréquente communion deviendra, pour nos frères, un sujet d'édification ; pour nous, une source de grâces, et le gage de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LE VINGTIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le second commandement.

Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum. Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu. *Exod.*, 20.

Nous est-il défendu, par ce commandement, de prononcer le nom de Dieu? tout usage de ce saint nom nous est-il interdit? Non, M. F. ; le sentiment de la Religion nous porte à l'invoquer, pour offrir à Dieu nos hommages. C'est aussi le premier mouvement de notre cœur, lorsque nous sommes dans l'affliction, dans l'embarras, dans les dangers, de recourir à ce nom divin. Il n'est personne qui ne s'écrie alors : O mon Dieu ! et qui n'atteste par là sa propre faiblesse, et le besoin qu'il a du secours de Dieu. Enfin, une inclination naturelle nous porte encore à invoquer le nom de Dieu, pour confirmer la vérité de nos paroles et la sincérité de nos promesses. Cette inclination est bonne et louable, quand elle est renfermée dans les règles. Elle rend hommage à la grandeur de Dieu et à ses divines

perfections. En le prenant à témoin de ce que nous disons, nous reconnaissons qu'il sait tout, qu'il connaît tout ce qui se passe au fond de nos cœurs, qu'il est la vérité même, qu'il ne peut être trompé, ni tromper, et que nous n'avons pas de moyen plus puissant pour ne laisser aucun doute sur la vérité de ce que nous disons, que de l'appeler lui-même en témoignage.

Le serment est donc saint par sa nature, il est honorable à Dieu ; c'est un acte du culte qui ne peut être rendu qu'à lui seul. Aussi le second commandement ne nous dit pas : Vous ne jurerez point ; il nous dit : Vous ne jurerez pas en vain. Il défend aux hommes d'employer en vain le nom de Dieu, de profaner ce nom si saint, si digne de l'adoration des anges et des hommes, de le déshonorer en en abusant. Et cependant, combien qui abusent du nom de Dieu, combien qui le profanent et l'outragent! D'où peut venir un abus si criminel? Découvrons-en les causes, et cherchons-en les remèdes.

Dieu veut que nous n'employions jamais son saint nom et le serment, que dans la nécessité, que d'une manière conforme à la vérité et à la justice. C'est lui-même qui a dit, par la bouche de ses prophètes : Vous jurerez : Vive le Seigneur dans la vérité, dans l'équité et dans la justice !

Ainsi la première des règles que Dieu nous a prescrites par rapport au serment, est de ne jamais jurer une chose fausse, ou qu'on sait n'être pas conforme à l'exacte vérité ; de ne jamais jurer une chose injuste et nuisible au prochain. Et comment oserait-on appeler le Dieu de vérité en témoignage du mensonge? Comment oserait-on donner le Dieu

infiniment juste, comme garant de l'injustice? Comment oserait-on rendre le Dieu trois fois saint, complice, en quelque sorte, de la mauvaise foi et de l'iniquité?

Or, cette règle si juste, si indispensable, comment est-elle observée? Hélas! combien de fois ne se sert-on pas du serment pour assurer ce qui est faux, ou du moins ce qu'on n'a pas de raisons suffisantes de croire véritable! Combien de fois ne l'emploie-t-on pas pour confirmer des promesses, sans avoir l'intention de les remplir, ou même avec la volonté formelle de ne les pas garder! Combien de fois ne s'engage-t-on pas par serment à des choses mauvaises, injustes, préjudiciables au prochain! Combien de fois ne mêle-t-on pas le jurement aux projets de vengeance, aux menaces, aux malédictions les plus terribles! Oh! qui pourrait penser sans frémir à ces imprécations? Quelle fureur d'appeler sur soi-même ou sur d'autres la punition de Dieu, de se dévouer soi-même ou les autres à la rage du démon, de mêler le nom de Dieu jusque dans les souhaits les plus terribles! Qui ne serait pas effrayé d'entendre des hommes que Dieu a créés pour sa gloire, et des chrétiens, le renier, l'outrager dans ce qu'il y a de plus saint, n'épargner dans leurs blasphèmes ni ses mystères, ni sa parole, ni ses saints? Plût à Dieu, M. F., que des excès si affreux fussent aussi rares qu'ils sont révoltants!

Mais, sans parler de ces outrages faits au nom de Dieu, n'avons-nous pas encore à gémir de le voir employé sans nécessité, pour les sujets les plus vains et les plus légers? On jure à tout propos, sans besoin, sans réflexion. Un domestique n'appelle point son maître par son nom, sans y joindre une parole qui exprime le respect; et l'on ose pro

férer le nom du souverain maître du ciel et de la terre avec une légèreté qui marque le mépris! Quelle audace, s'écrie saint Chrysostôme, quelle folie! *Quanta audacia! quanta insania!* Il est vrai que le péché est beaucoup plus grand lorsqu'on jure contre la vérité et contre la justice, que lorsqu'on jure par légèreté; mais dans ce cas même on pèche, puisqu'on prend le nom de Dieu en vain. Jésus-Christ, dans son Evangile, nous dit de ne point jurer par le ciel, ni par la terre, ni par quoi que ce soit. Il veut que nous nous contentions de dire : *Oui, cela est. Non, cela n'est pas.* Et il déclare que ce qu'on ajoute à ces simples paroles, hors les cas d'une vraie nécessité, est suggéré par le malin esprit : *A maligno est.*

D'ailleurs, M. F., quelles sont les suites de l'habitude de jurer sans besoin? On se parjure avec autant de facilité qu'on jure. On s'accoutume à jurer sans réflexion, et l'on s'engage ainsi dans cet abîme d'iniquités dont parle le Saint-Esprit, lorsqu'il dit : *Que votre bouche ne s'accoutume point au jurement. Car cette habitude entraîne avec elle une multitude de péchés. Celui qui s'y livre sera rempli d'iniquités.*

Le jureur cherche à s'excuser : — Je n'étais pas à moi dans ces moments. Si j eusse été calme, je ne me serais pas servi de ces expressions. C'est la colère qui me les a arrachées. — Comme si la colère pouvait servir d'excuse au péché, comme si elle n'était pas elle-même un péché! et d'où viennent ces emportements, sinon de ce qu'on ne veut point s'accoutumer à pratiquer ce que dictent la foi et la raison, de ce qu'on ne pense point à se mo dérer et à se vaincre soi-même ?

—En prononçant ces paroles de jurements, je n'y

attache point d'importance, je n'ai pas intention de jurer, je le fais par habitude. — Eh quoi! M. F., le nom de Dieu ne mérite-t-il pas qu'on ne s'en serve point sans y faire attention, sans y attacher d'importance? Ce nom est saint et terrible, dit le Prophète : *Sanctum et terribile nomen ejus.* Oh! quel scandale de voir des chrétiens l'employer sans réflexion et sans respect! Quel scandale d'entendre un chrétien renoncer à sa part du paradis, s'il ne dit pas la vérité; assurer que ce qu'il dit est vrai comme il n'y a qu'un Dieu; et oser ainsi comparer la vérité de ses paroles à la vérité divine! Ah! mon frère, si l'habitude d'entendre ces blasphèmes ne nous y avait pas malheureusement accoutumés, quelle douleur, quelle indignation n'exciterait-elle pas en nous!

Et qui peut donc porter les hommes à de tels excès? J'en vois trois causes principales parmi vous, M. F. : l'orgueil, l'intérêt, le mauvais exemple.

L'orgueil : on veut être cru, et si on ne l'est pas, on emploie le serment pour confirmer ce que l'on dit. On s'est avancé quelquefois mal à propos; on a assuré une chose dont on n'était pas sûr soi-même; on ne veut pas reculer, et l'on jure. La chose n'est quelquefois d'aucune importance; mais l'amour-propre est intéressé à la soutenir, on ne peut supporter un démenti, et l'on jure. Il en est de même lorsqu'on veut que tout aille à son gré, qu'on ne peut souffrir d'être contrarié. Si l'on éprouve la moindre contradiction, souvent alors l'orgueil se répand en invectives, en jurements. Enfin, qui le croirait, qu'on pût se faire gloire d'abuser du nom de Dieu, de le mêler à toutes les paroles que l'on tient, de jurer presque à tous les propos que l'on prononce, et cela parce que c'est un

ton. On croit se distinguer par là. Des jeunes gens s'imaginent que c'est le moyen de faire voir qu'ils ne sont plus des enfants. Dans certains états, l'habitude de jurer donne un air de hardiesse dont on se fait honneur. Quelle folie! Peut-on, si l'on n'est point impie, se faire honneur de ce qui outrage Dieu, afficher le mépris de Dieu, insulter à son saint nom?

J'ai dit, en second lieu, l'intérêt. Nous en avons une preuve bien frappante dans ceux qui font quelque commerce. Combien en voit-on qui ne craignent pas d'assurer avec serment que telle marchandise leur coûte tant, qu'elle est de la première qualité, qu'elle n'a point de défauts, tandis qu'ils en connaissent le vice, et qu'un instant après ils la donnent à moitié prix! Oui, M. F., voilà jusqu'où l'esprit de cupidité conduit les hommes. On ne traite, pour ainsi dire, d'aucun objet de commerce, sans y mêler des jurements; les foires et les marchés en retentissent. Il semble que tout soit permis pour faire ses affaires, pour éviter une perte ou se procurer un gain. Ah! s'écrie saint Augustin, qui me donnera des larmes assez abondantes pour pleurer un tel aveuglement?

J'ai dit, enfin, le mauvais exemple. On jure parce qu'on entend jurer. Les enfants veulent imiter ceux qui sont plus âgés qu'eux. Souvent ils l'apprennent de leurs pères, et communiquent à leur tour cette maudite habitude à leurs enfants. O malheureux parents! quel terrible jugement vous préparez-vous! est-ce donc pour apprendre à l'outrager que Dieu vous a donné des enfants?

Quels remèdes apporterons-nous à ces maux, M. F.? Comment pourrons-nous corriger de tels abus? Nous allons vous l'apprendre.

D'abord, le jurement, lorsqu'il n'est pas religieux, outrage Dieu, et Dieu le punit, souvent même dès ce monde, de la manière la plus terrible. L'Ecriture nous en fournit mille exemples. Un homme ayant juré le nom de Dieu dans une querelle avec un Israélite, le Seigneur dit à Moïse : Emmenez ce blasphémateur hors du camp, et qu'il soit lapidé par tout le peuple. Celui qui blasphémera le saint nom de Dieu sera puni de mort. Sennachérib, roi d'Assyrie, assiégeant Jérusalem, blasphéma le nom de Dieu; le Seigneur ne tarda pas d'en tirer vengeance. Elle fut terrible, M. F.; un ange tua, en une nuit, cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de ce roi impie, qui reçut lui-même le coup mortel de la main de ses enfants. L'impie Nicanor osa aussi blasphémer le nom de Dieu ; il fut vaincu, périt dans le combat, sa langue fut arrachée et donnée à manger aux oiseaux. Saint Louis, roi de France, plein de zèle pour le saint nom de Dieu, faisait percer la langue à tous ceux qui le juraient; et par cette sainte sévérité, il réussit à purger son royaume de cet exécrable crime. Oh ! qu'il serait à désirer que cette sainte ordonnance fût exécutée! le saint nom de Dieu ne serait plus autant outragé qu'il l'est parmi nous.

Dieu, il est vrai, ne punit pas toujours dans cette vie les profanateurs de son nom : mais il les punira dans l'autre. Comme les bénédictions temporelles ne sont pas les seules qu'un chrétien ait à attendre de Dieu, comme ces bénédictions ne sont rien à ses yeux auprès des bénédictions éternelles qu'il espère : de même les châtiments temporels ne sont pas les seuls que les profanateurs du nom de Dieu

aient à craindre. Et malheur à eux si le silence que Dieu garde les enhardit, s'ils oublient les jugements redoutables de celui qui, suivant le témoignage d'un prophète, jugera ceux qui profanent son nom avec autant de sévérité que les voleurs, et qui, après les avoir épargnés dans le temps, après les avoir attendus à la pénitence, exercera ses vengeances sur eux pendant l'éternité !

O vous qui avez le malheur d'abuser du saint nom de Dieu ! prévenez ses terribles jugements, en renonçant à une habitude si criminelle. Ne croyez pas que ce soit chose impossible, et même si difficile. Saint Augustin avoue humblement que, dans sa jeunesse, il avait l'habitude de jurer. Mais lorsque la crainte de Dieu se fut emparée de son cœur, il lutta contre cette habitude, il invoqua le secours du ciel, et rien ne lui fut plus facile que de ne plus jurer. Que personne ne dise donc, ajoute le saint docteur, comment venir à bout de s'en corriger ? Que Dieu soit craint, que les jureurs soient pénétrés d'une vive appréhension de ses jugements, dès lors ils réprimeront leur langue, et l'on n'entendra plus de jurements. Désavouez sincèrement cette mauvaise habitude, prenez une ferme résolution de vous corriger. Après l'avoir prise, ne vous laissez point décourager par les rechutes involontaires qui vous échapperont. Si, contre votre intention, vous faites encore quelque jurement, dites aussitôt avec un profond respect : *Que le nom du Seigneur soit béni !* et bientôt l'habitude disparaîtra tout-à-fait, et, comme saint Augustin, vous ne trouverez rien de plus facile que de vous abstenir de jurer.

Le second commandement ne nous défend pas seulement d'abuser du nom de Dieu, il nous ordon-

ne encore de l'honorer ; c'est ce que nous faisons lorsque nous prions Dieu, lorsque nous chantons ses louanges avec de vrais sentiments de dévotion, comme le Roi-Prophète nous y exhorte si souvent dans ses psaumes : *Glorifiez le Seigneur avec moi*, nous dit-il, *et exaltons tous ensemble son saint nom. Que le nom du Seigneur soit béni : qu'il le soit dans tous les siècles !*

Nous honorons le nom de Dieu lorsque nous remercions Dieu de ses bienfaits, et que nous disons avec le même prophète : *O mon âme ! bénissez le Seigneur, et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse son saint nom. Mon âme, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais toutes les grâces qu'il vous a faites.*

Nous l'honorons lorsque nous bénissons Dieu dans toutes nos peines, que nous nous soumettons à sa sainte volonté ; lorsque dans tous nos besoins nous recourons à lui, à l'exemple de l'Eglise, notre mère, qui, dans ses offices, répète si souvent : O Dieu! venez à notre secours ! *Deus, in adjutorium meum intende !* Combien de pieuses pratiques auxquelles nous avons été formés dès notre enfance, et par lesquelles nous honorerions le nom de Dieu si nous nous en acquittions avec une véritable piété! Vous faites le signe de la croix sur vous, en disant : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit :* Pensez-vous alors à ce que vous faites et à ce que vous dites? Vous mettez-vous en esprit sous la protection de la très sainte Trinité ? Vous recommandez-vous à elle en vue de Jésus-Christ notre Sauveur, et par les mérites de la croix dont vous faites le signe sur vous? Votre intention est-elle véritablement d'agir en son nom, de faire pour sa gloire l'action que vous allez commencer ?

On honore encore le nom de Dieu en accomplissant fidèlement les vœux qu'on a faits. Et ce serait au contraire un abus très criminel de ne pas les remplir. Le Saint-Esprit nous en avertit par la bouche du Prophète : *Ceux qui ne remplissent pas leurs promesses*, dit-il, *déplaisent à Dieu. Accomplissez exactement*, ajoute-t-il, *ce que vous avez voué : il vaudrait beaucoup mieux ne point faire de vœux*, *que de ne pas les remplir, après les avoir faits.* Aussi doit-on se donner de garde de faire des vœux indiscrètement, sans prendre le conseil de personnes sages et éclairées, qui puissent juger si les engagements qu'on veut prendre sont inspirés par l'esprit de piété, s'ils sont propres à procurer la gloire de Dieu et à assurer notre salut.

Vous connaissez maintenant, M. C. F., l'abus que l'on peut faire du saint nom de Dieu ; vous connaissez les pieuses pratiques par lesquelles on peut rendre à ce saint nom l'honneur qu'il mérite. Je vous en conjure par le vif intérêt que je prends à votre salut, n'abusez jamais du nom de Dieu ; pratiquez ce que disait l'apôtre S. Paul aux premiers fidèles : *Abstenez-vous de tout ce qui a l'apparence du mal.* Oui, M. F., abstenez-vous, non-seulement de ces abus grossiers, de ces profanations si révoltantes du nom de Dieu, mais encore de tout serment qui n'est pas nécessaire, de toute expression qui pourrait être prise pour un jurement, de toute parole qui ne serait pas assez respectueuse pour Dieu. Ne parlez de Dieu que pour le bénir, et le faire honorer et servir par les autres. Vous dites tous les jours dans la belle prière que Notre-Seigneur nous a apprise : *Notre père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.* Sanctifiez-le donc vous-mêmes ; glorifiez-le, et faites-le glorifier autant qu'il est en vous. Quoi de plus

noble et de plus glorieux pour nous, que de nous associer dès à présent aux esprits célestes? Les chœurs des anges et tous les bienheureux qui sont dans le ciel n'ont pas d'autre occupation que de bénir le nom de Dieu : nous n'en aurons pas d'autre nous-mêmes pendant l'éternité. Commençons donc dès ici-bas ce qui doit faire notre bonheur dans cette vie éternelle et infiniment heureuse qui nous est destinée, et que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

POUR LE VINGT-UNIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Explication de la parabole. Sur le pardon des ennemis.

Sic Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. *S. Matth.*, 18.

Vous venez d'entendre, M. F., de toutes les paraboles de l'Évangile, la plus touchante, et celle dont l'application me paraît plus naturelle et plus sensible. L'Eglise gémit tous les jours de voir des serviteurs cruels et ingrats qui, oubliant qu'ils appartiennent à un maître indulgent qui les épargne et les supporte, ont la dureté de poursuivre une injure avec acharnement. En vain leur crie-t-elle avec Jésus-Christ : Serviteur ingrat et dénaturé, ne devez-vous pas traiter votre frère avec cette bonté dont Dieu use à votre égard? Rien ne peut étouffer leur ressentiment.

Oui, M. F., et c'est ce qui nous désole au confessionnal; il n'est pas de pécheurs que nous trouvions plus endurcis et plus obstinés que ceux qui ont des inimitiés. Nous faisons encore entendre raison à un libertin, à un ivrogne; mais nous ne pouvons rien obtenir de ceux qui ont de l'aigreur contre le prochain; ils nous accablent de mille raisons pour justifier leur ressentiment.

Mon Dieu! quel fruit dois-je donc attendre de ce discours, puisqu'il n'a pour objet que de combattre l'inimitié et la vengeance? Je suis certain que quelques-uns de ceux qui m'écoutent ont quelque inimitié dans le cœur : je vais leur parler du pardon des injures. J'emploierai, pour en établir la nécessité, une parabole que vous avez dictée vous-même; et il en sera comme si je n'avais rien dit!

Ah! Seigneur, cette raison seule serait capable de me décourager et de m'imposer silence. Soutenez-moi par votre grâce; c'est la cause de la charité que je vais plaider. Et vous, M. F., le moyen de vous rendre cette instruction utile, c'est de vous en faire une sérieuse application.

Je ne pense pas, M. F., qu'il soit nécessaire de vous avertir que ce roi dont il est parlé dans notre parabole, c'est Dieu. Ce roi voulut se faire rendre compte par ses serviteurs, de l'emploi qu'ils avaient fait des biens qu'il leur avait confiés, c'est-à-dire de l'usage de ses grâces. Il s'en trouva un qui était chargé de dix mille talents qu'il devait à son maître. Quelle dette pour un serviteur! J. C. ne le suppose débiteur de cette somme énorme, que pour nous faire sentir, dans la misère de cet homme, le besoin que nous avons que Dieu nous remette nos offenses;

dans l'indulgence que ce roi accorde à cet homme, l'étonnante facilité du Seigneur à pardonner nos fautes; et dans la cruauté de ce mauvais débiteur, l'injustice dont nous nous rendons coupables quand nous refusons de pardonner les injures et d'oublier le mal qu'on nous a fait.

Car d'abord, rendons témoignage à la vérité: que ne devons-nous pas au souverain Maître? Qui de nous n'est redevable à sa justice d'une infinité de péchés? Ah! Seigneur, si vous nous traitez dans la rigueur de votre justice, ne serons-nous pas perdus à jamais?

Le serviteur de l'Evangile le sentait bien. Il devait beaucoup, et n'avait aucune ressource pour payer. Sa misère est si grande, que le maître, pour se dédommager du fonds que ce serviteur infidèle a dissipé, ordonne qu'on le vende, lui, sa famille et tout ce qu'il possède,

Cette conduite paraît sévère, mais elle est juste.

C'est la conduite que doit tenir à notre égard celui qui prend la qualité de Dieu des vengeances. Nous pouvons bien compter sur sa miséricorde, mais nous devons redouter sa justice. Elle ne passera rien; elle se vengera de tout, et un seul point de la loi omis ou négligé doit avoir son châtiment et sa peine.

Pourquoi donc, M. F., vous voit-on si tranquilles, tandis que cette justice a tant de prévarications à vous reprocher? Ah! jetez-vous promptement aux pieds de ce maître pour le fléchir. Cette démarche réussit au serviteur de l'Evangile. Heureux s'il eût su en profiter! Il connaît son maître naturellement bon et compatissant, il sait qu'on peut fléchir sa colère, et qu'un cœur qui se reconnaît coupable, qui s'en humilie et reconnaît sa faute, a droit à l'indul-

gence et au pardon. *Ayez pitié de moi*, lui dit-il; *prenez patience, et je vous remettrai tout.*

Il ne dit que ce mot, et la sentence est abolie; le maître oublie toutes les dissipations de ce serviteur infidèle. Sa dette lui est remise, et il se voit, par la générosité de son maître, à l'abri de cette honteuse servitude dont on le menaçait.

En vérité, M. F., tout paraît prodigieux dans cette parabole: un serviteur chargé de dettes et de misères, un maître incompréhensible dans ses jugements comme dans ses miséricordes, qui punit avec rigueur, et pardonne avec encore plus de facilité. Mais un prodige plus frappant encore va nous indigner contre ce serviteur ingrat et cruel.

Cet homme vient d'entendre le sentence d'absolution et de grâce sortir de la bouche de son maître; un de ses compagnons, qui lui était redevable, à son tour, de cent deniers, se présente à ses yeux. Voilà sans doute pour lui un moment bien favorable: la reconnaissance, l'équité, l'intérêt même, tout doit parler en sa faveur. Leur maître commun vient de donner l'exemple; il a remis une somme immense avec tant de facilité à son serviteur: celui-ci n'accordera-t-il pas au moins quelques délais pour une modique somme que lui doit son égal et son frère?

Ah! Chrétiens, le coupable serviteur en agit tout autrement: il se saisit de son débiteur, il le terrasse presque, il lui ordonne de rendre à l'instant la somme qu'il lui a prêtée. A-t-il donc oublié, cet ingrat, que son maître lui avait demandé sa dette avec plus de ménagement et de douceur? Son compagnon s'humilie pour le fléchir; il se sert, pour le toucher, de ces mêmes paroles qui avaient été, il n'y a qu'un moment, si efficaces auprès du maître le plus indulgent et le plus miséricordieux qui fut jamais.

Ayez pitié de moi, lui dit-il; *prenez patience, et je vous rendrai tout.*

Le succès n'en sera pas le même : il éprouve de la part de son compagnon le plus cruel traitement.

C'est ici, M. F., que l'application de la parabole devient intéressante; je prie tous ceux qui ont de la rancune dans le cœur, de se rendre attentifs.

Il est deux sortes de personnes qui pèchent contre le grand précepte du pardon des injures. Les uns refusent absolument de pardonner; les autres mettent à leur pardon tant de réserves, que leurs dispositions peuvent passer plutôt pour une continuation d'inimitié, que pour un pardon.

Ceux qui ne veulent point pardonner, pour se justifier, disent : *L'injure qu'on m'a faite est si grande! comment pourrais-je l'oublier? on m'a desservi, on m'a calomnié; et je garderais le silence! Mais ce serait donner à mes ennemis de nouvelles armes contre moi, m'exposer à de nouveaux outrages; et si je le supporte avec patience et sans rien dire, ils ne m'en feront que plus de mal.*

Eh! M. C. F., imitez la clémence de votre Dieu. Tenez à l'égard de votre frère la conduite que Dieu tient habituellement à votre égard. En pardonnant vos péchés, votre Dieu ne s'expose-t-il pas à tous les affronts, à tous les inconvénients que vous redoutez? Sa grande miséricorde ne l'expose-t-elle pas tous les jours à de nouvelles offenses de la part des pécheurs? N'a-t-il pas droit, à ce titre, de vous adresser ces paroles : *N'est-il pas juste que vous ayez pitié de votre frère, comme j'ai eu moi-même pitié de vous?* Voilà ce que je réponds à ces chrétiens qui refusent de pardonner.

Il en est d'autres plus modérés en apparence ; ce sont ceux qui, pour se mettre à l'abri des remontrances qu'on pourrait leur faire, commencent par vous avertir qu'ils ont pardonné. Ils ont dans la bouche mille paroles équivoques, par lesquelles ils cherchent à vous persuader de la sincérité de leurs dispositions. *Je n'en veux point à mon ennemi*, disent-ils; *que le mal que je lui veux m'arrive : mais je ne veux point le voir. S'il me parle, je lui parlerai. S'il me demande un service, je le lui rendrai; mais ce n'est pas à moi à le prévenir.*

Voilà, M. F., la disposition intérieure de ces chrétiens qui, pardonnant en apparence, conservent néanmoins l'animosité dans leur cœur. Ils sont d'autant plus à plaindre, qu'ils se croient en sûreté de conscience, parce que, disent-ils, ils ne veulent point de mal à leur ennemi. Ah! mes Frères, colorez tant que vous voudrez, cette funeste disposition, du beau nom de pardon des injures, vous n'en êtes pas moins les imitateurs de ce serviteur ingrat et dénaturé qui traite son compagnon avec une dureté qu'il n'avait pas éprouvée lui-même, quoiqu'il la méritât à si juste titre.

Les autres serviteurs de l'Évangile, indignés d'un procédé si injuste, courent auprès du maître pour solliciter sa vengeance contre ce mauvais serviteur. Leur maître applaudit à leur zèle : il cite cet homme impitoyable, et est aussi terrible dans le châtiment qu'il avait été miséricordieux dans le pardon. Il commence par lui faire sentir sa faute, en lui adressant le reproche le plus amer : Mauvais serviteur, lui dit-il, est-ce donc là l'usage que vous avez fait de l'exemple que je vous avais donné? Avez-vous pu oublier, en voyant votre compagnon, que, sur votre simple demande, je vous avais remis votre

10..

dette? L'équité, l'humanité, la compassion et la reconnaissance ne vous parlaient-elles pas en faveur de votre débiteur? N'était-il pas naturel d'avoir pour un homme semblable à vous les mêmes égards que moi, votre maître, j'avais eus pour vous?

Reproches touchants, M. F.; il faudrait être bien endurci pour ne pas s'y rendre.

Chrétiens, qui que vous soyez, oubliez pour un instant que c'est moi qui vous parle, et supposez que dans ce moment vous paraissez devant Dieu, et qu'il vous adresse lui-même les paroles que Jésus-Christ met dans la bouche de ce roi: Pécheur, vous dit-il, combien de dettes vous ai-je remises! combien de péchés vous ai-je pardonnés! vous vous êtes présenté souvent au confessionnal, chargé d'iniquités et de mille désordres; vous n'avez fait que m'exposer l'état de votre âme, et j'ai tout oublié, tout effacé. Votre frère a commis contre vous des fautes; mais quelle proportion ont-elles avec celles que je vous ai pardonnées? C'est un orgueilleux qui vous a méprisé; c'est un médisant qui s'est appliqué à vous décrier; c'est un envieux qui a cherché à vous nuire; enfin, il vous a fait tout le mal qu'il a pu: mais qu'est-ce que tout cela en comparaison des offenses atroces et sans nombre que vous m'avez faites? Quelque grièves que soit l'offense que vous a faite votre ennemi, elle n'est rien de lui à vous, en comparaison de celles qui sont de vous à moi, puisque je suis votre Dieu, et que vous n'êtes qu'une misérable créature. J'ai tout oublié, je vous ai tout pardonné. Je vous ai donné l'exemple; pardonnez donc aussi, oubliez donc ces torts de votre semblable à votre égard: je l'exige, moi, votre maître et votre Dieu. Ma patience envers vous ne vous crie-t-elle pas qu'il faut traiter votre frère avec cette bonté que j'ai eue moi-même pour vous?

Laissons-nous toucher, M. F., ou redoutons les effets de la vengeance de notre Maître commun. Voici l'arrêt que prononce celui de l'Evangile contre le mauvais serviteur : il n'est que le précis de celui que doit prononcer le Dieu à qui seul appartient la vengeance, contre quiconque ose usurper le droit de se venger. Le maître ordonne qu'on livre ce serviteur inhumain entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il ait acquitté sa dette; et comme elle est immense pour un serviteur, il est condamné à des tourments longs et insupportables. C'est-à-dire, M. F., qu'il faut s'attendre, pour une vengeance passagère, à subir toute la sévérité des vengeances éternelles, un enfer qui ne finira jamais. *C'est ainsi*, ajoute Jésus-Christ, *que mon Père qui est dans les cieux vous traitera, si vous ne pardonnez à votre frère du fond du cœur.*

Du fond du cœur, c'est le caractère du vrai pardon; il faut qu'il ne reste dans le cœur ni ressentiment, ni froideur: sans cela point de pardon de la part de Dieu.

Ah! Seigneur, pourrais-je conserver de l'animosité contre mes frères, après avoir éprouvé de votre part l'indulgence la plus excessive? Vous me pardonnez, ô mon Dieu! les plus grandes fautes; vous me les pardonnez entièrement et sans retour: et je conserverais encore de la froideur et de l'indifférence pour mon semblable! Loin de moi une telle injustice! Non, Seigneur, vous me rendez, en quelque sorte, maître ici-bas de votre sang, en me l'appliquant par le pardon des offenses; je puis par là racheter tous mes péchés : je profiterai de ce moyen efficace de salut; je bannirai désormais de mon cœur tout ressentiment contre le prochain, afin de ne trouver à la mort ni ressentiment, ni haine dans

votre cœur contre moi; afin de n'y trouver au contraire que la tendresse et la bonté de ce maître, de ce roi de votre Evangile, sous l'aimable figure duquel vous vous êtes représenté.

Mes chers Frères, si vous êtes touchés de ce discours, faites actuellement à Dieu le sacrifice de tous les ressentiments que vous pouvez avoir dans le cœur; au sortir de la Messe, allez vous réconcilier avec vos ennemis, et Dieu vous pardonnera tous vos péchés; il vous l'a promis.

POUR LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.
Sur l'Envie.

Consilium inierunt ut caperent eum in sermone. Les Pharisiens délibérèrent entre eux des moyens de surprendre Jésus dans ses paroles. *S. Matth.*, 22.

Pourquoi, M. F., les Pharisiens cherchaient-ils continuellement à surprendre Jésus-Christ et à lui nuire? C'est qu'ils étaient envieux de son mérite et de son crédit, de l'estime et de l'attachement que le peuple lui témoignait; et enfin il succomba victime de leur jalousie et de leur fureur.

Quelle étrange passion que l'envie! Elle nous fait haïr notre semblable à cause du bien qui est en lui; elle nous inspire de l'aversion pour certaines personnes, à cause des avantages dont elles jouissent, à cause des bénédictions que la Providence répand sur elles. Croirait-on que des hommes, que des chrétiens fussent susceptibles d'un pareil sentiment? Mais est-il bien vrai qu'ils en soient suscep

tibles ? Ah ! M. F., dès l'instant que j'ai nommé l'envie, vous m'avez prévenu. Avant même que j'ouvre la bouche, vous dites tout bas qu'il n'est rien de plus commun dans le monde. Vous le dites, mais avez-vous jamais réfléchi sur tout ce que ce vice a d'odieux ? Y en a-t-il beaucoup parmi vous qui en soient exempts et qui cherchent à s'en défendre ? Ecoutez donc bien, M. C. F., ce que j'ai à vous dire aujourd'hui sur cette matière.

C'est par l'envie du diable que la mort, c'est-à-dire le péché, *s'est introduit sur la terre*, dit le Saint-Esprit. C'est par elle qu'il s'y est multiplié, qu'il s'y multiplie journellement. C'est l'envie, dit S. Augustin, qui donna la mort au juste Abel, qui anima les enfants de Jacob contre Joseph, leur frère, qui jeta l'innocent Daniel dans la fosse aux lions, qui arma Saül contre David, qui souleva les Juifs contre le Sauveur du monde, et le fit mourir sur une croix.

Est-ce que le péché d'Adam devait rendre le démon moins coupable ? Est-ce que les nôtres le rendent moins malheureux ? Non. Pourquoi donc le démon chercha-t-il à faire tomber le premier homme ? C'est qu'il haïssait en lui la grâce dans laquelle il avait été créé, la gloire à laquelle il avait été destiné; c'est qu'il déteste dans les chrétiens le caractère sacré du Baptême, en vertu duquel nous avons un nouvel être et une nouvelle vie en Jésus-Christ ; c'est-à-dire que les dons de Dieu sont en nous la cause de la haine que le démon a contre nous, et cette haine est le fruit de son envie. Or, l'envie est, dans les hommes qui l'imitent, la principale cause de tout le mal qu'ils se font, ou qu'ils se désirent les uns aux autres.

Si l'envieux ne dépouille pas son prochain des avantages qui sont l'objet de son envie et la cause de sa haine, c'est qu'il ne le peut ou ne l'ose pas. Que s'il le peut et s'il l'ose, il n'épargne rien pour lui nuire. Il invente des calomnies, il répand des bruits, et pourquoi? Pour noircir la réputation de celui dont il envie le mérite; pour humilier celui dont il envie l'élévation; pour appauvrir celui dont il envie les richesses; pour diminuer, pour détruire, s'il le pouvait, dans l'esprit d'autrui, les bonnes qualités de celui dont il est jaloux. Le laboureur est fâché de voir le champ de son voisin plus fertile que le sien, et ses troupeaux plus gras ou en plus grand nombre. Le frère est jaloux quand il voit son frère plus aimé que lui. Quelle est la femme qui ne souffre d'en voir une autre plus belle ou plus aimable qu'elle? Quel est le marchand qui ne porte envie à son confrère, quand on lui donne la préférence? Quel est l'artisan qui ne soit jaloux et fâché de ce qu'un autre a plus de pratiques que lui? Cette jalousie de métier se glisse partout et dans toutes les conditions.

D'où viennent tant de médisances, de calomnies, de rapports désavantageux, vrais ou faux? Otez l'envie, et vous verrez disparaître tout cela. Vous, M. F., qui devriez épargner tout au moins les personnes de votre état, d'où vient que les personnes de votre état sont l'objet le plus ordinaire de vos médisances, de vos bons mots? Pourquoi cherchez-vous à diminuer le prix de leurs bonnes qualités, à répandre des ridicules sur leur personne et sur leur façon d'agir? C'est que leur mérite vous porte ombrage, que leurs talents effacent les vôtres. Vous auriez honte d'en convenir: mais il n'est pas moins vrai que l'envie vous déchire le cœur.

Jusqu'où n'est-on pas capable de pousser la four-

berie et la noirceur d'âme, quand on se laisse dominer par cette malheureuse passion ! L'envie ne respecte ni la vérité, ni la vertu : c'est la vérité et la vertu, au contraire, qui la rendent plus furieuse. L'histoire des souffrances et de la mort de Jésus-Christ nous en fournit un exemple bien frappant. Quelles calomnies les Pharisiens n'inventaient-ils pas contre lui ! ils l'accusaient d'être l'ennemi de César, lui qui, par ses leçons et par ses exemples, apprenait au peuple à rendre à César tout ce qu'il lui devait. Ils l'accusaient de détruire la loi de Moïse, lui qui n'ouvrait la bouche que pour ramener les hommes au véritable esprit de cette loi. Ils l'accusaient d'être un séducteur, lui chez qui la vérité, la sainteté, la sagesse, étaient accompagnées de prodiges, et des prodiges les plus éclatants. Mais cette vérité, cette sainteté, cette sagesse, ces miracles, sont précisément ce qui excite leur envie et le leur rend odieux, au point qu'ils ne peuvent plus le souffrir. Pilate a beau protester que Jésus n'est point coupable : ces loups altérés du sang de ce divin Agneau, la populace aveugle à laquelle ils ont communiqué leur fureur, demandent à cris redoublés qu'on le crucifie et qu'il meure.

Tels sont les effets de ce vice monstrueux ; et ce vice, tout monstrueux qu'il est, ne donne des remords à presque personne. Il est ordinairement un de ceux que la plupart des chrétiens se reprochent le moins ; ils n'en parlent pas dans leurs confessions, ou ils n'en parlent que comme d'un péché fort léger. Où sont les pénitents qui disent sans tortillage : Mon père, je m'accuse d'être un envieux ; c'est là mon vice ; c'est de là que viennent ordinairement tous les péchés que je commets contre la charité. Quand on parle avantageusement, en ma

présence, de certaines personnes, je suis mal à mon aise; je cherche à changer de discours, ou j'amène adroitement la conversation sur les défauts, les imperfections, les ridicules de ceux qui sont l'objet de mon envie. Quand il leur arrive du mal, je m'en réjouis. J'ai fait semblant de prendre part à leur affliction, pendant que j'avais la joie dans l'âme; j'ai fait semblant de me réjouir avec eux, pendant que j'avais le dépit dans le cœur. Je ne voudrais pas leur faire du mal, parce que je n'oserais; mais je serais fort aise qu'on leur en fît. Mon plaisir est de les voir humiliés; j'ai donné des conseils, j'ai tenu certains propos, j'ai fait sourdement certaines démarches, dans la vue de leur procurer quelque humiliation; et si je n'ai pas réussi, ce n'a pas été ma faute. Voilà, mon père, voilà le ver qui me ronge, voilà le poison qui me tourmente. Je reconnais mon péché, je le confesse; je sens mon mal; donnez-moi donc des remèdes pour m'en guérir?

Y a-t-il beaucoup de pénitents qui s'accusent ainsi? Et cependant y en a-t-il beaucoup qui ne s'accusassent ainsi, et dans un plus grand détail encore, s'ils voulaient approfondir leur cœur, s'ils avaient cette bonne foi, cette droiture, cette sincérité que l'on doit avoir partout, et surtout en confession? Point du tout: l'envie a quelque chose de si bas, de si honteux, de si indigne de l'honnête homme, qu'on n'a pas la force de l'envisager. On se cache à soi-même la laideur d'un vice qui vient, plus que tout autre, d'un défaut de réflexion. Celles que vous venez d'entendre, M. F., ont dû faire quelque impression sur vos esprits: en voici d'autres qui ne vous paraîtront ni moins vraies, ni moins solides.

Vous connaissez la parabole des ouvriers que le père de famille envoie à sa vigne. Les uns y travaillent dès le matin, les autres n'y vont que le soir; et ceux-ci reçoivent néanmoins autant que les autres. Les premiers murmurent: que répond le maître? Mon ami, dit-il en adressant la parole à l'un d'entre eux, quel tort vous fais-je, et de quoi vous plaignez-vous? Ne vous donné-je pas ce que je vous dois, et ce dont nous sommes convenus? Prenez donc ce qui vous appartient, et retirez-vous. Je donne à ceux-là ce qui me plaît, et ce n'est pas votre affaire. Quoi! ma bonté à leur égard vous afflige? Vous avez donc l'œil malin et le cœur méchant, parce que je suis bon?

Voilà ce que nous pouvons dire, M. F., à ceux qui se laissent dominer par l'envie. Je ne connais pas de réflexion plus propre à l'étouffer dans le cœur de tout homme qui croit en Dieu, et qui regarde tous les biens dont nous jouissons, comme des présents du ciel, comme les dons de la Providence.

Vous êtes fâché, mon F., de ce que votre voisin est riche, de ce qu'il a trouvé un moyen honnête de s'enrichir; vous ne sauriez voir sans chagrin qu'il fasse bien ses affaires; son industrie, ses talents, son mérite, vous affligent. Mais à qui donc vous en prenez-vous? n'est-ce pas la main de Dieu qui a versé dans cette maison les richesses? N'est-ce pas lui qui a multiplié les troupeaux et agrandi les possessions de votre voisin? N'est-ce pas lui qui a béni son travail, son commerce, ses entreprises? Et, à cause de tout cela, vous regardez votre frère de mauvais œil! les avantages dont il jouit font votre

supplice! Vous le haïssez donc à cause des grâces que Dieu lui fait, et des bénédictions qu'il répand sur lui? Vous faites donc à votre frère un crime des bienfaits de la Providence; et à Dieu lui-même, un crime de ses faveurs et de sa bonté? Croirait-on que le cœur de l'envieux, bien approfondi, fût le cœur d'un impie qui maudit, en quelque sorte, les dons de Dieu dans la personne de ceux que Dieu favorise?

— Ses richesses le mettent au-dessus de moi; s'il avait moins, j'aurais plus; s'il ne paraissait pas tant, je paraîtrais davantage. — Soit; et vous êtes un orgueilleux. Mais enfin, à qui la faute, si votre frère est plus riche, plus heureux, plus aimé, plus estimé que vous? Est-ce là un crime à lui faire? Ce n'est point à lui qu'il faudrait vous en prendre: ce serait à vous-même, plutôt, qui, peut-être par un défaut de conduite, avez perdu ou manqué d'acquérir les avantages que vous lui enviez. Mais, sans toucher une corde qui nous mènerait trop loin, je dis et je répète: Ce que vous enviez à votre frère est un don de Dieu. Dieu n'est-il pas le maître de ses dons? Et ne peut-il pas les distribuer comme bon lui semble, sans que vous le trouviez mauvais, sans que vous murmuriez de la préférence qu'il donne aux uns sur les autres? Quel tort vous fait-il? Ne vous donne-t-il pas tout ce qu'il vous doit, et plus? Oui, sans doute, puisqu'il ne vous doit rien. Recevez donc ses dons avec action de grâces, et mettez-vous bien dans l'esprit que la Providence, en donnant plus aux autres, a été libérale envers eux, mais non pas injuste envers vous: *Tolle quod tuum est, et vade.*

La Providence a ses raisons pour en agir ainsi, et ses raisons sont justes, et toujours relatives,

soit au bien général de la société dont vous êtes membre, soit au bien particulier. Oui, M. C. F., ce qui vous afflige dans la personne de votre prochain, ou dans sa fortune, peut contribuer, et contribue effectivement toujours au bien-public, d'une manière ou d'une autre. Les talents de cet homme vous portent ombrage et vous déplaisent; mais ils tournent à l'avantage public. Si votre voisin est aussi habile que vous, tant mieux : ce sera deux bons ouvriers au lieu d'un. S'il est plus habile, tant mieux encore : il fera ce que vous ne pouvez pas faire, et le public n'en sera que mieux servi. La maison de votre voisin croît, s'enrichit, prospère et passe la vôtre; tant mieux : plus cet homme sera riche, plus il aura de moyens de faire du bien aux autres, et peut-être à vous-même. Et qui vous a dit que vous n'aurez jamais besoin de ses services? Joseph ne sauva-t-il pas, dans un temps, ceux qui avait voulu le faire périr dans un autre?

M. F., n'envions jamais à personne les avantages qu'il a sur nous, ou qui l'égalent à nous. Réjouissons-nous-en plutôt, et bénissons la Providence de tous les biens qu'elle répand sur la terre. Qu'ils tombent sur nous personnellement, ou sur quelqu'un de nos frères, ils ne partent pas moins de sa main toujours bienfaisante ; et ils ne méritent pas moins de notre part mille actions de grâces. Que votre saint nom soit béni, ô mon Dieu! et que je le bénisse dans tous les temps, non-seulement pour les dons que vous m'avez faits, mais encore, et tout autant, pour ceux que vous faites à mes frères; pour ceux même que vous semblez leur accorder à mon préjudice. Et qui suis-je, pour demander que vous me préfériez à qui que ce soit? Qui suis-je, pour murmurer sur la distribution des grâces que vous ne devez à personne?

Heureux, M. C. P., heureux celui qui est assez raisonnable pour penser de la sorte! Il est à l'abri du trouble, des inquiétudes, des mortifications que l'envie cause nécessairement à quiconque se laisse dominer par elle. Comme Caïn, le dépit secret, la tristesse intérieure rongent le cœur de l'envieux : il est son propre bourreau, et il s'inquiète, s'afflige et se tourmente, et souvent à pure perte. Car enfin, que vous produit cette passion, M. C. F. ? Par quoi pouvez-vous être dédommagé des peines intérieures qu'elle vous fait souffrir ? Vous vous réjouissez du mal qui arrive à votre prochain ; mais cette joie, sur quoi peut-elle être fondée ? Ses troupeaux ont péri : les vôtres en sont-ils plus nombreux ? La grêle, la tempête, ont emporté toute sa récolte : la vôtre en sera-t-elle plus abondante ? Il vient de faire une perte : votre bourse en sera-t-elle plus fournie ? Il est malade : vous en portez-vous mieux ? Rien de tout cela. Pourquoi donc vous réjouir de ce qui l'afflige? L'envie que vous lui portez ne vous produit donc autre chose que des inquiétudes, du trouble, des chagrins qui vous déchirent le cœur.

Je finis, M. F., par une réflexion qui est celle de tout homme sage : c'est que bien loin de faire ou de dire quoi que ce soit dans la vue de mortifier nos envieux, nous devons, au contraire, ménager la faiblesse humaine dans cette occasion, comme dans toute autre. Et le vrai chrétien en agit ainsi, non-seulement par un esprit de prudence, à cause qu'en faisant des envieux on se fait à coup sûr des ennemis, mais encore par un motif de religion, pour ne pas exciter ou nourrir et irriter dans le cœur du prochain un sentiment qui est le plus mortel poison de la charité.

Ne dites donc pas, comme l'on fait quelquefois : Je veux que mes envieux sèchent de dépit. Cette façon de penser n'est ni chrétienne ni sensée. Cherchez plutôt à les adoucir; et, pour cela, s'ils vous envient le rang qui vous élève au-dessus d'eux, mettez-vous à leur niveau, autant que vous le pourrez, sans manquer à la bienséance. S'ils portent envie à vos biens, faites-leur-en part; si c'est à votre crédit, usez-en pour leur rendre service. Faites valoir en leur faveur les avantages que vous avez sur eux, et qu'ils vous envient. S'ils sont jaloux de vos talents, louez les leurs; relevez leurs bonnes qualités, dissimulez leurs défauts, excusez, couvrez leurs fautes; et de cette manière vous pourrez, non-seulement guérir la plaie que vous leur avez faite, mais encore gagner leur amitié.

Que la charité a de ressources! qu'elle est aimable! Il n'y a que vous, ô Jésus! qui puissiez planter dans nos cœurs cette racine précieuse de tout bien, et dans laquelle nous trouvons le remède universel de toutes les passions. Lorsque j'en serai animé, l'envie ne se glissera jamais dans mon cœur. Les avantages que le prochain aura sur moi, ne seront à mes yeux que les dons de votre Providence. Bien loin d'en être jaloux, je les verrai avec joie et je vous en bénirai, comme si vous les aviez répandus sur moi, qui en suis plus indigne que tout autre. Les afflictions de mon prochain seront les miennes, sa prospérité sera ma joie; et, embrassant tous les hommes dans votre cœur, ô Jésus! mon âme ne sera jamais troublée par l'envie ni par la haine, le dépit, les chagrins, et toutes les mortifications qui en sont la suite. Ainsi commencerai-je dès cette vie à goûter la paix inaltérable dont jouissent les bienheureux, qui, tout remplis de vous-même, grand

Dieu, ne s'envient point mutuellement les différents degrés de gloire qui les distinguent, en élevant les uns au-dessus des autres.

Puissiez-vous, M. C. P., jouir de cette paix, et arriver à cette gloire! Je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

POUR LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le péché mortel.

Domine, filia mea modò defuncta est. Seigneur, ma fille vient de mourir. *S. Matth.*, 9.

C'EST le péché, M. F., qui a introduit la mort dans le monde. C'est le péché qui a fait mourir l'Auteur même de la vie, qui le retient encore maintenant attaché à la croix, et le force à continuer son sacrifice, suivant cette parole si connue de saint Paul : *Rursùm crucifigentes.* S'il n'y avait jamais eu de péché, le Fils de Dieu ne serait pas mort; et s'il n'y en avait plus, le sang de cette innocente victime ne coulerait pas tous les jours, comme il fait. C'est donc le péché qui non-seulement a répandu le sang de Jésus-Christ, mais qui continue à le répandre. Par conséquent, quiconque commet le péché, trempe ses mains dans le sang de Jésus-Christ, le crucifie et se rend coupable de sa mort.

Cette triste vérité ne vous touche peut-être plus, à force de vous avoir été répétée. Eh bien! M. F., considérons le péché, et par rapport à l'injure qu'il

fait à Dieu, et par rapport aux maux infinis qu'il nous fait; peut-être y serez-vous sensibles.

Ce que je vais dire doit principalement s'entendre du péché mortel; mais il faut l'appliquer aussi, et à proportion, aux fautes vénielles, parce qu'elles ont toujours une malice infinie; parce qu'elles refroidissent la charité, qu'elles diminuent la grâce et nous disposent à la perdre; parce qu'enfin nous ne pouvons jamais dire avec certitude : Tel et tel péché dont je suis coupable n'a point fait à mon âme une blessure mortelle.

Mon Dieu! parlez vous-même à nos cœurs, et inspirez-nous toute l'horreur que nous devons avoir pour le péché. Et vous, M. F., écoutez-moi, etc.

Désobéir à Dieu, se révolter contre lui, mépriser ses commandements, et ne répondre à ses bienfaits que par la plus noire ingratitude, voilà, M. F., ce que c'est que le péché, dont les hommes se font un jeu, qu'ils commettent si légèrement, dont ils contractent si aveuglément l'habitude, et dans lequel ils vivent avec tant de sécurité. En vérité, je je ne sais par où commencer cette matière, ni de quelles expressions me servir pour vous inspirer l'aversion et l'horreur dont vous devez être pénétrés, même pour les fautes les plus légères.

Je passerai sous silence la plupart des raisons pour lesquelles le péché déplaît souverainement à Dieu. Je ne vous dirai pas qu'étant infiniment saint et infiniment parfait, il doit être ennemi de tout vice et de toute imperfection. Je ne vous dirai pas qu'étant votre maître, et que vous ayant donné ses ordres, votre désobéissance est une révolte contre lui, à laquelle il ne doit pas être moins sensible

que vous l'êtes vous-mêmes à la moindre désobéissance de ceux qui sont à vos ordres et à votre service.

Ouvrirai-je à vos yeux les abîmes de l'enfer, où sont précipités les pécheurs; de l'enfer, dont l'éternité seule, indépendamment de ses rigueurs, doit nous faire sentir jusqu'où va la malice du péché? Car, si le châtiment qu'il mérite est infini dans sa durée, il faut donc que le péché ait une malice infinie. Et puisqu'il a fallu qu'un Dieu se soit fait homme, qu'il ait souffert, et qu'il soit mort pour l'expier, le péché a donc quelque chose d'horrible au-delà de tout ce que l'on peut imaginer.

Vous ferai-je le détail des misères et des malheurs de l'humanité, qui font véritablement de ce monde-ci une vallée de larmes; qui sont, comme vous le savez, les suites et la punition du péché, dont toutes les créatures demandent vengeance à Dieu, se déchaînant contre nous avec une espèce de fureur, toutes les fois que la Providence juge à propos de le leur permettre? Si la foudre tombée du ciel a réduit en cendres quelques maisons, ou écrasé plusieurs personnes; si la peste ou quelque autre maladie épidémique a dévasté quelque province; si la sécheresse, la tempête ou les inondations ont détruit, dans une autre, les travaux et les espérances de ses habitants, les nouvelles publiques annoncent ces accidents comme des événements surprenants et extraordinaires. Ah! ne devrait-on pas s'étonner plutôt de ce que, les hommes étant aussi méchants, aussi corrompus qu'ils le sont, le soleil ne leur refuse pas sa lumière, l'air ne les étouffe point, la terre ne les engloutit point dans son sein?

Dieu a fait toutes les créatures pour notre bon-

heur et pour nous aider à le servir : et nous, ingrats ! nous les tournons contre lui, nous en faisons les instruments du péché. Il le souffre, nous devons en être surpris ; mais viendra un temps où il ne les fera plus servir qu'à ses vengeances. Ce que nous appelons maintenant fléaux du ciel, ce ne sont que des gouttes, de petites gouttes de sa colère, ou plutôt les effets de sa bonté paternelle qui ne nous châtie que parce qu'il nous aime. Arrêtez-vous à cette réflexion, vous qui avalez l'iniquité comme l'eau, et qui vous faites un jeu des plus honteux égarements. Ah ! que la vue de cette bonté infinie vous touche ; qu'elle vous fasse sentir combien le péché est odieux, et quelle est votre ingratitude envers Dieu, quand vous osez le commettre.

Dieu est mon père, et je suis son enfant. Je suis l'enfant chéri du meilleur de tous les pères : c'est une vérité dont je suis aussi sûr que de mon existence. Partout, en effet, je vois cette divine providence qui, dès l'instant qu'elle m'a donné l'être, n'a cessé de veiller sur moi, sans jamais me perdre de vue. N'est-ce pas pour moi qu'elle met tout l'univers en mouvement? Dieu n'a-t-il pas commandé à toutes les créatures de me servir ? au soleil, de se lever régulièrement chaque jour pour m'éclairer, et de se retirer le soir pour m'inviter au repos ? à la terre, de produire toutes sortes de fruits, et de nourrir des animaux de toute espèce ? à chaque saison, de m'apporter de nouveaux bienfaits ?

Mais ces bienfaits sont communs à tous les hommes : vous en voulez qui vous soient personnels. Parcourez donc, mon C. F., tous les jours, tous les instants de votre vie : de combien de dangers Dieu ne vous a-t-il pas préservé dans le sein de votre mère ! et depuis que vous êtes au monde, n'a-t-il

pas éloigné de vous mille autres accidents auxquels vous n'auriez pas échappé sans un secours spécial de sa providence ? les uns vous sont connus, vous ignorez les autres. Mais ce qui doit vous toucher plus que tout le reste, c'est qu'il aurait pu vous laisser périr dès le premier instant que vous avez commis tel ou tel péché. Il ne l'a pas fait ; il semble, au contraire, qu'il a veillé sur vous avec plus de soin, à mesure que vous l'avez outragé davantage : ni votre ingratitude, ni vos égarements continuels n'ont pu diminuer sa tendresse et ses bienfaits pour vous.

Parlez maintenant, et dites ce qui peut autoriser, ou du moins excuser votre désobéissance, et le peu de cas que vous faites de ses commandements. Il ne vous a pas fait riche ? mais il aurait pu vous rendre plus pauvre ; et si vous eussiez eu plus de biens, vous vous seriez perdu. Il vous laisse quelquefois manquer du nécessaire ? c'est pour vous mettre dans l'heureuse nécessité de sentir votre dépendance, de recourir à lui, et de ne pas tant compter sur vous-même. Il vous fait souffrir des douleurs aiguës ? c'est qu'il veut sauver votre âme en la purifiant : ces infirmités vous sont nécessaires. De quelque côté que vous vous tourniez, vous n'avez que des grâces à lui rendre ; vos afflictions elles-mêmes doivent arracher à votre raison et à votre foi les hommages de votre reconnaissance. Réfléchissez donc, et voyez, mes chers frères, quelle doit être la malice du péché, par lequel, oubliant tous les bienfaits d'un si bon père, vous secouez le joug de l'obéissance, vous vous révoltez contre lui, vous devenez son ennemi. Je ne veux que cette réflexion pour vous faire haïr le péché, si vous avez tant soit peu de sentiment ; et il faut que vous n'en

ayez point du tout, si cette réflexion ne vous touche pas.

— Mais, direz-vous, en commettant le péché, mon intention n'est point de déplaire à Dieu. Je voudrais, au contraire, qu'il ne défendît pas ce qu'il défend; qu'il ne commandât pas ce qu'il commande, et je suis très fâché que telle et telle chose lui déplaisent.

— Vous ne voyez donc pas, mon cher paroissien, que cette excuse, que ce raisonnement est un blasphème? Car à quoi se réduit-il? Je voudrais que la loi de Dieu ne défendît pas les impuretés dont je me souille, c'est-à-dire, je voudrais que la loi de Dieu fût impure, et que Dieu ne fût pas saint. Je voudrais que la loi de Dieu ne défendît pas le mensonge, la mauvaise foi, les tromperies, le vol, les usures; c'est-à-dire, je voudrais que Dieu ne fût pas juste. Je voudrais que le mal que je fais ne fût pas un mal, que Dieu ne le défendît pas; c'est-à-dire, je voudrais qu'il n'y eût en Dieu ni vérité, ni sagesse, ni sainteté, ni justice; je voudrais que Dieu fût comme moi, et par conséquent qu'il ne fût pas Dieu, et qu'il n'existât pas, puisqu'il est lui-même la loi qui me gêne et que je voudrais anéantir. O Dieu! quels blasphèmes! quelle horreur! jusqu'où va la corruption du cœur humain!

Eh! que penseriez-vous, M. C. F., d'un homme qui se conduirait à l'égard de son ami et de son bienfaiteur comme vous vous conduisez à l'égard de Dieu? Comment traiteriez-vous celui qui manquerait ouvertement à tous les devoirs de l'amitié et de la reconnaissance? quel nom lui donneriez-vous? c'est un ingrat, diriez-vous, c'est un malhonnête homme. Et vous prétendez être un honnête homme, vous qui manquez à Dieu dans les choses

les plus essentielles? à Dieu, qui est votre créateur, votre maître, votre bienfaiteur, votre père, votre ami et votre tout ? Approfondissez bien cette réflexion : il est impossible que vous n'en soyez pas touché. Mais si vous ne l'êtes pas de l'injure que vos péchés font à Dieu, soyez-le du moins des maux infinis qu'ils vous font à vous-même.

Le péché mortel, que j'ai eu principalement en vue dans cette instruction, nous dépouille de la grâce sanctifiante, donne la mort à notre âme, anéantit le mérite de nos bonnes œuvres, nous rend incapables d'en faire qui soient méritoires pour le ciel : enfin, il nous expose à brûler éternellement dans l'enfer. Voilà, M. F., les malheureux effets que le péché produit en nous, et auxquels néanmoins nous sommes si peu sensibles.

1° Le péché nous prive de la grâce sanctifiante. Savez-vous ce que c'est que cette grâce ? C'est une participation à la sainteté de Dieu ; c'est elle qui nous rend agréables aux yeux de Dieu, qui nous unit à Dieu, qui nous fait vivre en Dieu par Jésus-Christ. Quel heureux état ! Mais ôtez la grâce sanctifiante, dès lors notre âme n'est plus unie à Dieu ; elle ne vit plus en Dieu ; et pour rompre cette belle union, pour perdre cette belle vie, il ne faut qu'un seul péché mortel.

Oui, M. F., dès l'instant que vous avez commis un péché mortel, vous cessez de vivre en Jésus-Christ. Votre âme est par conséquent un objet d'horreur aux yeux de Dieu, parce qu'elle n'est plus unie à Jésus-Christ, en qui seul le Père a mis ses complaisances ; vous vivez de la vie du démon, qui est l'auteur et la source de tout péché. Quel état af-

freux! Oh! que le péché mortel est donc horrible!

2° En séparant notre âme de Jésus-Christ, il lui donne la mort, mort infiniment plus terrible que celle qui tue le corps.

Quels soins ne se donne-t-on pas pour conserver la santé et la vie du corps! tout ce qui le menace effraie; tout ce qui le fait souffrir ou l'incommode arrache des plaintes. Quoi! la vie de ce corps qui sera bientôt la pâture des vers, qu'il faut nécessairement perdre, est à nos yeux la chose du monde la plus précieuse; et nous comptons pour rien la vie de notre âme: de notre âme, qui est l'image de Dieu; de notre âme, qui est immortelle; de notre âme, qui est le prix du sang de Jésus-Christ; et nous commettons, en jouant, le péché, qui lui donne la mort, en la privant de la grâce sanctifiante!

Mais que sommes-nous sans cette grâce? Nous appelons misérable celui qui n'a ni de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi se vêtir, ni maison où il puisse habiter. Hélas! mon C. F., voilà où vous en êtes, lorsque le péché vous a séparé de Jésus-Christ, la lumière, la nourriture, le vêtement de nos âmes. Sans lui, nous marchons dans les ténèbres; toutes nos actions sont des œuvres de ténèbres. Sans lui, notre âme est réduite, comme l'Enfant prodigue, à la nourriture des animaux immondes; elle boit les eaux croupissantes de l'iniquité. Disons tout en un mot: la nourriture de l'âme qui vit dans la grâce est de faire la volonté de Dieu; et la nourriture de l'âme qui vit dans le péché est de faire la volonté du démon. Quelle affreuse nourriture! quelle horrible vie!

Enfin, en perdant la grâce, le pécheur perd le paradis. Par le péché, il renonce aux droits et aux pri-

viléges d'enfant de Dieu : quelle folie! quelle perte! Esaü fut bien fou, sans doute, de perdre son droit d'aînesse pour un méchant plat de lentilles ; mais quelle plus grande folie, de vendre le paradis pour le plaisir d'un moment, pour une satisfaction passagère! Il vous vient une mauvaise pensée, un mauvais désir ; c'est une suggestion du démon : dès les premières atteintes de la tentation, votre conscience parle d'abord, elle crie; vous êtes en dispute avec elle : Ferai-je cela ? ne le ferai-je pas ? Misérable! tu vas perdre la grâce de ton Dieu, si tu consens à ce péché ; tu vas devenir l'ennemi de Dieu, tu vas renoncer au paradis ! N'importe : je veux me satisfaire. Et vous vous satisfaites, et vous vendez le royaume du ciel. Pour quoi ? Pour un plaisir honteux, pour une médisance, pour une calomnie, pour une vengeance, pour un intérêt usuraire, pour une bouteille de vin! Mon Dieu! quelle folie, quelle fureur!

Je me confesserai, dites-vous, je ferai pénitence, je ne mourrai pas dans cet état. Autre folie. Eh! qui vous a répondu que vous ne mourriez point après avoir commis ce péché ? Et quand vous seriez assuré de vivre, qui vous a répondu que ce péché vous serait pardonné ? Dieu promet le pardon à ceux qui se convertissent, il est vrai; mais, pour vous convertir, il faut que Dieu vous prévienne ; car un mort ne peut se ressusciter lui-même ; il ne peut pas même crier : Qu'on me ressuscite! Voyez Lazare ; il était mort depuis quatre jours ; pour ressusciter, il fallut que Jésus-Christ vînt auprès du cadavre, qu'il gémît, qu'il pleurât, qu'il criât : *Lazare, sortez du tombeau!* Hélas! mon C. F., votre âme est morte ; qui est-ce qui la ressuscitera ? Jésus-Christ : mais il faut qu'il vienne à vous ; car il

n'est plus en vous. Non, il n'y est plus, le péché l'a chassé de votre cœur ; mais qui vous a dit qu'il reviendrait et qu'il vous rendrait la vie ? Il faut nécessairement qu'il vous prévienne : et quelle certitude avez-vous qu'il vous préviendra?

Mes Frères, nous comptons beaucoup trop sur le pardon. Nous croyons qu'il est aussi aisé de revenir à Dieu que de l'abandonner ; de recouvrer la grâce, que de la perdre. Mais est-il aussi aisé de ressusciter, que de mourir? une plaie est-elle aussi facile à guérir, qu'à faire? Ah! que nous connaissons peu les effets terribles du péché! il aveugle notre âme, il l'affaiblit, il l'endurcit. Ces pécheurs qui ne sentent plus rien n'en sont pas venus là tout d'un coup, il est vrai; mais il n'est pas moins vrai qu'un seul péché a mis le comble à la mesure. Il y a une mesure de grâces, après lesquelles Dieu se retire : il y a une mesure de péchés, après lesquels il n'y a plus de miséricorde. Eh ! qui vous a dit que la grâce à laquelle vous résistez n'est pas la dernière que Dieu vous accordera? et que le péché auquel vous consentez, n'est pas le dernier de ceux que Dieu a résolu de vous pardonner ? Chacune de nos bonnes œuvres est un pas vers le ciel ; chacun de nos péchés, au contraire, est un pas vers l'enfer : et peut-être ce péché que vous allez commettre est le dernier pas après lequel vous y tomberez. Peut-être ne manquait-il que ce péché-là pour consommer votre perte. Avant ce péché, vous pouviez revenir encore ; après ce péché, le pourrez-vous? reviendrez-vous? Vous risquez donc votre éternité à chaque péché que vous faites.

Ajoutez à cela, M. F., qu'un seul péché mortel nous fait perdre le fruit de toutes les bonnes œuvres qui l'ont précédé. Prières, jeûnes, aumônes, confes-

sions, communions, tout cela disparaît devant Dieu dès que nous avons perdu la grâce. Comme les fruits attachés à une branche que l'on coupe, se dessèchent, se pourrissent, se perdent lorsqu'ils ne sont point arrivés à leur état de maturité ; de même les bonnes œuvres de celui que le péché sépare de Jésus-Christ, deviennent inutiles, au moins tant que le péché subsiste, parce que ces fruits-là n'arrivent à leur maturité que par la persévérance dans la grâce.

A plus forte raison le péché mortel nous met-il hors d'état de rien faire qui mérite la vie éternelle. Jeûnez, priez, faites l'aumône et tout le bien qu'il vous plaira, ces bonnes œuvres pourront, à la vérité, par un effet de la miséricorde de Dieu, vous attirer des grâces qui vous aident à sortir du péché ; mais elles ne seront pas couronnées devant Dieu, parce qu'ayant été faites dans l'état du péché, qui est un état de mort, elles sont mortes à ses yeux. Voyez donc, M. F., ce que c'est que le péché ; il anéantit tout le mérite du bien que nous avons fait, et il nous met hors d'état de rien faire qui soit digne de la vie éternelle. Enfin, il nous expose à brûler dans l'enfer pendant toute l'éternité.

Pécheurs, baissez les yeux sur ces profonds abîmes, sur ces étangs de soufre et de feu que le Seigneur a créés dans sa colère. Contemplez avec frémissement ces flammes ardentes, allumées et entretenues par le souffle de sa vengeance, et qui dureront avec la même activité pendant toute l'éternité. Voyez la multitude innombrable de démons et de réprouvés, condamnés pour toujours aux larmes, au désespoir, à la rage, au grincement de dents. C'est le péché qui les y a précipités ; c'est là que le péché vous précipitera aussi, si vous n'y renon-

cez, si vous ne vous hâtez d'en faire une véritable pénitence.

En ai-je assez dit, M. F., pour vous inspirer l'horreur que mérite le péché? Serait-il possible que vous fussiez insensibles, et à l'injure que vous faites à Dieu par le péché, malgré la tendresse qu'il a pour vous, malgré les bienfaits dont il ne cesse de vous combler, et aux maux infinis que vous fait le péché, qui vous sépare de Dieu, qui donne la mort à votre âme, qui détruit le mérite de vos bonnes œuvres, et vous expose aux feux éternels de l'enfer?

Ah! Seigneur, déchirez, déchirez le bandeau fatal qui nous cache l'énormité du péché et l'abîme des maux où il nous précipite. Inspirez-nous une telle aversion pour le péché, que nous le redoutions plus qu'un monstre qui voudrait nous dévorer. Dieu tout-puissant! changez nos cœurs, detruisez-y le règne du péché, faites-y régner la justice, et affermissez nos pas dans la voie qui conduit à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le scandale et les désordres dominants.

Væ mundo à scandalis. Malheur au monde à cause des scandales. *S. Matth.*, 18.

A la vue des scandales publics, ne dois-je pas élever la voix avec force, à l'exemple de Jésus-Christ, et m'écrier avec lui : Malheur au monde à cause des scandales! malheur aux hommes scandaleux, parce qu'en perdant les autres ils se per-

11...

dent eux-mêmes! *Verumtamen væ homini per quem scandalum venit!*

M. F., cet oracle du Sauveur renferme, comme vous voyez, deux terribles vérités naturellement liées l'une à l'autre : le crime du scandale donné, et les fâcheux effets du scandale reçu. Gardez-vous donc bien d'être un sujet de scandale pour vos frères, parce que c'est un péché énorme et funeste à celui qui le commet; craignez d'en être l'auteur ou le complice. J'ajoute : Craignez d'en être la dupe et la victime ; fuyez les dangers du scandale ; mettez-vous en garde contre le scandale, parce que c'est un péché extrêmement contagieux et préjudiciable à la société.

Grande matière de réflexion et d'instruction, que je vais développer pour vous prémunir contre les scandales, pour vous détourner de les donner ou d'y prendre part, pour soutenir votre faible vertu contre le torrent des mauvais exemples.

J'avoue, M. F., que je suis saisi d'une sainte frayeur, lorsque j'ouvre l'Evangile, et que j'y trouve ce terrible oracle : « Malheur à qui scandalise son prochain! il vaudrait mieux pour lui d'être attaché à une masse énorme de pierre, et précipité dans la mer : ce serait pour lui un moindre malheur. » Mais qu'est-ce donc que ce péché de scandale, qu'il est si dangereux de commettre? O mon Frère! vous n'en êtes que trop souvent le témoin, le complice et la victime, et vous ne l'avez peut-être jamais bien compris : écoutez-moi. C'est un péché qui nous rend injustement la cause ou l'occasion du péché et de la perte d'autrui, soit par nos discours, soit par nos exemples, soit par nos conseils, soit par

notre conduite, soit par nos artifices, soit par notre séduction ; en un mot, par ce qui contribue criminellement de notre part à l'offense de Dieu, à la chute du prochain, au renversement du bon ordre et au détriment de la Religion.

Eh ! M. F., jamais le scandale fut-il plus universel? Notre déplorable révolution aurait dû ouvrir les yeux aux Français : au contraire, ils n'en sont devenus que plus irréligieux, plus scandaleux. On se fait une religion à sa guise ; un jeu des préceptes et des défenses de l'Eglise, de ses Ministres et de sa morale. Et de là, quel luxe effréné, quelle affreuse corruption de mœurs, source infaillible d'aveuglement, sinistre présage de la perte de la foi. Ouvrez les yeux, M. F. ; partout vous ne trouverez que des scandales. Je me bornerai cependant à vous parler des désordres les plus dominants.

Le premier est l'indifférence pour la Religion : vice particulier à notre malheureux siècle, vice qui conduit à tous les autres : car il n'y a que la Religion qui puisse retenir l'homme, naturellement entraîné aux passions.

Un Dieu jaloux est notre maître. Il nous a prescrit la manière dont il veut être servi, le culte qu'il veut que nous lui rendions : il veut régner seul sur nos esprits et sur nos cœurs. Il faut lui obéir, ou nous serons perdus. Que certaines gens se donnent aujourd'hui la ridicule et dangereuse liberté de penser, de suivre indifféremment leur opinion ou les maximes de l'Evangile; qu'ils cherchent à se tranquilliser, à calmer leurs remords, en avançant qu'il n'est pas nécessaire de faire tout ce que les prédicateurs disent; qu'on peut être sauvé sans faire ses Pâques ; que c'est assez de se recommander à Dieu et d'avoir confiance en lui; que c'est chose in-

différente de faire gras un jour d'abstinence, et notamment le samedi; que pour sanctifier le dimanche, il suffit d'assister à la Messe, et qu'on n'est tenu à aucune autre œuvre de piété pendant ce saint jour. Qu'ils le disent, qu'ils le pensent : ils se perdent avec leur opinion. Je crois et je suis certain que c'est à l'Eglise seule, dont je suis le disciple, à déterminer et à régler la voie qui conduit à la vie éternelle. Si je m'écarte de ses enseignements, si je cesse de l'écouter, je m'égare nécessairement. Car Jésus-Christ m'avertit que *celui qui n'écoute pas l'Eglise, sera traité comme un païen et un publicain.*

O siècle aveugle et insensé ! tu crois être sage avec ton système d'indifférence, et être en sûreté de conscience quand tu as dit : *Ce n'est pas mon opinion.* Ton jugement est prononcé par cette parole du souverain maître de tous les hommes : *Celui qui ne croira pas, sera condamné. Si vous voulez avoir la vie éternelle, observez les commandements.*

N'est-ce point par cette indifférence pour la Religion, que tant de gens font peu de cas de la sanctification du dimanche; que pour un rien ils manquent à la sainte Messe, ou se livrent à des œuvres serviles? Demandez-leur pourquoi ils ne sont pas venus à la Messe? Ils vous répondront : Je n'avais pas le temps, j'avais des affaires. Jésus-Christ l'a dit : *Une seule chose est nécessaire*, l'affaire du salut : cette affaire doit passer avant toutes les autres; si vous la négligez, vous serez perdu pour l'éternité. Il faut abandonner toutes les affaires temporelles, quand il s'agit de votre salut : car *que sert à l'homme de gagner, fût-ce l'univers entier, s'il vient à perdre son âme?* Quoi ! mon Frère, des sept jours de la semaine Dieu vous en a donné six pour vaquer aux soins de la terre ; il ne s'en réserve qu'un pour lui :

et ce jour unique qu'il s'est consacré, vous le lui refusez, vous osez le lui dérober !

De cette indifférence pour le salut naît l'insouciance des parents pour l'éducation, pour la conduite chrétienne de leurs enfants. Aujourd'hui les pères et mères n'ont plus d'autorité sur leurs enfants : il semble qu'ils n'osent pas les contenir ni les réprimer. Les airs du monde, la vaine parure, les manières libres, les mauvais livres, les chansons, les jurements, les fréquentations, les parties de débauche, la négligence des devoirs de la Religion : voilà les funestes impressions que les pères et mères laissent prendre à leurs enfants.

De cette indifférence pour Dieu viennent encore ces désordres honteux qui règnent dans le mariage. Les enfants sont un bienfait du Ciel et une récompense pour ceux qu'il aime, dit l'Ecriture. Aussi les Patriarches se rejouissaient de leur multiplication et en bénissaient le Seigneur. Mais aujourd'hui l'ambition, la vanité, l'esprit du siècle, ont bien fait changer de système sur ce point dans un certain monde, où l'on craint d'être chargé de famille, afin de vivre avec plus d'aisance ; où l'on ne veut que deux enfants, pour en faire de riches héritiers. Damnable politique, qui est une contravention criminelle aux lois du mariage, une source honteuse de péchés secrets et d'abus énormes, une injurieuse défiance de la Providence, qui se venge visiblement quelquefois en enlevant, par une juste punition, ces héritiers uniques. Cet affreux désordre s'introduit aussi parmi les gens du peuple, sous prétexte qu'ils n'ont pas de quoi nourrir tant d'enfants. Mais Dieu les punit souvent par de longues maladies, ou par des accidents désastreux : ils sont punis par où ils ont péché : ils se sont défiés de la Providence, et la Providence les frappe avec justice.

Un des plus grands désordres, ce sont les cabarets. Les cabarets, où les hommes vont, comme des imbécilles, perdre leur argent et leur âme ; les cabarets, sur la porte desquels on pourrait écrire : Ici règne l'ivrognerie et la crapule, les jurements et les querelles ; Ici est le trouble des ménages, la ruine des familles, le mépris de la Religion, la profanation des saints jours, la source de tout mal et la destruction de tout bien ; Ici l'on ne respecte ni le Seigneur, ni ses représentants sur la terre. Que la police veuille y mettre ordre : on sait se soustraire à sa vigilance ; on dérobe à ses yeux les contrevenants, qui se remettent à boire ou à jouer, dès qu'elle s'est éloignée. Oh ! malheureux cabaretiers ! de combien de crimes vous êtes la cause ! quel poids de colère pèse sur vos têtes !

Que dirai-je des usages pervers du monde ? Hélas ! ses veillées, ses danses corrompent le cœur, enflamment les passions, nouent les intrigues et quelquefois les consomment. Son luxe effréné, ses ajustements séducteurs, ses modes changeantes et immodestes, entretiennent la folle vanité, piquent le désir du plaisir, fomentent le vice en le couvrant, en l'ornant. Et de là que de maux ! que de péchés ! J'en atteste les malheurs de l'infortunée Dina. Elle fut curieuse de connaître les modes étrangères, et de voir les danses et les plaisirs de Sichem : hélas ! elle y perdit son honneur, et fut cause d'un horrible massacre. Poursuivons.

J'ai nommé les danses. A ce mot, combien d'esprits se cabrent ! Par combien de raisonnements ne prétend-on pas justifier cet abus, cette source funeste de désordres !

De tout temps on a dansé, dites-vous : pourquoi nous le défendre ?

De tout temps on a dansé.... Pauvre raison ! De tout temps il y a eu des désordres : cela justifie-t-il ceux qui s'y abandonnent ? De tout temps il y a eu des gens qui ont fait peu de cas des défenses de Dieu : cela n'est que trop vrai : aussi de tout temps il y a eu des réprouvés : voulez-vous en augmenter le nombre ?

Vous ajoutez : Il ne se passe rien de mauvais dans ces danses ; ma fille est sage ; je lui ai recommandé la modestie ; j'ai les yeux sur elle : d'ailleurs, ce sont des parents, des voisins.

Votre fille est sage ! Mais le fût-elle autant que vous le pensez et que vous le dites, tenez pour certain qu'elle ne conservera pas longtemps son innocence, si vous la laissez aller aux danses ou aux veillées.... Vous lui recommandez la modestie dans ces occasions ! C'est comme si vous recommandiez à la paille qui se trouve avec le feu, de ne pas brûler.... Ce sont des parents, des voisins ! Mais est-ce une chose inouïe, que des affections criminelles entre voisins ou parents ?.... Vous avez les yeux sur votre fille ! Mais voyez-vous ce qui se passe dans son cœur ?..... O aveuglement ! ô dérision ! jusqu'au pied des autels, jusque dans les actes les plus saints de la Religion, on est porté au mal, on éprouve d'humiliantes tentations : et l'on se conserverait pur, innocent, dans ces assemblées où tout réveille, où tout enflamme les passions ?

Enfin, qu'est-ce que les jeunes gens de nos jours ? Ne dites-vous pas vous-mêmes qu'ils n'ont plus de retenue, plus de frein ; que jamais ils n'ont été plus débauchés ? Et vous laissez, avec confiance, vos filles dans leur société !.... Le dirai-je encore ? Quel-

les sont les danses d'aujourd'hui? Ah! elles sont si indécentes, si lubriques, que d'honnêtes païens n'auraient pas osé se les permettre. Et des filles, des filles chrétiennes, n'en rougissent pas!

Jeunesse innocente, qui heureusement ignorez le crime, apprenez dans quels précipices on va se jeter quand on s'expose au péril, quand on s'écarte des règles sages de la prudence et de la modestie. Filles d'Eve, attirées comme elle dans le piége par l'attrait du plaisir et de la vanité qui vous séduisent, par des parures qui vous charment, par des jeux qui vous enchantent, défiez-vous de ces artifices du monde; fuyez avec horreur ces piéges tentateurs. Instruisez-vous par l'exemple de celles qui se sont déshonorées. Considérez ce que le monde en pense: voyez comment la honte et l'infamie les accompagnent: Ah! si elles se fussent tenues dans le devoir; si elles n'eussent pas fréquenté les veillées, les danses, les jeunes gens; si elles n'avaient pas couru les apports, ces malheurs ne leur seraient pas arrivés.

J'ai dit les apports, ces attroupements, ces orgies que l'on fait à l'occasion de la fête des saints Patrons. C'est là surtout que les mœurs sont plus exposées, et qu'on fait le plus souvent un triste naufrage. J'ajoute que rien n'est plus outrageant pour la Religion. Pour vous en convaincre, je fais une supposition.

Voici la St-Martin qui approche. Qu'au mépris de ce que je viens de dire, on fasse, à l'occasion de cette fête, des attroupements, des danses, qu'on tienne cabaret. Pendant qu'on est à se divertir, à boire, à jouer, à danser, à folâtrer, à contester, arrive un païen. Il veut savoir la cause de ces joies tumultueuses, il la demande.... On lui répond:

Nous célébrons la fête de saint Martin. — Et qu'est-ce donc que ce saint Martin, ajoute-t-il?

— Saint Martin, lui répond-on, est notre patron. C'était un saint Evêque, qui consacra toute sa vie à la pénitence, à faire connaître Dieu, et Jésus-Christ, le Sauveur des hommes; à rappeler les pécheurs à la vertu, à prêcher l'Evangile, et la fuite des plaisirs du monde. Un jour même il s'exposa à la mort pour détourner une troupe de païens occupés à boire, à danser, à se livrer à la débauche. Ces gens, qui ne connaissaient pas Jésus-Christ, furieux contre ce Saint qui venait troubler leurs plaisirs par sa morale, allaient l'assommer, lorsque Dieu le sauva par un miracle éclatant. Frappés de ce miracle, ces païens ouvrirent les yeux à la mémoire de l'Evangile; ils renoncèrent à leurs folles joies, embrassèrent la pénitence, et se firent chrétiens. Tel est le Saint dont nous célébrons la fête.

— Vous vous moquez, répondrait ce païen. Oh! ce n'est pas le Saint dont vous me parlez, que vous prétendez fêter : c'est plutôt un Bacchus, un ivrogne; c'est plutôt une Vénus, une impudique, une débauchée. Car, quand on honore quelqu'un on cherche à lui plaire, on s'efforce de l'imiter, on se garde bien de l'outrager. Or, si ce saint Martin a été ce que vous dites, au lieu de faire sa fête et de l'honorer, vous le déshonorez, vous lui insultez, vous l'outragez.

Qu'auriez-vous à répondre à cela, M. F.? réfléchissez donc, et soyez conséquents. Ou honorez votre saint Patron, en imitant ses vertus, en vous abstenant de ce qu'il avait en horreur : ou ne le regardez plus comme votre protecteur et votre modèle. Ne dites plus : Nous célébrons la fête de saint Martin; mais nous célébrons la fête du démon, dont nous

imitons les œuvres. C'est au démon que nous voulons plaire, et non point à Dieu ni à ses Saints.

Puissent ces réflexions vous inspirer une salutaire horreur de ces sacriléges divertissements! O chrétiens! quelle part pourriez-vous prendre aux pompes du siècle, à ses vanités, à ses danses, à ses folies, vous qui avez renoncé solennellement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres? Ecoutez cette belle sentence d'un saint Docteur : Celui qui aura voulu participer aux jeux criminels de Satan, sera justement exclu de la société des Saints; ceux qui s'associent au démon de la débauche, seront les compagnons de son supplice. Les joies du monde sont passagères, trompeuses, criminelles : il n'en est pas de même de la vertu; son bonheur est réel, solide, innocent, et sa récompense sera éternelle. Je vous la souhaite.

POUR LE DIMANCHE DE LA DÉDICACE.

Sur la fête, et sur l'assistance aux Vêpres.

Quàm terribilis est locus iste! Que ce lieu est saint et terrible! *Gen.*, 26.

La solennité de la Dédicace de cette église, que nous célébrons aujourd'hui, M. F., est le mémorial de sa première consécration par le ministère de l'Evêque, avec des onctions sacrées et un grand nombre de prières, d'invocations, de cérémonies mystérieuses et sanctifiantes. C'est par cette consécration que cet édifice est devenu le sanctuaire du Seigneur, le lieu saint où il veut recevoir nos hommages, et où nous devons nous assembler pour l'adorer, pour le bénir, pour écouter sa sainte parole,

recevoir ses grâces et nous sanctifier. Oh! que ce lieu est donc saint! qu'il est auguste aux yeux de la foi! qu'il est terrible aux démons! qu'il est salutaire pour nous! Développons ces vérités.

CETTE église est véritablement la maison de Dieu, le temple du Très-Haut, le sanctuaire de la Divinité en terre. C'est là qu'est son trône et son autel. C'est là que s'opèrent les grands et divins mystères de la Religion. C'est là que le Seigneur Jésus est sans cesse offert pour nous en holocauste à son Père céleste. C'est là qu'il est réellement toujours présent dans le St-Sacrement. C'est là qu'il reçoit les adorations, l'encens, les hommages, les vœux et les louanges des mortels. C'est là qu'il réside au milieu de son peuple, et qu'il en protége l'habitation.

Oh! M. F., combien tout cela ne doit-il pas nous imprimer de vénération pour ce saint temple! avec quelle crainte et quel respect, avec quelle décence et quelle modestie, avec quel recueillement et quel silence, avec quels sentiments de religion et de piété, ne doit-on pas être en la présence de Dieu! Avec combien d'attention et de soin ne faut-il pas y éviter, non-seulement toute profanation, toute irrévérence notable, mais encore un maintien peu décent, la dissipation d'esprit, les airs évaporés, les regards curieux, les discours indiscrets, les marques de légèreté et de vanité! Hélas! qu'on fait à ce sujet de fautes et de péchés qu'on ne se reproche point!

Mais si cette église paroissiale est sainte et respectable parce que c'est la maison de Dieu, elle doit être encore bien chère à notre cœur parce que c'est aussi la maison du Chrétien. Ah! M. F., que de

liens sacrés nous unissent à elle ! Que d'obligations ne lui avons-nous point ! N'est-ce pas dans son sein que vous avez été régénérés et mis au rang des enfants de l'Eglise ? N'est-ce pas dans son enceinte et par les instructions de son ministre, que votre jeunesse a été imbue des grands principes de la Religion, et admise à la participation du plus saint de ses mystères dans la première communion ? N'est-ce pas devant son autel, que vous avez reçu avec honneur cette bénédiction nuptiale, qui a été pour vous la source d'une famille aimable et d'une douce union, qui fait le bonheur de votre vie ? N'est-ce pas dans ses tribunaux sacrés que vous êtes purifiés et absous de vos péchés par la divine miséricorde ? N'est-ce pas à sa sainte table que vous recevez l'Auteur de la grâce, le pain de vie, le gage précieux de la vie éternelle ? N'est-ce pas dans son sanctuaire que s'opère si souvent le grand mystère du divin Sacrifice, pour vous en appliquer spécialement le mérite et les fruits ? N'est-ce pas dans cette chaire évangélique que la loi de Dieu vous est enseignée, et que sa parole vous est annoncée par l'organe de son Eglise ? N'est-ce pas dans ce saint temple que vous chantez avec elle les louanges de Seigneur et ses merveilles ? N'est-ce pas par elle que vos prières, vos besoins et vos vœux y sont présentés au trône de l'Eternel, et favorablement accueillis de sa bonté ? En un mot, n'est-ce pas dans ce lieu saint, de cette source de grâces et de bénédictions, que découlent les biens spirituels et temporels, les faveurs, les bienfaits que le Ciel répand sur vous, sur vos familles, sur vos héritages, dans le cours de cette vie mortelle ? Et lorsque, après cela, vous reposerez à l'ombre de cette même église, dans le sommeil du tombeau, on s'y souviendra encore de vous ; on

y implorera sur vous la divine miséricorde par les mérites efficaces de la Victime sacrée, offerte pour votre âme au saint Sacrifice, dans l'assemblée des fidèles réunis en cette église, notre mère commune.

Ah! que de motifs pour y attacher maintenant votre cœur, pour y mettre vos complaisances, pour y placer vos bienfaits, pour vous intéresser à son entretien, à sa décoration, à la décence de son culte, à la célébration de ses solennités et de ses fêtes!

Avez-vous jamais bien réfléchi à tout cela, M. F.? Sentez-vous toute la gloire et tout le bonheur que vous avez de posséder ainsi au milieu de vous le temple, le sanctuaire, le trône de la Divinité? Autrefois il n'y avait qu'un seul temple du vrai Dieu, pour tout son peuple répandu en différentes provinces, en diverses contrées de la terre; et votre paroisse en a un pour elle seule : heureuse et commode facilité d'y venir offrir à Dieu votre adoration, vos prières, et solliciter au pied de son trône ses grâces, ses faveurs, ses bienfaits! Profitez donc d'un si grand avantage; et que chacun de vous se fasse une loi d'y assister régulièrement aux exercices publics de la religion. Vous êtes les ouailles de cette église particulière, et c'est le bercail où le pasteur et le troupeau doivent se rassembler, au jour du Seigneur. Ailleurs, vous seriez volontaires, déplacés, hors de l'ordre. Souvenez-vous que, dans une autre église, Dieu ne serait pas si bien disposé en votre faveur; que c'est ici surtout qu'il vous veut, et que vous êtes plus agréables à ses yeux; que vous y devez l'édification et l'exemple, vous rendant assidus aux prières publiques qui s'y font. Seconde réflexion.

La prière publique est celle qui se fait en commun par le peuple et ses ministres rassemblés au pied des autels. Cette prière publique de l'Eglise est, pour l'ordinaire, de toutes les prières, la plus efficace et la plus puissante auprès de Dieu. En effet, M. F., si Jésus-Christ a dit : *Lorsque deux ou trois personnes sont assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles ;* à combien plus forte raison, la Divinité sera-t-elle présente et favorable à une société nombreuse de fidèles unis à son Eglise, présidés par elle, et réunis dans son saint temple, pour porter de concert à son trône le tribut et l'hommage de leurs vœux !

L'usage de l'Eglise est de rassembler ses enfants pour la prière publique, le matin et le soir, au saint jour du dimanche et aux fêtes. Cette prière commune du matin est le sacrifice de la Messe solennelle, et celle du soir est appelée *Vêpres.*

Que les fidèles soient obligés d'assister régulièrement à la Grand'Messe, c'est la discipline constante de l'Eglise : discipline à laquelle elle tient si fort, qu'elle menace de ses anathèmes ceux qui, sans cause légitime, oseraient s'en absenter trois jours de dimanches consécutifs. En effet, la Messe paroissiale étant offerte pour le troupeau, cette communion de prières et de suffrages demande le concours et la présence des membres qui y sont personnellement intéressés. Il est certain qu'il en résulte une plus grande effusion de grâces et de bénédictions pour les cœurs bien unis en Dieu ; et, au contraire, une juste soustraction de ses grâces particulières pour les brebis fugitives et indociles à l'Eglise. Mais comme j'ai parlé ailleurs de l'obligation d'as-

sister à la Messe paroissiale, je ne m'étendrai aujourd'hui que sur l'obligation d'assister aux Vêpres.

Les Vêpres sont un tribut d'adoration, de louanges et d'invocations, que le clergé et le peuple fidèle, rassemblés avant le déclin du jour, ont coutume d'offrir à Dieu dans le chant des psaumes et des autres prières de l'Eglise, les jours de fêtes et de dimanches. Tribut bien convenable et dans l'ordre. N'est-il pas juste, en effet, M. F., qu'après le sacrifice du matin, l'Eglise sanctifie encore la seconde partie de la journée, dans les jours consacrés au service de Dieu? C'est un si grand maître! Peut-on trop faire pour honorer ses grandeurs suprêmes; pour reconnaître ses infinis bienfaits; pour mériter qu'il continue à répandre sur nous ses bénédictions et ses grâces? Le louer, le bénir, l'invoquer solennellement, n'est-ce pas un devoir indispensable pour tout chrétien? Quoi de plus légitime, de plus louable, de plus propre à consoler, à nourrir, à sanctifier la piété chrétienne, et même à l'honorer? Les chants de joie, les cantiques d'action de grâces, la voix touchante de l'Eglise, étrangère sur la terre, la voix puissante de ses enfants réunis, se joignent ici à la louange dont le ciel retentit, à cet *Alleluia* éternel que chante en l'honneur de l'Agneau toute la sainte cité.

C'est le Fils de David assis à la droite de Dieu, engendré de son sein avant l'aurore, que nous glorifions dans nos psaumes; c'est un Dieu loué de tout notre cœur dans l'assemblée des justes; ce sont ses œuvres admirables, ses merveilles éclatantes, ses promesses magnifiques, que nous célébrons avec un saint attendrissement dans nos sublimes cantiques; c'est un Dieu dont le nom est

saint et terrible, qu'il faut craindre et aimer; c'est un Dieu juste et miséricordieux, qui comble de biens ceux qui le servent, tandis qu'il réduit les méchants à sécher de douleur et à grincer les dents de rage; c'est le grand nom de Dieu béni de l'Orient à l'Occident; c'est le Dieu qui est élevé au dessus des cieux, et qui abaisse ses regards jusque sur les petits de la terre; c'est le Dieu qui est tout, et devant qui les idoles ne sont rien; c'est le Dieu qui est notre secours, notre refuge, notre appui, le Dieu loué des vivants et des morts, qui fait le grand objet du chant des Vêpres. Enfin, c'est Jésus-Christ lui-même, qui, à la fin des Vêpres, du haut de l'autel où il réside, bénit son peuple, son héritage, comme il bénit autrefois ses chers Disciples sur le mont des Oliviers, au jour de son Ascension. Voilà, M. F., voilà ce qu'est l'office des Vêpres. Est-il rien de plus saint, de plus grand, de plus salutaire?

Comment donc, M. F., cet exercice de religion est-il aujourd'hui si fort négligé, et, oserai-je le dire, si méprisé par les gens du monde? Quoi donc! David n'était-il pas un grand Roi? Cependant il psalmodiait aussi bien que nous; et, dans l'office des Vêpres, nous ne faisons que suivre ses augustes exemples, qu'emprunter ses sentiments sublimes sur la Divinité, que répéter les louanges harmonieuses que son cœur, sa harpe et sa voix, chantaient à la gloire de Dieu. Croyez-moi, M. F., le plus grand honneur est d'honorer Dieu, notre souverain Maître; nous ne nous distinguerons véritablement que par notre zèle pour sa gloire et son service.

Les Vêpres sont un hommage public que la Religion rend à Dieu par un sacrifice de louanges et de

prières. Ne lui devez-vous pas cet hommage? Cette louange n'est-elle pas une occupation des plus nobles, des plus dignes du chrétien? Cet office n'est-il pas un des moyens les plus efficaces pour satisfaire au grand précepte de la sanctification du dimanche? et vous le méprisez!... Les Vêpres sont un religieux tribut de reconnaissance que l'Eglise offre au souverain Dominateur de l'univers qui ne cesse de vous combler de ses bienfaits; et, hommes ingrats, vous le négligez!... Les Vêpres sont un saint assemblage de vœux réunis, d'invocations salutaires, de prières ferventes pour attirer la bénédiction du ciel sur la terre, et sa protection sur la patrie, sur vous-mêmes, sur vos familles. Qui y est plus intéressé que vous?... et, hommes superficiels, vous en faites peu de cas; vous vous en absentez habituellement; quelquefois même vous en détournez ceux qui auraient l'intention d'y assister! Quelle affliction pour l'Eglise votre mère! quel scandale pour vos frères! quel mépris de Dieu et de votre salut!

Mais supposons que ce ne soit de votre part que tiédeur, ou recherche de vos aises et de votre commodité, ou crainte de vous gêner. Ne voyez-vous donc pas que cela même vous rend très coupables devant Dieu, qui ne vous a créés que pour son service; et que vous manquez essentiellement à la fin pour laquelle il vous a créés?

Votre négligence est encore plus grave, si vous êtes chef de famille, ou distingué par votre état, ou par votre fortune. Car plus on est élevé, plus on a d'obligation d'édifier le public, et de lui donner l'exemple du bien. Plus on est riche, plus on doit à Dieu, dont on a reçu plus de bienfaits. Ah! mon Frère, sachez que vous ne serez jamais plus distin-

gué et honoré, que lorsque vous paraîtrez dans le temple du Seigneur à la tête du peuple fidèle. Sachez que la religion et la vertu sont, au jugement du monde même, le premier mérite de l'homme de tous les états ; et que c'est pour vous le meilleur moyen de vous concilier l'estime publique.

Si vous êtes père de famille, n'est-ce point à vous à donner le bon exemple à vos enfants ? Et comment voulez-vous que vos enfants aient de la piété, si vous n'en avez pas vous-même ? De quel droit ordonnerez-vous à vos enfants, comme vous y êtes obligé, d'être fidèles à la religion, si vous manquez vous-même à ses devoirs les plus solennels ?

Mais quelle honte pour ces hommes du peuple, qui restent au jeu, au cabaret, pendant que leurs frères, les fidèles, sont réunis avec leur Pasteur dans le lieu saint, pour rendre à Dieu leurs hommages ! Quel crime pour les cabaretiers qui retiennent ces gens-là chez eux pendant les divins offices ! Eh ! quoi de plus capable d'attirer la colère du Seigneur et les fléaux du ciel sur une paroisse, que de tels abus ?

Pour vous, M. F., qui conservez l'esprit de la religion, vous qui faites votre gloire et votre consolation des saints exercices de la piété chrétienne, au milieu de la dépravation du siècle (car le Seigneur a encore de vrais adorateurs dans le monde), élevez-vous généreusement au dessus du vain préjugé des mondains. Regardez-les comme des enfants qui jouent et s'amusent de bagatelles; qui ne savent ni penser, ni s'occuper solidement ; qui passent leurs jours dans la vanité, dans l'inutilité, dans le service frivole du monde, par préférence au service de Dieu, le souverain Maître. Plaignez-les, et priez pour eux,

Peuple chrétien, parmi lequel Dieu voit avec complaisance dans son temple ses vrais serviteurs et ses élus, continuez à observer religieusement le saint usage des Vêpres. N'oubliez pas que si l'assiduité aux Vêpres n'est pas d'une obligation aussi étroite que l'assistance à la sainte Messe, c'est toujours une partie respectable du culte divin et de la sanctification du dimanche et des fêtes. Assistez-y donc regulièrement; mais assistez-y avec recueillement, avec piété, avec ferveur. Soyez-y dans la modestie et la retenue; mêlez vos voix aux nôtres, pour chanter les louanges du Seigneur. Le saint office des Vêpres procure des grâces très particulières et de grands avantages à tous les fidèles qui se font une loi d'y assister. Ils participent mutuellement à la piété, à la ferveur, aux mérites les uns des autres, et le Seigneur les bénit d'une manière spéciale.

Ceux, au contraire, qui négligent d'y assister, outre qu'ils ne sanctifient pas le dimanche, se privent de bien des secours spirituels. Ils attirent tôt ou tard la malédiction de Dieu sur leur famille, sur leurs biens, sur leurs affaires, sur leur âme. Ils montrent évidemment qu'ils n'ont qu'une foi faible et stérile, peu d'attachement et d'obéissance pour l'Eglise leur mère ; peu de zèle pour l'accomplissement de leurs devoirs, pour leur sanctification, et pour la grande affaire de leur salut. Quel bien, quelles bonnes œuvres auront-ils donc à présenter au tribunal du souverain Juge ? Et s'ils y paraissent les mains vides de mérites, quel jugement de rigueur ne doivent-ils pas en attendre !

Puissent ces réflexions, mes chers Paroissiens, vous rendre fidèles aux saints offices qui se célèbrent dans votre église. Ayez un attachement de pré-

férence et de prédilection pour cette Eglise maternelle dont nous célébrons tous les ans la dédicace dans un esprit de religion, et par une juste reconnaissance de tant de grâces que nous y recevons sans cesse de la bonté divine.

Dans ces cierges ardents, disposés dans un ordre et un nombre mystérieux, reconnaissons la figure du zèle enflammé des douze apôtres, qui ont été les premiers fondateurs de l'Eglise et ses colonnes, et du flambeau de la foi qu'ils nous ont laissé en héritage, et qui doit aussi reluire en nous par l'éclat des vertus et des bonnes œuvres. Considérons avec joie, dans ce temple ainsi éclairé, décoré et sanctifié, une consolante image de celui du ciel, qui est par excellence le siége et le trône du Très-Haut, où les Bienheureux voient, contemplent, admirent, adorent, louent et bénissent le Seigneur, qui les couronne dans sa gloire. Puissions-nous mériter d'être admis nous-mêmes un jour, pour entrer en partage de leur bonheur et de leur récompense, dans ce temple resplendissant de l'éternelle félicité, où tendent nos désirs et nos espérances : *Ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus!* C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

POUR L'OCTAVE DE LA DÉDICACE.

Sur le respect dans l'église.

Evangile selon S. Matthieu, ch. 21, v. 10-17.

Intravit Jesus in templum Dei. Jésus entra dans le temple de Dieu. *S. Matth.*, 21.

Tous les ans, M. C. P., j'ai pris occasion de la solennité qui nous rassemble, pour vous prêcher le saint empressement avec lequel vous devez vous rendre à l'église, le profond recueillement et la décence chrétienne que vous devez y observer, les fruits de bénédiction et les grâces précieuses que vous devez en remporter. Avez-vous été fidèles à ces devoirs ? Examinez-le aujourd'hui, en confrontant votre conduite avec celle que Jésus-Christ a tenue dans le temple. Que nous en apprend l'évangile que nous venons de lire ?... Qu'y a-t-il dit, qu'y a-t-il fait, qu'y a-t-il vu, comment en est-il sorti ?... Fasse le ciel que ce court aperçu arrache de vos cœurs une vraie douleur pour les irrévérences que vous avez commises dans le lieu saint, et les fixe pour toujours dans le religieux et saint respect qui lui est dû. Ecoutez-moi, etc.

Quelles sont les choses que Jésus a dites dans le temple ? Y en aperçoit-on de vaines, d'inutiles et de profanes ? Non ; toutes ses paroles ont été des paroles de zèle pour la gloire de son Père et la sainteté de son culte ; de douceur pour ses ennemis, d'exhortation pour les faibles, de bonté pour les fidèles,

d'instruction pour tout le monde ; en un mot, il ne s'y est entretenu que de nos intérêts, de notre salut, et de son amour pour nous.

Mais vous, M. F., que dites-vous dans son saint temple ? De quoi vous entretenez-vous à ses pieds? Hélas! vous ne savez rien lui dire. Vous ne savez ni adorer, ni remercier, ni demander, ni espérer, ni aimer. Votre esprit s'occupe de toute autre chose que de Dieu, et ne peut s'occuper un moment de Jésus-Christ, qui ne s'est occupé que de vous. Et souvent, au lieu de vous entretenir intérieurement avec lui, vous cherchez à charmer votre ennui, et, en présence de ses autels et de son saint tabernacle, vous causez avec vos voisins ; vous troublez, par vos paroles, ceux qui voudraient prier Dieu, ou bien vous dormez pendant qu'on vous annonce sa divine parole.

Et vous, enfants, comment vous comportez-vous à l'église ? Les enfants que Jésus trouva dans le temple chantaient ses louanges ; ils disaient : *Hosanna, salut et gloire au Sauveur !* et vous, vous n'y venez que pour l'outrager par vos irrévérences ; vous êtes un sujet de dissipation et d'indignation pour ceux qui sont auprès de vous. Croyez-vous que Jésus-Christ souffrira toujours ces outrages? Non; il vous chassera un jour du temple de sa gloire, en vous disant, comme à ces profanateurs du temple de Jésalem : *Ne saviez-vous pas que ma maison est une maison de prière? pourquoi en avez-vous fait une caverne de brigands ?* Retirez-vous de moi, indignes profanateurs. C'est alors que ce Dieu si patient, si doux aujourd'hui, vous fera sentir tout le poids de sa colère, et se vengera en Dieu de tous les outrages qu'il reçoit de votre part dans sa sainte maison.

Femmes et filles mondaines, que prétendez-vous

par vos parures recherchées ou immodestes, par votre air dissipé et volage ? attirer sur vous des regards, dérober au Créateur des hommages qui ne sont dus qu'à lui seul, lui enlever des cœurs qu'il n'a formés que pour lui!

Libertins, qu'y venez-vous faire ? Vous venez repaître vos yeux de ces objets de scandale, nourrir votre cœur de désirs criminels, outrager votre Dieu jusque dans son temple ! Y dites-vous un mot de prière? Vous aidez-vous d'un livre pour suivre les saints offices et fixer votre attention? Qu'y faites-vous? Quelle posture y tenez-vous? Comment vous y conduisez-vous? N'êtes-vous pas continuellement occupés à regarder de côté et d'autre, à convaincre tout le monde que vous n'êtes ici que pour insulter à la majesté de Dieu? Quelle impiété!

O mon Sauveur, vous les voyez, ces honteux excès, vous les voyez dans le temps même où vous vous immolez pour nous ; et vous les dissimulez! Ah ! que cette patience est redoutable pour ceux qui en abusent! Quel malheur, mes Frères, que la maison de grâce et de prière, où vous devriez trouver le pardon de vos péchés, devienne, par la mauvaise disposition de votre cœur, un lieu de péché où vous irritez la colère de Dieu, au lieu de l'apaiser ; où vous provoquez ses vengeances, au lieu de les détourner! Eh ! pensez-vous que vous ne lui rendrez pas compte de tous les hommages que vous lui enlevez, de tous les cœurs que vous lui détournez de son service, des saints et redoutables mystères que vous profanez?

Qui est-ce que Jésus avait vu dans le temple? Les profanateurs, et il les avait chassés; les infirmes, et il les avait guéris ; les enfants, et il les avait protégés ; les scribes, et il les avait confondus ; les fai-

bles dans la loi, et il les avait fortifiés ; les fervents, et il les avait consolés. Mes Frères, Jésus voit encore dans son temple tout ce qui s'y passe ; il y porte ce regard perçant qui pénètre jusqu'au fond des cœurs, et auxquels rien ne peut être caché. Comment vous voit-il, et dans quelles dispositions ? Vous voit-il mériter ses faveurs, sa miséricorde, sa bonté, par votre piété et votre recueillement ; ou bien son indignation, sa colère, ses anathèmes, par votre dissipation et votre immodestie ? Examinez-vous ici jusqu'au scrupule, parce que le Seigneur vous demandera un compte rigoureux de l'abus que vous aurez fait des grâces qu'il prodigue dans sa sainte maison.

Comme il était tard, Jésus, dit l'Evangile, sortit du temple. Il y était venu le matin, il y avait passé tout le jour, il s'y était occupé à nous témoigner son amour, et il n'en sortit que le soir.

Pour vous, mes Frères, il en est tout autrement. Le peu de temps que vous passez à l'église vous paraît toujours trop long. Hors de l'église, les jeux, les repas, les promenades, les conversations, le cabaret, tout est court. A l'église, la prière, la sainte messe, l'instruction, les vêpres, la bénédiction, tout est long. On cherche ce qu'il y a de plus court, et le plus court est encore trop long. On attend, pour entrer, que tout soit commencé, et l'on sort avant que tout soit fini. Quelquefois même, pour ne rien retrancher du temps de ses amusements ou de ses affaires temporelles, on s'absente entièrement des offices de l'Eglise, on ne craint pas de manquer à la Messe, et l'on omet tout exercice de prière. Ah ! que cette ingratitude est criminelle ! que cette lâcheté et cette indifférence pour le salut sont condamnables ! Mettez-vous donc bien dans

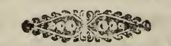
l'esprit, mes chers Paroissiens, que le service de Dieu, que l'affaire de votre salut doit passer avant toutes les autres, et que vous devez abandonner toutes les affaires temporelles lorsqu'il s'agit du service de Dieu. Des sept jours de la semaine, Dieu vous en donne six pour vos affaires temporelles; il ne s'en réserve qu'un pour lui : comment osez-vous le lui dérober?

Jésus, en sortant du temple, laissa les uns pleins de joie et de consolation, pleins de regret de le quitter, mais en même temps pleins du désir et de l'espérance de le revoir et de l'entendre encore. Il laissa les autres pleins de dépit de le voir suivi et écouté, de n'avoir pu l'arrêter, ni lui faire aucune insulte. Dans quelle disposition Jésus-Christ vous laisse-t-il, M. F.? ou, ce qui est la même chose, dans quelle disposition sortez-vous d'avec Jésus et de l'église? Quels sentiments en rapportez-vous? Jésus vous laisse-t-il dans la ferveur, dans la volonté de le mieux servir, dans la disposition de revenir au plus tôt vous entretenir avec lui? Ne vous laisse-t-il pas, au contraire, dans la tiédeur et l'indifférence, dans l'ennui et le découragement, dans la dissipation, et sans autre joie que celle de voir finir un temps qui n'a été pour vous qu'un temps de gêne et de dégoût? Ah! perverse disposition! Changez-la, M. F., et que le fruit de cette solennité qui nous rappelle la sainteté de ce temple, et l'abondance des grâces que le Seigneur y répand sur ceux qui y viennent avec de saintes dispositions, soit de vous faire prendre la ferme résolution d'y venir avec un saint empressement, d'y entrer toujours avec un profond respect, de vous y tenir dans un parfait recueillement, et de n'en sortir que pénétrés des grâces que vous y avez reçues. Cette

sainte maison est une maison de prière : nous y sommes maintenant, M. F. ; n'en sortons pas sans faire à Dieu une sainte violence. Peut-être que nos irrévérences passées le rendent sourd à notre voix : qu'il aperçoive maintenant dans nos cœurs le regret amer qui nous pénètre, et la disposition sincère de nous tenir toujours respectueux et recueillis au pied de ses saints autels.

Mon Dieu, vous l'avez promis, ne vous lassez point de l'exécuter. Vous avez dit que vos yeux seraient toujours ouverts sur cette maison sainte, et sur ceux qui viennent y prier. Pardonnez-nous les irrévérences que nous y avons commises. Apprenez-nous à trembler en approchant de votre sanctuaire; inspirez-nous le recueillement, la modestie, la componction et la confiance, au pied du trône de vos grâces. Faites, en un mot, que le saint usage que nous ferons de cette maison de prière nous conduise à ce temple auguste de votre gloire, où il nous sera permis de vous voir face à face, de vous bénir pendant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.



INSTRUCTIONS

SUR LES FÊTES DES SAINTS.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

Sur le vœu de Louis XIII, et la consécration de la France à la Sainte Vierge.

Vos statis hodiè cuncti coram Domino, principes vestri, et tribus, omnis populus Israel, ut transeas in fœdere. Vous paraissez tous en ce jour devant le Seigneur, vos princes et les tribus, toute la nation, afin que vous entriez dans l'alliance. *Deut.*, 29.

C'est à vous, nation privilégiée, heureuse France, spécialement vouée à la Reine du ciel, que la Religion adresse une exhortation si frappante et si convenable à la solennité de son Assomption que nous célébrons avec tant de magnificence, et qui doit être pour nous quelque chose de plus que pour le le reste du monde.

Oui, M. F., c'est tout à la fois le triomphe de la Reine des saints, le triomphe de l'Eglise, le triomphe de la France, et le renouvellement de notre alliance avec le ciel, sous la protection et les auspices de la Mère de Dieu. La procession solennelle que nous allons faire nous rappelle cette sainte alliance, source de nos prospérités ; ce jour si célèbre dans nos fastes, où l'auguste Marie reçut, à la face du ciel et de la terre, l'humble hommage de Louis-le-Juste, qui lui consacra, par un vœu public, son cœur et sa

couronne, son royaume et son peuple; qui lui promit, au nom de la monarchie, une fidélité éternelle. Royale institution, perpétuée jusqu'à nous par la piété héréditaire de ses augustes descendants. Notre auguste monarque la renouvelle aujourd'hui avec une tendre piété. Que toute la nation s'unisse à lui : *Vos statis, etc.*

L'Ecriture nous apprend que le Seigneur donne à chaque royaume un ange tutélaire. Pour nous, mes frères, par une distinction plus glorieuse et bien plus avantageuse, c'est la Reine même des anges, c'est la Mère du Très-Haut que le ciel nous a donnée pour protectrice et pour patronne. Et quelle est l'ardeur de son zèle pour nous! Ah! tandis que la France, au pied des autels, lui présente en ce jour ses vœux et ses hommages, Marie nous présente elle-même au trône de son divin Fils. O souverain Maître de l'univers, dit-elle, arbitre tout-puissant des empires, protégez, grand Dieu! sauvez mon peuple, ce peuple que je chéris, ce royaume qui m'est consacré : c'est l'héritage et la postérité de saint Louis, votre serviteur. Que dis-je? c'est mon propre apanage, c'est mon peuple; et vous prier pour lui, c'est vous parler pour moi : *O Rex, dona mihi populum meum pro quo obsecro!*

Que pourrait refuser le Tout-Puissant à sa mère qu'il aime si tendrement, et qu'il a revêtue de sa puissance? Et, de notre part, que ne devons-nous pas à une mère si zélée, si généreuse, qui nous chérit si particulièrement, qui nous protége si efficacement? Ce sera le sujet de cette instruction : les grandeurs de Marie, nos devoirs envers Marie. Honorez-moi de votre attention.

MARIE est tout à la fois la fille de Dieu le Père, la

mère de Dieu le Fils, l'épouse de Dieu le Saint-Esprit, la médiatrice des hommes, la reine du ciel et de la terre : mais fille, mère, épouse, reine comblée d'une plénitude de grâces, et de la plus éminente sainteté : voilà ses grandeurs.

Dieu le Père, qui avait choisi Marie pour sa fille par excellence, versa comme à pleines mains dans son âme des torrents de grâces proportionnées à cette dignité sublime. Il lui en prodigua plus qu'à tous les anges et à tous les saints ensemble. Il la préserva de la tache originelle, il la fixa dans la grâce, il la prépara pour être le sanctuaire de la Divinité; et, pour tout dire en un mot, il fit pour elle tout ce qu'il pouvait faire. Grand Dieu! pour rendre Marie digne de ses hautes destinées, vous épuisez donc en quelque sorte votre puissance. Et vous, Marie, tendre objet des complaisances du Créateur, et plus chère à ses yeux que toutes les créatures ensemble, vous fûtes donc inondée, à l'instant même que vous commençâtes d'exister, de toutes les grâces, de grâces ineffables, prodigieuses, immenses!

Fille chérie du Père, Marie est encore la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit. Dans ces deux qualités, que de grandeurs je découvre! Marie se voit associée aux trois personnes divines, pour concourir avec elles à former l'humanité de Jésus-Christ dans son sein virginal. Elle peut se glorifier d'avoir une part distinguée au mystère de l'incarnation du Verbe, et, par une suite nécessaire, à la rédemption du monde, et à la réconciliation des hommes avec Dieu. Oui, M. F., Marie renverse le mur de séparation que la désobéissance du premier homme avait élevé entre Dieu et sa postérité coupable. Elle écrase la tête du serpent infernal; elle triomphe du démon,

du péché, de la mort, de l'enfer, en donnant au monde le libérateur qui rompt les fers de son esclavage, le rédempteur qui le rachète, le médecin qui le guérit, le docteur qui l'enseigne, le pasteur qui le conduit, le tendre père qui le nourrit de sa propre substance. Marie, mère du Fils unique de Dieu, le sauveur et la victime des hommes, est donc après lui la principale cause de leur salut, puisqu'elle a fourni le sang au prix duquel ils furent rachetés. Elle est aussi leur médiatrice.

Ne craignez pas, mes C. F., que, pour relever la mère, j'aille imprudemment déroger à la gloire du Fils. Non : je sais, et la foi me l'apprend, que Jésus-Christ est l'unique médiateur proprement dit, l'unique médiateur de rédemption ; mais Marie est la médiatrice d'intercession. Jésus et Marie sont unis l'un à l'autre par les liens les plus étroits, par le même sang et la même substance. Marie a offert conjointement avec son Fils, et dans le même dessein du salut des hommes, le sang qui les a sauvés. Elle a donc coopéré, d'une façon qui lui est propre, à l'œuvre de leur rédemption. Et c'est avec justice que les saints Pères lui attribuent, proportion gardée, les titres glorieux de Médiatrice, de Mère de grâce, de miséricorde, de salut, de source de vie, de réconciliatrice et de réparatrice du monde perdu par le péché. Le monde lui doit sa réparation, sa délivrance, son salut éternel. Quoi de plus grand ! Elle est encore la reine du ciel et de la terre.

Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre, disait le Sauveur du monde. Ces paroles du Fils de Dieu, ne pouvons-nous pas les mettre dans la bouche de sa Mère? Oui, sans doute. Son divin Fils partage avec elle ce pouvoir qu'il a reçu de son Père. Après en avoir fait un sanctuaire de grâces,

en habitant en elle, il en fait aussi un trône de majesté, en la plaçant à sa droite, comme une souveraine brillante de sa gloire, revêtue de sa puissance. Quoi de plus juste ? Ne fallait-il pas que celle qui avait été, sur la terre, mère de larmes et de douleur, fût, dans le ciel, mère de gloire et d'autorité ? Ne fallait-il pas que la vierge qui avait porté dans son chaste sein le créateur et le sauveur du monde, portât aussi dans ses mains triomphantes le sceptre avec le destin du monde ? Oui, M. F., la puissance du fils a passé sur la tête de la mère, comme la chair de la mère avait passé dans la chair du fils par le mystère de l'Incarnation. La mère dispose, ordonne et gouverne le monde, de concert avec son fils, par la communication qu'il lui fait de sa puissance. Au nom de la mère, l'enfer tremble; au pied de son trône, les séraphins s'abaissent en se couvrant de leurs ailes; devant ses autels, les peuples et les rois se prosternent, en réclamant sa puissante protection.

Telle est la majesté, la grandeur, l'étendue du pouvoir de Marie. Un saint docteur n'avait-il donc pas raison de dire que Dieu pouvait faire un monde plus grand, plus beau que celui-ci; mais qu'il ne pouvait faire une créature plus grande, plus excellente que Marie, mère de Dieu ! Reine du ciel, elle est plus grande, plus élevée que les cieux, que toutes les sublimes intelligences qui y font leur séjour. Elle est l'image la plus parfaite de la Divinité, le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains du Tout-Puissant, le chef-d'œuvre de sa sagesse, de son amour, de sa magnificence. Supérieure à toutes les créatures, elle voit tout sous ses pieds, dans le ciel et sur la terre. La première dans l'ordre des décrets éternels, les abîmes, les fleuves, les collines,

les montagnes n'étaient pas encore, que déjà elle était conçue, dessinée, dans le conseil du Très-Haut, comme la plus belle image du Créateur. Après le Fils unique de Dieu, elle est le premier objet que le Père aime, parce qu'il voit en elle sa fidèle coopératrice dans le grand œuvre de son amour, la rédemption du genre humain. Il l'aime comme sa plus vive et sa plus parfaite image, parce qu'elle brille de son éclat, de sa gloire, et surtout de sa sainteté.

Il n'y a donc que Dieu qui soit au dessus de Marie ; et Dieu, chose étonnante, veut bien avoir avec elle les rapports les plus intimes. Rapport d'affinité avec le Père ; elle est sa fille adoptive par excellence. Rapport de consanguinité avec le Fils ; elle est sa mère proprement dite, puisqu'elle l'a conçu, dans son sein virginal, de la plus pure portion de sa substance. Rapport d'alliance avec le Saint-Esprit ; ce fut par son opération infiniment pure qu'elle conçut le Fils unique de Dieu, et que son chaste sein devint, par ce mystère, le premier sanctuaire où un Dieu fait homme commença le grand ouvrage du salut des hommes, en s'offrant dès-lors en sacrifice, comme victime d'expiation, à la majesté divine outragée par les crimes du monde. Sacrifice auquel Marie eut dès-lors une part distinguée, puisqu'elle se fit victime avec son divin Fils, entrant dans l'offrande et toutes les dispositions de ce Dieu Sauveur.

Telles sont les grandeurs de Marie : voyons maintenant quels sont nos devoirs envers elle.

Un respect filial, une prière pleine de confiance, une imitation fidèle ; tels sont les principaux devoirs envers la très sainte Vierge.

Marie est la mère de Jésus-Christ; elle est donc aussi la mère de tous les chrétiens, puisque les chrétiens sont les frères de Jésus-Christ, ses membres et ses cohéritiers. Cette seconde maternité est une suite nécessaire de la première. Marie est notre mère! Hélas! ce titre si glorieux, si avantageux pour nous, elle l'acheta, pour ainsi dire, par les tranchées de la plus vive douleur sur le Calvaire. Ce fut là que, partageant les douleurs de son Fils, et que ce Fils mourant la voyant au pied de sa croix pour recueillir son dernier soupir, lui adressa ces paroles, en lui montrant son Disciple bien-aimé : *Femme, voilà votre Fils;* ensuite il dit au Disciple, en lui montrant Marie : *Voilà votre Mère.* Ce que Jésus-Christ dit alors à saint Jean, il le dit, dans sa personne, à tous les chrétiens: ils furent tous donnés pour enfants à Marie par Jésus mourant. Ils doivent donc tous avoir pour elle un amour filial. Eh! quel serait leur crime, s'ils manquaient à un devoir si essentiel, s'ils avaient de l'indifférence pour une mère qui les aime si tendrement!

Le tendre et filial respect du chrétien pour la sainte Vierge, doit être accompagné d'une prière pleine de confiance dans son intercession. Maître absolu de ses dons, Dieu peut, sans doute, les accorder immédiatement par lui-même. Il le peut; mais le plus souvent il ne les accorde que par l'entremise de ses Saints. Mille exemples dans l'Ecriture nous prouvent cette vérité. Ah! combien de grâces signalées les Saints ne nous obtiennent-ils pas! Or, si Dieu fait tant pour ses serviteurs, que ne fait-il pas pour sa Mère? Son crédit surpasse autant celui des Anges et des Saints, qu'elle les surpasse elle-même par l'éminence de sa sainteté, par la plénitude de ses grâces, par l'élévation de son

trône. Elle a toujours été regardée comme le refuge et l'avocate des pécheurs, comme la paix et la joie des justes, la consolation des affligés, l'appui des faibles, la ressource des misérables, l'espérance de tous ceux qui aspirent au salut, l'étoile qui les conduit à ce port si désirable, à travers les tempêtes de la mer orageuse de ce monde.

C'est donc avec raison que les grands et les petits, les monarques et les sujets, pleins de confiance en Marie, se disputent la gloire de lui bâtir des temples, de lui ériger des autels, d'orner ses images, de célébrer ses fêtes, de réclamer son secours, et d'invoquer son nom, en le mêlant à celui de son divin Fils. O noms de Jésus et de Marie ! noms plus doux que le miel, noms de grâce et de salut, qne ma langue s'attache à mon palais, si je cesse de vous répéter tendrement, et pendant le cours de ma vie et à l'heure de ma mort!

Mais en vain, M. F., invoquerions-nous la sainte Vierge, en vain compterions-nous sur sa protection, si nous ne nous mettons pas en devoir de la mériter par l'innocence et la régularité de nos mœurs formées sur les siennes. Non, non, Marie ne protége que ceux de ses dévoués qui mettent à la tête de leurs sentiments l'étroite obligation de la prendre pour modèle. Elle ne compte parmi ses serviteurs que les vrais adorateurs du Père, qui le servent en esprit et en vérité. Elle ne tient pour ses enfants que les chrétiens qui s'appliquent à marcher sur ses traces, comme elle a elle-même marché sur celles de son divin Fils. Elle est le modèle de tous les états. Qui que nous soyons, ayons donc les yeux sur elle, et imitons-la.

Enfants, imitez l'enfance de Marie, son respect et son obéissance pour ses parents, sa scrupuleuse at-

tention à conserver son innocence, son empressement à se consacrer à Dieu, sa constante fidélité à cette consécration.

Filles chrétiennes, imitez la modestie de Marie, son horreur pour les vanités du monde, sa fuite des plaisirs séducteurs du monde, son éloignement des compagnies dangereuses du monde. Imitez sa sainte pudeur, qui s'alarme même de la présence d'un Ange, parce qu'il lui apparaît sous la forme humaine.

Pères et mères, imitez Marie dans les soins qu'elle prit de l'Enfant Jésus, dans son exactitude à le mener au temple, dans cette vraie tendresse qu'elle eut toujours pour lui : tendresse qui ne l'empêcha pas d'en faire le sacrifice dès que Dieu l'exigea.

Epoux, imitez Marie dans son respect pour son époux, dans les soins qu'elle lui prodigua jusqu'à son dernier soupir, dans son zèle à contribuer à sa sanctification par ses prières et par ses exemples.

Vieillards, imitez Marie dans cet âge si avancé où elle était l'édification des fidèles, la lumière des chrétiens, le soutien, par ses vertus, de l'Eglise naissante. Comme elle, préparez-vous tous les jours à la mort. Comme elle, soupirez continuellement après ce moment qui, vous délivrant de ce corps mortel, vous réunira à votre Dieu; qui, vous retirant de cette terre de péché, vous transportera dans le séjour de l'innocence et de la sainteté.

En un mot, M. F., suivons les exemples qu'elle nous a laissés. Efforçons-nous de pratiquer son humilité, sa douceur, sa patience, sa charité, sa résignation, sa pureté, cette aimable vertu qui lui fut si chère. C'est notre obligation particulière, à nous Français, puisque nous sommes spécialement ses sujets et ses enfants, depuis que nous lui avons été

consacrés par notre roi Louis XIII. Ecoutez, races futures, les motifs touchants de cette célèbre consécration.

Louis était extrêmement touché des dangers qu'avait courus la monarchie, et des agitations violentes qu'elle avait souffertes depuis environ un siècle. En effet, l'on avait vu plus d'une fois le bras de Dieu appesanti sur elle, ébranler ses fondements, et menacer de la renverser. On avait vu, pendant la Ligue, ce beau royaume mis en feu par les mains armées de l'hérésie, de l'ambition, de la politique, près de se démembrer et de se détruire par lui-même. On y avait vu une partie des citoyens égorgée et massacrée par l'autre dans le sein de la commune patrie, les villes inondées et les fleuves rougis de leur sang, le trône même ébranlé, ensanglanté par deux horribles parricides.

C'est donc après tous ces malheurs que la France, sauvée de tant de périls comme par miracle, excite la piété du monarque, et l'amène au pied du trône de Marie, pour y trouver un puissant appui dans sa protection. « O Reine céleste, dit-il dans l'effusion de son cœur, auguste Mère du Roi des rois, c'est à vos pieds, c'est entre vos mains que je remets mon sceptre, pour le conserver plus sûrement et plus glorieusement, à l'ombre de votre protection. Oui, vous serez après Dieu notre principale souveraine, et le premier Roi du monde sera l'un de vos premiers sujets. Conservez donc le reste du sang de saint Louis, et, puisque la France est maintenant votre apanage, votre empire, il est de votre gloire et de votre intérêt de la rendre paisible, heureuse et florissante : *Te namque Ludovicus et omnis Franciæ populus in Dominam eligunt.*

Louis fut exaucé; la France jouit, sous son règne

et sous celui de ses successeurs, de la prospérité la plus éclatante. Mais que vois-je? Hélas! cette nation ingrate s'enivre d'une vaine et fallacieuse philosophie, où elle croit trouver les lumières et le bonheur. L'aveugle! elle n'y trouve que ténèbres, désordres, horreurs, la plus affreuse, la plus sanglante révolution. Son roi, ce roi si bon, si vertueux, périt comme un criminel sur l'échafaud, et toute la postérité de saint Louis est chassée de son sein! Alors toutes les horribles calamités tombent sur elle; l'anarchie, la tyrannie, le fier despotisme l'accablent successivement; la religion sainte qui avait fait jusque-là son bonheur et sa gloire, l'abandonne; la voilà sur le point d'être détruite, ensevelie sous ses cendres, victime de ses crimes et de son impiété. Mais Marie est sa protectrice, elle vient à son secours et la sauve par un prodige. Louis remonte sur le trône, l'ordre renaît, la Religion triomphe, la France refleurit avec les lis.

Quel miracle de protection, M. F., et que ne devons-nous pas à la sainte Vierge! N'est-il donc pas bien juste que toute la nation s'empresse de donner des marques publiques de sa reconnaissance à notre libératrice, à la libératrice du trône et de la patrie? N'est-il pas juste que, dans la solennité de son Assomption, elle marche avec pompe au milieu de nous, comme autrefois cette héroïne d'Israel qui avait sauvé son peuple de la tyrannie des infidèles, en abattant la tête de l'orgueilleux Holopherne? N'est-il pas pas juste que tous les cœurs s'unissent pour célébrer sa gloire, comme celle de la libératrice de Béthulie, et que nous fassions à l'envi retentir les airs de louanges, de bénédictions, d'actions de grâces, d'acclamations en son honneur? Non, celui qui n'entrerait point dans ces

sentiments, qui ne prendrait point part à cette religieuse cérémonie, ne mériterait point le nom de Français. Or, qui de nous, M. F., ne se glorifie de ce titre? Pour nous en rendre dignes, soyons tous dévoués à Marie, à la Religion, au Roi.

Oh! le beau jour pour vous et pour nous, Vierge triomphante! du haut des cieux, où vous régnez, jetez un regard de complaisance et de protection sur cette monarchie qui se voue et se consacre à vous pour toujours. Souvenez-vous de Louis-le-Juste et de son auguste postérité. Soyez l'appui de leur trône et la défense de leur empire. Conservez par vos prières le monarque précieux et chéri que vous nous avez rendu. Conservez la famille royale, et multipliez-la, pour qu'elle règne à jamais sur nous! Puissante Reine du ciel, que votre cœur et vos yeux soient toujours attachés sur la France. Exaucez nos vœux ardents pour la prospérité de l'Etat, pour le bonheur de la patrie, et surtout pour le soutien de la Religion. Hélas! sans elle, votre culte, votre empire ne pourraient y subsister. Faites-la donc toujours régner sur nous, afin qu'elle vous y fasse régner aussi. Obtenez-nous de vivre et de mourir dans son sein, afin que de cette Eglise militante que vous édifiâtes par vos vertus, nous parvenions à cette Eglise triomphante dont vous êtes l'ornement et la gloire.

Ainsi soit-il.



LE DIMANCHE APRÈS L'ASSOMPTION.

Saint Symphorien, premier martyr d'Autun.

Beatus vir qui suffert tentationem; quoniam, cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux, parce que, lorsqu'il aura été ainsi éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. *S. Jacq.*, 1.

SOUFFRIR avec courage et patience les tentations et les maux; s'élever au dessus de la crainte des hommes par la crainte de Dieu; vaincre l'appréhension de la mort par le désir de la vie éternelle; mépriser le siècle, ses fausses maximes, ses avantages trompeurs; ne point rougir de Jésus-Christ, professer hautement les maximes de son Evangile; résister au péché aux dépens de sa vie; vouloir se sauver à quelque prix que ce soit et quoi qu'il en coûte : telle est, M. F., la leçon que nous a donnée saint Symphorien, notre premier martyr. Le fruit le plus précieux que nous puissions retirer de sa fête, est de nous bien convaincre de ces grandes maximes, et de travailler sérieusement à les mettre en pratique. Oh! bienheureux celui qui, comme lui, souffre patiemment les tentations et les maux par lesquels la divine Providence le fait passer ici-bas! parce qu'après avoir été ainsi éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise, non-seulement à ceux qui répandent leur sang pour son nom, mais encore à ceux qui l'aiment et le servent; qui combattent courageusement contre la concupiscence, le monde et le démon; qui, par une vie conforme

à l'Evangile, se montrent véritablement les martyrs, les témoins de Jésus-Christ. Le martyre de S. Symphorien en est une preuve bien frappante. Ecoutez-en le récit avec tout l'intérêt qu'il mérite.

L'empereur Marc-Aurèle venait d'exciter une violente persécution contre les chrétiens, lorsque Symphorien vivait à Autun dans tout l'éclat que donne une haute naissance jointe à une rare vertu. Son père, nommé Fauste, avait été avec toute sa famille une des premières conquêtes de saint Andoche, notre apôtre. Le saint jeune homme joignait une grande connaissance des belles-lettres à celle de la Religion; il était universellement estimé dans la ville pour ses belles qualités.

Autun, qui était une des villes les plus anciennes et les plus célèbres des Gaules, était en même temps une des plus superstitieuses. On y adorait, entre autres, Cybèle, réputée parmi les païens la mère des dieux. Un jour qu'on portait la statue de cette fausse divinité sur un char magnifiquement orné, au milieu d'un concours considérable, Symphorien, ayant refusé de l'adorer, fut arrêté par la populace, et conduit devant Héraclius. C'était un consul que l'empereur avait envoyé à Autun pour y rechercher les chrétiens.

Héraclius s'étant assis sur son tribunal, demanda à Symphorien pourquoi il refusait d'adorer l'image de la mère des dieux. « C'est que je suis chrétien, répondit-il; je n'adore que le vrai Dieu, qui est dans le ciel. » Comme le juge apprit qu'il était d'une des premières familles de la ville, il lui dit : « Vous comptez sans doute sur votre naissance, et peut-être ignorez-vous les ordres de l'empereur? » Il

les lui fit lire, et lui demanda ce qu'il avait à répondre. Symphorien répondit : « On ne me persuadera jamais que cette image soit autre chose qu'un prestige du démon dont il se sert pour tromper les hommes et les entraîner avec lui dans l'abîme. Sachez qu'un chrétien doit éviter ce crime sous peine de se perdre dans l'éternité. Car enfin nous avons un Dieu qui n'est pas moins sévère et rigoureux quand il punit le crime, qu'il est bon et libéral lorsqu'il récompense le mérite. Il donne la vie éternelle à ceux qui craignent sa puissance, et la mort éternelle à ceux qui se révoltent contre elle. Si je suis ferme à n'adorer que lui, et fidèle à le servir, je suis sûr de le posséder éternellement dans le ciel. »

Le juge voyant qu'il persistait dans la foi, le fit battre cruellement, et l'envoya en prison. Deux jours après, il le fit comparaître de nouveau à son tribunal, et quittant le ton des menaces, il lui dit : « Symphorien, vous seriez bien plus sage de servir les dieux immortels, et de recevoir une gratification du trésor public avec une place honorable dans l'armée. Je vais faire orner l'autel, et vous offrirez à la déesse l'encens qui lui est dû. » — « Non, non, répondit Symphorien, je ne crains point la mort, puisqu'elle doit tôt ou tard m'ôter la vie, et que c'est une dette qu'aucun homme ne peut s'exempter de payer à Dieu. Prévenons ce moment par le désir, et faisons-nous-en un mérite devant lui, en la lui offrant de bonne grâce. A quoi me servirait d'avoir tremblé devant un juge mortel comme moi? Je refuse tous les avantages qui me sont offerts par une autre main que celle de l'adorable J. C. Les richesses que Dieu nous offre sont dignes de lui ; elles sont incorruptibles, on n'en craint ni la perte, ni la diminu-

tion ; mais celles auxquelles vous vous attachez, périront. La fragilité des biens de ce monde ne nous afflige point, nous chrétiens, parce que nous n'y avons aucune attache ; vos joies et vos plaisirs, au contraire, sont passagers : tout ce qui fait l'objet de vos désirs finit bientôt, et va se perdre dans l'éternité. Il n'y a que notre Dieu qui puisse donner une félicité durable. Sa gloire n'a point eu de commencement, elle est avant tous les temps ; elle n'aura point de fin, elle subsistera au-delà de tous les siècles. »

— « Vous lassez ma patience, dit le juge, et il n'y a que trop longtemps que je vous entends relever la puissance de votre Christ. Symphorien ! il n'y a qu'un mot qui serve : ou sacrifiez présentement à la déesse, ou, après vous avoir fait passer par toute la rigueur des supplices, je mettrai votre tête à ses pieds. » Symphorien répondit : « Je crains le Dieu tout-puissant qui m'a donné l'être et la vie, et je n'adore que lui seul. Mon corps est en votre pouvoir, et ce pouvoir ne sera pas long. Pour mon âme, elle est indépendante de vous et de votre tribunal. Souffrez seulement que je vous représente combien est monstrueux le culte que vous rendez à vos idoles. Ah ! rougissez d'une superstition si peu conforme à la raison. » Et il se mit à démontrer le ridicule, les infamies des faux dieux. Le juge, confus et irrité, l'interrompit brusquement, et dans la fureur où il était, il prononça contre Symphorien la sentence de mort, et le condamna à avoir la tête tranchée.

Comme on le conduisait au supplice, sa mère, vénérable par son âge et ses vertus, l'exhortait, du haut des murailles de la ville, à mourir en véritable soldat de Jésus-Christ. « Mon fils, lui criait-elle, Symphorien, mon fils ! portez vos regards vers le

ciel, voyez la couronne que Dieu vous y prépare. Ne craignez point la mort, mon fils ! on ne vous ôte point la vie, on ne fait que la changer en une vie meilleure et éternellement heureuse. »

Ce fut l'an 178 que Symphorien souffrit le martyre. Quelques personnes de piété enlevèrent secrètement son corps et l'ensevelirent près d'une fontaine. Son tombeau devint célèbre par d'éclatants miracles, et au cinquième siècle, saint Euphrône, prêtre, puis évêque d'Autun, y fit bâtir une église. Après la révolution, Mgr. de Fontanes recouvra ses saintes reliques, et son affection particulière pour notre Eglise l'engagea à nous en donner à cette époque une précieuse portion.

M. F., si, à l'exemple de ce saint martyr, nous considérions le bonheur de l'autre vie, nous regarderions comme rien toutes les peines de celle-ci. Nous nous étonnerions même, avec S. Augustin, de ce que la bonté divine accorde une telle récompense à un travail si court et si petit. Eh ! quelle proportion peut avoir le travail d'une vie si courte avec un repos éternel ? Que sont les souffrances d'ici-bas en comparaison des délices éternelles du paradis ? O miséricorde infinie ! ajoute le saint Docteur : Dieu ne nous dit point : Travaillez pendant un million d'années ; il nous dit seulement : Travaillez pendant le peu d'années que dure cette vie, et je vous ferai goûter dès ici-bas la douceur de mes consolations ; après quoi je récompenserai votre patience par une gloire qui n'aura point de fin. Fussions-nous donc accablés de misères, et dans la douleur pendant toute notre vie, la pensée du ciel doit nous faire supporter avec joie les plus rudes épreuves et surmonter avec courage toutes les tentations.

Pensez donc au ciel, M. F. ; écoutez, écoutez la voix paternelle de votre Sauveur qui vous a régénérés par son sang, et qui vous dit comme autrefois la mère de Symphorien : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum.* O mes enfants ! ne vous attachez point à la terre ; ne vous affectionnez point à ce triste exil, à ce misérable monde que vous devez bientôt quitter. Portez vos regards vers le ciel. C'est là que toutes les tristesses, toutes les malédictions de cette vie doivent se changer pour vous en une joie inexprimable et éternelle ; c'est là votre patrie, votre véritable patrie, que je vous ai acquise au prix de mon sang, en sorte que vous ne devez vous regarder ici-bas que comme des étrangers, des passants, des voyageurs.

Un voyageur se met peu en peine de ce qu'on fait sur sa route. Plaisirs, coutumes, campagnes agréables, superbes édifices, rien ne l'arrête ; il prend seulement le nécessaire. S'il marche dans un chemin environné d'ennemis, s'il sait que, dans sa route, il n'aura jamais, ni bon temps, ni repos, ah ! la seule pensée qu'il va arriver à sa chère patrie, le console, l'anime, le fortifie et le dédommage de toutes les fatigues et de tous les dangers de son voyage. M. F., il en sera de même de vous, si, parmi les périls et les obstacles que vous rencontrez dans le désert de cette vie, vous ne vous occupez que des délices de votre patrie céleste. Oh! que vous ous épargneriez de chagrins et de dégoûts! que, du moins, dans les chagrins et les misères de ce monde, vous ressentiriez une douce consolation, si, vous regardant comme des exilés sur la terre, vous aviez s in de vous souvenir que le ciel est votre héritage éternel! Ah! ne l'oubliez donc jamais : dans vos douleurs, dans vos tentations, dans tou-

tes vos peines, pensez avec quel avantage vous serez affranchis de tout cela dans le ciel. Dans vos chagrins, dans vos peines d'esprit, pensez aux ineffables consolations que vous goûterez dans le ciel. Dans votre travail si rigoureux, si pénible, pensez au doux repos dont vous jouirez dans le ciel. Dans votre pauvreté, votre indigence, pensez aux richesses immenses que vous y posséderez. Dans vos humiliations, votre dépendance, pensez au trône éclatant que vous y occuperez. Dans cette maladie qui vous afflige, dans cette injustice qu'on vous fait, dans cette perte de biens qui vous arrive, consolez-vous, comme S. Paul, par la vue du paradis, et songez, comme lui, que toutes ces afflictions temporelles produiront en vous un poids éternel de gloire. Il est vrai, direz-vous, je suis haï, méprisé, persécuté; nul jour sans inquiétude, nulle joie sans écueil, nul plaisir sans amertume; partout je trouve des piéges tendus à l'innocence; continuellement mon esprit, mon cœur, s'opposent à la loi de mon Dieu: quelle vie plus triste et plus dégoûtante! Mais enfin elle ne durera pas toujours; encore un peu de patience, et le paradis, si je le veux, sera le terme de tous mes maux; et Dieu, le souverain bien, sera lui-même ma récompense. Mon Dieu! que cette pensée, soutenue d'une grande confiance en votre miséricorde, est consolante! qu'elle est bien capable d'adoucir toutes les amertumes de la vie!

Mais il ne suffit pas de penser au ciel, ni même de le désirer, il faut surtout travailler sans relâche pour l'acquérir. Le paradis est semblable à un riche trésor caché dans la terre, dit Jésus-Christ; il faut fouiller, s'épuiser de travail pour le trouver. C'est un salaire; il faut, pour le gagner, porter le

poids de la chaleur et du jour. C'est un royaume glorieux et immortel ; ce n'est qu'à force de violences et de combats qu'on peut le ravir. Mais permettez-moi de vous le demander, M. F. ; ce précieux trésor, que faites-vous pour le trouver ? Ce noble salaire, que faites-vous pour le gagner ? Ce royaume éternel, que faites-vous pour le ravir ? Hélas, rien, presque rien. Quelques courtes prières, quelques messes mal entendues, quelques confessions, quelques communions sans ferveur, quelques légères aumônes, quelques petits jeûnes, quelques œuvres de piété négligemment pratiquées : voilà tout au plus ce que font les plus fervents parmi vous. Faites-vous, pour gagner le ciel, rien de pareil à ce que font les libertins pour contenter leurs passions criminelles ; à ce que font les ambitieux pour amasser des biens périssables ; à ce que vous faites vous-mêmes pour conserver votre santé, pour vous tirer d'une maladie, pour gagner votre vie et celle de vos enfants ? Y mettez-vous autant de temps, d'application et de dépenses, que vous en employez au jeu, à la table et aux autres amusements de la vie ?

Le désordre va plus loin encore. Non-seulement vous ne faites rien pour gagner le ciel, vous faites même tout ce qu'il faut pour le perdre. Dites-moi, M. F. : quand le Sauveur ne serait venu sur la terre que pour nous annoncer une loi de plaisir et de volupté ; quand il aurait promis son paradis à tous les vices les plus honteux, mènerait-on dans le monde une autre vie que celle qu'on y mène ? Verrait-on plus de désordres, de dépravation dans les mœurs, et plus de scandales qu'on n'en voit dans tous les âges et dans toutes les conditions ? Eh quoi ! M. F., ne savez-vous pas qu'il est de foi que rien

d'impur, rien de souillé n'entrera jamais dans le ciel, et qu'un seul péché mortel suffit pour vous en exclure à jamais? L'apôtre S. Paul ne vous apprend-il pas en termes formels, que ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques, ni les sacriléges, ni les blasphémateurs, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les avares, ni les usuriers, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne posséderont le royaume de Dieu? Quel est donc cet étrange aveuglement, de vous livrer ainsi à vos passions, et de renoncer à tous les droits que vous avez au paradis?

Ah! M. F., revenez enfin à vous-mêmes, renoncez à ces passions funestes qui vous ferment le ciel. Travaillez enfin à conquérir ce bonheur infini pour lequel vous avez été créés. Les yeux au ciel, Chrétiens! il en est temps; parce que ce beau ciel est plus près de vous que lorsque j'ai commencé à vous parler. Les yeux au ciel! vous voilà peut-être au bout de votre carrière; vos plus beaux jours sont écoulés, le monde s'évanouit, le jour du jugement est proche. Les yeux au ciel! c'est en le regardant, c'est en y pensant, c'est en travaillant avec courage, avec persévérance pour le ciel, que vous le ravirez. Allons, devez-vous dire, comme les Israélites à la vue de la terre promise, allons conquérir cette terre délicieuse où coulent le lait et le miel, où nous trouverons les douceurs et l'abondance d'une vie tranquille et heureuse. Faisons-en la conquête, à quelque prix que ce soit. Essuyons, s'il le faut, toutes les fatigues; tentons tout, pour venir à bout de notre dessein, et que rien ne nous arrête ni nous rebute. Ah! quand une fois nous l'aurons conquise, ne serons-nous pas bien abondamment dédommagés de toutes nos peines? Nous

aurons à combattre, à souffrir, à marcher par des chemins rudes et difficiles : parents, amis, état, affaires, emplois, passions, plaisirs, tout s'opposera à notre entreprise. Mais que craindrions-nous, hommes de peu de foi ? Si le chemin nous paraît rude, ne perdons pas de vue le glorieux terme où il aboutit. Jésus-Christ, qui nous y appelle, qui nous ouvre ses bras pour nous y recevoir, qui y a marché devant nous, ne nous soutiendra-t-il pas par sa grâce, en même temps qu'il nous animera par ses exemples ? Tant de milliers de Saints, parmi lesquels nous avons quantité de parents et d'amis qui nous y attendent, dit S. Cyprien, qui n'étaient comme nous que des hommes faibles, n'ont-ils pas glorieusement fourni cette pénible carrière ? S. Symphorien, à la fleur de son âge, environné de tout ce qui peut flatter et séduire dans le monde, n'a-t-il pas foulé aux pieds toutes ces trompeuses espérances, honneurs, richesses, plaisirs ? N'a-t-il pas supporté avec un invincible courage les fouets, la prison, le martyre, pour s'assurer le bonheur suprême, la possession de son Dieu dans l'éternité ? Il en jouit maintenant, il en jouira toujours, rien ne pourra le lui ravir. Pourquoi ne ferions-nous pas comme lui ?

Généreux martyr de Jésus-Christ, si nous n'avons pas la gloire de mourir comme vous pour notre divin Sauveur, obtenez-nous de vivre pour lui ; de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; de résister, s'il le faut, jusqu'à l'effusion de notre sang, en combattant contre le péché ; de nous détacher sans cesse de la vie et de tout ce qui passe avec elle, pour ne désirer que les biens solides de l'éternité. Vous êtes les prémices de notre diocèse ; ce diocèse vous est cher ; ne cessez de vous intéres-

ser pour nous. Qu'animés par vos exemples, qu'aidés de votre protection, nous arrivions comme vous à la céleste patrie.

Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus. La sainteté et la grandeur concourent également à sa gloire. *Ps.* 95.

N'EST-CE pas à S. Louis, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, que doivent s'appliquer ces paroles du Saint-Esprit ? N'a-t-il pas réuni dans sa personne la sainteté et la grandeur? Oui, M. F., Louis ne sembla être élevé sur le trône, que pour rendre la piété plus éclatante, et n'avoir reçu de Dieu le sceptre et la couronne de France, que pour lui en faire un continuel hommage, comme au Souverain de l'univers. Louis ne parut être à la tête des autres hommes, que pour leur servir de modèle, et pour leur apprendre, par sa soumission, à révérer la majesté de celui qui règne sur les rois. Louis ne se regarda sur la terre comme l'image vivante de la grandeur de Dieu, que pour faire respecter son saint Nom ; comme le dépositaire de son autorité, que pour faire observer ses lois ; comme le ministre de ses vengeances, que pour punir les offenses qu'on ose lui faire; comme le dispensateur de ses trésors, que pour répandre ses bienfaits ; comme le chef de son peuple, que pour le rendre heureux et saint; comme le fils aîné de l'Eglise, que pour en soutenir les intérêts ; enfin, comme le premier roi de la chrétienté, que pour être l'apôtre

de la religion, le martyr du zèle, et la victime de la foi.

C'est cet admirable mélange de sainteté et de grandeur qui fait le caractère propre de S. Louis, caractère qui, tout admirable qu'il est, n'en est pas moins imitable aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux heureux et aux affligés. M. F., S. Louis règne encore après sa mort sur ses sujets, et leur fait à tous la loi par son exemple. Comme Français, nous avons donc tous une obligation spéciale de l'honorer, et nous en avons une encore plus étroite et plus indispensable de l'imiter. Je ne ferai qu'abréger sa vie, persuadé que le simple récit de ses vertus est le meilleur éloge que j'en puisse faire, et l'instruction la plus touchante. Français, c'est du plus saint de vos rois, c'est du père et du patron de votre bon Roi, que je viens vous entretenir. Quoi de plus propre à intéresser votre cœur et à fixer votre attention?

Etre saint, c'est avoir pour Dieu un zèle ardent, accompagné d'une humilité profonde; c'est aimer son prochain, non par les paroles seulement, mais en vérité et par les œuvres, en lui rendant tous les devoirs d'une charité tendre et efficace; c'est être sévère à soi-même, et, comme parle le grand Apôtre, crucifier sa chair avec ses passions et ses désirs déréglés, par la pratique de la mortification. Voilà, M. F., les caractères de la sainteté de ce grand roi.

Oui, S. Louis, le plus grand des rois, a été devant Dieu le plus soumis et le plus humble des hommes. Malgré sa souveraineté, il ne se considéra jamais dans le monde que comme un sujet né pour dépen-

tre de Dieu et pour lui obéir en tout. Il était roi, il était chrétien; mais, en vrai sage, il préféra toujours sa qualité de chrétien, c'est-à-dire de serviteur de Jésus-Christ, à celle de roi. Il se glorifiait hautement du nom de chrétien. C'est pour cela que, supprimant tous les autres noms qui marquaient sa puissance, il aimait à signer simplement *Louis de Poissy*, parce que c'était à Poissy qu'il avait reçu le saint baptême, cette seconde naissance infiniment plus illustre que la première ; c'était là qu'il avait été régénéré en Jésus-Christ, que son nom avait été inscrit dans le livre de vie, et qu'il avait acquis le droit au royaume éternel. Tel était le sentiment qu'il avait de sa profession de chrétien, et dont nous devrions tous être pénétrés nous-mêmes. Au contraire, sa dignité de roi ne lui parut jamais que comme un fardeau terrible, sous lequel il gémissait, n'y trouvant point d'autre avantage qu'une indispensable obligation d'être encore plus sujet à Dieu que ses sujets mêmes. Pour quoi suis-je roi, disait-il, sinon pour faire régner Dieu, pour maintenir et agrandir son royaume sur la terre? De là ce zèle de la maison de Dieu qui le dévorait comme David, et lui faisait regarder les injures faites à Dieu, comme des outrages faits à lui-même. De là ce zèle pour la réformation et la pureté des mœurs. De là cet ardent amour pour Dieu.

Je dis ardent amour pour Dieu. Louis avait fait de son palais une maison de prière. Quelque importantes que fussent ses occupations, il assistait régulièrement à tout l'office de l'Eglise ; et, selon l'exemple du Roi-Prophète, malgré la multitude de ses affaires, il rendait à Dieu, plusieurs fois le jour, le tribut et l'hommage de sa piété. Jusque dans ses camps et dans ses armées, la tente qu'on lui dres-

sait était une espèce de sanctuaire où la divine Eucharistie reposait, comme autrefois l'arche sainte sous les tentes d'Israel. Quelque innocente que fût sa vie, il se purifiait sans cesse, dans le sacrement de Pénitence, des fautes inséparables de l'humanité, et allait, à toutes les fêtes, recevoir dans la sainte communion le pain des forts. Avec quelle foi n'ouvrit-il pas le trésor de son épargne, pour racheter la couronne du Sauveur, pour laquelle il eût donné toutes les couronnes du monde! Avec quelle humilité, quelle tendre piété, il la porta tête nue, pieds nus, dans la magnifique église qu'il avait fait construire pour la placer!

N'est-ce pas ce zèle pour la gloire de Jésus-Christ, qui lui fit entreprendre ces longs et fameux voyages pour combattre les ennemis du nom chrétien? Consulta-t-il, pour s'y résoudre, une autre sagesse que celle dont furent remplis les apôtres, lorsqu'ils formèrent le dessein d'aller jusqu'aux extrémités du monde pour y porter le flambeau de la foi? Quand ce saint roi, s'oubliant lui-même, sacrifiant sa santé, exposant sa vie, sortit de son royaume pour passer les mers, avait-il d'autres vues que l'accroissement du royaume de Jésus-Christ? Avec quel soin ne s'employa-t-il pas, et dans la Palestine et dans l'Egypte, à la conversion des Sarrasins! Combien n'en gagna-t-il pas à Dieu! Et quand ces infidèles venaient à lui pour embrasser le christianisme, avec quelle joie ne les recevait-il pas, les regardant comme ses plus chères conquêtes, parce que c'était, disait-il, autant de sujets qu'il gagnait à Jésus-Christ et à son Eglise!

Ce zèle de la maison de Dieu, il l'exerça constamment dans son royaume, n'ayant rien plus à cœur que d'y faire servir Dieu, et de purger la France des

vices qui la déshonoraient. Le jurement du saint nom de Dieu s'y était rendu si commun, qu'il avait presque cessé d'y être en exécration. On en déplorait le désordre, mais on en remettait à Dieu le châtiment. Avec quel courage notre saint roi ne l'entreprit-il pas! Rappelez-vous, M. F., ce fameux édit qu'il fit publier contre les profanateurs du saint nom de Dieu, et la rigueur inflexible avec laquelle il voulut qu'on l'exécutât. Les mondains en murmurèrent; mais Louis ne compta pour rien d'être censuré par le monde, pourvu que Dieu fût vengé. Heureux, disait-il, d'avoir moi-même la langue percée, si je pouvais, à ce prix, bannir ce vice de mon royaume! Son zèle ne fut pas moindre contre l'usure. Il en arrêta le cours par la sévérité des peines auxquelles il condamna sans rémission les usuriers dans toute l'entendue de son royaume. Il en chassa encore les histrions et les comédiens, regardant avec raison les spectacles et les jeux de hasard comme la peste des Etats, de la religion et des mœurs. Enfin, qu'on me dise un seul vice qu'il ait toléré. Il avait généralement pour tous les impies et tous les hommes vicieux cette haine parfaite dont le saint roi David se faisait une vertu : *Odio perfecto oderam illos.* O Dieu ! qui nous donnera de revoir dans ce beau royaume, comme aux jours de saint Louis, votre saint Nom honoré, l'usure et les désordres bannis, les bonnes mœurs et la piété triomphantes!

A ce zèle ardent pour la gloire de Dieu, saint Louis joignait une tendre charité pour le prochain. Il aima et traita toujours ses sujets comme ses propres enfants. Son histoire nous en fournit mille traits. Je vais vous en rapporter quelques-uns, dont vos cœurs seront sans doute attendris.

Que j'aime à voir ce grand roi assis au pied d'un arbre, dans le parc de Vincennes, recevant lui-même les requêtes des veuves et des orphelins, consolant les misérables et les affligés, écoutant les pauvres, et, sans distinction, rendant justice à tout le monde ! Là, un simple gazon lui tenait lieu de tribunal ; mais ce tribunal, dans sa simplicité, avait quelque chose de plus vénérable que celui de Salomon. Saint Louis y était attaché par le motif d'une charité bienfaisante, très convaincu que Dieu l'avait choisi pour son peuple, et non pas son peuple pour lui. Dans cette vue, il se faisait, non-seulement un devoir, mais un plaisir de consacrer à ce peuple ses divertissements et son repos, sa santé même et sa vie. Je dis sa vie, qui, toute nécessaire qu'elle était, ne lui fut jamais plus précieuse que celle de ses sujets. Il le montra bien dans sa prison, lorsque les Sarrasins lui ayant offert de le mettre en liberté, à condition qu'il laissât dans les fers les français de sa suite : « A Dieu ne plaise, répondit-il, que je les abandonne ! ils ont été les compagnons de ma fortune ; je veux l'être de leurs souffrances. » Il le montra bien, lorsque, dans une autre circonstance, il s'offrit lui-même à demeurer prisonnier, pourvu qu'on renvoyât l'armée française, qui se trouvait sur le point de périr. Voici un trait de charité plus merveilleux encore : il s'agissait, après la sanglante bataille de la Massoure, d'enterrer les corps des soldats français tués dans le combat ; l'air en était tellement infecté, que l'on n'osait presque en approcher. « Allons, disait ce saint roi, exhortant à cette œuvre de piété les seigneurs de sa cour ; allons, ce sont nos frères en Jésus-Christ ; si nous ne pouvons leur donner une sépulture digne d'eux, au moins qu'elle soit digne de nous ; » et pre-

nant ces cadavres déjà corrompus, il les embrassait, les chargeait sur ses épaules, et les portait dans le tombeau. Ah! M. F., de quoi la charité chrétienne n'est-elle pas capable? Je ne vous parle point de sa charité pour les pauvres, ni de son zèle pour le soulagement de leurs misères. Les hôpitaux sans nombre qu'il a fondés, les somptueux édifices qu'il a faits pour toutes sortes de malheureux, pour toutes sortes d'indigents, pour toutes sortes de malades, pour les orphelins, pour les veuves, pour les aveugles, pour les insensés, pour les vierges en péril, pour les pécheresses converties; ces bonnes œuvres dont toute la France est remplie, ces aumônes que la magnificence de sa charité a perpétuées, et dont les pauvres de Jésus-Christ vivent encore, malgré les retranchements qu'y a faits notre désastreuse et impie révolution; tout cela vous prêche, bien plus hautement que je ne pourrais le faire, la charité de saint Louis. On peut même dire qu'il aima les pauvres jusqu'à l'excès; car il les logeait dans son palais, il les recevait à sa table, il les servait de ses mains. Souvent même il baisa leurs ulcères et pansa leurs plaies. Tout cela, selon le monde, convenait peu à sa condition; mais sa religion lui en faisait penser bien autrement: il savait que le pauvre étant, aux yeux de la foi, l'image de Jésus-Christ, il n'y avait aucun roi qui ne dût, non-seulement l'aimer, mais le respecter. Telle a été la charité de saint Louis pour le prochain. Il nous reste à parler de sa sévérité envers lui-même.

J'entre dans la cour de saint Louis, et bien loin d'y trouver, comme dans les autres, un homme mollement vêtu, j'y trouve un roi couvert d'un dur

cilice, atténué de jeûnes, couché sur le sac et sur la cendre; un roi qui, pour se préserver de la corruption des plaisirs du monde, châtie son corps et le réduit en servitude; qui efface par de rigoureuses macérations les plus légères taches de son âme; qui, non content de crucifier sa chair, et de l'immoler chaque jour à Dieu comme une hostie vivante, tient son esprit dans une continuelle sujétion, toujours appliqué à combattre ses passions, à modérer ses désirs, à ne se rien permettre, à ne se rien pardonner; juge d'autant plus sévère de soi-même, qu'il n'est soumis au jugement de personne. Voilà, M. F., ce que je trouve, non dans le désert ou le cloître, mais dans la cour d'un roi. Et voilà ce que je dois vous représenter dans cette fête, ou pour votre justification, ou pour votre condamnation: pour votre justification, si vous savez en profiter; pour votre condamnation, si vous n'êtes pas touchés de cet exemple. Voilà ce que Dieu vous opposera dans son dernier jugement: un roi humble, un roi mortifié, un roi fervent, embrasé de l'amour de Dieu et du prochain. Oui, pécheurs, mondains, voilà ce qui vous confondra. Ce sera votre roi qui, reprenant sur vous, dans ce jour terrible, tout son pouvoir et tous ses droits, prononcera des arrêts contre votre lâcheté dans le service de Dieu, contre votre dureté envers les pauvres, contre votre immortification et votre amour-propre. Qu'aurez-vous à répondre, et de quelle excuse pourrez-vous vous servir? Car si saint Louis a été humble sur le trône, à quoi tient-il que vous ne le soyez dans des conditions où tout vous porte à l'humilité? Si saint Louis, au milieu des délices d'une cour, a pu être pénitent, qui vous empêche de l'être dans les épreuves où vous vous trouvez journellement.

dans les maladies, dans les souffrances, dans les pertes de biens, dans tous les accidents et toutes les disgrâces auxquelles vous êtes exposés, et où il ne vous manque, pour qu'elles deviennent méritoires, que de les accepter et de vous y soumettre en vue de Dieu et par esprit de pénitence? Si saint Louis, dans le gouvernement d'un grand royaume et jusque dans la conduite des armées, a pu conserver l'esprit de recueillement, assister tous les jours à la sainte messe, approcher régulièrement des sacrements, à quoi pouvez-vous vous en prendre, si vous menez une vie indévote et dissipée dans les affaires et les menus soins qui vous occupent? Qui justifiera votre négligence à fréquenter les sacrements, à assister aux saints offices les jours de dimanches et de fêtes? Ah! gens du monde, ce grand roi était persuadé que son premier devoir était de s'humilier devant Dieu, de lui rendre publiquement et chaque jour, au milieu de son peuple, ses adorations et ses hommages; et la paresse vous retient au lit les jours d'œuvre, pendant qu'un Dieu s'immole sur nos autels pour votre salut; et le dimanche vous vous contentez d'assister à la messe, et sans recueillement, sans piété; vous êtes toujours les derniers à entrer dans la maison de Dieu, toujours les plus lâches à vous approcher des sacrements! Mondains, je vous le répète, imitez les exemples de votre roi, si vous ne voulez pas qu'il vous juge et vous condamne au dernier jour.

Et ne croyez pas que cette piété si régulière de saint Louis l'ait empêché d'être un grand roi selon le monde. C'est, au contraire, cette éminente piété qui en a fait un des plus grands héros qui aient jamais existé. Que ne puis-je vous le représenter ici, à la tête de ses armées, faisant des prodiges de va-

leur qui surpassent ce que l'histoire profane nous vante dans ses héros! Jamais souverain ne réussit mieux que lui à soutenir la dignité de sa couronne. Elevé sur un trône que des troubles et des révoltes avaient affaibli, ébranlé, avec quelle vigueur en rétablit-il la gloire et la majesté! Plus magnanime dans la défaite que dans la victoire; terrible à ses ennemis, lors même qu'il était leur captif; souverain respecté au dedans, recherché au dehors, jugé digne d'être l'arbitre des rois étrangers comme de ses propres vassaux; sage et judicieux législateur; maître vigilant, libéral et magnifique; tendre ami de ses sujets, qui voyaient en lui moins encore le chef que le père de la patrie, tel se montra Louis en qualité d'homme public et de monarque. Ses vertus privées n'avaient rien en lui de faible et de petit. Tout prenait entre ses mains un caractère de noblesse et de grandeur. Et pourquoi? Parce qu'il était vraiment pieux, et qu'il n'y a que la vraie piété qui fasse les vrais grands hommes, les vrais héros, sans mélange de vices et de bassesses.

O Dieu! conservez à la France un si beau sang; faites passer jusqu'à la dernière génération aux descendants de saint Louis, avec son sang et sa couronne, toutes les vertus qui rendirent son nom si respectable à ses voisins, et son règne heureux à ses peuples.

La piété a fait de saint Louis un grand roi sans aucune faiblesse; la piété fera aussi de vous, M. F., chacun dans votre état, des hommes sans reproche. Juges, magistrats, chefs du peuple, vous avez dans le monde des emplois à exercer: ayez, comme saint Louis, de la religion, vous les exercerez avec honneur; pères et mères, vous avez une famille à élever: soyez pénétrés de la grandeur de cette obli-

gation, ayez de la religion comme saint Louis, et vous formerez une famille vertueuse qui fera votre gloire. Et vous, M. F., vous avez des affaires à régler, des intérêts à ménager, des différends à terminer : faites tout cela, comme saint Louis, dans l'esprit d'une exacte religion, Dieu y donnera sa bénédiction.

Grand roi, dont nous honorons aujourd'hui l'éminente sainteté ; grand saint, dont les vertus relèvent si hautement la souveraineté, faites, par votre puissante intercession, que tous ceux qui m'écoutent soient touchés de vos exemples, et s'appliquent à les imiter. Regardez-nous du haut du ciel, ô saint roi! et dans cette félicité éternelle que vous possédez, soyez sensible à nos misères. Tout indignes que nous sommes de votre secours, ne nous le refusez pas. Jetez les yeux sur ce royaume que vous avez si sagement gouverné, et si tendrement aimé. Hélas! par l'irréligion et la corruption des vices qui s'y sont introduits depuis votre règne, la face vous en paraît toute défigurée : que cela même soit un motif pour vous intéresser, comme son roi, à la renouveler. Vous y voyez bien des désordres et des scandales : aidez-nous à les retrancher. Etendez surtout votre protection sur notre roi : c'est votre fils, c'est le chef de votre maison, c'est l'imitateur de vos vertus et la vive image de vos aimables qualités. Il a trouvé ce beau royaume, comme vous le trouvâtes vous-même, dans un état bien déplorable. Aidez-le à le régénérer ; aidez-le à éteindre les factions, à ramener les esprits et les cœurs à la religion, aux bonnes mœurs, à la piété. Obtenez-lui les lumières et les grâces dont il a besoin pour un si grand ouvrage : que cet esprit de sainteté qui vous a dirigé dans toutes vos voies, vienne reposer sur

lui; qu'il nous anime nous-mêmes, et qu'il nous conduise dans la bienheureuse éternité.

Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT LAZARE,

PATRON DU DIOCÈSE.

Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei. Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu. *S. Jean*, 11.

C'EST un événement bien glorieux à Dieu, et bien digne de notre admiration, mes Frères, que la résurrection de Lazare, patron de notre diocèse, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Il tomba malade, dit l'Evangile : *Infirmabatur;* c'est l'effet de l'infirmité humaine. Il mourut : *Mortuus est;* c'est la suite du péché. Il fut rendu à la vie par un miracle éclatant : *Resurget;* c'est le triomphe du Sauveur : *Ut glorificetur Filius Dei.*

Ce grand prodige ne doit pas seulement exciter notre admiration, il doit réveiller notre foi en Jésus-Christ; car il n'y a qu'un Dieu qui puisse rappeler les morts à la vie. Nous devons encore reconnaître, dans cette fameuse résurrection de Lazare, une figure frappante, un modèle accompli de la résurrection du pécheur, qui par le péché était mort devant Dieu, et que la grâce de l'absolution fait revivre à ses yeux pour être l'instrument de sa gloire : *Pro gloriâ Dei.*

Pécheurs, puissiez-vous en profiter! Donnez-nous cette consolation, ô vous, mes C. P., qui, vous éloignant toujours des sacrements, croupissez dans le péché. Ah! comme votre Sauveur, frémis-

sez sur le malheureux état de votre âme, et profitez de la grâce qu'il vous offre. Donnez-moi votre attention.

Notre divin Sauveur avait une prédilection, etc.

(Voyez tome II de l'Histoire, page 116 ; *ce sera la même.)*

POUR LA FÊTE

DES SAINTS APOTRES DU DIOCÈSE.

Sur l'opposition de notre conduite avec la prédication de nos saints Apôtres.

Testificati sumus ut ambularetis dignè Deo, qui vocavit vos in suum regnum et gloriam. Nous vous conjurons de vous conduire d'une manière digne de Dieu, qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire. *I. Thess.*, 2.

Tel est, M. F., le langage que nous adressent, avec saint Paul, les saints apôtres qui nous ont procuré la foi. Ah! n'oublions jamais ce qu'il leur leur en a coûté pour nous tirer des ténèbres du paganisme, et pour nous faire entrer dans l'Eglise catholique. Nous serons leur joie et leur consolation, si nous nous conduisons d'une manière digne de Dieu, qui nous a appelés à son royaume.

Mais, hélas! si saint Andoche et saint Tyrse revenaient parmi nous, nous reconnaîtraient-ils pour leurs enfants? Trouveraient-ils en nous cette foi vive, cette innocence chrétienne qu'ils fondèrent dans notre diocèse? Quel sujet de larmes pour eux, et de confusion pour nous, si nous comparons nos

œuvres avec la doctrine qu'ils nous ont prêchée! Et n'avons-nous pas lieu de craindre que Dieu ne nous enlève enfin cette religion sainte dont nous abusons, que nous déshonorons, que nous abandonnons visiblement d'un jour à l'autre? Puissent les réflexions que nous allons faire, toucher nos cœurs, et les fixer à jamais dans la pratique et la foi de l'Evangile, que ces saints apôtres nous ont enseigné! C'est l'unique moyen de les honorer dignement, et d'engager le Seigneur à nous conserver ses miséricordes. Ecoutez-moi avec une attention particulière.

COMMENÇONS, M. F., à dire avec le Prophète, dans l'amertume de nos cœurs : *Seigneur, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous nous sommes détournés de la voie de vos commandements, nous nous sommes révoltés contre vos serviteurs les prophètes.* Nous avons bien mérité que vous nous rejetiez, que vous nous chassiez de votre saint temple, et que vous nous fermiez pour jamais les portes de la Jérusalem céleste. Oh! que nous pouvons, à juste titre, renouveler cette plainte d'Isaïe : *Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a en nous rien de sain.* Que s'il y a quelqu'un d'entre vous qui s'imagine être exempt de cette contagion universelle, qu'il rentre en lui-même, qu'il sonde son cœur, et alors, au lieu de se justifier avec le pharisien, il s'écriera avec David : *N'entrez point en jugement avec votre serviteur, ô mon Dieu! parce que nul homme ne sera trouvé juste devant vous.*

Nous faisons tous profession de la vraie foi, que nous ont prêchée nos saints apôtres ; mais combien la renient par leurs œuvres! Grâces à Dieu, M. F.,

vous n'adorez point les idoles, comme les païens; mais si Dieu nous donnait de pénétrer dans vos cœurs, comme autrefois il donna à son prophète de voir dans son temple et dans son sanctuaire, n'y verrions-nous pas plusieurs idoles *qui provoquent le Seigneur à jalousie?* L'ambition, l'avarice, l'impudicité, ne sont-ce pas autant de fausses divinités que vous servez et dont vous êtes idolâtres?

Vous ne voudriez pas souiller vos mains du sang de vos frères; mais l'envie, la jalousie, la haine, la vengeance, ne sont-elles pas dans votre cœur? et ne savez-vous pas que *celui qui hait son frère est homicide? Vous aimerez votre prochain comme vous-même*, voilà l'aimable loi de Jésus-Christ; nos apôtres la gravèrent dans le cœur de nos pères : la retrouveraient-ils dans le nôtre? Qui est celui qui aime son prochain comme soi-même, *qui se réjouit avec ceux qui sont dans la joie, qui pleure avec ceux qui sont dans l'affliction, qui souffre avec ceux qui souffrent, comme étant les membres les uns des autres?* Au contraire, combien y en a-t-il dont *l'œil est méchant parce que Dieu est bon;* qui ne regardent qu'avec dépit la prospérité de leurs semblables; qui insultent à leur misère, ou qui s'en réjouissent en secret!

Plût à Dieu que nous pussions nous flatter qu'il n'y a parmi nous ni ivrognerie, ni fornication, ni adultère; qu'il n'y a personne *qui ne vive sobrement, qui ne possède le vase de son corps en sainteté et en honneur!* Mais comment excuser les excès de vos tables, le luxe de vos vêtements, le désordre et la dissolution de vos mœurs? Combien est petit le nombre des personnes du sexe, en qui l'on puisse admirer la décence, la simplicité et la modestie des filles de Sion! A la voix de nos saints apôtres, les

filles païennes arrachaient les vêtements de leur vanité, foulaient aux pieds le luxe et l'indécence des modes dans lesquelles elles avaient été élevées; et aujourd'hui les filles chrétiennes sont si indécemment vêtues, qu'elles feraient rougir les païens.

Vous ne voudriez pas, M. F., vous associer avec les brigands qui pillent les passants sur les grands chemins ; mais vos mains sont-elles nettes de toute usure et de toute espèce de fraude ? Ne voyez-vous rien dans votre fortune qui ne soit légitimement acquis ? Etes-vous exempts d'avarice ? Pouvez-vous dire avec saint Paul : *Je n'ai désiré ni l'or, ni l'argent, ni quelque chose que ce soit de personne ?* Et vous, qui n'avez rien qui ne soit réellement à vous, possédez-vous ces choses *comme ne les possédant pas?* vous rappelez-vous sans cesse que *la figure de ce monde passe? travaillez-vous à amasser des trésors pour le ciel ?* Telle est la doctrine que nous ont prêchée nos saints apôtres.

J'aime à croire que vous ne voudriez pas rendre en justice un faux témoignage, et que plusieurs d'entre vous auraient horreur d'inventer des calomnies contre leur prochain. Mais êtes-vous aussi ardents à défendre l'honneur, la réputation de vos frères, que la vôtre propre ? Qui est celui qui est exempt de médisance, qui ne parle jamais au désavantage de son prochain, et qui ne peut souffrir qu'on le diffame en sa présence ? Au contraire, combien y en a-t-il qui se font un jeu et une habitude de la médisance ! Cependant, ne vous y trompez pas, M. F., dit saint Bernard : « Celui qui médit a le diable sur la langue, et celui qui écoute la médisance « a le diable dans l'oreille. » Que dirai-je du peu de bonne foi, de la duplicité et du mensonge qui règnent dans le monde ? *Seigneur, ayez pitié de nous,*

parce que les justes manquent sur la terre, parce que la vérité s'est affaiblie parmi les hommes. Chacun adresse à son prochain des paroles pleines de mensonge : les lèvres sont trompeuses, et les cœurs doubles.

Qui sont ceux qui édifient par la sainteté de leur vie? où est le zèle et la piété de nos pères, la patience et la constance de nos martyrs, les mortifications et les austérités des anciens pénitents, la pureté, la modestie, l'humilité, la charité, la justice des premiers chrétiens? Filles du ciel, en quel lieu vous êtes-vous retirées? Hélas! vos traces ne sont plus sur la terre.

Et ceux d'entre nous qui ont quelque vertu ne la gâtent-ils point par le vice secret de l'orgueil? Hélas! comme le limaçon, en se traînant sur les plus belles fleurs, les souille de son écume, ainsi nous souillons nos plus belles actions par des motifs vicieux. Par exemple nous faisons l'aumône; mais ne s'y glisse-t-il pas de l'humeur ou de la vanité? le faisons-nous de bonne grâce? ouvrons-nous nos cœurs avant d'ouvrir notre bourse? considérons-nous la personne de Jésus-Christ dans le pauvre que nous soulageons?

Je m'aperçois, M. F., que ce détail vous fatigue. Arrêtons-nous donc un instant.

La prière est un devoir essentiel au chrétien; nos saints apôtres nous l'ont particulièrement recommandée. Mais qui est-ce qui invoque le nom du Seigneur comme il faut? Qui est-ce qui *adore Dieu en esprit et en vérité?* où sont ces fervents d'esprit, et ceux qui se font violence pour ravir le royaume des cieux? Qui est-ce qui peut dire avec David : *Le zèle de votre maison me dévore, ô mon Dieu?*

Vous venez en ce saint temple, M. F., pour entendre la parole de Dieu, et assister au redoutable sacrifice. Mais combien est petit le nombre de ceux qui appellent le jour du Seigneur *leurs délices*, dont le cœur vole et tressaille de joie quand il est question de se rendre aux saints offices, et qui disent avec David : *Comme un cerf altéré court après l'eau des fontaines, ainsi mon âme court après vous, ô mon Dieu ! mon âme a soif du Dieu vivant. Oh! quand est-ce que j'irai et que je paraîtrai en présence de mon Dieu! O Dieu des armées, que vos tabernacles me sont chers! Vos autels, vos autels, voilà l'asile que je vous demande. J'ai été ravi de joie quand on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur !*

Sont-ce là vos sentiments, M. F.? Hélas! les uns ne viennent en ce lieu que par habitude et par manière d'acquit; les autres s'en absentent sous les prétextes les plus légers. Il en est qui s'y endorment; et lorsqu'ils se réveillent, au lieu d'être ravis d'admiration, et de dire comme Jacob : *Que ce lieu est vénérable! c'est ici véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel*, ils font bien paraître, par leur pudeur immodeste et par leur air d'ennui, le peu de goût qu'ils prennent aux choses spirituelles. Leur corps est ici; mais leur esprit est ailleurs. Les offices leur paraissent toujours longs, et le temps ne leur dure point à la table, au jeu, dans les parties de plaisir. Sont-ce là des chrétiens?

Nous réclamons le nom de ce Dieu tout-puissant qui a fait le ciel et la terre, et nous confessons qu'*il n'y a point d'autre nom sous le ciel par qui nous puissions être sauvés, que celui de Jésus;* mais où sont l'attention, l'ardeur, la véhémence, qui sont requises dans la prière, pour qu'elle pénètre jusqu'au trône de Dieu? Qui est-ce qui paraît devant Dieu

comme Daniel, avec la confusion sur le visage, avec les larmes et les soupirs d'Ezéchias, avec les gémissements et les sanglots de Manassès? Qui est celui qui sacrifie au Seigneur, avec David, *un cœur contrit et un esprit brisé?* Et si c'est trop de vous demander les dispositions de ces saints rois, de ces illustres pénitents, qui est-ce qui se prosterne avec la pauvre pécheresse, aux pieds de son Sauveur, et les arrose des larmes de son repentir? Qui est-ce qui, se frappant la poitrine et n'osant lever les yeux au ciel, s'écrie avec l'humble publicain : *O Dieu! soyez propice à moi qui suis un pécheur?* Qui est-ce qui, s'élançant à travers les plaies de Jésus-Christ jusque dans le séjour de sa gloire, lui dit, avec le larron converti : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, maintenant que vous êtes dans votre royaume?* Hélas! mille pensées vaines et frivoles viennent gâter nos prières; et nos cœurs sont plus appesantis que ne le furent les mains de Moïse priant sur la montagne. Pendant que nos yeux regardent vers le ciel, nos affections se penchent vers la terre et regardent le monde; de sorte que Dieu peut nous faire le même reproche qu'il faisait aux Juifs : *Ce peuple s'approche de moi de la bouche, il m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.*

Nos saints apôtres nous ont appris l'efficacité des sacrements. Nous savons que notre Sauveur nous lave de son sang précieux dans la pénitence; qu'il nous nourrit de sa chair adorable dans la sainte Eucharistie, où nous trouvons la force de notre âme, et le gage de la vie éternelle qui nous est promise. Mais combien qui aiment mieux croupir dans le péché, laisser périr leur âme de défaillance, plutôt que de recourir à ces sources de salut et de vie! O endurcissement! ô insensibilité! Et parmi ceux

qui fréquentent ces divins sacrements, combien qui les profanent comme le traître et sacrilége Judas!

Misérables que nous sommes ! nous dormons d'un sommeil profond qui nous menace d'une mort épouvantable. Oui, M. F., les uns dorment, comme Samson, dans le sein de la volupté; les autres, comme Jonas, durant une violente tempête et sur le point d'un horrible naufrage. En vain leur crions-nous, comme les matelots à ce prophète : *Réveillez-vous, et criez vers votre Dieu*, ah ! ils restent endormis comme les apôtres, pendant que Jésus-Christ est réduit à une sueur de sang, et qu'on se prépare à le crucifier. Les vierges sages elles-mêmes sont endormies comme les folles. Du moins celles dont il est parlé dans l'Evangile se revéillèrent à ce cri : *Voici l'époux qui vient, sortez au-devant de lui.* Mais depuis longtemps nous crions : *Voici le Seigneur qui vient, le voici; il est à la porte ;* prévenez ses jugements par votre repentir, venez au-devant de lui pour implorer sa miséricorde; et personne ne se réveille, personne ne tremble aux approches de ce souverain juge du monde.

Je vous le demande, M. F., qui est-ce qui pense sérieusement aux maux qui nous menacent, aux ennemis qui nous environnent, au précipice sur le bord duquel nous sommes ? Ouvrez donc les yeux, et voyez autour de vous *le lion rugissant qui cherche à vous dévorer ;* voyez l'abîme où vos péchés vous entraînent; voyez l'enfer qui ouvre ses abîmes pour vous engloutir. En frémissant d'horreur, criez à Dieu avec les apôtres : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.* O Dieu miséricordieux ! tendez-nous une main secourable , *et délivrez-nous de ce gouffre épouvantable.* Comment ne voyons-nous donc pas que la main de Dieu pèse sur nous, qu'elle nous re-

tire même ses bénédictions temporelles ? Oui, cette admirable Providence qui avait tant de soin de nos pères, semble s'éloigner de nous. Au lieu des témoignages de sa faveur et de ses grâces, nous voyons les marques de sa colère et de sa justice vengeresse. Nous voyons, le dirai-je ? les avant-coureurs de la désolation qui doit arriver encore une fois dans le lieu saint.

Ce qui me le fait craindre, c'est le peu de fruit qu'on retire aujourd'hui de la parole de Dieu. Les Ninivites se convertirent à la prédication de Jonas ; et nous ne voyons plus de conversions, quoique nous vous portions la parole du Fils de Dieu même. A la voix de nos saints apôtres, des milliers d'hommes, des villes, des provinces entières se convertissaient, et, suivant l'oracle du Prophète, *un pays était enfanté en un jour, et une nation naissait toute à la fois :* mais aujourd'hui il semble que la parole de Dieu ne soit plus vivante et efficace. Bien loin d'étendre les limites du royaume de Jésus-Christ, dans peu, si cela dure, il n'aura plus où reposer sa tête. L'Eglise pleure la perte de plusieurs royaumes qui faisaient autrefois sa gloire ; la voilà sur le point d'en perdre d'autres encore. Déjà combien de paroisses entières dans notre France, qui peuvent dire : *Il n'est plus parmi nous de pasteurs !* O mon Dieu ! là où retentissait la voix de votre cher Fils, là le fils de perdition publie ses oracles, et Satan vomit ses impiétés et ses blasphèmes.

Prenons garde, M. C. P. : si Dieu nous a épargnés jusqu'ici, ce n'est pas que nous soyons meilleurs que ceux sur qui il a fait tomber ses jugements terribles. *Si nous ne nous convertissons pas,* tel est son arrêt, *nous périrons tous. La cognée est déjà mise à la racine de l'arbre ;* et pour parler avec le prophète

Malachie : *Voici le jour du Seigneur qui arrive, jour semblable à une fournaise ardente : tous les orgueilleux et tous ceux qui commettent l'iniquité, seront alors comme de la paille, et ce feu dévorant les consumera tous*, dit le Seigneur des armées.

Mais comme le prophète ne perdit point courage au milieu des grandes afflictions d'Israel, et des dangers effroyables dont ce peuple était menacé, nous aussi, M. F., relevons nos mains languissantes, implorons le bras tout-puissant de celui *qui fait la plaie et qui la bande, qui fait mourir et qui fait vivre*, et hâtons son secours par une véritable conversion, et par l'ardeur de nos prières.

O Dieu ! il est temps que vous ayez pitié de votre Eglise désolée. Seigneur, *celle que vous aimez*, et pour laquelle le roi de gloire a été crucifié, cette Eglise chérie qui a été formée de son sang, et tirée de son divin côté, est dans l'affliction ; elle est même sur le point de périr. Mais nous espérons, contre toute espérance, en vous, ô Dieu tout-puissant ! qui faites revivre les morts, et qui appelez les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont. Seigneur, qui, par une prédilection particulière, nous avez fait entrer dans le sein de votre Eglise par le ministère des saints apôtres que nous honorons, conservez-nous vos faveurs et vos miséricordes. Ne regardez point nos iniquités, mais les travaux que ces saints ont entrepris pour nous introduire dans votre héritage, et le sang qu'ils ont répandu pour nous y maintenir. Faites donc, ô mon Dieu ! que nous restions fermes dans la foi qu'ils nous ont prêchée, fidèles aux maximes qu'ils nous ont enseignées, et aux exemples de vertus qu'ils nous ont laissés, afin qu'ayant été leurs imitateurs sur la terre, nous soyons leur joie et leur couronne dans le ciel. Ainsi soit-il.

NOTA. *On trouve, au tome II de l'Histoire, l'homélie sur les béatitudes, qui peut servir le jour de la Toussaint. C'est la première réflexion du sermon de la montagne*, pag. 52.

POUR LA TOUSSAINT.

Sur l'immortalité de l'âme.

Spes illorum immortalitate plena est. L'espérance des Saints est pleine de l'immortalité qui leur est promise. *Sap. c.* 3. *v.* 4.

L'ÉGLISE nous présente, dans cette grande solennité, les saints, non plus humiliés, éprouvés, persécutés, mais triomphants et couronnés de gloire, pour nous dire et nous persuader que nous sommes appelés au même bonheur. Voyez-vous, nous dit-elle, sur ces trônes brillants, ces âmes bienheureuses régnant avec Dieu, jouissant d'un bonheur qui ne finira jamais? Le même bonheur vous est promis : travaillez donc à le mériter comme elles. C'est dans la vue de cette gloire éternelle que les saints ont triomphé du monde, de la chair et des passions. C'est le désir de ce bonheur ineffable qui les a soutenus au milieu des épreuves où le Seigneur avait mis leur fidélité. Ils ont tout souffert, non-seulement avec patience, mais avec joie, parce que leur espérance était pleine de l'immortalité : *Spes illorum, etc.*

Pourquoi, M. F., ne les imitons-nous pas ? pourquoi sommes-nous si lâches et si terrestres ? pourquoi, dégénérant du courage et de la vertu de ces glorieux prédestinés, sommes-nous si faibles dans

les occasions où, à leur exemple, nous devions remporter sur nous d'éclatantes victoires? C'est que nous n'envisageons pas, comme eux, cette glorieuse immortalité à laquelle ils aspiraient, et dont l'espérance les encourageait à travers tous les obstacles de la vie présente. C'est que nous ne pensons pas à la dignité de notre âme, qui est immortelle, et que nous nous rendons les esclaves de notre corps, de ce corps de boue qui doit périr un jour et devenir la pâture des vers. Réfléchissons-y donc enfin; raffermissons-nous donc dans la foi de notre immortalité, et pour cela détruisons les vains raisonnements de l'incrédule et du libertin. Ce sera le sujet de cette instruction.

Il est triste, sans doute, d'avoir à justifier devant les fidèles la vérité la plus consolante de la foi; de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ, qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra, et qu'au sortir de notre corps, notre âme retournera dans le sein de Dieu d'où elle était sortie, et où il sera rendu à chacun selon ses œuvres. L'incrédule affecte de nier ces vérités : il ne craint pas de dire que quand on est mort, tout est mort. M. C. F., il est aussi aisé de le dire, et de vivre en conséquence comme un animal sans raison, qu'il est aisé de dire, Il n'y a point de Dieu, et de vomir des blasphèmes. Il suffit pour cela d'avoir des inclinations basses et brutales, de s'y livrer aveuglément, en fermant les yeux pour ne pas voir la lumière. Non, il n'y a rien en cela de bien difficile. Mais avancer sérieusement, avec con-

naissance de cause, et toutes réflexions faites, que l'âme meurt avec le corps, qu'après cette vie il n'y a plus rien ; être convaincu de pareilles absurdités, et prétendre pouvoir les persuader à quiconque n'est pas absolument dépourvu de sens commun, cela n'est pas aisé, cela n'est pas possible.

Lors donc, M. C. P., que vous entendez dire à cet homme qui passe pour avoir de l'esprit, qu'il n'y a point de paradis ni d'enfer, qu'après la mort il n'y a plus rien, et que l'autre vie est une chimère ; lorsque vous l'entendez plaisanter sur la piété des fidèles, et se vanter qu'il ne craint ni la mort, ni l'enfer, ne le croyez point, il ne croit pas un mot de ce qu'il dit ; c'est pure fanfaronnade. Il est vrai qu'il fait tout ce qu'il peut pour se le persuader ; mais l'incrédulité qu'il affecte est toute dans son cœur : il voudrait de tout son cœur mourir sans conséquence, comme les bêtes, et qu'il n'y eût rien au-delà ; il voudrait que l'immortalité de l'âme, les peines et l'éternité de l'enfer fussent réellement des chimères. Il n'est rien qu'il ne fasse pour s'étourdir là-dessus ; il saisit avec une avidité singulière tout ce qui lui paraît propre à favoriser l'opinion monstrueuse qu'il tâche de forger dans sa tête : mais parce que cette opinion n'a ni fondement, ni vraisemblance, les raisonnements qu'il fait pour l'établir sont sans ordre, sans liaison, sans suite. Ce n'est pas une petite affaire d'effacer, jusqu'à la moindre trace, l'idée d'immortalité que le Créateur a imprimée dans notre âme. On peut bien s'étourdir pour ne point entendre la voix de cette conscience qui gêne, qui inquiète, qui effraie, qui trouble : mais l'étouffer entièrement, c'est autre chose.

Permettez-moi de vous demander : Est-il vrai que l'homme soit une créature raisonnable et faite

à l'image de Dieu, ou son âme doit-elle mourir comme celles des bêtes? En vérité, M. F., je rougis de vous faire une telle question, et je suis néanmoins forcé de vous la faire, parce que je sais que quelques-uns d'entre vous entendent certaines personnes plaisanter sur l'autre vie et la nier. L'immortalité de l'âme est démontrée par le sens intime gravé dans le cœur de tous les hommes, par la croyance de toutes les nations, par les écrits des gens les plus éclairés et les plus vertueux. Et un jeune étourdi, d'après une petite brochure, d'après une chanson, une fade plaisanterie, d'après les propos ou les écrits de quelques philosophes perdus de mœurs, change de croyance, renonce à son baptême, ne veut plus vivre que comme les bêtes, parce qu'il s'imagine mourir comme elles! Quelle folie! quelle pitié! Nous savons bien que l'homme, abandonné à ses passions, se dégrade lui-même, et devient quelquefois semblable aux animaux; mais que l'homme avec toute sa raison, avec toutes ses lumières et ses vertus, ne soit qu'un peu de boue que la mort anéantit, eût-on jamais cru que des hommes, et des hommes estimables d'ailleurs par l'étendue de leur esprit, eussent pu donner dans une aussi révoltante absurdité?

Cette pensée, mon âme ne mourra point, elle vivra éternellement devant Dieu; parfaitement heureuse, si j'ai pratiqué la vertu; souverainement malheureuse, si je me suis abandonné au vice; cette pensée, mon âme ne mourra point, est sans doute le motif le plus efficace pour porter les hommes à éviter le mal et à pratiquer le bien. Mais si l'homme doit mourir tout entier comme les bêtes, qu'est-ce donc que le vice? qu'est-ce que la vertu? qu'est-ce que la conscience et les lois? Rien; ce ne sont que des

mots. Il n'y a chez les animaux ni justice, ni injustice, ni vice, ni vertu, ni remords, ni conscience ; tout cela n'est donc rien chez les hommes, si les hommes n'ont rien de plus que les animaux. Ah! philosophes incrédules, à quoi nous réduisez-vous! à quoi vous réduisez-vous vous-mêmes!

Cette pensée, mon âme ne mourra point, je ne ferai que passer de cette vie à une vie meilleure; cette pensée est la plus solide et la plus douce consolation que nous puissions avoir en ce monde. L'espérance d'être débarrassés un jour de ce misérable corps, est le seul motif qui puisse nous faire supporter patiemment toutes les misères dont il est la source. Vous tirerez enfin mon âme de la prison où elle est retenue, ô mon Dieu! elle s'envolera dans votre sein, pour bénir éternellement votre saint nom, pour chanter à jamais vos infinies miséricordes. Mais si cette âme doit mourir avec le corps, quelle sera notre espérance ?

Cette pensée, nous vivrons après notre mort, est le principe du respect, de la piété que nous avons pour les cendres de nos pères, de nos amis : respect, piété envers les morts, qui sont communs à toutes les nations ; de là les cérémonies et tous les honneurs de la sépulture. Mais si notre âme n'est plus dès l'instant que notre corps a cessé de vivre, qu'est-ce que tout cela signifie ? Le cadavre d'un homme n'a rien de plus respectable que celui d'un animal; nos cimetières, nos tombeaux n'ont rien de plus respectable que la voirie. Ah! philosophes, incrédules, libertins! que vous ont fait les hommes pour les avilir de la sorte?

M. C. P., je frémis quand je pense au principe qui produit des opinions si monstrueuses. Eh! quel est ce principe, sinon la corruption du cœur et le

charme diabolique des plaisirs sensuels ? Quand on ose avancer que les hommes sont semblables aux bêtes, ou l'on a commencé par vivre comme elles, ou l'on prend l'affreuse résolution de se confondre avec elles, pour s'abandonner sans remords à toute la brutalité de ses passions : voilà ce qui me fait trembler. Car enfin, si c'est là que conduisent la corruption et le déréglement des mœurs, que n'avons-nous pas à craindre! Les mœurs furent-elles jamais plus corrompues, les hommes furent-ils jamais plus sensuels ? Jetez les yeux sur ce qui se passe dans le monde ; parcourez les différentes passions des hommes, et vous verrez à quel point ils s'avilissent pour les satisfaire. Voyez ce malheureux ivrogne : ses yeux se troublent, sa langue s'épaissit, il ne peut pas se soutenir, il a perdu connaissance. Est-ce un homme? est-ce une bête ? Mais où sont les bêtes que les excès du boire ou du manger aient jamais réduites dans un état semblable à celui-là ?

Dites-moi, M. C. F., lorsque, vous abandonnant à votre colère, vous paraissez transporté de fureur, vomissant des imprécations et des blasphèmes, qu'êtes-vous alors ? Un homme, ou une vipère envenimée ? Vous êtes quelque chose de pire. La haine, les désirs de vengeance, les fourberies, les calomnies, les noirceurs, tous cela vous met bien au-dessous des animaux les plus furieux.

Et que voit-on dans les animaux, qui approche des excès où sont capables de se porter, et où se portent effectivement les hommes en fait de libertinage ? Le Prophète les compare au cheval et au mulet, qui sont dépourvus d'intelligence. Eh ! plût à Dieu que les hommes abandonnés à cette malheureuse passion, ne se missent pas au-dessous des

bêtes! Celles-ci, toujours fidèles aux lois de la Providence, se renferment dans les bornes que le Créateur leur a marquées. Misérables qui m'entendez, et qui savez mieux que moi ce que je veux dire, de combien de manières n'outragez-vous pas les saintes lois de la nature! Ah! si je pouvais, sans souiller mes lèvres, entrer dans le moindre détail sur cette matière, de quelles horreurs, de quelles abominations ne vous ferais-je pas l'affreuse peinture!

Tel est, M. F., tel est l'usage que l'homme ne rougit pas de faire de sa raison, ce pur rayon de la lumière éternelle, qui annonce l'excellence de notre origine, et la fin glorieuse à laquelle nous sommes destinés. Il semble que nous n'ayons une âme spirituelle et intelligente, que pour inventer, que pour multiplier les moyens de satisfaire les passions qui nous déshonorent. L'avare se sert de son esprit pour thésauriser et se faire une idole qu'il met à la place du vrai Dieu; l'usurier, pour ruiner la veuve et l'orphelin; l'envieux, pour calomnier ou pour médire; l'incrédule, pour forger des armes contre la foi; l'impudique, pour raffiner sur des horreurs : chacun s'égare ainsi dans la voie malheureuse qu'il a choisie; et sa raison, ce flambeau divin que Dieu lui a donné pour le guider et le contenir dans le chemin de la vertu, il ne s'en sert, hélas! que pour se creuser des précipices, et pour consommer l'ouvrage de sa réprobation éternelle!

Ouvrez donc les yeux, M. F.; voyez, reconnaissez et sentez enfin ce que se doit à elle-même une créature raisonnable, faite à l'image de Dieu. Que cette pensée : Je porte l'image de Dieu, mon âme est immortelle comme lui, vous remplisse d'une noble et sainte émulation. Regardez comme indigne de vous ce qui pourrait ternir la beauté de cette image divine,

et ne vous rendez pas l'esclave de votre corps, dans lequel cette âme est captive. Seconde réflexion.

Qu'est-ce que notre corps? A combien d'humiliations et de misères ne sommes-nous pas assujettis par rapport à lui! C'est un amas de corruption, le siége de la douleur, la proie de la mort, qui le poursuit dès qu'il est au monde, qui le menace à chaque instant, qui le saisit enfin et le dévore. Qu'est-ce que cette chair, même à l'égard de l'homme juste qui la tient soumise à l'esprit, et fait régner J. C. dans ses membres? Hélas! c'est une prison ténébreuse, d'où l'on n'aperçoit la vérité qu'à travers des voiles obscures; c'est un sujet continuel de tentations, la cause d'une infinité de chutes pour notre âme. L'âme chrétienne qui le voit, qui le sent, gémit continuellement sous le poids de cette masse de chair, qu'elle est forcée de traîner, et qui souvent l'entraîne dans le précipice malgré ses efforts, sa précaution, sa vigilance. Elle soupire après le moment où elle sera délivrée de cette prison qui l'empêche de voir son Dieu.

Sont-ce là nos sentiments, M. F.? Hélas! que nous en sommes éloignés! Cette misérable chair est l'objet, l'unique objet de nos complaisances. Nous ne la regardons pas comme un fardeau qui nous accable, mais comme l'instrument et la compagne de nos plaisirs. Nous ne nous piquons pas de la soumettre et de lui commander, nous ne rougissons pas de lui obéir et de la servir comme des esclaves. Misérables, d'être si universellement assujettis à notre corps! plus misérables encore, d'aimer nos chaînes, notre prison, et de n'envisager qu'avec horreur le moment où elle sera détruite!

Nous devrions assujettir notre corps, lui faire expier par la pénitence les désordres auxquels il a eu tant de part; et nous le flattons, nous le gâtons en le traitant avec trop de réserve, avec trop de complaisance et de délicatesse. De là vient qu'il se révolte contre nous, qu'il est le maître, et que notre âme devient son esclave.

La chair est faible, direz-vous. Vous avez raison; mais ne voyez-vous pas qu'en la flattant, et en lui donnant ce qu'elle désire, vous ne faites qu'augmenter sa faiblesse? Ne voyez-vous pas que plus on lui accorde, plus elle demande; que ses appétits s'irritent et se multiplient à mesure qu'on les satisfait, et qu'elle n'en devient par conséquent que plus faible?

Et comment osez-vous mettre cette faiblesse en avant, et la faire servir d'excuse à vos fautes, quand, d'un autre côté, vous vous en défiez si peu? Combien de fois vous êtes-vous trouvé, mon C. F., dans telle et telle occasion, sans offenser Dieu? Jamais, ou prasque jamais, parce que la chair est fragile, dites-vous. Pourquoi donc l'exposez-vous si légèrement et sans nécessité? pourquoi des visites si fréquentes dans cette maison? pourquoi ces tête-à-tête? pourquoi ces romans, ces historiettes, ces livres contre la Religion et les bonnes mœurs? Soyez plus conséquent. Que cette pensée: La chair est faible, l'homme est fragile, au lieu de servir de prétexte et d'excuse à vos égarements, ne serve qu'à vous rendre plus sage et plus précautionné contre votre faiblesse. Puisque cette malheureuse chair est en vous la source de mille désordres, ne suivez donc pas avec si peu de précautions et tant de facilité, ses inclinations vicieuses. Rendez-vous-en maître, et ne la flattez pas tant; ne lui prêtez pas des armes contre

vous-même. Regardez votre corps comme un domestique dont le service vous est nécessaire, dont il faut prendre soin, qu'il faut nourrir, il est vrai, mais non pas engraisser, de peur qu'il ne se révolte et ne commande, pendant qu'il doit obéir. Que la chair soit en tout soumise à l'esprit, et que l'esprit, à son tour, soit soumis à Dieu, et qu'ainsi l'homme tout entier, humilié profondément sous la main toute-puissante qui l'a formé, rende continuellement hommage à son Créateur, jusqu'à ce qu'il aille se réunir à lui pendant l'éternité.

Grand Dieu! qui avez créé mon âme à votre image, et qui l'avez unie à un corps formé de la terre, et qui doit y retourner, ne permettez pas qu'elle participe à la corruption de cette chair qui l'environne. Faites-y revivre les traits de justice, de vérité, de bonté que vous y imprimâtes en la créant, et que j'ai presque effacés, malheureux que je suis, à force de me traîner dans les ordures de ce misérable monde. Que je connaisse enfin sa noblesse, que je respecte sa dignité. Vous grand Dieu, vous le centre immuable d'où elle est partie, vers lequel elle doit tendre et s'élever de toutes ses forces, attirez-la à vous. Puisse-t-elle ne quitter ce misérable corps que pour s'envoler et se perdre heureusement, avec celles de tous vos élus, dans le sein de vos infinies miséricordes!

POUR LE DIMANCHE

APRÈS LA TOUSSAINT.

Sur les saintes Reliques et la résurrection des corps.

Corpora ipsorum in pace sepulta sunt. Les corps des Saints reposent dans la paix. *Eccli.* 44.

Que la foi est consolante, M. F.! notre âme, comme nous le disions dimanche dernier, retournera, au sortir de notre corps, dans le sein de Dieu d'où elle est sortie, pour participer à son éternelle félicité, si elle est animée de sa grâce. Notre corps, il est vrai, en punition du péché, retournera dans la terre dont il a été formé; mais ce ne sera pas pour toujours: au jour du jugement il en sortira plein de vie, et se réunira à l'âme qui l'animait, pour ne plus s'en séparer, et pour partager le bonheur dont elle jouit dans le ciel, suivant l'oracle du Saint-Esprit. Si les corps des Saints sont actuellement dans la poussière et l'humiliation, ils reposent dans la paix, en attendant la résurrection glorieuse: *In pace sepulta sunt.* De là le respect que nous avons pour les Reliques des Saints; de là les honneurs que l'Eglise leur rend. Un moment d'attention, s'il vous plaît.

A considérer les Reliques comme des ossements inanimés, sans aucun rapport aux Saints dont elles sont les restes, elles ne méritent aucun honneur. Mais si on les considère comme les dépouilles des Saints, lesquelles doivent un jour être réunies à leurs âmes bienheureuses; si l'on pense qu'elles

ont été des victimes immolées à la gloire de Dieu ou par un glorieux martyre, ou par les peines volontaires d'une rigoureuse pénitence; si l'on se souvient qu'elles ont été les temples vivants du Saint-Esprit, les instruments dont Dieu s'est servi pour faire éclater sa gloire, on ne sera plus étonné que l'Eglise leur rende de si grands honneurs, qu'elle les expose sur ses autels pour recevoir nos hommages. Dieu a justifié ce culte religieux, par les miracles sans nombre qu'il s'est plu à opérer par la présence de ces précieux restes de ses fidèles serviteurs.

Ajoutez, M. F., que la vue de ces ossements secs, de ces cendres arides, qui doivent un jour être ranimés et revêtus d'une gloire éternelle, réveille en nous la foi de la résurrection future. Dieu est juste: les corps des Saints se sont immolés pour sa gloire, ils ont participé à leur pénitence et à leurs bonnes œuvres; ils participeront donc aussi à leur éternelle félicité. Oui, M. F., J. C. communiquera aux corps de ses Elus les qualités glorieuses dont le sien est revêtu. Ce divin Sauveur réformera cette chair corruptible et mortelle, dont les infirmités nous font gémir: *Reformabit corpus humilitatis nostræ.* (Phil. 3.)

Consolez-vous donc, ô vous que la pauvreté réduit souvent à manquer du nécessaire, vous qui êtes accablés par la maladie, vous qui mortifiez votre chair par des austérités volontaires, consolez-vous, parce qu'il viendra un temps où il n'y aura plus pour vous ni faim, ni soif, ni gémissements, ni soupirs; Dieu lui-même essuiera vos larmes; il glorifiera ce corps que l'indigence, la maladie ou la vieillesse ont défiguré. Une beauté parfaite, une santé inaltérable, une jeunesse qui ne passera plus, seront votre partage; et, non content de vous affran-

chir des misères de votre corps, ce puissant libérateur vous communiquera, dans la céleste patrie, les avantages de sa propre chair. Au grand jour de la résurrection générale, chacune des âmes bienheureuses se réunira à son propre corps. Dès ce moment-là, leur corps participera aux qualités de l'esprit : immortel comme lui, impassible comme lui, pénétrant comme lui, il sera revêtu d'une clarté que l'Ecriture compare à celle du soleil. Semblables au corps de J. C., ceux des Elus ne pourront plus souffrir, ils ne verseront plus de larmes, ils ne seront plus sujets à la mort; ils vivront et seront heureux pendant toute l'éternité.

Oh! qu'elles sont avantageuses, les peines qui produisent un tel bonheur! et qu'ils sont sages et heureux ceux qui, saintement ennemis de leur corps pendant cette vie, savent, par une pénitence salutaire, lui procurer la vraie félicité ! Précieuse pauvreté, utiles austérités, aimables maladies, s'écrieront éternellement les Saints, c'est de vous que Dieu s'est servi pour nous conduire au ciel. Ah ! Seigneur, ce n'est pas acheter le ciel que de l'acquérir à si vil prix. Nos peines n'ont duré que quelques années, et notre gloire ne finira jamais ! Toujours nous vous verrons, ô Dieu de toute beauté ! avec ces mêmes yeux que la mort avait éteints, et que vous nous avez rendus; toujours nous vous glorifierons dans cette même chair qui avait été la proie du tombeau et des vers, et que vous avez revêtue, pour l'éternité, de votre gloire et de votre bonheur, ô Dieu d'amour !

Cette espérance est bien consolante pour nous, M. F., et les reliques des Saints en sont le gage assuré. Cette espérance est aussi le principe des honneurs que nous rendons à ces saintes reliques. Approchons-

nous-en-donc avec une confiance religieuse; devant elles, prions Dieu avec ferveur, supplions-le de nous accorder, par l'intercession des Saints, dont elles sont les dépouilles, ah! supplions-le de nous accorder les bienfaits, soit spirituels, soit temporels, dont nous avons besoin. A la vue de ces reliques saintes, ranimons notre foi et notre espérance; encourageons-nous à marcher sur les traces des Saints, à mortifier nos corps, à captiver nos sens; et, comme ceux des Saints, nos corps reposeront en paix, en attendant leur glorieuse résurrection.

Débris respectables de ces victimes innocentes, de ces corps qui ont été les temples du Saint-Esprit; reliques saintes et vénérables, qui paraissez sur nos autels à côté de l'Agneau sans tache qui fut immolé pour vous, et à la gloire duquel vous fûtes immolées à votre tour, nous vous embrassons avec amour: recevez nos hommages, réveillez notre foi, ranimez notre piété. Heureux habitants du ciel, puissions-nous immoler, comme vous, nos corps et nos âmes au service et à la gloire du Seigneur, pendant cette vie mortelle, afin que nous soyons glorifiés et couronnés comme vous pendant l'éternité!

Ainsi soit-il.

Nota. Par ordonnance de monseigneur l'Evêque, les saintes reliques seront exposées le Dimanche dans l'octave de la Toussaint. On fera une instruction sur les saintes reliques, et l'on chantera l'hymne : *O vos unanimes*, avec le verset et l'oraison.

INSTRUCTIONS

POUR LA PREMIÈRE COMMUNION.

PRÉPARATION DES ENFANTS

A LA PREMIÈRE COMMUNION.

Præparare in occursum Domini tui. Préparez-vous à aller au-devant du Seigneur votre Dieu. *Amos*, 4. 12.

Vous approchez, M. C. E., du plus beau jour de votre vie ; le corps d'un Dieu incarné pour votre rédemption va s'unir au vôtre. Préparez-vous à le recevoir dignement ; car c'est de ce moment précieux que dépendent votre bonheur en ce monde, et une vie bienheureuse dans l'autre. *Votre première Communion décidera probablement de votre sort éternel, et de l'arrêt que portera votre divin Juge à la mort.* Vérité essentielle, sur laquelle vous devez faire les plus sérieuses réflexions, et qui doit beaucoup influer sur la manière de vous préparer à la sainte table. En effet, si, dès la première fois qu'on y participe, on présente à Jésus-Christ une âme criminelle, on foule aux pieds son corps adorable et son sang divin, on renouvelle sa mort : un si horrible attentat n'est-il pas le prélude de la damnation éternelle ? Oui, après un tel crime, on va d'abîme en abîme, on tombe dans l'aveuglement le plus funeste, dans l'endurcissement le plus déplorable.

Un enfant, au contraire, qui, pour la première

fois, se présente à la sainte table avec un cœur pur, innocent, orné de vertus, y reçoit le germe de son salut, et les grâces qui sont attachées à ce divin sacrement. Grâces de lumières, qui lui font connaître le bonheur qu'il y a de rester fidèle à son Dieu ; grâces de ferveur et d'amour, qui l'attachent de plus en plus à son Dieu ; grâces de force et d'un saint courage, qui lui font vaincre les passions, toujours vives à son âge, et qui le conservent dans son innocence : Jésus-Christ, à la communion, est devenu son protecteur et son asile. Heureux donc, et mille fois heureux cet enfant ! Tout en lui annonce que sa première communion lui ouvre le ciel.

Préparez-vous donc à la vôtre, M. E. ; que devez-vous faire pour cela ? c'est ce que je viens vous apprendre. Ecoutez-moi, etc.

Vous faire connaître les devoirs que vous avez à remplir envers Dieu, envers vos parents et envers ceux qui ont eu soin de vous instruire, telle est la tâche que je me suis imposée. Je vais commencer du moment de votre naissance.

En naissant vous étiez souillés du péché originel. Si vos parents n'eussent pas eu le soin de vous faire administrer le sacrement de Baptême, qui vous a purifiés, vous ne seriez pas chrétiens, et vous seriez privés de ce beau jour auquel vous aspirez.

Le péché originel est celui d'Adam, notre premier père. Vous savez, M. E., qu'il fut condamné par son Dieu à sortir du paradis terrestre, et à travailler à la sueur de son front, à souffrir et à mourir, pour avoir désobéi une seule fois. Hélas ! si Dieu était aussi sévère envers vous, vous permettrait-il

d'approcher de sa sainte table? Pensez-vous ne lui avoir jamais désobéi? Croyez-vous avoir suivi fidèlement ses saints commandements? Examinez votre conscience, et voyez si vous n'avez pas péché, soit par faiblesse, soit par ignorance, soit par malice.

Pécher par *faiblesse*, c'est voir le péché, c'est le connaître et n'avoir pas la force d'y résister. Cependant, que celui qui veut l'éviter, s'adresse à Dieu avec confiance; qu'il prie avec ferveur, et bientôt son âme sera nourrie d'une force invincible. Il verra le précipice dans lequel le démon veut le plonger; mais il ne s'y laissera pas tomber, et restera fidèle à Dieu.

On pèche par *ignorance*, lorsqu'on n'a pas cherché le moyen d'éviter le péché; lorsqu'on a préféré le jeu à l'étude et au travail; lorsqu'on a dédaigné les instructions qu'on pouvait recevoir; lorsqu'on s'est abandonné à ses plaisirs, plutôt qu'à la prière.

Celui qui pèche avec intention et par *malice*, est bien coupable; il voit sa faute, et il la commet; tantôt il jure, tantôt il médit ou calomnie contre son prochain; tantôt il dédaigne la parole de Dieu et méprise ses saints commandements; tantôt enfin il se fait gloire de mener une vie déréglée. Mais, hélas! il ne pense pas qu'à l'heure de la mort, il paraîtra devant Dieu, qu'il a tant de fois offensé; que ce Dieu le méconnaîtra pour un de ses enfants, et qu'il ne lui adressera la parole que pour porter un jugement sévère qui le condamnera à des peines éternelles.

Eh bien! M. C. E., si vous avez juré, si vous avez médit ou calomnié contre votre prochain, si vous l'avez injurié ou frappé, si vous n'avez pas assisté aux saints offices avec tout le respect dû à la ma-

jesté de Dieu; si vous avez manqué à dire vos prières matin et soir; si vous n'avez pas constamment respecté vos pères et mères, vos maîtres et maîtresses; si vous avez volé, fait des dommages à votre prochain; si, bien loin de mortifier votre corps, vous avez été gourmands et sensuels; si vous avez souillé votre chair par des indécences, et si vous avez appris le mal aux autres; si, enfin, vous n'avez pas évité les mauvaises compagnies et fui les occasions de déplaire à Dieu, combien êtes-vous coupables, combien de fois devez-vous vous prosterner au tribunal de la Pénitence! quel repentir amer ne devez-vous pas avoir de vos fautes, si vous voulez vous rendre dignes de recevoir votre Dieu!

Aussitôt qu'Adam eut désobéi au Seigneur, il connut sa faute, il n'osa plus paraître devant lui. Par ce seul péché, lui et ses descendants furent condamnés à toutes les peines et misères de la vie, et à mourir éternellement. Hélas! que serions-nous devenus, M. E., si Jésus-Christ ne fût mort pour nous racheter? Considérez la bonté d'un Dieu qui sacrifie son Fils pour nous sauver. Jetez les yeux sur Jésus-Christ en croix, outragé, frappé, percé de coups, mourant enfin; et pour qui? pour des ingrats, pour des hommes qui l'offensent journellement, pour des hommes qui, aujourd'hui, ne souffriraient pas une injure pour lui!

Profitez donc, M. C. E., du sacrifice que Jésus-Christ a fait de sa vie pour vous; faites un sérieux examen de vos fautes; soyez-en réellement contrits; prenez la ferme résolution de n'y plus retomber, et mortifiez votre âme par la pénitence. Alors vous obtiendrez les grâces dont vous avez besoin pour faire une bonne première communion. Renouvelez, etc.

Pour ne point tomber dans le péché, Dieu nous a donné des commandements. Il n'y en a pas un de vous, M. E., qui ne les sache parfaitement ; mais ne suffit pas de les réciter, il faut encore les graver dans votre âme ; il faut se persuader que c'est la volonté de Dieu, et que Dieu doit être obéi. Si dans ce monde vous espériez de grands biens d'un roi puissant, et qu'il vous ordonnât quelque chose, ne lui obéiriez-vous pas ? Si vous l'aviez offensé, ne vous mettriez-vous pas à ses pieds ? ne le supplieriez-vous pas d'oublier l'insulte que vous lui auriez faite ? ne vous exposeriez-vous pas à ses reproches, et même au refus qu'il pourrait vous faire de la grâce que vous lui demanderiez ? Comment hésiteriez-vous donc un instant à vous approcher du tribunal de la Pénitence, pour demander pardon à un Dieu qui vous attend toujours avec bonté ? Comment ne vous soumettriez-vous pas aux commandements d'un Dieu qui s'est immolé pour vous ? d'un Dieu qui, d'un seul mot, peut vous enlever tout ce que vous avez, et vous priver de la vie ? d'un Dieu qui, toujours prêt à vous pardonner, n'exige de vous qu'une contrition et un aveu sincères ; qui vous tend les bras pour vous recevoir et vous accorder les grâces inappréciables que vous lui demandez ? Ah ! M. C. E., n'oubliez jamais que Dieu a dit : *Cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira.*

Jésus-Christ, connaissant bien la faiblesse de l'homme, qui tombe à chaque instant dans le péché, lui a donné le moyen de se purifier par le sacrement de Pénitence. Ayez donc, M. E., un repentir sincère de vos fautes ; demandez-en pardon à Dieu ;

accusez-les toutes sincèrement ; ne cachez rien à votre confesseur, et vos péchés vous seront remis. Quelle consolation ! En est-il de plus douce et de plus agréable pour la tranquillité et le bonheur de l'âme ?

Au sacrement de Pénitence doit succéder immédiatement celui d'Eucharistie. Dans cette action sainte, considérez, M. E., que le corps de Jésus-Christ et le vôtre ne feront qu'un ; que ce Sauveur du monde, voulant bien s'unir à vous pour vous sanctifier, oublie que vous avez péché ; mais prenez bien garde de ne pas faire une communion sacrilége; car de cette première communion dépendent toutes celles que vous ferez. Employez donc cette semaine à vous y préparer prochainement, par un grand recueillement, par une piété plus tendre et plus vive, par une vigilance extrême à éviter les plus petites fautes, par une exactitude scrupuleuse à remplir fidèlement tous vos devoirs, vous disant à chaque instant : *Dimanche prochain, je dois recevoir mon Dieu.*

Lorsque vous aurez achevé votre confession, lorsque vous aurez un vrai répentir des fautes que vous avez commises, lorsque vous vous promettrez bien de n'y plus retomber, approchez de la sainte table avec foi ; ayez la même confiance que le centenier eut en Jésus-Christ, quand il le supplia de guérir son domestique, qui était paralytique, et dites-lui avec la même confiance et la même ferveur : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi ; mais dites une seule parole, et mon âme sera guérie.*

Dans ce saint jour, M. E., gardez-vous de vous occuper de la parure que vos parents se sont efforcés de vous donner ; car ils l'ont offerte à Jésus-Christ

comme des vêtements sans tache, et semblables à votre âme à laquelle il veut bien s'unir. Ces vêtements doivent être propres et simples, pour paraître avec décence dans le sanctuaire du Seigneur : et c'est avec cette simplicité et cette décence, qu'il faudra toute votre vie paraître en sa présence.

Après vous avoir démontré les devoirs que vous avez à remplir envers Dieu, je dois mettre sous vos yeux, M. E., ce que vous devez à vos pères et mères, ainsi qu'à ceux qui sont chargés de vous instruire. Respect, obéissance, secours : voilà vos devoirs, voilà ce que vous devez,

1° A votre père, qui jusqu'à ce jour vous a nourri à la sueur de son front, qui a mis tous ses soins à vous faire élever, à vous faire instruire et à vous faire arriver au moment glorieux de recevoir Jésus-Christ.

2° Rappelez-vous les soins que votre mère a pris de votre enfance. Combien de fois elle vous a porté sur ses bras! Combien de fois elle vous a pressé sur son sein! Son lait ne vous a-t-il pas servi de nourriture? Un de vos cris ne déchirait-il pas ses entrailles? Seriez-vous donc aujourd'hui assez insensible pour oublier ses douleurs, ses veilles et ses peines? Lui refuseriez-vous ce respect, cette tendresse filiale, enfin ces secours qu'elle vous a prodigués tant de fois? Non, M. C. E., vous êtes chrétien; le sacrement de Pénitence va vous purifier, celui de l'Eucharistie vous sanctifiera, et vous n'oublierez jamais le quatrième commandement de Dieu : *Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement.* Mais vous l'avez violé si souvent jusqu'ici, ce grand commandement! Allez donc vous jeter aux pieds de votre père et de votre mère que vous

avez si indignement outragés ; demandez-leur pardon : en voyant votre repentir, il vous embrasseront tendrement ; ils oublieront tous vos manquements envers eux ; ils vous béniront, et le Seigneur vous comblera de ses miséricordes.

Pour vous, M. E., qui avez eu le malheur de perdre vos pères et mères, vous avez les mêmes devoirs à remplir envers ceux qui vous en ont tenu la place. Remplissez-les donc avec joie et fidélité.

N'oubliez jamais, C. E., les conseils et les leçons que nous vous avons donnés, pour vous enseigner, pour diriger vos pas dans le sentier de la vertu, pour vous préparer à la plus sainte de toutes les actions. Ayèz une profonde reconnaissance pour vos maîtres et maîtresses, qui, journellement, par des soins pénibles, jettent dans votre âme le germe d'une bonne éaucation, sans laquelle l'homme n'est agréable ni à la société, ni à lui-même. Apprenez, et n'oubliez jamais que l'éducation forme le corps, l'esprit et le cœur de l'homme ; que l'éducation nous inspire des sentiments d'humanité et de charité ; qu'elle nous apprend à supporter les défauts de nos semblables, à pardonner à nos ennemis, à chérir nos vrais amis, à respecter nos parents, à remplir tous nos devoirs. Or, vos instituteurs vous enseignent la pratique de ces vertus : que de droits n'ont-ils pas à votre reconnaissance.

Persuadé, M. E., que, vous prosternant devant la table du Seigneur, vous vous rendrez dignes des grâces qui vous sont promises, je termine en vous disant que votre première communion va vous tirer de l'enfance; que dès ce moment vous devez renoncer à ces jeux puérils, qui sont ceux de l'en-

fance, pour n'être animés que d'un zèle ardent pour apprendre l'état auquel vous êtes destinés. En vous conduisant ainsi, vous serez dignes de la bonté du Dieu qui vous a créés ; vous serez chéris de vos parents, et vous acquerrez l'estime de tous les hommes de bien.

Mais si, par hasard, quelques personnes cherchent à vous detourner de vos devoirs, fuyez leur compagnie, consultez avec confiance vos parents et ceux qui vous ont élevés, et soyez convaincus que, par leurs sages conseils, ils vous maintiendront dans le chemin de la vertu. Heureux si vous ne vous en écartez jamais !

Pensez, je vous le répète, pensez sérieusement à la sainte action que vous allez faire, M. C. E., et voyez quelles en sont les conséquences : ou manger votre condamnation, en communiant pour la première fois, coupables d'une faute mortelle, ou recevoir les grâces les plus abondantes, et le gage de votre bonheur éternel, en portant à la sainte table un cœur purifié et rempli de l'amour divin ! A ce souvenir, pourriez-vous ne pas redoubler vos efforts, pour vous préparer à votre première communion avec tous les soins qu'exige une action qui a de si grandes suites et des conséquences si importantes ?

O mon Dieu ! inspirez à ces enfants une componction vive de vous avoir offensé, une crainte salutaire de violer désormais votre sainte loi. Donnez-leur cette vigilance sur eux-mêmes et sur leurs sens, qui leur apprendra à prévenir les chutes que le démon leur prépare ; pénétrez-les de la plus vive frayeur en les préservant des malheurs qu'entraîne une communion sacrilége, et mettez dans leurs âmes les saintes dispositions que vous exigez pour vous recevoir dignement, et pour trouver, dans votre

ps adorable et votre sang précieux, le bonheur plus ineffable.

Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR

DE LA PREMIÈRE COMMUNION DES ENFANTS.

Actes avant la communion.

Magister dicit: Tempus meum propè est; apud te facio Pascha. Le Maître vous envoie dire: Mon temps est proche; c'est chez vous que je ferai la Pâque. *S. Matth.*, 26.

TELLE est, M. C. E., l'heureuse nouvelle que je suis chargé de vous annoncer aujourd'hui; telle est l'invitation pleine de tendresse que Jésus-Christ vous fait par la voix de son Eglise. Ce n'est pas un grand du siècle, un homme riche et puissant; ce n'est pas un prince, ni un roi de la terre, qui veut venir dans votre maison, et qui vous invite à vous asseoir à sa table: c'est le Roi des rois, c'est le Fils unique du Tout-Puissant, qui, après s'être anéanti lui-même, en se dépouillant de la gloire qui lui était due, et en prenant la nature des esclaves et la ressemblance du péché, veut encore, par un excès d'amour, venir en vous, afin de contracter avec vous l'union la plus intime. C'est Jésus-Christ qui daigne vous admettre à sa table, vous convier à son festin, pour y être nourris des mets les plus délicieux, c'est-à-dire pour y recevoir, sous les apparences du pain et du vin, son propre corps et son propre sang. Quelle bonté d'un Dieu envers de viles créatures, envers des hommes pécheurs! Mais si la vue d'une miséricorde si incompréhensible doit

exciter en vous des sentiments d'admiration, d'amour et de reconnaissance; d'un autre côté, n'est-il pas juste que vous soyez pénétrés de douleur et couverts de confusion, en considérant vos infidélités et votre ingratitude? N'est-il pas juste que vous purifiiez votre cœur, qui est la maison où notre Dieu veut bien entrer, et que vous offriez à ce bon Sauveur les sentiments d'une foi vive, d'une humilité profonde, d'un amour sincère? C'est par là que vous vous disposerez à célébrer dignement la Pâque, et à manger la chair du véritable Agneau immolé pour notre délivrance.

Mes chers Enfants, c'est pour la première fois qu'il va se donner à vous. Ouvrez-lui donc vos cœurs, et courez au-devant de lui par l'amour la plus vif et le plus tendre. Pour cela, entrez dans tous les sentiments que je vais vous suggérer.

Le voilà, M. E., l'instant heureux, le plus heureux de votre vie. Le tabernacle s'ouvre, les anges descendent du ciel; ils accompagnent Jésus-Christ sur l'autel; il l'entourent, ils l'adorent, ce Dieu, ce Sauveur, ce bon Père qui, pour ses enfants, a renouvelé les plus généreux sacrifices. Temple saint, tu me rappelles tous les traits de l'amour de mon Dieu! Oui, c'est ici Jésus naissant dans la crèche; c'est Jésus agonisant au jardin des Oliviers, Jésus mourant au Calvaire, Jésus triomphant au ciel, c'est le même Jésus qui réside ici. Taisez-vous, mes sens; faible raison, taisez-vous. Le Tout-Puissant a parlé, et je crois plus fermement que si mes yeux le voyaient, que, sous l'espèce du pain, est le vrai corps, le vrai sang, l'âme, la divinité de mon Seigneur Jésus-Christ. Jésus, confirmez, animez, enflammez ma foi.

Je crois que ce pain sacré que je vais manger est

le pain vivant descendu du ciel. Je crois, ô mon Dieu! que celui *qui mange votre Chair et boit votre Sang, a la vie éternelle, et que vous le ressusciterez au dernier jour.* Je crois que *celui qui mange votre chair demeure en vous, et que vous demeurez en lui. Car votre chair est véritablement nourriture, et votre sang véritablement breuvage.* Que de faveurs, Seigneur! que de grâces, ô Dieu d'amour! que de bontés, ô mon Sauveur! que de bienfaits, ô Dieu de miséricorde! Vous êtes le Dieu qui a tout créé, devant qui les anges tremblent; et cependant vous daignez vous abaisser jusqu'à moi, et devenir ma nourriture! Quel excès d'amour! Hâtez-vous de venir en moi, ô mon Sauveur! Autel de l'Agneau, donnez-moi mon Dieu, mon tout; donnez-moi ce Dieu caché, ce Dieu Sauveur, ici présent, comme je le crois, fallût-il braver mille morts pour soutenir cette incontestable et précieuse vérité.

Plus votre foi est vive, mon C. E., plus vous devez vous sentir indigne de la sainte communion. Quoi! grand Dieu, devez-vous dire, Seigneur des seigneurs, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; Jésus, le sauveur, le rédempteur des hommes; Jésus, le modèle accompli des vertus; Jésus, les délices des saints: c'est vous, vous-même qui allez vous unir à moi! à moi, vil néant, vaine poussière; à moi surtout si coupable, si criminel! Ah! mon Dieu, quelle alliance pour l'innocence et la sainteté même! Je tremble: une religieuse frayeur s'empare de mes sens; je m'anéantis devant vous.

Quoi! mon Dieu, l'oubliez-vous? Dans l'excès du plus tendre et du plus généreux amour, oubliez-vous qui vous êtes et qui je suis? Je serais un téméraire si, comme la malade de l'Evangile, j'ambi-

tionnais seulement de toucher les pans de votre robe, ou de baiser vos pieds comme Magdeleine, ou de reposer sur votre sein, comme le Disciple bien-aimé.... Eh! mon cœur, bien plus téméraire, que prétends-tu dans ce moment? t'offrir pour trône au Roi des rois, au Dieu de toute sainteté! Je m'étonne que sa redoutable majesté ne m'anéantisse pas dans ce moment. Cependant, malgré ma profonde indignité (pardonnez-le-moi, ô mon Dieu!), je ne puis dire encore comme votre humble Apôtre: *Eloignez-vous de moi;* mais du moins je m'écrie avec le centenier, je m'écrie à la vue de ma misère, au souvenir de mes péchés, je m'écrie, en vous ouvrant mon cœur, en désirant ardemment vous y voir descendre : Non, Seigneur, *non je ne suis pas digne que vous entriez en moi, je ne mérite pas que vous reposiez dans mon âme.*

J'aime à croire, M. E., qu'il n'y en a aucun d'entre vous qui soit actuellement en état de péché mortel: vous vous en êtes tous purifiés parfaitement dans le sacrement de Pénitence; j'aime à croire que vous renoncez pour toujours au péché, que vous ne conservez même plus d'attache au moindre péché. Mais combien un cœur doit-il être pur pour recevoir le Dieu de toute sainteté! Excitez-vous donc de nouveau, et avec un redoublement de ferveur, à la contrition parfaite:

Quel inestimable bonheur pour votre enfant chéri, ô le meilleur des pères! si j'avais à vous offrir pour votre nouveau tabernacle un cœur encore paré de sa première innocence! Mais, hélas! mon Dieu, je l'ai perdue, cette belle innocence. Ah! cet aveu devrait me faire expirer de douleur. Quoi! j'ai pu si tôt vous abandonner, ô le meilleur des amis! J'ai pu déjà m'arracher de vos bras, ô Père

si aimable et si bon! J'ai pu déchirer votre cœur, Sauveur si compatissant et si tendre! Beaux jours de mon enfance, premiers sentiments de mon cœur, je vous ai ravis à mon Dieu! A peine ai-je commencé de vivre, que j'ai commencé à vous offenser! Ah! que mille sanglots étouffent ici ma voix! que mes yeux s'éteignent par leurs larmes! J'ai tout fait pour perdre à jamais mon bon Maître; et aujourd'hui, il fait tout pour me rendre heureux! Que dis-je? Quoi! mon Dieu, vous voulez bien encore de mon cœur; vous me le demandez même! Ah! je ne tiens pas à cet excès d'amour et de miséricorde.

Jamais, non, jamais une fois, une seule fois de ma vie, je ne veux plus déplaire à ce Dieu si bon qui m'a tant aimé, et qui me pardonne si généreusement. Je déteste le péché, l'horrible péché, qui m'a rendu si ingrat, si rebelle; je le déteste, ô mon Père! parce qu'il vous outrage; je le détesterais encore, quand il ne mériterait point l'enfer, puisqu'il m'éloignerait de mon Dieu, mon amour. Aussi, j'ose vous le demander, mon bon Maître, faites-moi mourir en ce moment, si je devais vous offenser encore: le péché, voilà le seul mal que je redouterai désormais. O Jésus! mêlez mes larmes à votre sang pour expier mes péchés. Mère de douleur, ô Marie! c'est sur moi, c'est pour moi, c'est à cause de moi, qu'au pied de la croix vous versâtes tant de larmes: permettez que je les partage avec vous. David, Paul, Augustin, Magdeleine, illustres pénitents, ah! donnez-moi vos cœurs, obtenez-moi de pleurer, comme vous, le malheur inconcevable d'avoir outragé mon Dieu. Seigneur, purifiez-moi.

Si ce sont là vos sentiments, M. E., ouvrez vos

cœurs : Jésus-Christ va y descendre ; il s'empresse de venir à vous ; courez au-devant de lui.

Te voilà donc enfin, moment le plus fortuné de ma vie, moment où mon Dieu va me traiter comme son enfant bien-aimé, l'objet de ses complaisances et de ses délices. Ah! Dieu de mon cœur, tendre maître! que j'ai longtemps désiré cette union si glorieuse pour mon âme! Mes yeux, séchez vos larmes; mon cœur, bannis tes gémissements; et toi, sacré tabernacle, donne-moi donc enfin le dépôt inestimable que tu me conservais. Anges de mon Dieu, portez mon cœur sur vos ailes. Ministres de Jésus-Christ, ne mettez plus d'obstacles à mes vœux; ah! ne différez pas d'un seul instant ma félicité! Mon cœur brûle, une soif ardente me dévore : quand recevrai-je mon Seigneur et mon Dieu? Mon indignité, mes craintes, mon trouble, ma frayeur, tout s'est évanoui, l'amour seul enflamme mon âme. Epouse du Cantique, je dis après vous : *Donnez-moi de suite le bien-aimé de mon âme, après lequel je soupire.* J'expire, s'il ne me dit aussi tendrement qu'il semblait le dire à Magdeleine : Enfant de ma miséricorde, tes péchés ne sont plus un mur de séparation entre toi et ton Père céleste. Approche, tu vas le posséder ; ton amour a effacé toutes les taches de ton âme. Viens, fortunée créature, je vais faire de ton cœur mon palais. Viens, enfant chéri, je vais te presser sur mon cœur, te nourrir de ma substance et de ma divinité. — Venez, Agneau de Dieu, tendre victime; venez, le Dieu de mon cœur, ma consolation, mon trésor, mon bonheur et ma vie, mon Dieu, mon tout et mes délices; venez, venez.

Fasse le Ciel, M. E., que vous éprouviez ces sentiments ! Conservez-les tous les jours de votre vie,

et renouvelez-les chaque fois que vous aurez le bonheur d'approcher de la sainte table.

Parents de ces heureux enfants, et vous tous, mes chers Frères, entrez dans les mêmes sentiments, rendez-vous dignes du même bonheur, soupirez sans cesse après la sainte communion.

Goûtez tous, et voyez combien le Seigneur est doux; combien il est bon pour ceux qui l'aiment et le recherchent : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.*

AU MOMENT DE LA COMMUNION.

Voici, M. E., voici votre Sauveur, voici l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, et qui vient en personne vous assurer qu'il vous a pardonné les vôtres. Mais êtes-vous dignes de le recevoir? Non, Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez en moi; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. Je crois que vous êtes en cette sainte hostie. Je vous y adore du plus profond de mon être. Vous êtes mon Sauveur, je viens à vous plein d'une douce confiance. O mon Dieu! ô mon Père! ô mon Sauveur! entrez dans un cœur qui est à vous et qui ne veut vivre que pour vous.

APRÈS LA COMMUNION.

O mes Enfants! quel bonheur est le vôtre! Est-il donc vrai que Jésus-Christ, votre Dieu et votre Sauveur, soit venu en personne vous visiter, et qu'il réside actuellement dans votre cœur? Oui, M. E., il y est réellement; et des millions d'Anges sont autour de vous pour l'adorer. Unissez vos adorations à celles de ces bienheureux Esprits; et écriez-vous dans le transport de votre admiration :

Que vois-je? que contemplé-je au-dedans de mon cœur? O paradis! je possède celui qui fait ta gloire, le Dieu trois fois saint. Quoi! c'est vous, mon Dieu, mon Sauveur; c'est vous, Victime adorable, c'est vous que je possède! Anges de mon Dieu, donnez-moi votre cœur, pour adorer, comme vous, le Dieu que vous voyez, mais que je possède. O Reine des cieux! ô tendre Mère des hommes! que j'apprenne de vous l'hommage que je dois rendre à l'adorable Sauveur du monde. Elus de mon Dieu, qui faites retentir les voûtes célestes de vos adorations perpétuelles, prêtez-moi vos voix, vos sentiments. Mon Dieu, que suis-je? La main sur mon cœur, qu'éprouvé-je? O Jésus! la parole me manque; mon silence, ma posture humble et suppliante, ma joie, mon ravissement, seront plus éloquents que mes discours. Je me prosterne et j'adore....

Au devoir de l'adoration, vous devez joindre, mes Enfants, l'hommage de la plus vive reconnaissance.

Qu'avez-vous fait pour votre enfant, ô cher et tendre Maître? Qu'ai-je reçu de votre main paternelle? Quel bienfait ineffable que celui de votre corps adorable et de votre sang précieux! Ah! mon Dieu! comment vous rendre le sentiment de ma gratitude? Zachée tressaillait d'allégresse, parce que vous lui promettiez d'entrer dans sa maison. Magdeleine mourait, en quelque sorte, d'amour, parce que vous souffriez qu'elle arrosât de ses larmes vos pieds sacrés. Le plus chéri de vos Apôtres n'était qu'amour, parce qu'il reposait sur votre sein; mais moi, Seigneur, combien l'honneur que j'ai reçu de vous surpasse celui que vous accordâtes à Zachée! Ce n'est pas dans ma maison, c'est dans mon cœur que vous avez daigné entrer. Oh! que

Magdeleine, quoique honorée de vos tendres faveurs, le fut encore moins que moi! Comme elle, vous ne me souffrez pas seulement à vos pieds, mais vous êtes venu résider en moi! Disciple bien-aimé, vous vous penchâtes sur le cœur de Jésus, et c'est dans le mien que Jésus réside!

Que vous rendre pour tant d'amour, ô mon Dieu! Daignez agréer l'hommage que je vous fais, pour tout le reste de ma vie, de tout ce que je suis, de toutes les pensées de mon esprit, de tous les sentiments d'un cœur qui n'appartiendra qu'à vous seul.

Oui, M. E., vous ne devez plus vivre que pour ce Dieu Sauveur qui s'est sacrifié pour vous, qui s'est donné à vous sans réserve. Vous devez l'aimer uniquement, et n'aimer rien au monde que par rapport à lui. Si vous l'écoutez en ce moment, que vous dira-t-il? sans doute ce qu'il disait autrefois à son Apôtre : *M'aimez-vous?* Répondez-lui avec le même respect et avec autant de sincérité : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.* Vous êtes dans mon cœur, et vous en connaissez tous les sentiments : ne sont-ils pas à vous? ne sont-ils pas pour vous et pour votre gloire? Je renonce et je désavoue tout ce qui pourrait y être contraire. Heureux moment, et le plus heureux de ma vie, où mon Dieu est véritablement à moi, et où il me semble que je puis me flatter d'être véritablement à lui! Oui, vous êtes à moi, mon Dieu, et je suis à vous; vous me possédez, je vous possède; vous m'aimez, je vous aime. Liens précieux, qui attachez mon Dieu à mon âme, et mon âme à mon Dieu, pourriez-vous jamais vous rompre?

Hélas! M. E., c'est là le sujet de ma crainte; et combien vous devez le redouter vous-mêmes! Votre

faiblesse est si grande, le démon fera tant d'efforts pour vous détacher de votre Dieu, et le monde en fera tant pour vous attirer à lui, que, sans un secours tout-puissant, vous ne pourrez leur résister et être fidèles à votre Dieu. Mais il est au-dedans de vous : demandez-lui la persévérance. Dès que vous éprouverez quelque tentation, recourez au Dieu qui réside dans votre cœur, pour l'appeler à votre secours; et pour rejeter les fausses délices que le péché pourrait vous offrir, rappelez-vous les délices pures que vous goûtez en ce moment.

Mon aimable Sauveur, je vous possède enfin. *Oui, je l'ai trouvé celui que mon cœur aime*, et qui me traite aussi comme son enfant bien-aimé. Ah! sur mon cœur, quelle délicieuse impression de la Divinité présente! Ah! dans mon cœur, quels précieux écoulements de la grâce! Mon Dieu, quelles douceurs je ressens dans ce commerce intime! quel consolant, quel ravissant repos! Je vous ai trouvé, mon trésor, mon tout et mon amour! Je vous ai trouvé, et, avec vous, le sentiment de la confiance s'est répandu dans mon âme. Comment n'espérerais-je pas, puisque je possède mon Dieu, l'auteur de tous les biens, la source même de la grâce? Oui, M. E., espérez tout de votre bon Sauveur, mais tenez-vous dans une continuelle défiance de votre faiblesse. Réfléchissez sur vos besoins. Exposez-les au Dieu qui réside dans votre cœur : c'est le moment de tout obtenir.

Je me présente à vous, mon Jésus, comme à un médecin charitable, pour obtenir la guérison des plaies de mon âme. Hélas! comme la fille de la Chananéenne, elle ne tardera pas à être tourmentée par la fureur de ses passions. Dites-moi comme à cette femme : Je vous accorde l'effet de votre de-

mande... Vous allâtes chercher cet homme possédé par une troupe de démons, et, prévenant sa prière, vous le délivrâtes de leur servitude. Hélas! il y a longtemps que mon cœur est possédé du démon, je veux dire, de l'attache déréglée au monde, à ses vanités, à ses plaisirs ; vous m'avez vu en danger de me perdre, par le déréglement et l'inutilité de ma vie : c'est pour me retirer de ce péril, que vous êtes venu en moi ; mais bientôt je m'y trouverai exposé encore : ah! charitable Sauveur, délivrez-moi de cet esprit méchant; préservez-moi du malheur de l'écouter et d'en être possédé. Dès que le lépreux vous eut dit, en se prosternant devant vous : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir*, vous lui répondîtes, en lui imposant les mains : *Je le veux, soyez guéri :* je vous fais la même prière, bon Jésus; appliquez-moi les mérites de votre corps et de votre sang précieux que je viens de recevoir pour me guérir et me détacher absolument du péché. Enfin, dès qu'un malade recourait à vous avec confiance, vous lui rendiez aussitôt la santé, en lui disant : *Votre foi vous a guéri :* ô bon Jésus! vous êtes toujours le même, toujours le Dieu de charité ; j'ai recours à vous avec une entière confiance, pour obtenir la guérison parfaite de toutes les langueurs, de toutes les faiblesses et infirmités de mon âme ; exaucez-moi, Seigneur, accordez-moi ce que je vous demande, donnez-moi la persévérance dans votre amour. Voici, pour cela, mes résolutions : faites par votre grâce, que j'y sois fidèle jusqu'à mon dernier soupir.

Je m'appliquerai toute ma vie à vous connaître de plus en plus, à vous aimer, à vous imiter, à vous servir. Je fuirai les plaisirs du monde, les compagnies dangereuses. Je recourrai souvent aux sacre-

ments. Je m'appliquerai constamment à la prière et au travail. Je m'adresserai à vous, dès que je serai tenté. Ah! mon Dieu que mon cœur et ma conduite disent toujours comme votre Apôtre : *Jésus est ma vie ; il m'est avantageux de mourir à moi-même et de ne plus vivre que pour lui. Je vis : non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Que puis-je trouver au ciel et sur la terre, ô mon Dieu! qui me soit ou plus que vous, ou comparable à vous ? *Vous êtes le Dieu de mon cœur*, et c'est ce qui me fait espérer que vous serez *mon partage pendant l'éternité.*

Seigneur, vous les entendez, ces prières, exaucez-les, je vous en conjure. Fortifiez ces chers enfants dans toutes leurs résolutions ; conservez-les dans ces heureux sentiments. Qu'ils ne s'en écartent jamais, qu'ils vous soient toujours fidèles, qu'ils vous conservent toute leur vie dans leur cœur, et qu'ils vous possèdent dans le séjour de votre gloire.

Ainsi soit-il.

POUR LA RÉNOVATION DES VOEUX DU BAPTÊME.

Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus. Je renouvellerai les vœux que j'ai faits au Seigneur, en présence de tout son peuple. *Ps.* 115.

Après avoir reçu votre Dieu à la table sainte, mes chers Enfants, vous avez pris, sans doute, la résolution la plus sincère et la plus ferme de lui rester fidèles jusqu'à la mort. Vous voulez lui faire les protestations les plus solennelles d'observer les

vœux que vous fîtes sur les fonts sacrés du Baptême, par l'organe de votre parrain et de votre marraine. Vous allez les ratifier, ces promesses et ces serments, pour témoigner à Jésus-Christ, qui a daigné vous nourrir de sa chair adorable, que rien ne sera capable de vous séparer de lui, et que vous voulez lui consacrer votre cœur jusqu'au dernier de vos soupirs. Vous allez protester que la loi du Seigneur sera toujours la règle de votre conduite, que vous déclarerez une guerre éternelle au démon et à ses œuvres, au monde et à ses maximes. Quel heureux moment pour vous, M. E. ! Quels engagements sacrés vous allez contracter ! le ciel et la terre se rendent attentifs à vos paroles et aux sentiments de vos cœurs.

Et vous tous, M. C. F., dans ce jour auguste où vous avez été témoins de la cérémonie touchante qui a attendri vos cœurs, vous voulez, sans doute, à l'exemple de ces enfants, réitérer vos serments de prendre le Seigneur pour votre partage, et de vous dévouer sans retour à son service. Heureux si vous êtes désormais fidèles à cet engagement ! prions ensemble l'Esprit-Saint qu'il vous la donne, cette fidélité.

Pour exciter en vous les sentiments d'une juste reconnaissance, rappelez ici cet heureux jour, où de pieux parents vous conduisirent pour la première fois dans nos temples, et où, sur les fonts sacrés, vous eûtes le bonheur de devenir chrétiens par le Baptême.... Qu'étiez-vous avant d'avoir reçu ce divin sacrement ? Hélas ! enfants infortunés d'un père prévaricateur, son crime devint le vôtre, et le péché d'origine vous rendit, aux yeux du Seigneur, un objet d'anathème. Le ciel s'était fermé sur vos

têtes, l'enfer était ouvert sous vos pieds. Objet d'horreur aux yeux du Dieu de sainteté, que seriez-vous devenus, s'il n'eût écouté que les cris de sa justice, s'il vous eût laissés périr comme tant d'autres, sans être régénérés par ces eaux salutaires, qui vous purifièrent de vos souillures ?

Qu'il soit donc à jamais béni, le Dieu des miséricordes, qui jeta sur vous un regard de prédilection : c'est dans cet heureux jour que l'Eglise vous reçut dans son sein, que vous devîntes l'enfant, le membre, le temple d'un Dieu ! un Ange gardien vous fut donné pour vous protéger et vous défendre.

Mais avant de vous conférer le Baptême, le ministre du Seigneur vous interpella, et vous dit : Renoncez-vous au démon? et vous répondîtes, par l'organe de votre parrain : J'y renonce. Renoncez-vous à ses œuvres, à ses pompes ? et vous répondîtes : J'y renonce. Vous vous engageâtes à renoncer aux maximes du siècle, à tout ce que le monde recherche et estime. Les Esprits célestes, dit S. Jérôme, écrivirent vos promesses et vos serments dans le livre de vie. L'encre qu'on employa, c'est le sang de Jésus-Christ; l'auguste caractère du sacrement en fut le sceau. On les garde dans les archives du ciel, ces promesses; et à l'heure de votre mort, le souverain juge vous les présentera pour être la règle de l'arrêt qui décidera à jamais de votre sort.

En devenant chrétiens, vous avez donc renoncé au démon, c'est-à-dire aux pensées qu'il suggère, aux désirs qu'il inspire, aux passions qu'il fomente. Vous deviez donc le regarder comme votre ennemi le plus dangereux, et lui déclarer une guerre implacable. Ses œuvres étant autant d'iniquités, il fallait donc en préserver votre âme. L'orgueil et la

vanité étant des vices, il fallait donc vous en garantir. Vous deviez frémir à la seule ombre du vice impur; les discours, les lectures, les tableaux, les parures qui portent à l'impureté, devaient exciter en vous la plus vive horreur. Vous aviez promis, vous aviez juré que le monde, ses pompes, ses spectacles, ses danses, ses bals, ses modes, ne seraient qu'un objet d'anathème à vos yeux ; que vous combattriez ses maximes comme des erreurs, et que ses scandales exciteraient toujours en vous une haine sainte. Vous vous étiez engagés à marcher sous les étendards de Jésus-Christ votre chef, et à faire de l'Evangile la règle de votre conduite. Voilà vos devoirs : tels furent vos serments en devenant chrétiens.

Avez-vous été fidèles à les remplir? Que vous dit votre jeunesse ? que rappelle à votre souvenir un âge plus avancé ? Loin de combattre le démon, ne l'avez-vous pas choisi pour maître? n'en traînez-vous pas encore, au moment où je parle, les chaînes les plus honteuses ? Le monde n'a-t-il pas perverti votre cœur par ses goûts, ses plaisirs, ses fêtes, ses honneurs? Qu'est devenue cette robe d'innocence, dont votre pasteur vous revêtit sur les fonts du baptême ? il vous dit, en vous la donnant, qu'il vous la redemanderait au grand jour du jugement, et que si vous ne pouviez la montrer sans tache, cette robe précieuse, teinte du sang d'un Dieu, serait changée en un vêtement de feu qui vous tourmenterait pendant toute l'éternité.

Je vous le demande, M. F., répondez, n'avez-vous jamais fait de péchés mortels ? avez-vous toujours vécu innocents? Si, après avoir promis avec serment de renoncer à Satan, de vous attacher à Jésus-Christ, et de le prendre pour chef et pour

modèle, vous êtes devenus parjures, tremblez au souvenir de ce que vous allez entendre.

L'empereur Julien, après avoir embrassé notre sainte religion, eut le malheur de devenir apostat. Transporté de fureur contre Jésus-Christ et son Evangile, rougissant d'être chrétien, pour en effacer, autant qu'il était en lui, le caractère, il fit offrir un sacrifice en l'honneur des faux dieux; et, plongeant ses mains dans les entrailles ensanglantées des victimes immolées au démon, il prononça cet horrible blasphème : *Les dieux du paganisme, voilà les dieux que j'adore; anathème à Jésus-Christ, je renonce à l'Evangile.*

Vous frémissez d'horreur sans doute, M. F., à ces paroles, et vous bouchez vos oreilles pour ne pas les entendre; mais, nouveaux Juliens, ne vous êtes-vous pas rendus coupables de son apostasie? Il renonça à son caractère de chrétien : n'avez-vous pas déshonoré par vos péchés ce saint caractère? Il brûla de l'encens aux faux dieux : n'avez-vous pas rendu vos hommages à l'esprit de ténèbres, en vous déclarant ses esclaves? Il dit anathème à l'Evangile : n'y avez-vous pas renoncé, en violant les maximes qu'il renferme? vous avez donc été infidèles, vous avez donc été parjures, vous avez donc été apostats!

Ah! combien, parmi ceux qui m'écoutent, doivent en ce moment se rappeler, avec la douleur la plus amère, ce jour infortuné qui fut l'écueil de leur vertu, ces années malheureuses dont tous les instants furent marqués par de nouveaux crimes! Combien qui doivent, honteux et confus, s'écrier en ce moment, du fond de leur cœur, avec les regrets les plus amers : Oui, je l'ai perdue cette robe d'innocence; oui, je l'ai perdu cet habit précieux; je l'ai roulé dans la boue de mes passions.

Je le confesse, et je voudrais pouvoir le confesser avec des larmes de sang : ils ne sont plus ces heureux jours où des parents pieux, où des pasteurs zélés, après m'avoir préservé du vice par leurs discours et par leurs exemples, m'apprenaient à marcher dans la voie de la vertu, et à faire de mon Dieu l'unique objet de mon bonheur. Époque infortunée, où, séduit par un suppôt de Satan, je fis cette chute funeste, qui est devenue la source de mes désordres et de mes malheurs ! non, mes yeux ne verseront jamais des larmes assez amères ; non, mon cœur ne saurait pousser des soupirs assez profonds pour exprimer le triste sort de mon âme coupable et pervertie.... Cependant, loin de me livrer au désespoir, un souvenir ranime ma confiance. Nouveau Prodigue, je viens en ce jour me jeter aux pieds du plus tendre des pères, pour solliciter mon pardon ; je les arroserai de mes pleurs, et il se laissera attendrir.

J'ai été perfide, j'ai été parjure, il est vrai, en violant les serments les plus sacrés ; mais désormais, je le jure à la face du ciel et de la terre, je serai fidèle jusqu'à la mort aux promesses que je fais, en ce jour, sur les fonts sacrés.

Mes chers enfants, et vous tous, mes chers frères, vous voulez sans doute renouveler sincèrement les promesses de votre baptême, que vous avez eu le malheur de violer; car s'il y avait ici des pécheurs obstinés à les transgresser encore, qu'ils sortent, qu'ils sortent de ce temple ; nous ne voulons ici ni parjures, ni apostats.... Que dis-je? non, non sans doute, il n'en est aucun parmi vous qui ne soit disposé, dans toute la sincérité de son âme, à renouveler des vœux qui sont autant de liens sacrés qui vont l'unir à son Dieu d'une manière irrévocable.

Disons-le donc ici d'une voix unanime, et disons-le avec un cœur sincère :

Esprits célestes, qui fûtes les dépositaires de mes premiers vœux que j'ai si souvent violés, en recueillant les témoignages de mon sincère repentir, daignez écrire, dans le livre de vie, mes nouvelles promesses. Anathème, et mille fois anathème au démon, dont j'ai été si longtemps le captif! Sors, esprit immonde, sors de mon cœur, si tu en avais l'empire encore. Anathème, et mille fois anathème au monde imposteur qui m'a séduit! Oui, c'est dans toute la sincérité de mon cœur que je renonce pour toujours à ses joies insensées, à la licence de ses danses, de ses modes et de ses parures.

Je veux désormais n'appartenir qu'à vous, ô mon Dieu! Après vous avoir été si longtemps infidèle, vous ne devriez pas me souffrir à vos pieds, mais me précipiter dans l'enfer pour me punir à jamais de mes parjures. Cependant, j'ose l'espérer de vos bontés, vous vous laisserez fléchir par les larmes d'un repentir sincère; vous daignerez agréer les hommages, quoique tardifs, d'un cœur contrit qui déplore ses infidélités. Je m'engage à être votre disciple, ô divin Jésus! à vous écouter comme mon maître, à vous imiter comme mon modèle, à suivre tous vos commandements, et je renonce pour toujours à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.....

Vous les avez entendues ces paroles; vous en avez retenti, voûtes sacrées du temple du Seigneur. Mais s'ils viennent un jour à violer leurs serments, perdez votre insensibilité, armez-vous contre des ingrats, accusez-les, élevez-vous contre des sacriléges infracteurs de leurs promesses, déposez hautement contre des parjures et des traîtres.

Ah! Seigneur, préservez ces chers enfants d'un

si grand crime ; rendez-les fidèles aux promesses qu'ils vous font. Qu'au moment de leur mort, ils présentent la robe d'innocence que vous venez de leur rendre, et qu'ils reçoivent de votre main libérale la récompense éternelle que vous promettez à leur fidélité. Ainsi soit-il.

APRÈS LA RÉNOVATION
DES PROMESSES.

Mes chers enfants, les promesses que vous venez de faire à Jésus-Christ, et toutes les grâces dont il vient de vous combler, méritent sans doute que vous lui restiez fidèles jusqu'à la mort. Si vous aviez le malheur de tomber dans une faute mortelle, après avoir reçu dans votre âme le Dieu de sainteté, vous vous rendriez coupables du mépris le plus injurieux, de l'ingratitude la plus noire, de la perfidie la plus détestable. Ainsi, lorsque désormais le démon, jaloux de vous ravir le précieux trésor que vous possédez, voudra vous séduire et vous provoquer à redevenir infidèles, répondez-lui avec une sainte indignation : Quoi ! j'offenserais encore le père le plus tendre, le bienfaiteur le plus généreux ! Ah ! si je me rendais coupable d'une telle indignité, je dirais, par la dépravation de mon cœur : Le Seigneur m'avait comblé de ses faveurs : qu'il reprenne ses dons, je les rejette ; il était jaloux de régner dans mon âme : je préfère que Satan y exerce son empire. Le Dieu des miséricordes me préparait une brillante couronne dans le ciel : je renonce à ce bonheur, pourvu que mes sens soient satisfaits.

Ce langage vous fait frémir, sans doute, M. E. : telle serait cependant la noirceur de vos sentiments si vous bannissiez de vos cœurs, par un péché mortel, celui qui en fait maintenant la félicité, et l'inonde des délices les plus ineffables.

La persévérance est un don de Dieu, qu'il ne doit à personne; mais il a promis de l'accorder à celui qui la demandera avec humilité et avec instance. Un des moyens les plus efficaces pour l'obtenir, c'est de se préserver de la présomption, et de mettre en Dieu seul sa confiance. Redoutez votre faiblesse, M. C. E.; loin de vous exposer aux dangers, éloignez-vous-en avec soin : veillez sur votre esprit pour le captiver; sur votre cœur, pour en combattre les cupidités; veillez sur vos sens, pour les réprimer. Fuyez tous les objets qui pourraient vous séduire, les danses, les veillées, les mauvaises compagnies, les plaisirs du monde; souvenez-vous que c'est déjà être vaincu que de croire qu'on n'a rien à craindre. Traitez votre corps comme le plus dangereux de vos ennemis, et, loin de lui accorder toutes les satisfactions qu'il demande, réduisez-le en servitude par des mortifications convenables à votre âge.

Je vous l'ai déjà dit, M. C. E., un des moyens les plus propres pour maintenir en vous les sentiments de piété que vous avez eu le bonheur de puiser à la sainte table, c'est de vous approcher fréquemment du Dieu de sainteté qui les a mis dans votre âme. Attendez-vous que l'ennemi de votre salut redoublera de jour en jour ses artifices pour vous inspirer du dégoût pour le pain des forts, afin de vous affaiblir et de vous vaincre. Quand vous sentirez ce dégoût, rappelez-vous aussitôt la promesse que vous venez de faire au pied de l'autel, et

ne manquez pas de vous approcher chaque mois des sacrements.

Recourez souvent à la divine Marie, pour obtenir, par sa puissante intercession, le bonheur de marcher jusqu'à la mort dans le chemin de la vertu. Elle a, comme son divin Fils, une tendre prédilection pour les enfants, et se plaît à les protéger. Si vous voulez qu'elle vous soit favorable, faites souvent des prières en son honneur, et surtout étudiez-vous à suivre ses exemples.

Recourez souvent à votre Ange gardien, adressez-lui vos vœux, il les fera exaucer. Il est toujours à vos côtés; respectez sa présence. Lorsque le démon voudra vous solliciter à faire des actions dont vous rougiriez devant les hommes, dites-vous à vous-même : Quoi! j'oserais faire en présence de mon Ange gardien, ce que je craindrais de faire en présence des créatures! Non, non, il n'en sera pas ainsi.

Parents, ou maîtres de ces heureux enfants, répétez-leur souvent ces avis. Rappelez-leur fréquemment et les grâces que Dieu leur a faites en ce grand jour, et les promesses qu'ils ont faites sur les fonts sacrés, au confessional, et au pied de l'autel. Veillez sur eux plus que jamais, et ne négligez rien pour les conserver dans l'innocence que Dieu leur a rendue : il vous en demandera un compte rigoureux.

Mon Dieu, vous me les aviez confiés; j'ai fait mes efforts pour les rendre dignes de vous plaire. Achevez, par votre grâce, ce que vous avez commencé par mon ministère; qu'ils persévèrent dans votre amour jusqu'à leur dernier soupir, afin qu'après avoir fait ma consolation sur la terre, ils soient ma couronne dans le ciel. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS

POUR LA SECONDE COMMUNION.

AVANT LA COMMUNION.

Sur les effets de la sainte communion.

Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. *Ps.* 33.

N'Êtes-vous pas à même de l'attester actuellement cette vérité, mes chers Enfants? Lavés, par le sacrement de pénitence, des taches qui souillaient votre âme; délivrés des remords qui troublaient votre conscience, n'éprouvez-vous pas en ce moment les douceurs que la grâce de Dieu verse dans un cœur bien purifié? Et, dans les transports de votre reconnaissance, ne devez-vous pas vous écrier : O mon Dieu! le ciel, que je m'étais fermé par mes péchés vient donc de s'ouvrir pour moi, et vous m'y destinez une brillante couronne! L'enfer, que j'avais si souvent mérité, vient donc de se fermer sous mes pieds! Le démon, qui me retenait captif, est donc banni de mon cœur; et le Dieu des miséricordes vient d'y établir son trône! Que les esprits bienheureux qui, dans le ciel, se sont réjouis de mon retour, s'unissent à moi pour publier l'excès de ses bontés. Je n'aurai donc plus à éprouver les remords du crime; je ressentirai donc les douceurs et les consolations de la vertu. Heureux,

et mille fois heureux le sort que procure l'innocence!

Puissiez-vous l'éprouver jusqu'à la fin de votre vie, M. C. E.! C'est l'objet le plus ardent de mes vœux.

Vous allez donc vous approcher pour la seconde fois de la sainte table. Ranimez votre foi et votre ferveur : nos tabernacles vont s'ouvrir ; vous entendrez bientôt ces consolantes paroles de votre Dieu, qui va devenir votre nourriture : Venez, venez, M. C. E., approchez, et ne craignez point; vous ne serez pas éblouis par ma grandeur; je viens à vous couvert d'un voile qui en tempère l'éclat : je suis votre roi, mais un roi rempli de douceur. Je veux vous combler de mes faveurs les plus tendres, et vous rendre heureux à jamais : répondez à mon amour par votre reconnaissance et votre fidélité.

Quelles grâces Jésus-Christ va-t-il vous accorder dans la sainte communion? Que devez-vous faire pour y répondre? Deux réflexions que je vous prie d'écouter attentivement. Adressons-nous au Saint-Esprit pour qu'il en pénètre vos cœurs.

La joie que j'éprouve en ce moment est mêlée d'une crainte bien alarmante, qui n'est malheureusement que trop justifiée par l'expérience. Je dois d'abord vous en faire part.

Lorsque Jésus-Christ, la veille de sa passion, était à table avec ses apôtres, et qu'il institua la sainte Eucharistie, en leur donnant son corps et son sang, il leur adressa ces paroles : *Il y en a un parmi vous qui me trahira.* Les apôtres, en les entendant, frappés comme d'un coup de foudre, s'écrièrent

tout alarmés : *Serait-ce moi, Seigneur, serait-ce moi?* Le traître Judas décela bientôt la noirceur de son crime ; et bientôt après il en éprouva le juste châtiment.

M. C. E., si, en ce moment où vous êtes près d'approcher de la sainte table, Jésus-Christ, du fond du tabernacle, vous adressait les mêmes paroles, et vous disait : Parmi ce grand nombre de communiants qui viennent en ce jour me recevoir il y en a un qui me trahira, vous seriez sans doute épouvantés, vous trembleriez de tous vos membres. Mais s'il gravait sur le front de l'indigne communiant, en caractères visibles : *Voilà le nouveau Judas, voilà le profanateur sacrilége!* s'il lui adressait ces reproches foudroyants : Ingrat et perfide, que t'ai-je donc fait pour me trahir et renouveler ma mort, autant qu'il est en toi? Sur quelle partie de mon corps plongeras-tu le poignard de ton impiété? Sera-ce sur mon auguste visage, dont les esprits célestes ne peuvent contempler l'éclat? mais les regards que je porte sur toi t'annoncent encore mes bontés, si tu verses les larmes du repentir. Sera-ce sur mes mains? mais elles sont étendues encore pour t'accueillir et t'embrasser. Sera-ce sur mon sacré côté, ouvert encore pour te servir d'asile? Eh bien! fouille dans mon cœur, et souviens-toi que, s'il y reste encore quelques gouttes de mon sang, elles sont destinées pour solliciter ton pardon, et te donner un nouveau témoignage de mon amour.

Ah! M. C. E., en entendant des paroles aussi touchantes, vos cœurs seraient attendris sans doute, vous verseriez des torrents de larmes, et, prosternés aux pieds de votre Dieu, vous y resteriez anéantis. Vous regarderiez comme un monstre

digne à l'instant d'être englouti dans les enfers, celui qui persisterait à vouloir aller à la table sainte, pour se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ.

Mais, prenez garde: quoique le Dieu que vous allez recevoir ne vous fasse pas entendre ces reproches d'une manière sensible, son cœur éprouverait à votre égard les mêmes sentiments, si vous aviez le malheur de communier indignement. Ah! s'il en est quelqu'un parmi vous qui ne soit pas en état de grâce, qu'il se retire donc; qu'il n'aille pas communier; qu'il ne vienne pas, en ce saint jour, renouveler le crime de Judas, et mettre comme lui le comble à sa réprobation.

Mais, j'aime à le croire: non, il n'y en a aucun parmi vous qui soit en état de péché mortel. Vous vous en êtes tous parfaitement purifiés dans le sacrement de pénitence; vous avez en outre fait tous vos efforts pour rendre votre cœur digne de recevoir Jésus-Christ. S'il en est ainsi, écoutez, M. E., les effets admirables que la sainte communion va produire en vous, et les grâces ineffables que Jésus-Christ répandra dans vos cœurs.

Quel bonheur, M. E.! En recevant dignement la divine Eucharistie, vous allez vous unir à Jésus-Christ de la manière la plus intime; vous allez être transformés en lui; votre chair va devenir sa chair, son sang coulera dans vos veines, vous ne ferez plus qu'une même chose avec lui. Non, vous dit un saint Père, deux cires fondues ensemble ne sont pas liées d'une manière si étroite que vous l'êtes avec votre Sauveur adorable par la sainte communion! Quoi de plus propre à exciter votre

admiration, et à vous embraser d'amour pour Jésus-Christ?

Celui, dit-il, *qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui.* Ce qui fait dire à saint Paul, et quiconque communie en état de grâce doit le dire aussi : *Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Vous allez donc, M. E., selon saint Pierre, devenir participants de la nature divine. O prodige ! ô merveille ! cette union sainte avec un Dieu qui vous nourrit de son corps et de son sang est le gage précieux de l'union éternelle qu'il vous réserve dans le ciel. Premier effet d'une bonne communion.

Autre avantage, elle augmente et affermit la grâce. On en reçoit l'auteur dans le sacrement de l'Eucharistie, et par là même de nouveaux accroissements. Jésus-Christ s'y donne avec plénitude à celui qui s'en approche avec de saintes dispositions.

Quand on possède son Dieu, dit saint Ambroise, on ne tarde pas à sentir les heureux effets de sa présence. L'Eucharistie est un pain mystérieux qui, comme à Elie, nous communique une sainte ardeur dans le désert de cette vie, pour nous faire marcher et arriver à la montagne céleste, séjour des bienheureux. L'âme fidèle, au sortir de la sainte table, dit saint Chrysostôme, est redoutable à l'enfer même; elle met le démon en fuite. C'est ce sceau divin qui, gravé sur nos fronts, désarme l'ange exterminateur. Le Dieu qui a établi son trône dans le cœur de l'âme fidèle s'empresse à récompenser sa fidélité par de nouveaux bienfaits. En recevant ses lumières, elle connaît tous ses devoirs, et, par l'amour divin qui l'embrase, elle les remplit dans toute leur étendue. Heureux donc l'enfant qui, à

la table sainte, est comblé de bénédictions si abondantes!

C'est alors, troisième effet de la sainte communion, c'est alors qu'avec d'aussi puissants secours il triomphe de ses passions, résiste aux ardeurs de la concupiscence, et les affaiblit. Hélas! mes Frères, que notre condition ici-bas est alarmante et déplorable! Le démon d'un côté, le monde de l'autre, et plus encore notre propre cœur, nous tendent continuellement des piéges. Après avoir réprimé un penchant dangereux, nous avons une passion violente à vaincre. Quel triste sort! Mais quelle force ne trouvons-nous pas dans la sainte communion! Le Dieu que nous y recevons nous prête son bras pour vaincre les ennemis de notre salut, sa grâce est notre bouclier, et son cœur notre asile.

Oui, M. E., la divine Eucharistie affaiblira la violence de vos passions. Si la concupiscence vous incline au mal, elle sera moins forte; si les aiguillons de la chair se font sentir, ils seront moins vifs; les combats que vous aurez à soutenir seront moins violents, ou, s'ils sont pénibles, vous en serez victorieux par la puissance de celui qui d'un seul de ses regards relègue Satan dans l'abîme. O précieux effet de la sainte communion! Ce n'est pas tout, M. E.

En vous faisant triompher de vos ennemis elle vous donnera encore le gage de la résurrection glorieuse et de la vie éternelle. C'est ce que Jésus-Christ vous promet lorsqu'il vous dit : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.*

Vous allez faire, avec votre divin Sauveur, à la sainte table, une alliance dont il resserrera les liens.

vous lui promettrez de lui être fidèles pour toujours, et il s'engagera à vous rendre heureux à jamais. Sa chair adorable sera pour vous un germe d'immortalité. Si votre corps, en punition du péché, est condamné à retourner dans la terre, à redevenir poussière ; par son union avec le corps de Jésus-Christ, il ressuscitera plein de gloire au dernier jour, il ressuscitera pour ne plus mourir. A cette pensée, ne vous écrierez-vous pas avec le Prophète : *Seigneur, que vous êtes riche en miséricorde! Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans l'espérance de s'unir à vous. Mon Dieu! qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui, et que vous le visitiez avec tant de magnificence?*

Voilà, M. E., ce que vous allez recevoir dans un instant: Jésus-Christ, et avec lui l'abondance de ses grâces, et le gage de la vie éternelle et bienheureuse dont il est la source. Quel bonheur! quels bienfaits! Mais pour cela que devez-vous faire? C'est ce qui me reste à vous dire.

C'est un Dieu qui va se donner à vous, mais un Dieu caché sous les espèces du pain. Il faut donc animer votre foi ; croire, plus fortement que si vous le voyiez des yeux du corps, que c'est lui, que c'est Jésus-Christ que vous allez recevoir dans la sainte hostie.

Oui, je le crois, adorable Jésus, c'est vous-même que je vais recevoir dans la sainte Eucharistie; c'est vous-même, ô mon Sauveur, qui allez vous unir à moi; je le crois. Ah! pour vous unir ainsi à votre créature, à quels abaissements n'a-t-il pas fallu vous réduire! Vous êtes Dieu, et vous vous êtes fait homme! Le ciel et la terre ne peuvent vous

contenir, et vous vous êtes renfermé dans une petite hostie! Vous avez passé du sein de votre Père céleste dans le sein d'une vierge, du haut du ciel dans une pauvre étable, du trône de la gloire sur une croix, et aujourd'hui, ô merveille incompréhensible! vous allez sortir de votre saint tabernacle pour entrer dans mon cœur! O Dieu caché! je vous y crois véritablement et réellement présent; je vous y adore du plus profond de mon cœur, comme mon Seigneur et mon Dieu. *Je crois : aidez, soutenez et augmentez ma foi.*

C'est votre Sauveur qui vient à vous, M. E. Dilatez donc votre cœur. Il est par excellence le Dieu des miséricordes; il est rempli de bonté et de tendresse pour vous: espérez donc avec confiance toutes ses grâces; il en est la source, et il s'empressera de les faire couler dans votre âme.

Oui, mon aimable Sauveur, ma plus douce espérance, je me confie entièrement en vous, dans l'attente assurée qu'en vous donnant vous-même à moi, vous me comblerez de l'abondance de vos grâces, vous pourvoirez à tous mes besoins. Et à quel autre qu'à vous pourrais-je donner ma confiance, ô mon Dieu? vous seul, ô Dieu infiniment bon, infiniment puissant, vous seul pouvez être mon appui. Venez prendre possession de mon cœur; je désire qu'il soit, et j'espère qu'il sera pour toujours à vous.

C'est Jésus-Christ, c'est le Fils de Dieu qui s'est sacrifié pour vous, qui pour vous sauver est mort sur la croix, et qui, pour vous témoigner l'excès de son amour, veut s'unir étroitement à vous et fixer sa demeure en vous; en vous, faible et misérable créature, qui lui avez été si souvent infidèle. O amour! ô excès d'amour!

O Dieu d'amour ! digne objet de tous les cœurs, je vous aime, je vous aime par-dessus tout; je vous aime plus que ma vie, plus que moi-même ; je vous aime uniquement pour vous et vos amabilités infinies. Oh ! que ne puis-je vous voir aimé de tous les cœurs et de tout l'univers ! Du moins vous aimerai-je jusqu'au dernier soupir de ma vie, espérant de vous aimer dans toute l'éternité. Mère de mon Dieu ! aidez-moi à aimer ce Dieu de bonté, que vous désirez si ardemment voir aimé, comme vous l'avez aimé vous-même.

C'est le Dieu d'amour, mais le Dieu d'une majesté, d'une sainteté infinie que vous allez recevoir, M. E. Soyez donc pénétrés de votre néant et de votre indignité. N'en approchez qu'avec une humilité profonde.

Qui êtes-vous, ô mon Dieu ! et qui suis-je? Est-il bien possible que vous, Majesté suprême, la pureté, la sainteté par essence, daigniez entrer dans une âme qui s'est si souvent souillée par le péché ? Je rougis, et j'ai honte de paraître devant vous. Bien loin d'oser m'approcher de votre sainte table, je devrais m'en éloigner par respect. Mais non ; car si je m'éloigne de vous, ô ma vie ! à qui irai-je, et que deviendrai-je? Je viens donc à vous, ô mon adorable Sauveur ! je viens pour vous recevoir, confus et humilié pour mes défauts, mais plein de confiance en vos miséricordes infinies. Je ne mérite pas la grâce infinie que vous me préparez ; mais vous regardez mes besoins plus que mes mérites, et vous aurez pitié d'une âme qui connaît sa misère, et qui en gemit.

Oui, mon Dieu ! je me repens de toute mon âme de vous avoir offensé; et je voudrais donner mille vies pour réparer les égarements de ma vie passée.

Je les déteste, parce qu'ils vous déplaisent, parce qu'ils vous outragent, ô bonté ! ô sainteté infinie ! J'ai confiance que vous m'avez pardonné mes péchés dans la confession ; mais s'il en restait encore quelqu'un dans mon cœur, ah ! daignez me le pardonner avant que je vous reçoive. Ce serait mettre le comble à tous les malheurs, que de vous recevoir indignement. Lavez donc mon âme dans votre sang précieux, et rendez-la plus blanche que la neige. Vous êtes l'Agneau qui effacez les péchés du monde ; effacez pour toujours les miens. Je les pleurerai jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Enfin, M. E., c'est votre Sauveur, votre Roi, ce grand Dieu qui fait les délices des Saints dans le ciel, qui seul peut faire votre bonheur et dans le temps et dans l'éternité ; c'est Jésus-Christ qui veut établir sa demeure en vous. Appelez-le donc de tous les vœux de votre cœur.

Venez, divin Jésus, venez dans mon âme, *qui soupire après vous comme le cerf altéré court après les fontaines d'eau vive. Venez, Dieu de mon cœur, venez, et ne tardez pas davantage.* Annoncez à mon âme que vous êtes son salut : fixez en elle votre séjour. C'est alors que, honorée de votre présence, comblée de vos dons, elle vous bénira ici-bas, et vous servira avec fidélité. Venez, Seigneur, je ne soupire que pour vous ; venez, je désire ardemment m'unir à vous, ô Jésus ! mon salut et ma vie !

Fasse le ciel, M. E., que vous éprouviez ces sentiments ! Conservez-les tous les jours de votre vie, renouvelez-les toutes les fois que vous aurez le bonheur de vous approcher de la sainte table ; et vous goûterez, vous éprouverez combien le Seigneur est doux : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Ainsi soit-il.

APRÈS LA COMMUNION.

Un grand saint avait désiré, pendant toute sa vie, voir le Sauveur; et le St-Esprit, pour récompenser sa foi et son amour, lui avait promis qu'il ne mourrait point sans avoir ce bonheur. Sur la fin de sa vie, ses ardeurs redoublant avec son âge, il aperçoit ce divin Sauveur dans les mains de sa Mère; il le prend avec transport dans ses bras, et s'écrie que ses vœux sont comblés, qu'actuellement il mourra satisfait et en paix.

Mes Enfants, vous n'avez pas seulement le bonheur, comme ce Saint, de porter votre Sauveur entre vos bras, vous le portez dans votre cœur.... Livrez-vous donc, comme Siméon, aux transports de l'amour et de la reconnaissance. Oui, Jésus-Christ, votre Dieu, votre Sauveur, réside à présent dans votre cœur: il y est pour être tout à vous, et afin que vous soyez tout à lui. O bonté! ô miséricorde infinie! ô amour immense! Mon Dieu s'est uni à moi, et s'est fait, pour ainsi dire, une même chose avec moi! O mon âme! ranime tous les sentiments de ta foi; pense que les anges t'environnent en adorant leur Dieu; adore-le toi-même; anéantis-toi avec eux.

Pourrais-je, ô mon Dieu! en devenant le trône de votre Majesté, n'être pas accablé sous le poids de vos grandeurs? Les Esprits célestes n'osent le fixer, et se couvrent de leurs ailes; prosternés à vos pieds, ils adorent, et ne font entendre leur voix que pour vous publier trois fois Saint. Jaloux de ne pouvoir se nourrir de celui qui, à la table sainte, se transforme en ma propre substance, ils me disent de la

manière la plus énergique : O homme! anéantissez-vous! Oui, Seigneur en considérant votre élévation et ma bassesse, votre sainteté et ma corruption, je ne puis que me confondre. Si votre divine Mère s'humilie à la voix de l'ange qui lui annonce qu'elle vous donnera naissance dans son sein virginal, quels ne doivent pas être ma surprise et mon étonnement de vous voir habiter dans mon âme si misérable, si pécheresse!

C'est pour moi le plus incompréhensible des mystères. L'adorer et m'anéantir, voilà les sentiments que je dois éprouver. Dieu de majesté, Dieu d'amour, que je possède, fixez-les à jamais dans mon cœur.

J'ai donc le bonheur de vous posséder, ô mon divin Jésus! A ce souvenir, je m'anéantis en votre présence, je bénis votre saint Nom, j'adore vos ineffables grandeurs. Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, et avec les Esprits célestes je me prosterne à vos pieds. Je le reconnais et je le confesse, vous êtes le Roi du ciel et de la terre ; tout l'univers doit se soummettre à votre empire. Régnez sur toutes les puissances de mon âme, et faites-moi connaître, en vous possédant, toute l'étendue de ma félicité. C'est alors que je goûterai les délices les plus ineffables, et que je m'écrierai dans mes plus vifs transports : *Un Dieu est à moi!... un Dieu est à moi!...* Quel bonheur de posséder son Dieu! Non, les plaisirs les plus enchanteurs de la terre ne m offrent que dégoûts et ennuis, en comparaison des ravissements que j'éprouve. Dieu de gloire, Dieu de majesté! en venant établir votre trône dans mon cœur, vous y versez les plus abondantes bénédictions. Avez-vous donc oublié ce que je suis et ce que vous êtes? Une vile créature transformée en Dieu même!

Que ce souvenir est propre à épuiser ma reconnaissance !

Comment vous l'exprimer, divin Sauveur? Non, je ne pourrai jamais vous en donner d'assez dignes témoignages. Prêtez-moi donc l'ardeur de vos sentiments, Esprits célestes, afin que, avec vous et comme vous, je publie l'excès des bontés d'un Dieu qui, quelque puissant qu'il soit, ne pouvait me donner un gage plus ineffable de son amour. Ce souvenir, jusqu'à la mort, sera pour moi le motif le plus pressant pour renouveler ma ferveur.

David s'écriait dans ses doux transports : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'en ai reçus?* Ah ! M. E., c'est à vous bien plus encore de le dire: Que rendrai-je à mon Dieu ? *Quid retribuam Domino ?* Si un pauvre berger avait le bonheur de recevoir son Roi dans sa cabane, son sentiment serait si élevé, qu'il n'aurait point de paroles pour l'exprimer, et son silence même serait sa plus vive reconnaissance. Voilà mon état, ô mon Dieu! après la grâce que vous m'avez accordée, je n'ai ni sentiment, ni expression pour vous marquer mon juste retour, parce qu'en effet cette grâce est au-dessus de toute expression et de tout sentiment. Soyez-en loué et béni à jamais !

L'Epouse des Cantiques disait, dans les transports de son amour : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Voilà aussi, M. E., ce que vous pouvez et ce que vous devez dire en ce moment.

Oui, mon Dieu, vous vous êtes donné tout à moi. Ah ! c'en est fait, je me donne aussi à vous sans partage et sans retour ; je veux être à vous, tout à vous, et à vous pour toujours. Je vous offre mon cœur, afin qu'il vous consacre tous ses sentiments, toutes ses affections, toutes ses inclinations. Je vous offre

mon corps et mes sens, pour en faire autant de victimes dévouées à votre service et à votre bon plaisir.

Je vous offre donc et je vous consacre en ce jour, ô mon doux Sauveur! tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Tout est à vous, et plus rien à moi. Daignez accepter, ô Majesté infinie! le sacrifice que vous fait de lui-même le pécheur le plus ingrat et le plus coupable, mais qui, en ce moment, veut pour toujours être envers vous reconnaissant et fidèle! O feu dévorant! consumez donc en moi tout ce qui pourrait rester encore de moi; faites, Seigneur, en moi votre sainte volonté en tout, et disposez souverainement de moi, comme il vous plaira, selon les desseins de votre divine providence, à qui je m'abandonne pour toujours.

C'est ici, M. E., un temps bien favorable pour tout obtenir de Dieu. Le Père éternel considère à présent dans votre cœur son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances, à qui il ne peut rien refuser. Rejetez donc toute autre pensée, et ne vous occupez que de ce que vous devez demander au Seigneur. Entendez Jésus-Christ lui-même en vous, qui vous dit: *Mon enfant, que voulez-vous que je fasse pour vous? Demandez avec confiance, je suis prêt à exaucer vos vœux.* Et répondez-lui:

Ah! mon adorable Sauveur! ce que je vous demande, ce ne sont pas les biens de la terre, ni les douceurs de ce monde: ce que je désire, et ce que je vous conjure de m'accorder, c'est une grande et vive douleur des péchés que j'ai commis contre vous; c'est la lumière qui me fasse connaître la vanité de ce monde; c'est une fidélité inviolable à votre grâce; c'est une sainte ferveur dans votre service; enfin, c'est votre saint amour et une

constante persévérance, jusqu'à la mort, dans votre grâce.

Changez mon cœur, et donnez-moi un cœur nouveau, un cœur selon votre cœur, soumis à vos ordres, conforme à votre volonté, embrasé de votre divin amour. Fixez votre séjour dans mon cœur, et n'en sortez jamais. Lorque l'ennemi de mon salut me tendra des piéges, apprenez-moi à m'en préserver. Lorsqu'il me tentera, soutenez-moi de la force de votre bras, afin que je sois victorieux. Oui, mon Dieu, je le reconnais et je le sens, vous seul pouvez maintenant et pour toujours faire ma félicité.

Je renonce donc pour toujours au péché et à l'occasion du péché. Non, plus de mensonges, plus d'impatiences, plus de médisances, plus de pensées, de désirs, de regards, de paroles, d'actions contraires à la modestie; plus de désobéissances, plus de gourmandises, plus de jurements, plus de négligence dans votre service. Plutôt mourir, ô mon Dieu! plutôt mourir que de vous déplaire, que de vous offenser en quoi que ce soit. O péché! je te renonce. O mon Dieu! je veux vous être fidèle à jamais.

Quoique je ne sois que cendre et poussière, je parlerai encore à mon Seigneur et mon Dieu. Et comment ne me le permettrait-il pas, puisque, tout néant que je suis, il réside actuellement dans mon cœur?

Oui, mon Dieu! animé de la plus vive confiance, je vous conjure de jeter les regards de votre miséricorde sur votre Eglise, pour la rendre victorieuse de tous ses ennemis, et de l'étendre par toute la terre; sur notre pasteur, pour l'animer et le remplir de votre esprit; sur notre roi, pour qu'il soit toujours guidé par votre bras, et plein de zèle pour la reli-

gion; sur les justes, pour les faire persévérer dans votre amour; et sur les pécheurs, pour les ramener à vous. O Dieu de charité! qui nous ordonnez d'aimer les auteurs de nos jours, de les respecter, de leur obéir, de les assister dans tous leurs besoins, rendez-nous fidèles à ces justes devoirs; répandez sur eux toutes vos bénédictions, et faites que nous soyons désormais leur consolation et leur appui. Bénissez aussi tous nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, nos ennemis. Faites encore couler votre sang précieux sur les âmes qui souffrent dans le purgatoire, afin qu'elles soient délivrées de leurs peines, et admises dans le séjour de votre gloire. Votre grâce et votre amour, ô mon Dieu! pour nous et pour tous nos frères, et votre heureuse éternité: voilà ce que nous vous demandons.

Seigneur, vous les entendez, ces prières, exaucez-les: fortifiez ces chers enfants dans toutes leurs résolutions; conservez-les dans ces heureux sentiments! Qu'ils ne s'en écartent jamais, qu'ils y soient toujours fidèles; qu'ils vous conservent toujours dans leurs cœurs, et qu'ils vous possèdent pendant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.



INSTRUCTIONS

POUR LA CONFIRMATION.

SUR LE SACREMENT DE CONFIRMATION

ET SES EFFETS.

Qui confirmat nos et qui unxit nos Deus, qui et signavit nos, et dedit pignus Spiritûs in cordibus nostris. C'est Dieu qui nous confirme par l'onction qui nous a été faite : c'est Dieu qui nous a marqués de son sceau, et nous a donné son Esprit, pour être en nous le gage de l'héritage céleste. *II. Cor.*, 1.

De quelle joie devez-vous être pénétrés, mes chers Paroissiens, à l'annonce que nous vous faisons du bonheur que vous aurez bientôt de recevoir le sacrement de Confirmation ! Pour le comprendre, ce bonheur, il suffit de réfléchir sur l'excellence de ce sacrement, sur ce qu'il nous donne, sur ces effets, c'est-à-dire, sur les avantages qu'il procure à ceux qui le reçoivent dans de bonnes dispositions, et sur l'obligation de le recevoir, quand on le peut. C'est ce qui va faire le sujet de cette Instruction. Dans la suite, nous vous apprendrons les dispositions qu'il faut apporter à ce sacrement, comment l'Evêque l'administre, et les obligations qu'il impose. Soyez assidus à nos instructions et aux exercices que nous vous ferons pour vous disposer à une grâce si précieuse.

Esprit-Saint, ce sont vos merveilles que j'entreprends d'expliquer; parlez vous-même par ma bou-

che. Ce sont des cœurs que vous avez formés, et dans lesquels je désire vous préparer une demeure: préparez-les vous-même; sans vous, nous ne pouvons rien.

« La Confirmation est un sacrement qui nous « donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâ- « ces pour nous rendre parfaits chrétiens, et pour « nous faire confesser la foi de Jésus-Christ, même « au péril de notre vie. » Outre ces grands avantages, ce sacrement imprime encore dans notre âme un caractère qui ne s'effacera jamais.

Il y a donc cinq effets du sacrement de Confirmation. Il nous donne le Saint-Esprit, c'est-à-dire la troisième Personne en Dieu. Or, quel honneur n'est-ce pas pour une créature faible et pleine d'imperfections, de recevoir son Dieu et de le posséder dans son cœur!

Oui, mes Frères, dans le sacrement de Confirmation nous recevons le Saint-Esprit. Nous en avons la preuve dans les Actes des Apôtres. « Le jour de « la Pentecôte, y est-il dit, les Disciples étant tous « assemblés dans un même lieu, on entendit tout à « coup un grand bruit, comme d'un vent violent et « impétueux, qui venait du ciel, et qui remplit toute « la maison où ils étaient assis. En même temps ils « virent paraître comme des langues de feu qui se « partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. *Aus- « sitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils « parlèrent diverses langues.* »

Que de merveilles, mes chers Paroissiens! quelle magnificence! Tous ces prodiges éclatants n'annoncent-ils pas hautement l'arrivée d'un Dieu plein de majesté? Hé bien! ce qui s'opéra alors dans les

Disciples, s'opérera aussi en vous, si vous recevez avec de saintes dispositions le sacrement de Confirmation; oui, vous recevrez, comme eux, la personne adorable du Saint-Esprit.

Il est vrai que des prodiges semblables n'annonceront pas la descente du Saint-Esprit dans vos cœurs ; mais il n'y descendra pas moins réellement. Ces merveilles extérieures, qui étaient nécessaires alors pour frapper et convertir à la foi de l'Evangile les Juifs et les Gentils, ne le sont plus maintenant que la foi est établie sur des fondements inébranlables. Tout ces signes ne se renouvelèrent même pas, quand les Apôtres donnèrent, dans la suite, le sacrement de Confirmation; et cependant nous lisons au livre de leurs Actes, qu'*ils imposaient les mains sur les fidèles, et que ceux-ci recevaient le Saint-Esprit.* « Or, dit S. Cyprien, la même faveur est encore « accordée à ceux qui reçoivent ce sacrement. » Que faut-il de plus, M. F., pour vous faire désirer avec ardeur la Confirmation?

Non-seulement ce sacrement nous donne le Saint-Esprit, il nous donne encore l'abondance de ses grâces. Ce divin Esprit ne se contente pas de descendre en nous, et de nous honorer de sa présence sacrée, il nous comble encore de ses dons les plus précieux. Peut-on, en effet, recevoir dans son cœur un Dieu plein de bonté, plein d'amour pour nous, plein de puissance, sans recevoir en même temps les grâces les plus abondantes?

Mais, quelles sont ces grâces? Ce sont principalement les sept dons du Saint-Esprit, les dons de sagesse, d'intelligence, de science, de conseil, de piété, de force et de crainte de Dieu. Grâces qui consistent surtout dans les vives lumières dont le Saint-Esprit éclaire nos âmes, et dans les divines

ardeurs dont il embrase nos cœurs. Or, quel besoin n'avez-vous pas de ces grâces !

Hélas ! vous le savez, M. F., combien votre esprit est borné pour ce qui regarde Dieu et votre salut ; combien votre cœur est faible, froid et glacé pour la vertu ! Mais quel admirable changement se fera en vous, si vous avez le bonheur de recevoir comme il faut, le sacrement de Confirmation ! La présence de l'Esprit-Saint ne sera pas oisive dans vos âmes · vour verrez briller dans votre esprit une lumière pure qui vous découvrira tous vos devoirs, vous sentirez vos cœurs s'enflammer d'une nouvelle ardeur, qui vous fortifiera, qui vous aidera à les remplir. Combien donc est grande l'abondance des grâces que le Saint-Esprit accorde à une âme qui est bien disposée ! Qu'heureux sont ceux qui reçoivent dans de bonnes dispositions le sacrement de Confirmation !

En effet, et c'est le troisième fruit de ce grand sacrement, il nous rend parfaits chrétiens.

Les sacrements ont chacun leur effet particulier (je ne parle ici que du Baptême et de la Confirmation). Le Baptême nous fait chrétiens, c'est-à-dire enfants de Dieu, disciples et frères de J. C., temples du Saint-Esprit. En cette qualité, il nous donne droit à l'héritage céleste, et nous ouvre les portes du ciel que le péché de nos premiers parents nous avait fermées. Il nous délivre de la tyrannie du démon, dont nous étions les esclaves, et nous fait passer dans la douce liberté des enfants de Dieu. Que d'avantages ! qu'ils sont précieux ! que nous devons les estimer ! quelle reconnaissance n'exigent-ils pas de nous !

Cependant, ô bonté infinie de notre Dieu ! le sacrement de Confirmation met le comble à toutes ces

faveurs signalées ; il perfectionne, pour ainsi dire, les grâces que nous avions reçues dans le Baptême. Dans le Baptême, nous étions devenus chrétiens ; mais la Confirmation nous rend parfaits chrétiens. Une comparaison simple et naturelle vous fera sentir cette différence.

A qui peut-on comparer un chrétien qui n'a reçu que le Baptême ? A un enfant qui vient de naître, et qui est sujet à toutes les faiblesses de son âge. A qui ressemble un chrétien qui a été confirmé ? A un homme plein de vigueur, qui est en état de porter les armes, et de se défendre contre ses ennemis.

Vous avez fait jusqu'à présent, M. C. F., la funeste épreuve de ce que je viens de dire. Les moindres dangers vous ont effrayés, les tentations les plus légères vous ont paru insurmontables : et combien de fois n'avez-vous pas eu la lâcheté d'y succomber ! Mais quand vous aurez reçu, dans le sacrement de Confirmation, le Saint-Esprit, qui est un esprit de force et d'intrépidité, vous ne serez plus des enfants, mais des hommes ; vous vous sentirez affermis, fortifiés par un courage invincible ; et, si vous en faites usage, vous surmonterez les plus fortes attaques du démon.

Je ne prétends pas cependant que la grâce de la Confirmation nous rende invulnérables à toutes les attaques du démon. Hélas ! une triste expérience nous prouve tous les jours le contraire ; je prétends seulement que ce sacrement nous fortifie contre les ennemis de notre salut, et que si vous voulez profiter de la force qu'il vous donnera, vous sortirez victorieux de tous les combats que le démon, la chair et le monde vous livreront.

Soupirez donc ardemment, M. C. P., après cette

grâce, après cette force divine que l'Eglise votre mère vous offre, et que le Saint-Esprit est prêt à vous accorder. Dites avec le Roi-Prophète, mais dites-le dans toute la sincérité de votre cœur : Dieu de bonté, *confirmez en moi*, dans le sacrement que je me dispose à recevoir, *ce que vous y avez opéré* dans celui du Baptême.

Passons aux autres effets que ce sacrement produit dans les âmes bien disposées.

Le quatrième effet de la Confirmation est de nous donner la force de confesser la foi de Jésus-Christ, même au péril de notre vie. Ouvrez l'Evangile, M. C. F., vous y trouverez une preuve éclatante de cette vérité, dans la personne des Apôtres. Qu'étaient-ils avant d'avoir reçu le Saint-Esprit ?

C'étaient des hommes faibles, timides, incapables de s'exposer au moindre danger pour la défense de leur divin Maître. Ils l'avaient tous abandonné lâchement au temps de sa passion. Ce sont eux-mêmes qui vous en font l'humble aveu. Après sa résurrection, c'est-à-dire après l'avoir vu et touché, après avoir conversé et mangé avec lui, après l'avoir même vu s'élever au ciel en leur présence, et ne pouvant plus douter de sa divinité, ils n'en étaient pas devenus pour cela plus courageux. Je dis plus : dans le temps même où ils attendaient, selon sa promesse, la descente du Saint-Esprit sur eux, ils craignaient encore les Juifs ; aucun d'eux n'osait annoncer les merveilles dont ils avaient été témoins ; ils se tenaient renfermés, cachés tous ensemble dans un même lieu.

Mais, ô changement subit et prodigieux ! Dès l'instant qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, ils ne

furent plus les mêmes hommes. Animés d'un cou rage intrépide, ils sortent du Cénacle, ils parcourent les rues de Jérusalem, et prêchent hardiment Jésus-Christ ressuscité à cette multitude innombrable de Juifs et de différents peuples, que la solennité de la Pentecôte avait attirés en cette ville. *O Israélites!* s'écrie Pierre, *ce Jésus que vous avez crucifié et que vous avez fait mourir par les mains des méchants*, *Dieu l'a ressuscité, et nous sommes témoins de sa résurrection.*

Est-ce donc là cet Apôtre qui, peu de temps avant, trembla à la voix d'une vile servante, et renia si lâchement son maître? Oui, c'est le même Apôtre, c'est Pierre : mais il a reçu le Saint-Esprit, sa faiblesse est changée en un courage invincible. Il appréhendait de passer pour disciple de J. C.; maintenant il est prêt à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Voilà, M. F., la disposition dans laquelle doit être un chrétien qui a reçu le Saint-Esprit dans le sacrement de Confirmation; il doit être résolu à tout sacrifier, même sa propre vie pour défendre la foi qu'il professe. Ni le repect humain, c'est-à-dire une complaisance déplacée et criminelle, ni les railleries, ni les mépris, ni les tourments, ni les plus cruels supplices; rien, en un mot, ne doit l'empêcher de rendre h utement à sa foi le témoignage qu'elle exige de lui. Un confirmé est un soldat de Jésus-Christ. En cette qualité, il est obligé de combattre, et, s'il est nécessaire, de verser son sang pour défendre la doctrine de son divin Législateur. S'il manque à ce devoir indispensable, c'est un déserteur, un lâche, un perfide, qui mérite les châtiments les plus rigoureux.

Soyez donc bien convaincus, M. C. F., de cette

obligation que vous avez déjà contractée dans votre baptême, et que vous allez contracter d'une manière encore plus étroite, en recevant la Confirmation. Faites-vous toujours un devoir, et même un honneur, de soutenir votre foi contre ceux qui entreprendraient de l'attaquer. Si vous n'avez pas ce courage par vous-mêmes, la vertu, la force du Saint-Esprit vous le donnera. Eh! de quoi n'est-on pas capable, quand on est fortifié par le secours d'un Dieu!

Enfin, le sacrement de Confirmation imprime dans l'âme de ceux qui le reçoivent, un caractère, c'est-à-dire une marque spirituelle et ineffaçable qui les distingue et les distinguera pendant toute l'éternité, de ceux qui n'auront pas été confirmés. Ce caractère n'est point une grâce. On perd la grâce par le péché mortel, mais on ne perd pas le caractère; il restera gravé à jamais dans les élus, pour leur gloire; dans les réprouvés, pour leur confusion. C'est pour cette raison que le sacrement de Confirmation ne peut se réitérer, c'est-à-dire se donner deux fois à la même personne.

De là résultent deux conséquences : la première, qu'ayant une fois reçu ce caractère ineffaçable, il est de votre intérêt de mener une vie conforme à cet auguste caractère, afin que, dans l'autre vie, il serve à votre gloire, et non point à votre confusion. Quelle honte, en effet, quel malheur ne serait-ce pas pour vous, d'avoir été marqués ici-bas du sceau du Saint-Esprit, et d'être, pendant toute l'éternité, la proie des flammes, les objets de la vengeance divine, et les victimes maudites de la rage des démons!

La seconde, c'est que, quand on n'a pas reçu les grâces de ce sacrement, pour n'y avoir point ap-

porté les dispositions nécessaires, on ne peut pas réparer cette perte, en se faisant confirmer une seconde fois, puisque ce sacrement ne se réitère point. Il est vrai que Dieu, par sa miséricorde infinie, peut accorder dans la suite les grâces de la Confirmation à ceux qui ont manqué de les recevoir par le défaut de préparation; mais, cette miséricorde, il faut la mériter par un sincère repentir, par des larmes amères, par des désirs fervents, par une ardente charité. Eh! qui peut être assuré de porter ces dispositions à un point assez élevé pour mériter que Dieu exauce ses prières?

Jugez de là, M. C. P., combien il serait téméraire de compter sur des ressources extraordinaires, qui sont toujours incertaines, et de refuser la grâce qui vous est offerte!

J'avoue que le sacrement de Confirmation n'est pas absolument nécessaire pour être sauvé; mais l'Eglise nous enseigne que ceux qui négligent de le recevoir, se rendent coupables de péché, et se privent de l'abondance des grâces que ce sacrement communique. En faut-il d'avantage pour vous déterminer à ne pas négliger de recevoir la Confirmation?

O vous, lâches Chrétiens, qui ne voulez point vous disposer à recevoir ce sacrement, pensez-vous à ce que vous faites? Hélas! vous allez vous rendre coupables d'un grand péché; vous allez vous priver des grâces les plus précieuses et les plus abondantes; vous allez faire voir que vous n'avez point de foi. Car, si vous aviez la foi, elle vous découvrirait les précieux effets de ce sacrement, elle vous les ferait rechercher avec ardeur.

Mais, si l'on vous en croit, vous avez des raisons: écoutons-les, il ne sera pas difficile de les détruire.

Vous avez oublié, dites-vous, ce qui concerne ce sacrement. Ah! si vous vouliez parler plus juste, vous avoueriez peut-être que vous ne l'avez jamais su. Mais, quoi qu'il en soit, voici ce que vous êtes obligés de faire : il faut vous instruire, il faut n'avoir pas honte de venir aux instructions publiques que nous ferons régulièrement sur ce sacrement. Une affaire d'une si grande importance mérite bien que vous vous gêniez, et doit vous faire fouler aux pieds toute négligence, tout respect humain.

Mais, ajoutez-vous, je suis trop âgé, on se moquerait de moi, si l'on me voyait confondu parmi une troupe d'enfants, pour être confirmé.

Mon Dieu! quels prétextes! disons mieux, quelle irréligion! Vous êtes trop âgé! — Est-on jamais trop âgé pour recevoir les grâces de Dieu? Est-il un âge de la vie où l'on n'en ait pas besoin? — On se moquerait de vous! que ce prétexte est pitoyable! Eh! qui pourrait s'en moquer? Seraient-ce de bons chrétiens? non, sans doute. Ce seraient donc des libertins, des gens sans foi, sans religion, sans mœurs. Ah! une raillerie aussi insensée, aussi impie, ne mériterait que votre mépris, et ne doit jamais vous déterminer à commettre un grand péché, et à vous priver de l'abondance des grâces du Saint-Esprit. Parlez de bonne foi, et avouez que ce qui vous empêche de recevoir le sacrement de Confirmation, c'est votre indifférence pour votre salut, le peu de cas que vous faites des grâces du Saint-Esprit (tranchons le mot), votre manque de foi.

O vous, M. F., qui refusez de recevoir la Confirmation, je vous avertis, en qualité de ministre du Dieu vivant, que tous vos faux prétextes ne seront jamais reçus à son redoutable tribunal, qu'ils ne serviront qu'à vous condamner. Mais pour achever

de vous confondre, et pour vous faire connaître quel est à ce sujet l'esprit de l'Eglise, écoutez ce que dit le concile de Lambeth, tenu en 1281 : « Pour remédier à la négligence condamnable qu'ont plusieurs chrétiens à recevoir le sacrement de confirmation, disent les Pères de ce concile, nous ordonnons qu'excepté le danger d'une mort prochaine, personne ne soit admis à la réception du corps et du sang de Jésus-Christ, à moins qu'il n'ait été confirmé, ou qu'il n'apporte des raisons solides qui l'aient empêché de recevoir ce sacrement. »

Voilà quel a toujours été l'esprit de l'Eglise. Vous donc, M. C. P., qui négligeriez de vous faire confirmer, jugez, d'après cette décision, à quels malheurs vous vous exposeriez. Je vous abandonne à vos réflexions ; j'espère que, touchés de ce que vous venez d'entendre, ceux d'entre vous qui ne se faisaient point de scrupule de négliger l'heureuse occasion que leur fournit la divine Providence, changeront de façon de penser.

Pour vous, M. C. F., qui désirez ardemment recevoir ce grand sacrement, et qui vous y disposez, faites tous vos efforts pour le recevoir dignement. Je vous apprendrai, dans une autre Instruction, ce que vous devez faire pour cela.

Esprit-Saint, que nous désirons recevoir dans le sacrement de Confirmation, préparez vous-même dans notre cœur une demeure où vous daigniez descendre et habiter. Inspirez, nous vous en conjurons, ce désir à ceux qui n'y pensent point ; réveillez leur indifférence, détruisez tous leurs vains prétextes : afin que, réunis tous ensemble, nous ayons le bonheur de recevoir votre Personne divine et l'abondance de vos grâces, qui seront pour nous la source de la sainteté en cette vie, et de l'immortalité bienheureuse pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SUR LES DISPOSITIONS

AU SACREMENT DE CONFIRMATION.

Voyez Tome III, Dimanche avant la Pentecôte, p. 1.

SUR LES CÉRÉMONIES

DU SACREMENT DE CONFIRMATION, ET SUR LES OBLIGATIONS QU'IL IMPOSE.

Tunc imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum Sanctum. Alors ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent le Saint-Esprit. *Act.* 8. 17.

Les Apôtres, ayant appris que les habitants de Samarie avaient embrassé la foi et reçu le baptême, envoyèrent saint Pierre et saint Jean pour leur conférer le sacrement de Confirmation. Lorsque ces deux apôtres furent arrivés, dit le texte sacré, ils prièrent pour eux, ils leur imposèrent les mains, et ces nouveaux chrétiens reçurent le Saint-Esprit. Ainsi les Samaritains qui n avaient point encore reçu le Saint-Esprit, quoiqu'ils eussent été baptisés, le reçurent alors par l'imposition des mains des Apôtres. Leur christianisme auquel manquait encore sa dernière perfection, fut accompli par le sacrement de Confirmation.

Cette pratique a toujours été observée dans l'Eglise. Les évêques, à qui seuls ce droit appartient, en qualité de successeurs des apôtres, ont, dans tous les siècles, conféré ce sacrement par la prière et par l'imposition des mains.

Sur le point de recevoir ce sacrement, il est à propos, M. C. F., que vous soyez instruits des cérémonies avec lesquelles on l'administre. C'est ce que nous allons faire aujourd'hui; et, pour achever ce qui regarde la Confirmation, nous vous parlerons encore des obligations qu'elle impose. Donnez-nous toute votre attention.

TOUTES les actions et les paroles que l'Eglise emploie dans l'administration du sacrement de Confirmation, servent à nous faire connaître les effets que le Saint-Esprit opère dans l'âme du chrétien bien disposé, et les obligations qu'il lui impose. Voici comment il s'administre.

L'évêque, étant tourné du côté de ceux qui vont être confirmés, tient les mains étendues sur eux, et fait cette prière : « Dieu tout-puissant et éternel, qui avez daigné faire renaître, par l'eau et par le Saint-Esprit, vos serviteurs qui sont ici présents, et qui leur avez accordé la rémission de tous leurs péchés, faites descendre du ciel, sur eux, votre Esprit-Saint consolateur, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété; remplissez-les de l'Esprit de votre crainte, et imprimez en eux, par votre miséricorde, le signe de la croix de Jésus-Christ pour la vie éternelle. »

Cette imposition des mains de l'évêque, jointe à cette prière, marque que le Saint-Esprit vient reposer dans l'âme de celui qui reçoit comme il faut ce sacrement.

Ensuite, l'évêque imprime, sur le front de celui qu'il confirme, le signe de la croix avec le saint chrême, en disant : *Je vous marque du signe de la*

croix, et je vous confirme par le chrême du salut. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Le saint chrême est une composition d'huile d'olive et de baume. Le baume répand une excellente odeur; l'huile adoucit et fortifie. On frottait d'huile les athlètes afin qu'ils eussent les membres plus souples et plus vigoureux pour le combat. Cette onction, appliquée en forme de croix sur le front, qui est le siége de la pudeur, marque que celui qui est confirmé ne doit point rougir de professer la foi et les maximes de Jésus-Christ. L'huile y est employée pour marquer la douceur et la force de la grâce que le Saint-Esprit répand en celui qui est confirmé; et le baume, mêlé avec l'huile, marque, par sa bonne odeur, que le chrétien confirmé doit en tous lieux donner de bons exemples.

L'évêque, en disant, à la fin de cette onction, *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*, fait trois signes de croix sur la personne qu'il vient de confirmer, pour marquer que toute la vertu du sacrement vient de la croix et des souffrances de Jésus-Christ.

Enfin, il frappe légèrement la joue de celui à qui il vient de faire cette onction, comme s'il lui donnait un petit soufflet; et il dit en même temps : *Que la paix soit avec vous!* C'est afin de lui apprendre qu'il doit souffrir les peines et les affronts pour la foi de Jésus-Christ, et que ce sacrement donne, par la patience, la paix que le monde ne peut donner : *cette paix qui surpasse toute pensée*, comme parle saint Paul, *et qui garde nos cœurs et nos esprits en Jésus-Christ.*

Vous le voyez, M. F., combien sont grandes et précieuses les grâces que procure le sacrement de Confirmation; combien sont utiles et essentielles

les leçons et les instructions que l'évêque adresse à ceux qui le reçoivent. Pénétrez-vous bien de ces sentiments, vous qui vous disposez à le recevoir et ne perdez pas une seule des cérémonies saintes qui l'accompagnent. Présentez-vous y donc avec un extérieur recueilli et modeste; occupez-vous uniquement à mériter, par la pureté de vos dispositions, les grâces qui y sont attachées. Approchez-vous-en, non avec un air dissipé et des yeux égarés, mais avec respect et modestie. Attendez en paix, et avec le maintien d'une vraie dévotion, d'être confirmés chacun à votre tour. Enfin, excitez dans vos cœurs, depuis le moment que l'évêque vous imposera les mains, jusqu'à ce que vous ayez reçu l'onction du saint chrême, les sentiments de piété et de ferveur, et le désir le plus ardent de recevoir le Saint-Esprit, renouvelant alors, de tout votre cœur, les promesses de votre baptême, produisant des actes de foi, d'espérance et de charité, disant avec ferveur : *Esprit-Saint, je vous en conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ, descendez en moi avec l'abondance de vos grâces, et fortifiez ma foi.*

Quand vous aurez reçu ce grand sacrement, occupez-vous de ces sentiments : *O mon âme ! livrons-nous à une sainte joie, réjouissons-nous dans le Seigneur. Qu'il est bon! oh! qu'il est riche en miséricorde ! Esprit-Saint, j'ai donc à présent le bonheur de vous posséder ! Oh! le précieux trésor! O mon âme ! que ton bonheur est grand !*

Mais ne vous bornez pas, M. C. F., à ces pieux transports. A plus forte raison, ne vous abandonnez pas à la dissipation; ne laissez pas errer au hasard vos yeux et vos pensées. Vous avez dû vous recueillir pour recevoir le Saint-Esprit et ses grâces, vous devez persévérer dans le recueillement pour les conserver.

Ainsi, jusqu'à ce que la cérémonie soit achevée et que vous ayez reçu la dernière bénédiction de l'évêque, gardez-vous bien de sortir de l'église ; restez renfermés en vous-mêmes ; entretenez-vous avec le Saint-Esprit ; pensez aux grâces que vous venez de recevoir, et aux fruits que vous devez en retirer.

Après avoir donné quelque temps à cet entretien et à ces réflexions, acquittez-vous de vos devoirs envers le Saint-Esprit. 1° Remerciez-le de la grâce que vous avez reçue ; 2° consacrez-vous entièrement à lui ; 3° priez-le de conserver en vous l'abondance de ses grâces ; 4° prenez la résolution de pratiquer les maximes de l'Evangile.

Il ne suffit pas de s'occuper de ces devoirs après la cérémonie, il faut le faire encore le reste de la journée. Mais, ce que je vous recommande instamment, c'est de ne point vous abandonner à la dissipation, dans un jour si saint et si précieux pour vous ; et, par conséquent, de ne point vous trouver dans des compagnies mondaines, et de ne point aller dans les promenades publiques, qui ne serviraient qu'à vous dissiper, à vous faire perdre de vue le grand objet qui doit vous occuper tout entiers, et peut-être à faire sortir de vos cœurs le Saint-Esprit, presque aussitôt qu'il y serait entré.

Enfin, pendant huit jours de suite, ne manquez pas, dans votre prière, de remercier le Saint-Esprit d'avoir daigné se donner à vous ; suppliez le de fixer en vous sa demeure, de vous conserver l'abondance de ses grâces ; et réfléchissez sur les obligations que vous impose le sacrement de Confirmation.... Seconde réflexion.

Le sacrement de Confirmation nous procure, à la vérité, de grands avantages ; mais il nous impose aussi de grandes obligations. Ce ne serait donc pas assez, M. C. F., de vous être bien préparés à le recevoir, si vous négligiez, après avoir été confirmés, de remplir les obligations que vous auriez contractées.

Devenus chrétiens par le sacrement de Baptême, vous étiez obligés de croire en Jésus-Christ, et de vivre conformément à l'Evangile. Mais quand vous serez devenus parfaits chrétiens et soldats de Jésus-Christ, par la Confirmation, vous serez obligés, d'une manière particulière, de défendre votre foi par vos paroles, et de la soutenir par vos actions, par une conduite digne d'un parfait chrétien. Apprenez donc les obligations que vous êtes à la veille de contracter, ensuite tâchez de les remplir avec fidélité.

1° Un chrétien qui a été confirmé doit défendre sa foi par ses paroles, c'est-à-dire qu'il doit en prendre la défense, quand il se trouve des incrédules qui l'attaquent dans ses dogmes, ou des libertins qui en combattent la morale. C'est Notre-Seigneur lui-même qui imposa cette obligation à ses apôtres, en leur promettant le Saint-Esprit : *Vous recevrez*, leur dit-il, *la vertu du Saint-Esprit, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.*

Or, qu'est-ce que rendre témoignage à Jésus-Christ ? C'est défendre courageusement la foi qu'il nous a enseignée, s'élever avec force contre tous ceux qui l'attaquent, et ne craindre ni les raille-

ries, ni les menaces des hommes, ni la mort même. Le châtiment terrible dont Jésus-Christ menace dans l'Evangile ceux qui manqueront à ce devoir, nous fait connaître combien il est indispensable. *Quiconque,* dit Notre-Seigneur, *me confessera et me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi moi-même devant mon Père, qui est dans les cieux : et quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi moi-même devant mon Père.* C'est donc un crime de ne pas confesser Jésus-Christ devant les hommes, de ne pas se déclarer pour lui quand il est outragé.

Hélas! nous ne manquons pas d'occasions de signaler notre zèle en ce point : elles ne sont malheureusement que trop fréquentes. Dans le siècle pervers où nous vivons, l'esprit d'irréligion s'est tellement répandu, qu'on ne saurait aller dans presque aucune compagnie où l'on n'entende ces prétendus esprits forts qui, selon l'expression de saint Paul, *blasphèment ce qu'ils ignorent.* C'est le ton de ce siècle maudit. Quiconque paraît avoir de la foi, et ne blasphème pas comme les autres, passe pour un petit génie, et n'est regardé qu'avec mépris.

Tenez ferme contre ce torrent d'irréligion, mettez-vous au-dessus de ce mépris qui n'est capable que de vous faire honneur. Restez constamment attachés à la foi de nos pieux ancêtres, dont les lumières étaient infiniment supérieures aux faibles lueurs du sens commun de ces vains discoureurs. Mais ne vous bornez pas à cela : rompez le silence, et prenez la défense de votre foi avec un courage digne d'un soldat de Jésus-Christ. Que si vous ne vous sentiez pas capables de leur répondre, marquez du moins, par un air sérieux et triste, que

vous avez horreur de l'impiété. Souffririez-vous qu'on déchirât en votre présence la réputation de votre père ? Non, sans doute. Comment donc pourriez-vous souffrir qu'on outrageât, devant vous, le Dieu qui vous a donné la vie, qui est votre premier père, et qui doit être votre récompense éternelle ?

La seconde obligation d'un chrétien qui a été confirmé, est de soutenir sa foi par ses actions. Cette obligation est indispensable. Si donc vous ne pouvez pas confondre les incrédules par vos paroles, confondez-les au moins par la pureté de vos mœurs et la régularité de votre conduite. L'exemple est encore plus fort, plus persuasif que les paroles; et rien n'affermit davantage notre sainte religion, qu'une vie chrétienne et conforme à ses maximes. C'est ce que l'apôtre saint Jacques appelle *montrer, prouver, prêcher sa foi par ses œuvres.*

Voilà, M. C. P., les deux grandes obligations que vous avez contractées dans votre baptême, et que vous renouvellerez, que vous confirmerez, en recevant le sacrement de Confirmation. Pour vous encourager à les remplir constamment, souvenez-vous que dès que vous aurez été confirmés, vous porterez sur votre front le signe de la croix, que l'évêque y tracera avec le saint chrême. Cette marque auguste doit vous avertir, pendant tout le cours de votre vie, que vous ne devez jamais rougir de votre foi, ni la déshonorer par une conduite opposée aux saintes maximes de l'Evangile. Elle vous avertira encore de l'obligation que vous aurez de ne point contrister l'Esprit-Saint, qui régnera dans votre cœur, mais d'être toujours fidèles à ses inspirations, toujours dociles à ses divins mouvements.

Ce divin Esprit que vous allez recevoir est appelé, dans l'Ecriture, l'Esprit de vérité et de douceur, l'Esprit de force, l'Esprit consolateur, l'Esprit de sainteté et de pureté. Que ces noms sont augustes! qu'ils sont aimables! qu'ils nous donnent de salutaires instructions.

Le Saint-Esprit est appelé l'Esprit de vérité, c'est-à-dire qu'il est la vérité même, et qu'il nous enseigne toute vérité. Dès que vous l'aurez reçu, renoncez donc pour toujours au mensonge, si opposé à la souveraine vérité; chérissez-la, cette aimable vérité; qu'elle règne toujours dans vos cœurs, qu'elle soit toujours sur vos lèvres. Regardez, je ne dis pas seulement le mensonge, mais le moindre déguisement, comme un outrage fait au Saint-Esprit; puisez cette éternelle vérité dans les livres saints, dans les lectures de piété, dans les instructions de vos pasteurs, les écoutant désormais avec plus d'assiduité, avec plus d'empressement, avec un désir plus sincère d'en profiter.

Le Saint-Esprit est un Esprit de douceur. Que demande-t-il de vous en cette qualité? Il demande que, dans toute votre conduite, vous fassiez voir des marques de cette aimable vertu; plus de docilité envers vos supérieurs, plus d'égards envers vos inférieurs, une humeur plus douce, une charitable complaisance envers tous. Il faudra donc jeter loin de vous cette colère, ces vivacités, ces emportements, ces impatiences, ces murmures auxquels vous vous livriez auparavant, dans les travaux, dans toutes les occasions désagréables. C'est l'importante leçon que nous fait à tous saint Jean-Chrysostôme : « Mes bien-aimés, dit ce saint docteur, faisons attention sur nous-mêmes : et, quand nous sentons que la colère commence à s'emparer de

nous, rappelons-nous quel est l'esprit que nous avons reçu. Cette pensée, ce souvenir calmera bientôt ces mouvements impétueux qui s'élèvent dans notre âme. »

Le Saint-Esprit est un Esprit de force : une fois munis de cette force divine, résistez donc courageusement et constamment à tous les ennemis de votre salut. Dès que vous éprouverez quelque tentation, dites avec l'Apôtre : *Je peux tout en celui et avec celui qui me fortifie.* Si le monde essaie de vous pervertir; si la chair, ce malheureux aiguillon du péché, se révolte contre l'esprit; si le démon met en usage tantôt les ruses, tantôt la violence, recourez au Saint-Esprit, implorez son secours tout-puissant, servez-vous de la force qu'il va vous communiquer. Quelque dangereuse que soit la tentation, avec cette force divine la victoire vous sera assurée.

Au nom de Dieu, M. C. F., conservez vos cœurs et vos corps dans la pureté; car l'Esprit que vous allez recevoir est le Dieu de toute sainteté et de pureté. Autant il se plaît dans un cœur pur, autant il a horreur d'un cœur livré à l'impureté. Il l'a déclaré : *Non, jamais il n'habitera dans un cœur impur et charnel.* Veillez donc, fuyez, priez, pour conserver cette pureté si précieuse et si délicate; en vous adressant au Dieu qui va venir fixer en vous sa demeure, dites-lui souvent avec le Prophète : *Mon Dieu, créez en moi un cœur pur*, et préservez ma chair de toute souillure.

Ce divin Esprit est encore appelé consolateur : c'est donc à lui que vous devez vous adresser dans toutes les peines qui vous arriveront pendant le cours de votre vie; c'est dans le Saint-Esprit que vous trouverez votre consolation. Ah! vous seriez

bien insensés de la chercher dans les hommes ; ils sont incapables de vous la procurer. Souvent même, en s'efforçant de vous consoler, ils ne font que vous affliger davantage. Ne cherchez donc de consolation, de joie qu'en Dieu, vous soumettant à ses adorables volontés, ne vous attachant qu'à son service, et vous goûterez combien le Seigneur est doux envers ceux qui le servent fidèlement.

Enfin, l'Esprit-Saint est charité et amour. Aimez donc Dieu par-dessus tout, n'aimez plus rien que par rapport à lui; prouvez-lui votre amour par votre fidélité à observer ses commandements, par votre vigilance à éviter tout ce qui pourrait lui déplaire, par une charité tendre, sincère, efficace envers votre prochain. Cette charité, cet amour, est le plus excellent des fruits du Saint-Esprit, celui qui sanctifie tous les autres, et sans lequel tous les autres ne sont d'aucune utilité pour le salut. Faites donc tous vos efforts pour l'acquérir, pour la conserver, afin que vous puissiez dire avec l'Apôtre : *La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné.*

Ouvrez donc vos cœurs, M. C. F., abandonnez-vous tout entiers au Saint-Esprit. Il a renouvelé toute la face de la terre, suppliez-le de venir renouveler aussi vos cœurs. Sa toute-puissance le peut, sa bonté infinie le veut.

Oui, Esprit divin, nous soupirons après le bonheur de vous recevoir. Venez, ah ! venez créer en nous des cœurs nouveaux; venez, Esprit de vérité, venez nous instruire et nous éclairer ; venez, Esprit de douceur, venez apaiser les mouvements de nos cœurs, et les remplir de votre douceur ; venez, Esprit de force, venez nous fortifier contre la chair, le monde et toutes les tentations; venez, Esprit de

sainteté et de pureté, venez nous purifier, et rendre chastes et purs nos corps et nos cœurs; venez, Esprit consolateur, venez nous consoler dans toutes nos peines; venez, Esprit de charité, venez nous embraser, nous consumer du feu de votre amour, afin que nous en soyons embrasés pendant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

Nota. *On pourra encore se servir de l'Instruction du dimanche après l'Ascension, tome V, p. 414.*

POUR LE SACRE DU ROI DE FRANCE.

Sumpsit Sadoc sacerdos cornu olei de tabernaculo, et unxit Salomonem: et cecinerunt buccinâ, et dixit omnis populus : Vivat Rex! Le grand-prêtre Sadoc prit un vase d'huile dont il sacra Salomon : ils sonnèrent de la trompette, et tout le peuple s'écria : Vive le Roi ! *III. Rois*, 1.39.

Qui de vous, M. F., ne lit point dans ma pensée et dans ces paroles, un rapport sensible, une juste allusion au grand spectacle de religion et de magnificence qui est aujourd'hui, dans ce royaume, l'objet de l'attention du ciel et de la terre ? Quel ravissement me saisit et me transporte en esprit dans ce saint temple qui en est le glorieux théâtre, et où j'entendis les voûtes sacrées retentir des chants les plus harmonieux ! Quel concours majestueux des Princes de l'Eglise et des Grands de l'Etat, dans l'appareil de leur dignité ! Quel mélange frappant de sainteté édifiante et de grandeur humaine tout à la fois ! Je vois le trône à côté de l'autel, la majesté souveraine dans tout l'éclat de sa gloire ; je vois le

fils de saint Louis, ce monarque si cher aux Français, après tant d'années d'infortunes, d'exil et de larmes, rendu à ses sujets, recevant des mains de l'Eglise l'onction sacrée et la couronne royale avec une piété touchante. Je vois à ses côtés, dans sa famille royale et dans tous les ordres distingués de l'Etat, ce que la France a de plus grand, de plus auguste, de plus éclatant, réuni au pied des autels pour une cérémonie de religion encore plus intéressante que pompeuse.

O heureuse France, quel jour pour toi! après tant d'années de révolutions, de secousses, d'horribles calamités, tu respires! ton roi t'est rendu; tu le possèdes: il essuiera tes larmes, il te fera oublier tes maux, il fera ton bonheur. Religion sainte, vous gémissiez sous le glaive des persécutions, des scandales, de l'impiété. Le Roi Très-Chrétien vous fera triompher: c'est au fils de saint Louis à vous rendre votre premier lustre, à devenir votre appui, comme il est déjà votre consolation par ses vertus.

M. F., un si beau sujet d'entretien, un sujet si convenable et si conforme à la conjoncture présente, n'est-il pas bien digne de mon ministère et de votre attention? Peut-il ne pas plaire beaucoup à des cœurs français?

La dignité royale est grande par elle-même, et l'onction sacrée, en y mettant le sceau de la Divinité et de la Religion, ajoute à la puissance souveraine un accroissement de splendeur qui intéresse les sujets aussi bien que le monarque. Or, pour nous en faire une matière d'instruction utile, et la développer avec ordre, distinguons-y, M. F., diffé-

rents objets très dignes d'attention et de remarque: je veux dire la divine et céleste origine du sacre de nos rois ; l'esprit et la vertu des augustes cérémonies de cette religieuse consécration ; la solennité et l'importance des engagements que le prince y contracte envers la Religion et la Patrie, pour l'avantage de la nation. D'où nous conclurons que chacun de nous doit y prendre part comme chrétien et comme citoyen, puisqu'en effet les grands intérêts de la Religion, du Trône et de l'Etat sont aussi les nôtres.

Le sacre des rois chrétiens est une religieuse institution, émanée du ciel et de l'exemple de Dieu même, pour sanctifier la puissance souveraine, et la rendre en même temps respectable aux mortels. Ainsi, lorsque le Seigneur a résolu de donner un roi à son peuple : « Je vous enverrai, dit-il à son prophète, un homme de la tribu de Benjamin, et « vous le sacrerez avec l'onction, pour être le chef « de mon peuple. » Veut-il ensuite transférer la couronne de Saül, qu'il réprouve, sur la tête de David, dont il a fait choix pour le remplacer sur le trône, il ordonne encore au prophète Samuel de le sacrer à cet effet. Si David lui-même, par la volonté et l'inspiration de Dieu, transmet le sceptre royal à son fils Salomon, ce jeune prince, par ses ordres, est sacré par le grand-prêtre : *Sadoc sacerdos unxit Salomonem.*

A ces faits édifiants de l'histoire sacrée, la nôtre ajoute, sur la foi d'une ancienne tradition, attestée par le témoignage et la vénération publique de treize siècles, que, par une prédilection de Dieu sur ce royaume, qui devait être un des beaux ornements et des grands appuis de sa sainte religion, le ciel a fait don à la France, par une voie extraordinaire, d'une

liqueur mystérieuse et sanctifiante, destinée à la consécration du grand Clovis, et à celle des héritiers de son trône : c'est donc presque à l'origine de la monarchie que remonte celle du sacre de nos rois, par une destination particulière d'en-haut. C'est par un droit héréditaire à cette faveur céleste, et suivant l'institution même du Seigneur, dès l'ancienne loi, que notre nouveau monarque reçoit en ce jour le sacré caractère des oints du Seigneur, et qu'il est marqué, pour ainsi dire, du sceau de l'élection divine. Et ce qui fait sa gloire, c'est que, comme le pacifique Salomon, son avénement au trône de France a fait cesser les guerres, pacifie l'Europe, fait luire sur nos têtes l'aurore du bonheur et de la prospérité. Il vient au milieu de nous avec l'éminente sagesse de Salomon, avec sa piété et ses vertus. Comme ce grand prince, il mettra sa principale gloire à procurer celle de la religion ; son bonheur, à faire celui de son peuple ; son ambition, à rendre son royaume paisible et florissant.

Grâces au ciel, M. F., nous en avons déjà reçu, dans les prémices de son règne, les gages les plus satisfaisants, et nous en avons des garants assurés dans la bonté naturelle de son cœur, dans la gravité et la sagesse de son caractère, dans la grandeur de son âme perfectionnée dans le creuset du malheur.

O sainte Eglise, qui participez aussi à sa confiance, à sa faveur, à ses bienfaits, recevez vec honneur dans votre sanctuaire ce zélé protecteur que le ciel vous envoie, objet précieux des espérances de la religion et de la patrie! Grand monarque, venez y rendre un pompeux hommage au souverain Dominateur des empires. Que ne devons-nous pas espé-

rer de vous, d'après les sentiments que vous exprimâtes si noblement à l'usurpateur qui osait vous demander l'abdication d'une couronne que vous teniez de Dieu et de vos pères, dans un temps où ce Dieu, dont les desseins sont impénétrables, vous en tenait éloigné! « J'ignore, disiez-vous, les des-« seins de Dieu sur moi et sur mon peuple; mais je « connais les obligations qu'il m'a imposées. Chré-« tien, j'en remplirai les devoirs jusqu'à mon der-« nier soupir; fils de S. Louis, je me respecterai « dans les fers; successeur de François Ier, je sau-« rai dire avec lui: Tout est perdu, hors l'honneur.» Le Seigneur couronne aujourd'hui tant de vertus. Vous aviez toujours conservé la religion et l'honneur; il vous rend le trône qui vous appartenait. Vous allez y être inviolablement attaché par l'onction sainte, par la consécration divine. Vous en connaissez le sens mystérieux, les glorieux rapports, les effets salutaires. Pour nous, M. F., comprenons-en pareillement l'esprit et la vertu; c'est notre intérêt, et le sujet de la seconde réflexion.

L'ONCTION sacrée que le ministre du Seigneur réitère plusieurs fois sur la personne du roi, est une religieuse consécration de la majesté royale, pour la sanctifier, pour en faire, sur la terre, une image respectable de la sainteté de Dieu, comme elle en est une de sa puissance et de sa grandeur. Cette huile sainte, qui a été consacrée elle-même par l'Eglise, et dont la propriété naturelle est d'éclairer, d'adoucir, de fortifier, signifie et annonce au Souverain, la lumière, les grâces spéciales qui lui sont

deur d'âme le poids, les charges, les travaux; pour s'en acquitter avec religion, avec dignité, honneur et succès.

Son couronnement en la présence des représentants de la nation, dont on demande à voix haute le suffrage, est une reconnaissance publique, une ratification solennelle de son élévation sur le trône, par le droit de la naissance. Ce diadème, cette couronne royale dont son front est orné par l'Eglise, est, de la part de Dieu même, la confirmation et la marque glorieuse de la dignité suprême dont il est revêtu dans l'Etat.

Le sceptre d'or que le Pontife met en sa main droite, est tout à la fois la verge de la sévérité, le bâton de commandement du maître, et la houlette du roi, pasteur et conducteur de son peuple. Ce gouvernement pastoral des sujets, par des soins prévoyants, affectueux, vigilants sur eux, comme sur un troupeau chéri, est l'idée touchante que l'Ecriture nous donne des sollicitudes et des devoirs de la souveraineté en la personne de David : *Tu pasces populum meum, et eris dux super Israel.*

La main de justice est encore, en celle du monarque, le symbole de l'une de ses principales obligations, qui est de juger les peuples dans l'équité, par lui-même et par les magistrats dépositaires de son autorité; de défendre le faible de l'oppression et de l'injustice; de conserver l'honneur et les biens, les possessions et les droits des citoyens; de maintenir la police et l'ordre public; de régler les mœurs et de corriger les vices; de venger et de punir les crimes.

Enfin le Pontife, prenant sur l'autel l'épée royale et bénite, la remet dans les mains du roi, de la part de Dieu, pour la défense de l'Etat, afin qu'en la re-

cevant il soit animé pour sa patrie du même zèle que Judas Machabée, lorsque, dans une sainte vision, il lui sembla que le prophète Jérémie lui présentait une épée d'or, en disant : « Prenez, comme un pré-
« sent de Dieu, cette épée sainte, avec laquelle vous
« renverserez les ennemis de son peuple. »

Que toutes ces cérémonies sont frappantes ! qu'elles sont augustes ! qu'elles sont respectables ! Et de combien de bénédictions, de vœux, d'invocations, de prières ferventes, ne sont-elles point accompagnées ! Or, M. F., quelle vénération tout cela ne doit-il pas nous inspirer pour la majeste royale ! Quels honneurs, quels hommages ne lui doit-on point, de quelque état et de quelque rang qu'on puisse être ! Ah ! mes Frères, qui ne serait point frappé d'un sentiment profond de crainte respectueuse pour son souverain, lorsqu'on voit Nathan, tout prophète qu'il était, et la reine même, prosternés l'un et l'autre aux pieds de David, l'oint du Seigneur, qu'ils reconnaissent pour leur seigneur et leur maître, parce qu'il est leur roi ?

Mais si le monarque acquiert, par son sacre, de nouveaux droits sur nos respects, sur nos hommages, l'Etat réciproquement en acquiert sur sa fidélité à remplir les obligations du trône, et les engagements sacrés qu'il contracte alors publiquement envers la religion et la patrie pour l'avantage de la nation. Nous voyons dans l'Histoire-Sainte, que lorsque le grand-prêtre Joïada mit le diadème sur la tête de Joas, dans la cérémonie de son sacre, il mit aussitôt entre ses mains le Livre de la loi, et qu'il fit une double alliance entre le Seigneur, le roi et le peuple, entre le peuple et le roi. Ainsi, M. F., notre auguste monarque fait-il, en ce grand jour, une sorte d'alliance et de traité solennel en-

tre l'Eglise et la nation. On lui présente aussi le Livre de la loi et le saint Evangile : et il jure devant Dieu, au pied de son autel, entre les mains de son pontife, aux yeux des princes et des grands de l'Etat, à la face du ciel et de la terre, de maintenir la Religion, d'honorer l'Eglise, de bien régir l'Etat, de gouverner son peuple dans la justice et la sagesse, de faire observer les lois et de les respecter lui-même, de réformer les abus, de réprimer les désordres, de protéger l'innocence, de rendre, autant qu'il pourra, ses sujets heureux, justes, vertueux ; et ce serment authentique est confirmé par le sceau du sang de la divine victime du sacrifice, et par la sainte communion que reçoit le Prince. Quels garants de ses promesses et de notre bonheur futur, dans un roi qui a dit lui-même que le Dieu à qui il ferait ce serment, « juge et pèse dans la même balance les rois et les nations ! » Pénétré de cette grande vérité, pourrait-il n'être pas fidèle à ses serments ?

Mais, en même temps, la nation ne semble-t-elle point lui promettre, à son tour, par un pacte réciproque, la soumission, l'obéissance, la fidélité, l'attachement, l'assistance et les tributs, qui sont de droit naturel et divin ? Et n'est-ce pas ce que la religion aussi bien que l'ordre et l'intérêt général de la société exige de nous à cet égard ? N'est-il pas dit dans l'Ecriture : « Craignez Dieu, et honorez le roi, qui est son ministre... Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures. Celui qui résiste à l'autorité s'oppose à l'ordre même établi de Dieu, et il s'acquiert une juste condamnation ? (I. Pier. 2.) Soyez donc soumis à la puissance souveraine, ajoute l'Apôtre, non-seulement par politique, par un principe de crainte ou d'intérêt,

mais encore par devoir de conscience et par religion. L'infidélité à son roi et la rebellion sont des crimes de lèse-majesté, dignes tout à la fois de la mort et de la damnation : *Ipsi sibi damnationem acquirunt.* (Rom. 13.)

C'est donc ainsi, M. F., qu'en contemplant des yeux de l'esprit l'auguste spectacle du couronnement et de la consécration de notre Roi, nous y lisons en même temps ses devoirs et les nôtres, ses promesses et nos espérances, les attributs de sa grandeur et les présages de notre félicité : augures flatteurs, qui rappellent à mon esprit le souvenir intéressant d'un roi pieux dont l'Histoire-Sainte nous fait cet éloge si édifiant : « Il monta sur le trône de ses pères, il conserva sa vertu, ses mœurs, sa religion. Il demeura attaché au Seigneur, et il observa ses commandements. C'est pourquoi, dit l'Ecriture, le Seigneur lui-même était avec lui, et il se conduisait avec sagesse dans toutes ses entreprises.» Quel portrait, M. F. ! Est-ce celui d'un Roi de Juda, ou celui du Roi de France? Est-ce le portrait d'Ezéchias, ou celui de..., *le Sauveur de son peuple*, titres aimables, que lui adjugera la postérité aussi bien que la génération présente?

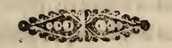
Oui, Français, voilà ce que sera..., voilà ce qu'il fera pour la bonne administration et le vrai bien de l'Etat : c'est un prince sage, un roi éclairé et chrétien, qui établira son gouvernement et sa conduite sur ces grands principes. Il sait ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il doit à la religion, ce qu'il doit à son peuple : il remplira ses devoirs en fils de S. Louis. L'Eglise, la religion, les mœurs ont infiniment perdu pendant ces trop longues années de révolution, de trouble, de tyrannie, d'impiété. Dieu a suscité Louis, il l'a fait homme de sa droite, pour réparer les bré-

ches du sanctuaire, pour restaurer les bonnes mœurs, et faire régner la vertu. Oh! quel bienfait! Un monarque pénétré des principes de la religion, un bon roi, est un grand présent du ciel. Un mauvais prince, un maître capricieux, injuste, violent un roi sans religion, est le scandale et le fléau de l'humanité, la perversion et le malheur de la patrie. En effet, la destinée des peuples, des empires, dépend beaucoup de ceux qui les gouvernent; et leur administration, leurs lois, leur exemple, influent beaucoup sur toute une nation en bien ou en mal. Dans les beaux jours de la sagesse de Salomon, sous une domination douce et pacifique, le peuple de Dieu, à l'imitation du prince, est religieux, tranquille, heureux; et sous le règne suivant, de l'impie Jéroboam, il est schismatique, idolâtre, maudit et réprouvé du Seigneur.

Félicitons-nous donc, M. F., et bénissons la Providence du don précieux qu'elle nous fait d'un roi selon le cœur de Dieu et selon le nôtre. En le contemplant aujourd'hui dans toute la splendeur et la gloire de la majesté royale, redoublons notre amour et nos respects pour sa personne sacrée. Prenons part à la délivrance et à la joie de tant d'innocentes et malheureuses victimes de l'impiété et de la tyrannie, délivrées des chaînes et des cachots; de tant de milliers de prisonniers de guerre, que l'avénement de.... au trône rend à leur patrie, à leur famille, à la vie. Unissons tous nos prières, nos éloges, nos acclamations aux cris de bénédiction et d'allégresse que les heureux témoins de son sacre mêlent au son des trompettes, comme autrefois à celui du royal héritier de la couronne de David. Conjurons le ciel de détourner de ce royaume les châtiments et les fléaux de sa colère, de mettre toute la famille

royale sous la sauvegarde de la Religion et des droits sacrés du trône; d'en conserver surtout l'auguste chef, l'oint du Seigneur, l'homme de sa droite, le père de son peuple. Puisse-t-il apprendre, pour sa consolation et pour la nôtre tout ce que son bon peuple a fait paraître de sensibilité, d'attachement pour son roi. Que cette affection dans ses sujets nous rende encore plus chers à son cœur; et que les malheurs qu'il a éprouvés, les maux que nous a causés son absence, le rendent encore plus précieux à la France. Qu'il rende hommage avec nous aux grandeurs et aux miséricordes du Dieu tout-puissant qui tient en sa main le sort des monarchies et des rois; qu'il marche en sûreté, à l'ombre de sa divine protection, dans les voies de la sainteté et de la gloire, et qu'il règne longtemps sur nous! Tel est dans ce jour mémorable, comme autrefois en Israel, le vœu universel de la nation, le cri général de la France: *Clamavit omnis populus et ait: Vivat Rex!*

Exaucez des vœux si ardents et si justes, ô mon Dieu! que le règne de.... soit heureux et pour lui et pour nous, et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité. Ainsi soit-il.



INSTRUCTIONS

POUR DES CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES.

POUR UN TEMPS DÉSASTREUX DE PLUIE.

Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum. Le Seigneur répandra sa bénédiction sur nous, et notre terre portera son fruit. *Ps.* 84.

Mes chers Paroissiens, malgré mon indignité, Dieu m'a établi médiateur entre lui et vous, pour lui porter vos vœux et vos besoins, pour attirer sur vous ses miséricordes et ses bénédictions; et c'est cette sublime fonction que j'exerce dans ce moment à l'autel. La victime que j'y offre en votre nom, est bien capable d'apaiser la colère divine : c'est Jésus-Christ notre Sauveur et notre Dieu. Mêlons donc nos larmes, mais les larmes d'une sincère pénitence, avec le Sang de Jésus-Christ. Unissons et nos prières et nos cris avec ceux de ce divin Médiateur, et nous serons exaucés. Que venez-vous demander à Dieu ? Qu'il fasse cesser la pluie et les orages, qui perdront tout, s'ils continuent. Il n'est pas nécessaire que je vous expose les dangers dont nous sommes menacés; hélas! vous n'en être déjà que trop alarmés, Nous avons la plus belle espérance d'une riche récolte; jamais la terre ne fut plus couverte de biens : ainsi Dieu nous montre-t-il sa puissance et sa bonté; mais il n'a qu'à le vouloir, et toutes ces belles espérances s'évanouiront! et tout sera perdu! et nous serons livrés à la famine! Notre vie est entre ses

mains. Reconnaissons-le, M. F., et soyons bien convaincus que nous ne méritons que les fléaux de sa justice. Mais il est un bon père ; un cri de notre cœur le désarmera. Convertissons-nous à lui ; et, sur-le-champ, il nous rendra ses miséricordes ; et le temps le plus calme succédera aux plus affreuses tempêtes.

Il n'est personne de vous qui ne le désire ardemment. Eh bien ! voilà le moyen infaillible d'obtenir l'accomplissement de nos vœux.

D'abord, il faut la foi. Ne croyez donc pas que la mauvaise saison qui nous alarme, ne soit qu'un effet naturel : c'est Dieu qui tient les nuées dans ses mains, qui les dissipe ou les fait fondre sur la terre à son gré ; et c'est sa justice ou sa miséricorde qui ouvre ou ferme sa main. Il est Dieu : il punit quand on se révolte contre lui. Ah ! M. F., avouons-le, nous ne l'avons que trop irrité par nos crimes. Voulons-nous qu'il nous fasse miséricorde et qu'il répande ses bénédictions sur notre terre ? revenons à lui et corrigeons nos mœurs.

Or, voici les crimes qui attirent sa colère sur les biens de la terre.

La profanation des fêtes et des dimanches.... Assistez régulièrement, et avec beaucoup de piété, à la Messe de paroisse et aux vêpres. Il en est quelques-uns parmi vous qui n'y assistent presque jamais. On travaille, on voyage, on se livre à ses plaisirs en ces saints jours. De là la colère du Seigneur : il a menacé de frapper de ses fléaux les biens de la terre, quand on ne sanctifierait pas les jours qu'il s'est réservés. Que serait-ce de les profaner par le libertinage, en courant aux apports, en passant au cabaret, ou au jeu, le temps des saints offices ! et voilà le crime de plusieurs d'entre vous,

Je vous l'ai dit bien souvent : les propos indécents qu'on se permet dans le temps des récoltes, sont un de ces crimes qui provoquent le plus la colère divine sur les biens de la terre. Prenez donc aujourd'hui la ferme résolution de ne plus tenir ces propos déshonnêtes, et de reprendre charitablement ceux qui oseraient les profaner en votre présence, les faisant rougir de leur impudicité, de leur audace, de leur ingratitude envers le Ciel.

Que ceux d'entre vous qui n'ont pas fait leurs Pâques, ne sortent point de l'église sans avoir pris la ferme résolution de s'approcher sans délai du saint tribunal de la Pénitence, pour se préparer à les fairo au plus tôt, et à rentrer en grâce avec leur Dieu.

Enfin, que ceux qui les ont faites, ne s'en tiennent pas là. Que les hommes montrent donc qu'ils ont une âme aussi bien que les femmes : les sacrements et les grâces du Sauveur sont aussi bien pour eux que pour elles; ils doivent donc y recourir fréquemment comme elles.

Oui, M. F., convertissons-nous tous à Dieu, comme les Ninivites, et Dieu nous pardonnera, comme à ce peuple pénitent; et il fera cesser ce terrible fléau dont il nous menace. Ayons tous entre nous une sainte émulation, à qui servira mieux le Seigneur, à qui sera plus fidèle à ses commandements. Que les principaux de la paroisse donnent le bon exemple; que les pères et mères veillent plus que jamais sur leurs enfants; que les personnes du sexe se distinguent par la décence et la modestie; que chacun accomplisse ses devoirs de son mieux : et Dieu nous fera miséricorde; il répandra sur nous ses bénédictions, et la terre rapportera heureusement tous les fruits dont il l'a embellie : *Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum.*

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE CLOCHE.

Laudate Dominum in cymbalis benè sonantibus. Louez le Seigneur avec les instruments sonores. *Ps.* 150.

Voila ce que disait David dans son enthousiasme pour le culte du Seigneur ; et voilà ce que nous dirons nous-mêmes, M. F., dans la sainte cérémonie qui nous rassemble.

C'est au nom de l'Eglise que nous acceptons l'offrande que vous lui faites aujourd'hui, et c'est en son nom encore que nous allons adresser nos prières au Ciel, pour que votre pieuse libéralité reçoive sa récompense. Il est édifiant, il est consolant pour les amis de la Religion, de voir votre paroisse donner ainsi l'exemple du zèle, et se prêter de si bonne grâce à réparer les ruines de la maison de Dieu. Puisse cet exemple piquer d'émulation vos voisins, et les animer aussi à pourvoir, par des sacrifices volontaires, à ce qu'exige la décence du culte divin ! Toutefois pour que cette cloche puisse servir à des usages religieux, il faut qu'auparavant elle soit consacrée par les prières de l'Eglise, et marquée du signe adorable qui met les démons en fuite ; il faut qu'elle participe, autant qu'elle en est capable, à la sainteté du Pasteur dont elle est comme la voix. Il faut que le son qu'elle rend, mérite d'être entendu des fidèles avec une sorte de respect, et qu'en frappant leurs oreilles il rappelle à leur esprit qu'ils ont un devoir à remplir, une bonne œuvre à pratiquer, un acte de religion à faire. Enfin, il faut que, principalement destinée à donner le signal de la réunion des fidèles dans le saint lieu, elle figure

et représente de quelque manière les dispositions qu'ils doivent y apporter et les grâces qu'ils peuvent y obtenir.

Or, que fait l'Eglise pour demander à Dieu, non pas que la cloche, mais que lui-même, à l'occasion de la cloche, veuille bien produire, pour l'utilité spirituelle et temporelle de ses enfants, de si salutaires effets?

Rendez-vous attentifs, je vais vous l'apprendre. Cette cérémonie se faisant rarement, il est nécessaire de vous expliquer ce qui s'y pratique, dans quel esprit vous y devez assister, quelle part vous y devez prendre, et ce que chacun de vous devra faire pour mériter et obtenir les grâces que l'Eglise, par le moyen de cette cloche, promet à votre paroisse.

On commence par réciter des psaumes choisis pour implorer la miséricorde de Dieu et sa protection. On bénit de l'eau, et avec cette eau bénite on lave entièrement la cloche en dedans et en dehors; on y trace plusieurs fois le signe de la croix; on y fait sept onctions en dehors avec l'huile des infirmes, et quatre en dedans avec le saint chrême; on brûle de l'encens et des parfums sous la cloche. Tout cela est accompagné de prières analogues, et l'on termine par le chant de l'évangile où il est dit qu'au dernier jour, au son de la trompette, Dieu appellera tous les hommes à son jugement.

Chacune de ces cérémonies, interprétées selon l'esprit de l'Eglise, est d'une instruction bien solide pour chaque fidèle, et doit réveiller dans nos âmes les sentiments de la plus tendre piété.

N'est-ce pas d'abord une chose surprenante, que

l'Eglise emploie tant de cérémonies saintes pour bénir une créature insensible? Et en le voyant, en nous le rappelant, pouvons-nous méconnaître l'obligation où nous sommes de faire toute espèce d'efforts pour nous conserver ou nous rétablir dans la sainteté de notre baptême? Les psaumes qui se récitent sont choisis pour demander à Dieu miséricorde et protection; c'est qu'en effet de Dieu, et de Dieu seul vient tout don parfait, les biens du temps et ceux de l'éternité; et que le moyen le plus sûr d'obtenir ses grâces, est de nous en reconnaître indignes à cause de nos péchés. On lave la cloche en dedans et en dehors, pour nous marquer la pureté intérieure et la nécessité du bon exemple; si bien que Dieu ne voie dans notre cœur rien qui blesse la sainteté de ses regards; et le prochain, rien dans notre conduite qui ne l'édifie et ne le porte à la vertu. On fait sur la cloche plusieurs onctions tant en dehors qu'en dedans, et chacune en traçant le signe de la croix et en récitant une formule de prière. L'onction est le symbole de la grâce qui adoucit ce que les préceptes de J. C. peuvent avoir d'austère, en même temps qu'elle nous fortifie contre la violence de nos passions, contre les tentations du démon et les scandales du monde; la croix est la source d'où découlent toutes les grâces; et la prière est un moyen nécessaire pour les obtenir. Les sept croix qui se tracent en dehors signifient que, loin de rougir de sa religion, un chrétien doit porter sensiblement J. C. dans toute sa personne, de manière qu'à la modestie de son maintien, à la décence de sa mise, à la sagesse de ses discours, à la tempérance de ses repas, à sa patience dans les peines, à sa douceur dans les injures, on le reconnaisse pour le disciple du plus saint des maîtres. Quant aux

croix qui se tracent dans l'intérieur de la cloche, elles me semblent signifier qu'il ne suffit pas au chrétien de porter dans son corps la mortification du Sauveur, ce à quoi l'obligent souvent malgré lui la pauvreté, l'assujettissement au travail, les infirmités; mais qu'il doit avoir J. C. dans le cœur, être tout rempli de son esprit, de sa charité, de son humilité, de sa douceur. L'encens et les parfums qu'on brûle sous la cloche sont le symbole de nos prières qui, quand elles partent d'un cœur embrasé par la charité, s'élèvent vers le trône de Dieu comme un parfum d'une agréable odeur. On peut dire encore que par là sont signifiées les consolations ineffables que répand l'Esprit-Saint dans l'âme de ceux qui l'écoutent avec docilité et qui lui répondent avec fidélité. Enfin on chante l'Evangile, et c'est pour vous dire que le son de la cloche doit vous en rappeler sans cesse la pratique, et vous avertir de vous tenir toujours prêts à paraître au terrible jugement du Seigneur.

Voilà, M. F., ce qu'un esprit de foi doit vous découvrir dans une cérémonie si édifiante. N'en faites pas un vain spectacle : qu'elle serve à réveiller votre piété. Peut-être ne la verrez-vous qu'une fois dans votre vie; mais le bien que nous nous en promettons, peut, si vous le voulez, se renouveler chaque jour, et même plusieurs fois le jour.

Rappelez-vous qu'en bénissant votre cloche, l'Eglise demande, non-seulement qu'elle éloigne de cette paroisse les fléaux temporels, comme les orages, les grêles, les tempêtes; mais qu'elle réveille en vous les idées de religion, les sentiments de piété, l'amour de vos devoirs. Elle vous donnera, le matin, le signal du travail; obéissez à ce signal, non par nécessité, mais par conscience; acceptez

votre tâche dans un esprit de soumission et de pénitence; demandez à Dieu qu'il la bénisse, qu'il vous donne de la fournir avec patience, et de manière à ne point profaner par des murmures, par des jurements, des imprécations, des discours déshonnêtes, ce qui doit servir d'expiation à vos fautes.

Elle indiquera, vers le milieu du jour, les moments du relâche et du repas; prenez votre nourriture avec action de grâces, et demandez à Dieu qu'en réparant vos forces vous vous trouviez en état de le mieux servir.

Elle vous rappellera, le soir, au sein de vos familles; rentrez-y avec un esprit de paix, bénissant Dieu du repos qu'il vous accorde, et lui demandant d'avoir part un jour à son repos éternel; et le matin, le soir et à midi, faites-vous un devoir de réciter l'*Angelus* pour honorer avec toute l'Eglise le grand mystère de la charité de Dieu, le mystère du Verbe fait chair.

Votre cloche sonnera les jours de dimanches et de fêtes, pour vous appeler au service divin. Ah! combien il est à désirer qu'elle ne vous surprenne jamais dans ces cabarets où il est si rare que des motifs honnêtes vous conduisent! Que du moins elle vous en tire toujours, et au premier coup entrez dans les dispositions de recueillement, d'humilité, de foi, avec lesquels vous devez venir adorer Dieu dans son temple.

Elle sonnera, les jours ordinaires, pour annoncer le saint sacrifice de la Messe. Lors même que vous ne pourrez pas y assister, unissez-vous d'intention et au prêtre qui l'offre, et à la victime qui est offerte, pour participer aux prières de l'un et aux mérites de l'autre.

Elle sonnera pour recommander à vos prières un malade à qui l'on porte le saint Viatique, ou l'âme d'un de vos frères que Dieu aura citée à son tribunal : remplissez ce devoir de charité; pensez à vous-mêmes, et demandez à Dieu qu'il vous préserve de la mauvaise mort, de la mort dans le péché.

En un mot, que la cloche ne sonne pas sans réveiller en vous quelque sentiment de religion ; que, placée dans un lieu élevé, elle soit pour vous la voix du Ciel, elle vous détache de la terre, elle vous fasse porter tous vos désirs, toutes vos espérances, toutes vos affections en haut, et jusqu'à ce sanctuaire admirable où Dieu glorifie ses Saints et où il est glorifié par eux.

Enfin, vous remarquerez encore qu'on donne à la cloche que l'on bénit un parrain et une marraine ; et pour cela on choisit les personnages les plus respectables dans une paroisse. Ce parrain et cette marraine sont comme les répondants intermédiaires du pasteur et des brebis.

Eh! M. F., qui pouviez-vous mieux choisir? où auriez-vous trouvé un assemblage plus merveilleux de religion et de piété, de bienfaisance et de charité, unies à une naissance plus distinguée? Ah! il me semble voir se renouveler en eux cet ancien prodige de David, où la miséricorde et la vérité sont venues à la rencontre l'une de l'autre, où la justice et la paix se sont unies fidèlement : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Qu'à leur exemple, le même esprit anime toujours le pasteur et le troupeau; que de tous les cœurs il ne fasse qu'un seul cœur dans un même bercail : bonté, zèle, sainteté dans le pasteur; amitié, soumission, fidélité dans les brebis; et nous

louerons unanimement le Seigneur avec les instruments sonores de son culte : *Laudate Dominum in cymbalis benè sonantibus. Amen.*

POUR LA VISITE ÉPISCOPALE.

DISCOURS

A Monseigneur l'Evêque, venant faire la visite de la paroisse et y donner la confirmation.

Monseigneur,

La charité de Dieu, son amour pour cette paroisse éclate aujourd'hui d'une manière bien sensible. Dans la plénitude des temps, ce Dieu des miséricordes envoya sur la terre son Fils bien-aimé. Aujourd'hui, Monseigneur, il vous envoie parmi nous, vous, le dispensateur de ses mystères, le fidèle imitateur de Jésus-Christ, l'évêque de nos âmes, afin que nous recevions par votre ministère *cette vie divine, et que nous l'ayons avec plus d'abondance.*

Venez donc, prince des pasteurs, pasteur selon le cœur de Dieu, venez chercher les brebis perdues de cette portion chérie de votre immense troupeau. Ramenez celles qui se sont égarées, relevez celles qui sont tombées, guérissez celles qui sont malades, fortifiez celles qui sont faibles, conservez celles qui sont fortes et fidèles.

Au grand jour de la Pentecôte, le Seigneur Jésus envoya sur la terre son divin Esprit, qui la créa de nouveau, et en renouvela la face; de même, dans cet heureux jour, par cet auguste caractère dont il vous a revêtu, par cette puissance divine qu'il vous

a communiquée, faites descendre cet Esprit saint sur cette paroisse, et elle sera merveilleusement renouvelée.

Nous recevons Votre Grandeur comme l'ange de Dieu ; et nous nous écrions de toute la plénitude de notre cœur : Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur : *Benedictus qui venit in nomine Domini !*

AUTRE POUR LA VISITE ÉPISCOPALE.

MONSEIGNEUR,

IL n'est pas moins flatteur qu'honorable pour mon ministère, d'être chargé, en ce jour solennel, de présenter à Votre Grandeur l'hommage et les vœux de cette paroisse, de ce canton, de cette portion choisie du troupeau fidèle, que vous venez honorer de votre présence et de votre visite épiscopale, et sur laquelle vous allez faire descendre l'Esprit saint, l'Esprit de sagesse et de piété. Dans le transport de notre joie, tous les cœurs viennent s'offrir à vous ; et le tribut de vénération que nous nous empressons de vous rendre, n'est encore qu'une faible expression de notre zèle.

Quelle satisfaction pour cette Eglise de recevoir aujourd'hui son père, son évêque, au milieu des acclamations et des bénédictions publiques ; un évêque tel que saint Paul le demandait dans la ferveur même de la primitive Eglise, exempt de toute tache et irrépréhensible dans toute sa vie : *Episcopum irreprehensibilem;* orné des vertus et des grâces de la sagesse : *ornatum;* modeste, affable, plein de douceur et de modération dans la gran

deur : *modestum;* ennemi des contestations et du trouble, vrai ange de paix et de réconciliation : *non litigiosum;* désintéressé, bienfaisant, généreux pour l'Eglise et pour les pauvres : *non turpis lucri cupidum;* plein de la science des Ecritures et de l'onction de la divine parole dans ses instructions pastorales : *amplectentem eum, qui secundùm doctrinam est, fidelem sermonem;* uniquement occupé du soin de sanctifier son peuple, et de perfectionner son clergé, leur donnant lui-même en toute occasion l'exemple d'un zèle édifiant et d'une piété éclatante : *in omnibus exemplum bonorum operum.*

C'est, Monseigneur, cet esprit de piété et de zèle pour le culte de Dieu qui vous conduit dans ce saint temple, où votre présence nous offre le modèle de toutes les vertus que vous venez nous recommander. Il est beau de donner des lois, quand on est soi-même une règle vivante ; et il est doux de les recevoir, quand elles sont dictées par la bonté et par la sagesse. Vos paroles seront donc pour nous des oracles ; et notre vénération, notre confiance, vous répondent d'avance de notre soumission. Heureux si nous pouvons nous flatter d'obtenir votre approbation, et d'avoir part à votre estime, autant que nous sommes jaloux de la mériter !

Grâce à la divine miséricorde, nous osons espérer, Monseigneur, que la visite de cette église vous donnera quelque consolation. Vous y trouverez la paix et l'union, l'honneur et la vertu, l'amour de l'ordre et du devoir, la sainteté du culte et le zèle de la religion; un temple décoré et décent; un clergé digne d'éloges par sa régularité, par ses talents, par son travail; des administrateurs remplis de zèle et d'intelligence; un peuple qui vous chérit et qui vous honore ; un pasteur reconnais-

sant qui fait gloire de donner à son troupeau l'exemple de la soumission et de l'attachement respectueux que nous vous devons par tant de titres.

Puissent, Monseigneur, ces vifs sentiments d'amour et de reconnaissance nous mériter toujours l'honneur de votre bienveillance et de votre protection! Puisse le ciel exaucer nos vœux pour vous, et prolonger, au gré de nos désirs, votre règne et vos années, pour la gloire de Dieu et pour notre bonheur!

EXHORTATION A UN PRÊTRE CURÉ,

AVANT LE SAINT VIATIQUE.

Voici, mon cher Confrère, votre Rédempteur, votre Dieu qui vient vous visiter dans sa miséricorde, et vous consoler dans vos souffrances; qui vient se donner à vous comme un gage de la vie éternelle et de l'immortalité future. Si sa présence adorable fut autrefois si efficace pour guérir les malades, et pour tirer les morts mêmes du tombeau, quelle doit être votre consolation, votre espérance, dans ces moments heureux! Après s'être tant de fois immolé entre vos mains, sur l'autel, il va s'immoler encore en vous et pour vous-même. Que son exemple vous inspire donc pareillement un esprit de sacrifice; et que sa grâce vous remplisse de force, de soumission, de courage, de confiance et d'amour.

Souvenez-vous, mon cher Confrère, qu'en cette conjoncture l'Eglise attend de ses ministres des sentiments encore plus chrétiens, plus élevés, que des simples fidèles. Elle vous demande, en particulier, un témoignage public de cette foi pure et sin-

cère dont vous avez toujours fait profession, et dont vous allez prendre Dieu même à témoin, en présence du très saint Sacrement, en récitant avec nous le symbole des Apôtres, au moins d'intention, d'esprit et de cœur.

Credo in Deum, etc.

Veni, Domine Jesu. Apoc. 22.

APRÈS LE SAINT VIATIQUE.

Je vous laisse, mon cher Confrère, avec votre Sauveur, votre Dieu, le Dieu consolateur des infirmes, le Dieu de paix et de toute bénédiction. Que l'onction de sa présence et de sa grâce adoucisse vos souffrances, et les sanctifie, pour les rendre méritoires à ses yeux. Soutenez, par votre soumission et votre persévérance, les exemples édifiants de piété, de vertu et de zèle que vous avez jusqu'ici donnés à votre paroisse. Tous vos paroissiens s'unissent pour demander au Seigneur de prolonger vos jours, pour servir encore à sa gloire et à leur sanctification. Si cependant il avait d'autres desseins, adorons sa volonté avec résignation, et jetons-nous avec confiance dans le sein de sa miséricorde. Nous avons dû vivre en saints, en apôtres; souffrons et mourons, s'il le faut, en martyrs. Que la grâce et la paix du Seigneur demeurent avec vous: *Pax et gratia Domini nostri Jesu Christi cum spiritu tuo. Amen.*

AU MÊME,

AVANT L'EXTRÊME-ONCTION.

Mon cher Confrère, l'Eglise, cette mère compatissante qui souffre dans ses membres, qui s'intéresse au salut de ses enfants, et spécialement à la sanctification de ses ministres, vient vous donner une nouvelle marque de son zèle pour vous, en vous conférant, par notre ministère, un dernier sacrement de miséricorde et de consolation, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour fortifier les malades, pour adoucir leurs maux, pour sanctifier leurs souffrances, pour les soutenir dans leurs derniers combats, pour consacrer leur sacrifice, pour purifier leurs sens, et détruire en eux les restes du péché. Entrez donc dans l'esprit de la Religion, et renouvelez en ce moment toute la ferveur et la vivacité de votre foi. Unissez vos sentiments aux prières de l'Eglise, et vos dispositions à la vertu du sacrement. Que les soupirs de la pénitence, que le cri de la douleur et de l'amour, s'élèvent du fond de votre cœur jusqu'au trône de Dieu, tandis que nous vous appliquerons, avec l'onction sacrée, l'efficacité du sang de Jésus-Christ et le dernier sceau de ses disciples. Il faut que la Religion achève par là de sanctifier son Ministre, et que le feu de la charité, même en consumant la victime, la dispose à renaître pour l'immortalité : *Coarctor.... desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* (Phil. 1.)

APRÈS L'EXTRÊME-ONCTION,

EN LUI PRÉSENTANT LE CRUCIFIX.

Voici la croix du Seigneur : fuyez et tremblez, ennemi de mon salut. Pour vous, mon cher Confrère, soyez rempli d'une douce espérance à la vue de votre Sauveur et au souvenir de ses miséricordes, dont vous venez de recevoir encore un gage si consolant. Adorez avec confiance ce Dieu souffrant et mourant pour votre amour. Jetez-vous dans ses bras, et unissez-vous à lui comme une victime d'obéissance à la volonté du Père céleste, comme une victime de pénitence pour la réparation de sa gloire, et pour l'expiation du péché.

Dans la part sincère que nous prenons tous à votre état, qui nous attriste, et dans le souvenir édifiant des exemples de zèle et de régularité que vous nous avez donnés tant de fois, nous prions avec un reste d'espérance le Seigneur Dieu des miséricordes, de vous rendre encore aux désirs de son Eglise, ou d'accorder à votre persévérance, à vos travaux, à vos vertus, la couronne de justice qu'il réserve à ses fidèles serviteurs : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex.* (2 Tim. 4.) Ainsi soit-il.

AUX FUNÉRAILLES D'UN CURÉ.

Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno. Tout le peuple le pleura amèrement. *I. Mach.*, 9.

Quel triste ministère je viens exercer aujourd'hui au milieu de vous, M. F.! Qu'il est pénible et douloureux à un cœur sensible, de rendre le dernier devoir à un confrère si chéri, si respectable, et notre modèle à tous! Je ferais injure à vos cœurs, si j'essayais d'y exciter des regrets. Paroisse désolée, vous avez perdu un bon Pasteur qui s'était dévoué tout entier à votre salut, et qui vous a prêché plus encore par ses exemples que par ses paroles. Il me semble que sa bouche inanimée s'ouvre encore pour nous dire : J'ai tâché de servir Dieu, de l'honorer comme il le mérite, et d'apprendre au troupeau confié à mes soins, à le servir et à l'honorer : *Scitis... qualiter vobiscum fuerim, serviens Domino;... non cessavi cum lacrymis monens unumquemque vestrûm.* (Act. 20.)

Quel ministre, en effet, plus zélé et plus soutenu! Avec quel soin il veillait sur son troupeau! Avec quelle sollicitude il en prévenait les égarements! Avec quelle douceur et quels ménagements il ramenait ceux qui s'en écartaient! Quelle vigilance! Que d'attentions pour les malades! Que d'aumônes, que de secours il a portés à l'indigence! secours souvent cachés, il est vrai, mais qui font autant l'éloge de sa modestie que de sa charité!

Quelle pureté de mœurs! quelle exactitude à ses devoirs! quelle affection pour ses confrères, dont il fut toujours l'exemple, et sera à jamais le modèle!

Ce caractère de sagesse, de bonté et d'affabilité, qui faisait les délices de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître, et lui gagnait tous les cœurs ; cet amour pour la Religion, cette tendresse pour l'Eglise, cette délicatesse de conscience : voilà les exemples qu'il nous laisse, dont nous devons toujours conserver le souvenir, et qu'il faut nous efforcer d'imiter.

Quelle tendre piété dans ses fonctions ! Avec quel respect se prosternait-il devant l'autel du Dieu vivant ! avec quelle ferveur il y adressait ses vœux et ses prières ! vous en fûtes, M. F., toujours l'objet. La mort, en vous l'enlevant, vous enlève donc un tendre père, un bon Pasteur. Ah ! ne l'oubliez jamais ; et que sa mémoire soit toujours en honneur et en vénération parmi vous.

La dernière consolation qu'il attend de votre piété, et qu'il sollicite par notre ministère, est que vous vous unissiez à nos vœux, pour prier le Dieu des miséricordes de ne pas retarder son bonheur. Oui, mon Dieu, que nos prières pénètrent jusqu'au trône de votre grâce, pour lui obtenir miséricorde. Ecoutez, Seigneur, les regrets de cette Eglise, les accents plaintifs de tant de brebis désolées qui élèvent vers vous leurs voix et vous demandent le salut de leur Pasteur chéri. Récompensez ses bonnes œuvres, couronnez ses vertus dans l'éternité bienheureuse.

C'est là, M. F., le terme de l'espérance et l'objet des vœux du chrétien. Ah! pensons-y, et ne perdons jamais de vue cette importante vérité. Ce cercueil, où est renfermé actuellement votre Pasteur, nous le crie : *Le temps est court ; la figure de ce monde passe* comme un éclair qui brille un moment et s'évanouit. Cette vie n'est qu'un passage et une espèce de *pèle-*

rinage, suivant l'expression de l'Ecriture. La terre est notre exil, et le ciel notre patrie. Nous sommes donc des voyageurs dans ce monde : or, un voyageur prudent peut bien quelquefois amuser ses yeux dans un pays étranger où il passe; mais il n'y attache point son cœur, il ne pense point à y faire un établissement durable et permanent. Il ne perd point de vue son terme et sa patrie; il prend toutes les mesures, tous les moyens nécessaires pour y arriver sûrement et promptement.

Travaillons donc, M. F., et travaillons efficacement à parvenir au ciel, où nous tendons. Hâtons-nous d'avancer dans la carrière du salut, *et marchons tandis que nous avons la lumière; parce qu'une nuit viendra, dans laquelle nous ne pourrons plus marcher ni faire le bien. Veillons* et prenons garde de nous laisser surprendre. Préparons-nous, ou plutôt *soyons toujours prêts, parce que nous ne savons*, dit Jésus-Christ, *ni le jour, ni le moment marqué* pour notre terme.

Le vrai sage est celui qui, comme les vierges prudentes de l'Evangile, marche toujours, la lampe ardente à la main, parmi les ténèbres de cette vie mortelle. Il ne s'égarera point dans ses voies; et le flambeau de la foi, la lumière de la grâce, l'éclat des bonnes œuvres le conduiront heureusement à la félicité éternelle.

M. F., vous venez d'éprouver par votre expérience, qu'un bon Pasteur est le bienfait le plus signalé de la miséricorde de Dieu sur son peuple. (Aurait-il, Seigneur, épuisé le trésor de vos faveurs à cet égard?) Ah! Paroisse affligée, redoublez vos prières, et soutenez nos vœux par la ferveur des vôtres, pour conjurer le ciel qu'il daigne vous accorder un Pasteur selon son cœur, dont les lumières,

la piété, le zèle et les talents continuent l'ouvrage de votre sanctification, perpétuent dans le ministère l'esprit pastoral, dans le troupeau l'exemple et l'instruction, et soulagent le sentiment douloureux de notre perte.

Ainsi soit-il.

A LA MORT

DE L'ÉVÊQUE DU DIOCÈSE.

Omnis autem multitudo videns occubuisse Aaron, flevit super eo per cunctas familias suas. Tout le peuple voyant qu'Aaron était mort, le pleura dans toutes les familles. *Nombr.*, 20.

Qui de nous, M. F., pourrait ne point pleurer le vénérable Prélat que Dieu nous avait donné dans sa miséricorde, et qu'il vient de nous enlever, pour notre punition peut-être? Rappelez-vous avec quelle piété, avec quel zèle, avec quelle charité il vint au milieu de vous dans cette église, vous donner, avec le sacrement de Confirmation, les dons de l'Esprit-Saint; vous instruire de vos devoirs, et vous porter, par son exemple, à les accomplir fidèlement. Hélas! il vient de succomber sous le poids des travaux et des années; mais c'est sans doute pour aller jouir du fruit de ses vertus.

Dans l'intime persuasion où je suis du salut d'un Prélat si vertueux, j'aime à me le représenter devant le trône de Dieu, tel que ce grand-prêtre que Judas Machabée vit en songe au pied de l'Eternel, et que l'Histoire-Sainte nous dépeint comme un pontife vraiment pieux et agréable aux yeux du Seigneur; doué, dans son caractère, d'un fonds admirable de bonté, de douceur; orné, dans sa personne, de

la décence et des grâces de la modestie ; plein de sens et de dignité dans ses discours ; sage et réglé dans ses mœurs, dans sa conduite ; exercé, depuis sa jeunesse, dans la pratique et l'amour des vertus; reçu enfin dans le sein de Dieu, et, après sa mort même, priant encore pour son peuple.

Cependant, comme il faut être pur pour entrer au ciel, et que Moïse même, ce grand serviteur de Dieu, ce favori du Tout-Puissant, n'a point été exempt de toute faute dans son ministère, et de quelque peine temporelle à sa mort, ce qui fait trembler pour les plus justes, offrons pour lui le saint Sacrifice : mêlons nos larmes au sang de la victime sacrée, et invoquons la divine miséricorde sur notre Pontife, par les mérites de Jésus-Christ le Grand-Prêtre éternel, afin que la vertu efficace de son sacrifice, unie à la prière ardente de l'Eglise, achève de purifier son Ministre, et qu'il repose en paix, à l'ombre du sanctuaire, jusqu'au grand jour de la résurrection et de l'immortalité.

Ainsi soit-il.

POUR LE SACRE D'UN NOUVEL ÉVÊQUE.

Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei. Le Saint-Esprit a établi les Evêques pour gouverner l'Eglise de Dieu. *Act.*, 20.

Rendons grâces, M. F., aux soins aimables d'une Providence attentive et bienfaisante, qui veille aux intérêts de ce diocèse, qui veut bien consoler notre douleur et réparer nos pertes, en nous accordant un nouveau Pontife selon le cœur de

Dieu et selon le nôtre. Oui, nos vœux vont être remplis, et l'on nous annonce, en ce jour, l'auguste cérémonie où notre évêque élu va recevoir l'onction épiscopale et la splendeur des ornements pontificaux.

Comprenez-vous bien, M. F., tout l'esprit de cette onction sainte et la grandeur du caractère sacré de vos évêques ? Sentez-vous ce qu'ils sont dans l'ordre hiérarchique, et ce que vous devez à l'éminence de leur dignité ? N'est-ce pas à moi de vous en instruire, et de vous apprendre à honorer, dans leur personne, la majesté de la Religion et la puissance de l'Eglise ? Sachez donc que l'excellence et la prérogative de leur consécration sont bien supérieures à celle du sacerdoce de Melchisédech et d'Aaron ; que les évêques sont les principaux ministres de Jésus-Christ, le Grand-Prêtre éternel ; ses ambassadeurs auprès des nations et des rois, les successeurs de ses apôtres, les princes de son Eglise, les anges tutélaires de son peuple, les docteurs de sa loi, les organes du Saint-Esprit et les juges de la foi ; en un mot, les premiers pasteurs du troupeau fidèle, en qui résident la plénitude et l'intégrité du sacrement de l'Ordre, la source de la communication et de la perpétuité du sacerdoce, une éminente distinction dans la hiérarchie de l'Eglise, la supériorité de la juridiction et de la puissance spirituelle. C'est donc à vous et à moi de rendre à la prééminence et à la sainteté de leur ministère, un religieux tribut d'hommages, de vénération, de révérence, de soumission, d'attachement et d'amour filial.

Ah ! M. F., il y a une relation intime, des liens d'union bien forts et bien étroits, entre l'évêque et son clergé, entre le pasteur et son troupeau, entre

le père et ses enfants. Il est donc tout à la fois de notre religion et de notre intérêt, de prendre part à la sanctification et à la décoration du Pontife intéressant que le ciel nous donne dans sa miséricorde. Puisse l'Auteur de tous les biens le combler de ses dons les plus précieux et de ses grâces les plus abondantes ! Joignons, dans cette vue, nos prières à sa ferveur; demandons à Dieu, par les mérites du Prince des pasteurs, Jésus-Christ, qu'il donne à son nouveau Ministre un esprit de zèle, un esprit de conseil, un esprit de force, un esprit de sagesse, un esprit de sainteté, qui en fasse l'ornement de la Religion, le soutien de l'Eglise, la règle du clergé, l'exemple du troupeau, afin qu'il nous conduise au ciel, et qu'il soit lui-même un jour notre couronne dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

A LA MORT DU PAPE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.
Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. *Saint Matth.*, 16.

Vous savez, M. F., que la chaire de S. Pierre est le centre de l'unité catholique, auquel toute Eglise particulière doit se rapporter, auquel tout vrai fidèle doit être singulièrement attaché. Vous savez que les souverains Pontifes de Rome sont les Vicaires de Jésus-Christ en terre, les dépositaires de son autorité, les chefs, les pasteurs, les pères spirituels de la Religion chrétienne.

Il doit y avoir entre eux et nous, comme entre un père et des enfants, une intime union de cœur et d'esprit; une adhésion unanime dans la foi et dans

la doctrine orthodoxe ; une correspondance de discipline, de législation ; une relation suivie de vigilance de leur part, et de vénération, d'obéissance, de la nôtre ; une communion sainte de vertus, de bonnes œuvres, de prières réciproques ; en un mot, un heureux accord d'affection paternelle qui les intéresse à notre salut ; et d'amour filial, d'attachement religieux, qui nous intéresse aussi nous-mêmes à leur exaltation, à leur gloire, à leur conservation, et enfin à leur perte, qui rejaillit sur toute l'Eglise.

C'est par des considérations si légitimes, que cette Eglise sainte nous prescrit aujourd'hui des prières publiques pour son auguste chef..., que le Seigneur vient de lui enlever. Formé dès sa tendre jeunesse aux grandes vertus du christianisme et du sacerdoce ; distingué par un mérite personnel, par sa science, ses talents, ses emplois ; honoré de la pourpre romaine, et élevé, par une espèce de miracle, sur la chaire de S. Pierre, dans les temps les plus difficiles.... et toujours digne vicaire de Jésus-Christ, il a su, comme son divin Maître, souffrir pour son saint Nom avec une constance plus qu'humaine, et donner à l'univers l'exemple de toutes les vertus, se concilier même l'admiration des ennemis de l'Eglise. Enfin, après tant de maux endurés pour l'Eglise, le Seigneur vient de l'appeler à lui pour couronner ses vertus, et le placer sur un autre trône qui ne pourra pas lui être enlevé.

Mais, s'il lui restait encore à expier quelque tache inséparable de la condition humaine, hâtons-nous, M. F., d'offrir le saint Sacrifice et nos prières pour l'en purifier, et accélérer son entrée dans le séjour du bonheur et des récompenses éternelles, que la

miséricorde divine lui prépare. Empressons-nous de rendre à l'Eglise le juste tribut de sensibilité et de prières, le juste tribut d'honneur et de vénération publique qu'elle nous demande pour le souverain Pontife qu'elle vient de perdre avec douleur, et qui faisait son honneur et sa gloire. Ainsi lorsque Israel vit que le grand-prêtre Aaron n'était plus, tout le peuple en fut dans l'attendrissement et dans un deuil général. (*Nombr.* 20.)

Aaron meurt, et un nouveau pontife le remplace dans la souveraine sacrificature, par la volonté du Seigneur. Tel est aussi, dans la loi de grâce, l'ordre établi de Dieu dans son Eglise, pour y perpétuer la succession des grands-prêtres qui doivent la présider, l'instruire, la gouverner sous l'empire de Jésus-Christ. Portons donc, M. F., au pied du trône de l'Eternel des vœux réunis pour obtenir un Pontife selon son cœur, dont l'élection soit l'ouvrage du Saint-Esprit, et non pas celui de la politique; un Pontife vertueux qui honore le Saint-Siege et le fasse révérer des hérétiques mêmes; un Pontife éclairé, savant, qui soit l'oracle de la Religion et l'organe de la Divinité; un Pontife zélé, courageux, qui veille efficacement au maintien de la foi et de la discipline; un Pontife orné des dons de la grâce et des attraits de la piété, qui ne porte pas en vain le titre honorable de *Saint Père;* qui joigne à l'autorité l'exemple et l'émulation du bien; qui nous conduise et nous précède lui-même dans la voie du salut, que je vous souhaite.

A UNE RELIGIEUSE HOSPITALIÈRE.

POUR SA PROFESSION.

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei: hæreditas mea præclara est mihi. Le Seigneur est mon partage et mon sort.... Oh! que mon partage est glorieux! *Ps.* 15.

Félicitez-vous, ma Sœur, et bénissez Dieu de votre vocation. Il n'en est point qui vous honorât davantage; point qui vous promît l'espoir d'une plus grande récompense. Quand Dieu vous appelle à servir des malades dans un hôpital, il vous choisit pour le ministre de sa bienfaisante providence, pour un ange consolateur qu'il placera auprès des malheureux. Il vous associe au pouvoir qu'il a de soulager ceux qui souffrent, de consoler ceux qui pleurent, de guérir ceux qui ont le cœur brisé, de ramener des portes de la mort ceux qu'y entraînait la gravité ou la longueur de leurs souffrances. Il vous destine à retracer tous les jours, aux yeux du monde, par l'effusion d'une charité surhumaine, celui qui apporta du ciel l'amour de l'humanité souffrante, qui marqua sur la terre tous ses pas par des bienfaits; ce Jésus, dont tous les miracles furent moins des prodiges de puissance que de bonté, et qui parut véritablement avoir pris sur lui nos infirmités et nos langueurs, pour devenir miséricordieux et compatissant.

Ce serait déjà beaucoup que Dieu vous eût donné seulement la pensée et la volonté d'élever entre vous et le monde une barrière insurmontable. Car si de tout temps le monde a été dangereux à l'innocence, parce qu'il est gouverné par l'esprit de malice,

le salut, dans ces jours de vertige et de licence, y devient de plus en plus difficile. On ne saurait y faire un pas sans avoir à heurter contre quelque scandale.

Ce serait déjà beaucoup que Dieu vous eût seulement conduite dans une retraite, pour vous y parler au cœur et vous donner les moyens d'y travailler sans distraction, et cachée dans le secret de sa face, à l'œuvre de votre sanctification, par la pratique de toutes les vertus que suppose l'observation des conseils évangéliques. Mais là, vous n'eussiez guère été utile qu'à vous-même : ici, vous serez utile à vous-même et aux autres. Vous serez, par nécessité comme par goût, assez étrangère au monde, pour que la contagion de ses fausses maximes et de ses pernicieux exemples ne vous gagne pas. Liée, comme dans le cloître, par des engagements et des vœux particuliers, vous vous exercerez aux mêmes vertus ; et ce qu'on y donne de plus à la prière et à la méditation des vérités saintes, vous le compenserez par le travail et la pratique journalière de cette vertu qui supplée toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres ne sont rien ou ne servent de rien ; de cette vertu vraiment divine qui est née du cœur de Jésus-Christ ; que Jésus-Christ seul a fait connaître ; qu'avant lui le Lévite et le Prêtre ne pratiquaient pas ; et qui depuis lui a couvert la terre de prodiges.

En vous associant par les sentiments d'une tendre compassion aux douleurs de vos malades, en les soulageant de tous vos moyens, en versant l'huile et le vin dans leurs plaies, en nettoyant leurs ulcères, en les soutenant dans leurs défaillances, en changeant et remuant tout leur lit durant l'infirmité, vous leur rendrez leurs maux moins péni

bles, vous calmerez leurs inquiétudes, vous préviendrez leur désespoir. En traitant le corps, vous pourrez arriver jusqu'à l'âme. Des soins continuels et affectueux disposeront à vous entendre. Vous éclairerez des aveugles, en leur parlant à propos des vérités qu'ils n'ont jamais connues, ou qu'ils ont trop souvent oubliées. Vous gagnerez des endurcis, qui, touchés de vos bons offices, émus par vos pieuses instances, vous laisseront maîtresse de réveiller leurs remords, et que le remords ramènera peut-être à la vertu; et plus d'un pécheur, plus d'une pécheresse qui, hors d'ici, seraient morts de la mort des méchants, devront aux saints artifices de votre zèle, de mourir comme désirent de finir les justes.

Le bien que font des Hospitalières ne reste pas renfermé dans l'enceinte de leur maison : elles forcent les mécréants mêmes à admirer, à respecter, à tolérer, au moins pour leur intérêt, cette Religion qui, comme la philanthropie, ne singe pas maladroitement l'amour de l'humanité; mais qui se fait réellement un tourment de tous les maux des misérables, et un devoir rigoureux, un devoir sacré de les soulager de tous ses moyens.

Quelle source de mérites ne vous offre donc pas votre vocation! et quelle récompense ne vous donne pas droit d'attendre votre fidélité à la suivre! Voyez, ma Sœur, ce que vous auriez à envier aux autres.

Mais que Jésus-Christ soit constamment le motif de votre charité, comme j'aime à croire qu'il en est le principe; pour utiles et héroïques que soient les sacrifices qu'elle suppose, vous n'avez rien à espérer du monde, qu'une estime stérile. Vous devez même ne pas vous étonner beaucoup, si, sans

rien vous donner, il se montre exigeant, et vous demande au-delà de ce que vous ne pourrez faire. Il arrivera encore qu'en prodiguant les plus tendres soins à des inconnus, vous ne recueillerez le plus souvent que des murmures, des plaintes, des grossièretés ; vous ne ferez que des ingrats. Comment donc, par des motifs humains, fourniriez-vous chaque jour à des fonctions si humiliantes, si rebutantes, si crucifiantes pour l'esprit, le cœur et les sens de personnes bien nées, quand la Religion ne les relève pas, ne les ennoblit pas, ne les adoucit pas en les sanctifiant, en promettant de les couronner ?

Mais quels que soient le nom, le ton, le caractère, les sentiments, les procédés de vos malades, c'est Jésus-Christ que vous servez en les servant. Jésus-Christ tient comme fait à lui-même tout ce que vous faites pour ou contre eux. Tout ce que vous montreriez de douceur, de patience, d'affection à Jésus-Christ souffrant, montrez-le aux pauvres malades, qui sont ses membres. Cette idée vous rendra capable de surmonter les plus grandes répugnances ; de faire, sans vous lasser jamais, les plus généreux efforts : et quand Jésus-Christ aura été le motif de votre charité, il en sera le prix.

Du reste, ma Sœur, l'essai que vous avez fait, depuis bientôt deux ans, de vos forces et de vos moyens, ne peut que nous rassurer sur la manière dont vous remplirez vos engagements. L'aveu d'une supérieure à qui la pratique de toutes les vertus religieuses, non moins que de longs et importants services rendus aux malheureux, ont mérité la vénération et la reconnaissance de cette ville ; l'aveu de vos Sœurs, que vous avez édifiées, dont vous avez su gagner l'affection, et qu'il vous suffira d'imiter pour être telle que nous vous désirons ; l'aveu

des sages magistrats préposés à l'aministration temporelle de cette maison ; le mien enfin, dont je ne parle et qui ne vaut que parce qu'il garantit celui du Prélat vénérable que l'Esprit-Saint a établi pour gouverner ce diocèse dans l'ordre du salut, tout cela dépose en votre faveur, et nous autorise à espérer que Dieu confirmera en vous, par sa grâce, ce que sa grâce y a si heureusement commencé.

Je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

DISCOURS POUR DES MARIAGES.

MM.

Quoi de plus honorable et de plus saint que l'engagement conjugal que vous venez contracter avec tant de solennité, puisque c'est la Religion elle-même qui vous couronne et vous unit en ce jour d'un lien respectable et sacré ! L'homme, qui est l'image de la Divinité, et son plus bel ouvrage, a été créé singulièrement pour sa gloire et pour l'embellissement du monde. Ainsi, le Créateur a voulu en perpétuer l'espèce sur la terre, par l'institution du mariage, qui a encore été ennobli et élevé à la dignité de sacrement. Comme il est l'auteur de votre alliance, il en sera aussi le protecteur. Son temple, son sanctuaire, son autel, sont les témoins, les garants de vos promesses ; et la victime du divin Sacrifice va, pour ainsi dire, sceller votre union du sang d'un Dieu immolé pour vous. Soyez donc en ce moment saisis, pénétrés d'un vif sentiment de religion, qui attire sur vous les regards du Seigneur et ses bénédictions.

Mais, tandis que chacun s'empresse ici de faire des vœux pour vous, comme autrefois pour la jeune Rebecca, qui doit plus s'intéresser à votre bonheur, Mademoiselle, que cette paroisse qui vous a donné la naissance, et que vous venez reconnaître pour votre mère dans la circonstance la plus importante de votre vie? C'est à ce titre qu'elle a droit, ce semble, de vous parler plus librement, et qu'elle vous adresse aujourd'hui ses derniers conseils.

Sentez avec une religieuse reconnaissance tout ce qu'a fait pour vous cette Providence adorable, qui préside à vos destinées. Née d'une famille où la vertu est héréditaire, élevée par les soins d'une mère, le modèle des veuves, formée par les instructions d'une maîtresse habile et distinguée, vous avez appris, de tant de beaux modèles, à joindre aux agréments de votre sexe, les qualités qui font le vrai mérite.

Enfin, le ciel, prodigue pour vous de ses faveurs, couronne aujourd'hui ses bienfaits, en vous donnant un époux qui a su, dans le siècle pervers où nous vivons, se préserver de la corruption générale, aimer et pratiquer la Religion, répondre aux soins attentifs d'une mère sage, douce, vertueuse, estimable à tous égards, et aux vertus de ce magistrat si recommandable, si cher, si essentiel à notre cité.

Contribuez réciproquement à votre félicité. Jouissez longtemps des avantages d'une alliance contractée sous des auspices aussi heureux. La Religion ne les retrace à votre esprit que pour exciter votre reconnaissance envers leur Auteur; que pour vous faire souvenir que ce sont des dons du Créateur, dont vous devez lui faire hommage, en les rapportant à son service et à sa gloire; que c'est la sagesse et la vertu qui font, dans tous les états, le principal

mérite de l'homme. Après tout, c'est là l'essentiel; c'est là surtout ce qui doit honorer, sanctifier, couronner l'union conjugale. Hélas! à quoi servirait d'être heureux sur la terre, si l'on ne méritait encore de l'être éternellement dans le ciel; si cette douce société qui unit les époux, n'était immortelle comme eux?

L'esprit et le cœur remplis de ces saintes dispositions, unissez vos vœux à nos prières; en paraissant aujourd'hui devant le trône de Dieu, demandez-lui avec ferveur les grâces et les vertus de votre nouvel état. Que le Seigneur, en ce moment, jette sur vous un regard de complaisance et de protection! Que l'union et la concorde descendent des cieux! Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob bénisse votre alliance et répande toujours sur vous de nouvelles prospérités! Qu'il vous donne une aimable postérité, des jours longs et heureux, une vie sainte, une couronne immortelle. Ainsi soit-il.

AUTRE POUR UN PARENT.

MM.

La douce conformité de deux caractères dignes d'être heureux; l'aimable rapport de tous les sentiments propres à faire leur bonheur; un même fonds d'éducation également honnête et vertueuse, préparaient l'alliance publique et solennelle que vous contractez dans ce jour. Prononcée dans le ciel avant de l'être au pied des autels, elle rend ici Dieu témoin d'un engagement dont il est lui-même l'auteur, par l'heureux accord des qualités dont il vous a enrichis. L'union des cœurs a prévenu dans

vous celle du sacrement : il met le sceau de la sainteté sur elle. Union précieuse ! formée par le concert des sentiments et de la tendresse, entretenue par celui des égards et des complaisances, elle fera le bonheur de votre vie, et celui des deux familles qui s'unissent entre elles par le nœud saint et sacré qui vous unit sous leurs yeux.

Admirez, mon C. F., la conduite de la Providence envers vous, et rendez-lui les plus vives actions de grâces. C'est elle qui vous a choisi, dans la respectable famille où vous entrez, une épouse digne de votre attachement. C'est pour vous qu'elle a reçu, à l'ombre du sanctuaire, et dans la maison paternelle, tant de leçons de sagesse et de vertus. C'est pour vous que le Seigneur a répandu sur son éducation les bénédictions les plus abondantes.

Que lui rendrez-vous pour un bienfait qui doit faire le bonheur de votre vie ? Accomplissez fidèlement les vœux sacrés que vous allez prononcer, et dont les saints autels vont être les témoins et les dépositaires. Soyez l'époux chrétien d'une épouse si vertueuse, et respectez le trésor que la Religion vous confie. De tous les motifs qui ont fixé sur vous son choix et celui de sa famille, le principal c'est que vous serez le protecteur de sa vertu, c'est que vous porterez, conjointement avec elle, le joug du Seigneur, qu'elle porte elle-même avec joie depuis son enfance.

Au milieu de ce siècle pervers, vous avez toujours été fidèle à votre Religion. Vous la connaissez, cette Religion sainte, vous l'aimez, vous la pratiquez; c'est elle seule qui fait l'honnête homme, l'époux vertueux : je vous parlerai donc avec confiance le langage de l'Apôtre : « Le sacrement que vous allez recevoir est le symbole de l'union intime de Jésus-

Christ avec son Eglise. C'est sous ce point de vue que les chrétiens doivent surtout l'envisager. Aimez donc votre épouse, comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise. Il l'a aimée jusqu'à se livrer à la mort pour elle ; et, dans ses travaux, dans ses souffrances, il n'a eu d'autre but que de la préserver de toute souillure. Que ce soit là, mon C. F., le caractère de votre amour et de votre tendresse. Qu'elle n'ait point d'autre terme que votre vie ; point d'autres règles que celles de la Religion ; point d'autre but que votre sanctification mutuelle. C'est ainsi que vous justifierez la préférence honorable qui vous a été accordée ; c'est ainsi que vous comblerez de joie tant de personnes pieuses, dont les vœux et les ferventes prières sont si capables d'attirer sur votre alliance les bénédictions du Seigneur.

Pour vous, Mademoiselle, je n'entreprendrai point de vous instruire des obligations que votre nouvel état vous impose. Nourrie dès l'enfance des maximes de la Religion, formée par les mains les plus habiles, il n'est rien dans la piété chrétienne qui vous soit étranger. Eh ! que pourrais-je ajouter aux leçons que vous ont données les exemples domestiques ? Vous avez été élevée dans le sein de l'union la plus tendre et la plus parfaite. Vous êtes les délices d'un père vertueux ; d'une mère, le modèle des mères, comme celui des épouses. Que ces exemples, Mademoiselle, soient toujours présents à vos yeux. D'après ces modèles si accomplis, vous ne pourrez être que la plus tendre, la plus fidèle, la plus heureuse des épouses.

Puisse le ciel joindre ses plus abondantes bénédictions à celles que vous allez recevoir, et l'étendue de votre prospérité, mesurée sur celle de mes vœux, n'avoir dans son cours d'autres bornes que

celles de mes désirs et des vôtres! Puisse la marche de vos destinées être aussi belle que la chaîne qui les unit! Ministre de cette union qui m'est si chère, je regarderai comme un des plus heureux jours de ma vie, celui où j'aurai contribué au bonheur des vôtres.

AUTRE POUR UNE NIÈCE.

MM.

Si jamais mon ministère a eu quelque chose de flatteur et d'intéressant pour moi, c'est sans doute en ce jour heureux, où il me donne la satisfaction d'unir en vous l'objet de ma tendresse avec celui de mon estime, le mérite avec la sagesse. Des époux si bien assortis peuvent-ils manquer de se rendre heureux et de mériter de l'être, en regardant, suivant la belle pensée de l'Apôtre, le mariage des chrétiens comme une image de l'union même de Jésus-Christ avec son Eglise, qui doit leur servir de modèle? Eh! quel modèle! quelle union! Union pure et sainte, union intime et étroite, union raisonnable et bien réglée, union douce et paisible, union fidèle et constante. Tels sont les caractères symboliques de l'union mystérieuse de Jésus-Christ avec son Eglise. Saisissez-en tous les traits, époux de la terre, et sachez les retracer en vous.

Union de Jésus-Christ avec son Eglise, union pure et sainte. Cette union est en Dieu, selon Dieu et pour Dieu. Elle a pour motif la gloire de Dieu et l'accomplissement de ses desseins. Elle a pour fin de donner de nouveaux enfants à cette mère féconde, et des serviteurs au vrai Dieu. Elle a pour objet de

les élever dans la vertu, pour accroître et perpétuer la race des Saints : époux de la terre, voilà votre modèle !

Union intime et étroite. Jésus-Christ aime tendrement son Eglise, et il en est adoré. Il met en elle ses complaisances, et elle met en lui sa gloire. Il la protége, il la soutient, il la console ; et elle met en lui sa confiance, son appui. Il se sacrifie même pour elle ; et elle voudrait donner son sang pour lui : époux de la terre, voilà votre modèle !

Union raisonnable et bien réglée. Jésus-Christ est le chef de son Eglise : il la préside, il la gouverne avec sagesse ; et elle participe à son autorité avec subordination. Il la conduit, il la dirige par ses lumières, par ses conseils, et elle l'écoute avec docilité. Il pourvoit à ses besoins avec libéralité, avec prévenance ; et elle le sert avec empressement, avec affection : époux de la terre, voilà votre modèle !

Union douce et paisible. Jésus-Christ régit son Eglise avec suavité, avec amour ; et elle fait son étude, son bonheur du soin de lui plaire. Il n'y a jamais eu entre eux ni contestations, ni divisions : au contraire, même façon de penser, même esprit, même volonté, parfaite intelligence, concorde inaltérable, fondée sur l'esprit de sa Religion : époux de la terre, voilà votre modèle !

Union fidèle et constante. Jésus-Christ n'aura jamais sur la terre d'autre épouse que son Eglise, et elle lui conservera toujours son cœur et sa foi. On ne verra jamais entre eux ni indifférence, ni dégoût, ni séparation, ni divorce : le lien indissoluble de leur attachement et de leur société ne sera pas même rompu par la mort. Ils seront encore plus étroitement et plus heureusement unis dans le ciel : époux de la terre, voilà votre modèle !

C'est donc ainsi que, dans la société conjugale une conduite sage et chrétienne, dirigée par un exemple si parfait, en opérant votre sanctification, fera aussi votre bonheur, et même votre gloire aux yeux du monde, en confirmant la bonne réputation que vous vous êtes acquise à si juste titre. Si, dans la fleur même de la jeunesse, on a déjà vu briller en vous, Mademoiselle, de si belles qualités, quelle excellente mère de famille ne promettez-vous point à la patrie! Et vous, Monsieur, qui avez pareillement l'estime et l'approbation publiques, vous paraîtrez avec honneur et dignité, comme l'époux de la femme forte.

Soyez donc l'un et l'autre l'ornement et la satisfaction des familles honorables que vous unissez en ce jour. Continuez, Mademoiselle, de faire honneur à l'éducation que vous avez reçue de ces respectables parents, si distingués par leur mérite, et si zélés pour vous, auxquels vous ne devez pas moins de reconnaissance que de vénération. Soyez un objet de complaisance et une acquisition précieuse aux yeux du respectable chef de la famille où vous entrez, de ce père si essentiel, si digne de votre amour, qui vous porte dans son cœur, et qui vous reçoit dans son sein. Faites également la satisfaction de cette seconde mère si estimable à tous égards, dont le caractère sage et bienfaisant contribuera réciproquement à votre bonheur. Comblez celui de votre famille, et remplissez ses espérances en la faisant renaître et revivre dans une postérité vertueuse et aimable, qui vous ressemble, qui mérite comme vous les éloges de la terre et les bénédictions du ciel. Ainsi soit-il.



FIN DU TOME HUITIÈME ET DERNIER.

TABLE DES INSTRUCTIONS

CONTENUES

DANS CE HUITIÈME VOLUME.

INSTRUCTIONS POUR DES CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU VIII ET DERNIER VOLUME.



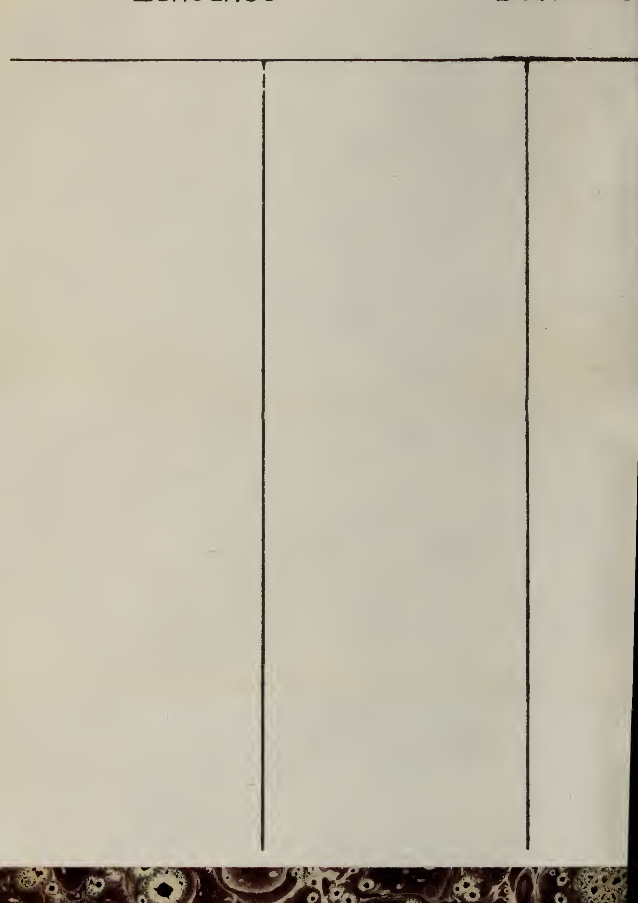
19 1/2

76 ½
9

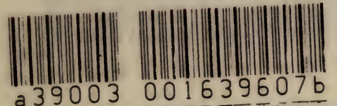
12 | 85 | 7
84

6
4 ½

10






a39003 001639607b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 11 09 8